



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





THOMAS COURTENAY THEYDON WARNER.

UNS. 104 G. 10



1.e

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

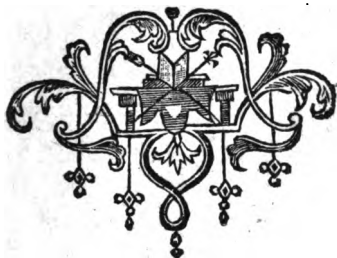
Pour les mois de

JUILLET ET AOÛT

M D C C L I V.

T O M E X.

PREMIÈRE PARTIE.



GÖTTINGUE & LEIDE,

CHEZ ELIE LUZAC, FILS. Imp.-Libr.

M D C C L I V.





BIBLIOTHEQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de JUILLET & AOUT

M D C C L V.

ARTICLE I.

Der Königl. Schwedischen Academie der
Wissenschaften abhandlungen, &c.

c'est-à-dire,

MÉMOIRES de l'Académie Royale de Suède
pour l'année 1748. traduits du Suédois
par M. KAESTNER, &c. A Ham-
bourg chez Grund, & à Leipzig chez
Holle. 1753. in octavo. Tom. X. pp.
322. sans les Tables, avec VIII. Planches.

Les nouvelles acquisitions que l'Académie
Royale de Suède a faites en 1748. con-
sistent en quatre Académiciens Suédois, &
huit Etrangers. Les premiers sont M. *Swen*
Tom. X. Part. I. A 2 *Liung-*

Liungquist, Capitaine de Mécanique dans les Fortifications Royales; M. le Baron *Mattbias Alexandre Ungern de Sternberg*, Lieutenant-Général de Cavalerie, Colonel des Gardes à cheval, Chevalier & Commandeur de l'Ordre Royal; M. *Lars Laurel*, Professeur en Philosophie Théorétique à Lund; & M. le Comte *Charles Frideric Piper*, Président du Collège de la Chambre du Roi & du Royaume; Chevalier & Commandeur de l'Ordre Royal. Les associés externes sont M. *Frideric Raben*, Conseiller Privé de S. M. Danoise, Grand-Baillif de Falster & Laland, & Chevalier de l'Ordre de Dannebrog; M. *Albert Haller*, Professeur à Göttingue; M. *Pierre de Muschenbroeck*, Professeur à Leide; M. *de Perard*, Chapelain du Roi de Prusse à Stettin; M. *Jean Albert Gesner*, Conseiller de Cour, & Médecin du Duc de Wurtemberg; M. *Jean Charles de Kirchbach*, Directeur en chef des Mines de Freyberg en Saxe; M. *Jean Collinson*, Membre de la Société Royale des Sciences à Londres; & M. le Marquis *de Sagramozo*, Chevalier de l'Ordre de Malthe.

Les quatre Trimestres de l'année 1747. qui sont compris dans ce volume, renferment les Mémoires suivans.

JANVIER, FEVRIER & MARS.

1. *De l'évaporation de l'eau*, par M. *Elvius*.
2. *De la couleur des Nègres*, par M. *Bæck*.
3. *Des lignes trajectoires*, par M. *Palmquist*.
4. *Essais & remarques concernant l'Agriculture*, par

par M. Lindfor. 5. *Description du Poisson, nommé Tanglake*, par M. Giffler. 6. *Nouvel essai concernant la solution de l'or dans l'eau régale*, par M. Brandt. 7. *Pensées sur le blanchissage du linge au dessus de la mer & des eaux*, par M. Harleman. 8. *Comparaison mathématique des rapports naturels que les tons ont les uns avec les autres en Musique*, par M. Scheffer. 9. *Comment on peut durcir l'acier pour toutes sortes d'usages*, par M. Låuraus. 10. *Extrait du Journal de l'Académie Royale des Sciences.*

AVRIL, MAI & JUIN.

1. *Des lignes courbes en général, & des trajectoires en particulier*, par M. Elvius. 2. *Description des fours à chaux en Angleterre, & dans la France septentrionale*, par M. Eliander. 3. *Rapport concernant un régule d'antimoine pur*, par M. Schwab. 4. *Nouvelle construction des traîneaux*, par M. Thunberg. 5. *Description du Poisson nommé Strömling*, par M. Giffler. 6. *Nouvel essai pour faire labourer des chevaux sans joug*, (en Allemand *bauchjock*, & en Suédois *bukok*,) par M. Wæstroem. 7. *Moyens d'augmenter le fumier pour l'amélioration des terres*. 8. *Extrait du Journal de l'Académie Royale des Sciences.*

JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE.

1. *Histoire des Sciences. De la Musique*, par M. Palmquist. 2. *Recherches sur les inégalités causées dans les révolutions des satellites de Jupiter, par l'attraction réciproque qu'ils exercent les uns sur les*

les autres, par M. Wargentin, 3. *Expériences & remarques tirées de l'Histoire naturelle & économique de Norwège*, par M. Kalm. 4. *Sur une peau nouvellement découverte, qui se trouve aux yeux des enfans, avant qu'ils naissent, ou nouvellement nés, & qui leur couvre la prunelle*, par M. Haller. 5. *Description d'un Papillon de la Chine, & d'un autre de ce pays*, par M. Raben. Avec quelques remarques sur les Papillons en général, par M. de Geer. 6. *Recherches sur les morsures de serpent, relativement au plus ou moins de danger qui s'y trouve attaché*, par M. Bæck. 7. *Extrait du Journal de l'Académie Royale des Sciences.*

OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

1. *De la Théorie du mouvement des satellites de Jupiter*, par M. Elvius. 2. *Essai sur la manière de faire éclore les Poulets dans des foies*, par M. Cederhielm. 3. *De la plantation des arbres dans les Bois*, par M. Linnæus. 4. *Remarques sur les feuilles des arbres*, par M. Bonde. 5. *Essai sur la manière de faire du brandevin, de l'amidon, & de la poudre, avec des patates*, par M. de la Gardie. 6. *Comparaison des effets que le feu de bois & celui de tourbe produisent sur les choses qu'on y cuit*, par M. Faggot. 7. *Essais & Remarques sur la spinâ bilida*, par M. Acrell. 8. *Situation de Götterbourg déterminée par des Observations astronomiques*, par M. Elvius. 9. *Manière de marquer l'accroissement des degrés de latitude sur les Cartes marines*, par le même.

Com-

Commençons par la peau des Nègres: c'est un sujet auquel les Naturalistes reviennent souvent, & sur lequel ils s'exerceront sans doute encore longtems. M. *Back*, qui rend compte de ses Observations, les avoit faites à la Charité de Paris 1744. sur un Nègre qui y mourut. Il prit de la peau de ce Nègre, détachée de différens endroits de son corps, comme du bras, de la plante du pié, des fesses, &c. & les laissa tremper dans l'eau froide pendant quelques semaines, en changeant l'eau de tems en tems. Au bout de ce tems-là il put avec un couteau bien affilé séparer de la peau même, (*cutis*,) une écorce ou écaille mince, qui du côté intérieur par où elle tenoit au reste de la peau, étoit toute noire, & n'avoit aucune transparence; mais du côté extérieur, où elle avoit été exposée à l'air, elle étoit lustrée & noirâtre. Cette pellicule est celle que les Anatomistes nomment l'*épiderme*. Les emplâtres de cantharides la font soulever, comme une espèce de vessie. On peut la découper & la tailler sans aucun sentiment de douleur; & il n'en sort point de sang, parce qu'elle est dépourvue de vaisseaux sanguins, ou du moins on n'y en a point encore découvert. Elle a de l'épaisseur dans la paume de la main, & encore plus sous la plante du pié. Les Anciens ont cru que l'*épiderme* se formoit comme cette pellicule qui s'étend au dessus du lait, par une simple évaporation, desséchée ensuite à la surface. Les hypothèses des Modernes sur ce sujet, ne sont pas encore bien satisfai-

santes. Suivant l'Académicien Suédois l'épiderme , quoiqu'extrêmement mince , peut se diviser en deux couches, ou feuillets, dont l'un qui est supérieur, a plus de transparence & de fermeté, & l'autre qui est intérieur, est plus mol & adhère très-fortement à la peau. Les Anatomistes nomment le premier, *lamina exterior epidermidis*, & le second *corpus mucosum*, ou *corpus reticulare Malpighii*. Ce dernier nom lui vient de ce qu'adhérant fortement à la peau, il en suit tous les contours, & paroît plein d'élévations, ou de creux, qui lui donnent l'air d'un filet.

POUR revenir aux Nègres, quand l'épiderme a été séparé de la peau, & qu'on l'a laissé longtems tremper dans l'eau, sa noirceur se perd en partie, & teint l'eau de manière qu'une goutte qu'on laisse tomber sur du papier, y fait une tâche noire. Et si l'on conserve quelques morceaux de la peau des Nègres dans de l'eau de vie, il s'en détache avec le tems de petits grains de la noirceur du charbon, qui tombent au fond du vase, & par la séparation desquels cette peau devient moins noire.

Sous l'épiderme se présente la peau, que les Nègres n'ont pas moins blanche que les Européens. C'est là où aboutissent toutes les extrémités des vaisseaux du corps humain; & le siège du sentiment y réside. L'épiderme dans les vuës du Créateur a été sans doute destiné à préserver ces vaisseaux dont les ramifications sont fort délicates, des atteintes extérieures de tous les corps qui auroient pu les endommager.

Le

Le long séjour de la peau dans l'eau en sépare les poils de différente longueur, dont tout le corps humain est garni. En y procédant avec circonspection, on peut les enlever avec l'épiderme. Il est curieux de voir leur racine semblable à une espèce de nœud, ou d'oignon, dont chacun a une queue, ou crochet, quelquefois séparé en deux branches, qui s'enfoncent profondément dans la peau.

DE ces Observations générales, qui établissent une parfaite conformité entre la structure de la peau des Nègres, & de celle des Blancs, l'Auteur infère qu'il faut chercher le principe de la noirceur dans cette partie intérieure de l'épiderme, qu'on a nommée *corpus mucosum*, qui est tout-à-fait noire, & prend une apparence luisante, lorsqu'elle paroît à travers la partie supérieure, qui est pellucide. Il seroit impossible, selon M. Bæck, que les Anatomistes eussent été partagés à cet égard, s'ils n'avoient pas varié dans la manière de préparer la peau, & d'en démontrer les parties. *Riolan* & *Santorin* ont dit qu'elle étoit noire, tandis que *Malpighi*, *Littre*, & *Boerhaave* même, l'ont déclarée blanche. *Morgagni* & *Ruych* l'ont tenue pour blanchâtre; au-lieu que *Winslow* & *Albinus* ont cru qu'elle étoit grise. Jamais on n'a tant varié sur les couleurs du Cameléon. Mais, quand on aura bien fixé la vraie couleur de cette peau, on n'en sera pas plus avancé sur la cause primitive & permanente de ce phénomène. On indique ici les principales explications qui ont été données là-

dessus ; mais il ne s'y trouve rien qui puisse conduire à une décision solide. Il semble que dans de pareils sujets on devroit s'abstenir de former des conjectures, jusqu'à ce qu'il se présentât des expériences propres à les fonder.

Tandis que nous parlons de peau, passons à la découverte de *M. Haller*, au sujet de celle qu'il a trouvée aux yeux des enfans nés avant terme, ou nouveau nés. Il eut occasion de disséquer à Göttingue deux enfans de sept mois, qui paroissent avoir perdu la vie dans le tems même qu'ils venoient au monde. Il les fit d'abord injecter avec de l'huile de thé-rébentine colorée de cinnabre, & ensuite avec une matière corneuse. Cette dernière liqueur (*ichthyocola*) s'insinua mieux dans le tissu cellulaire, que la première.

L'injection étant faite, *M. Haller* vit par la cornée transparente, que quelques rameaux sanguins s'étendoient de l'Iris à la Pupille, & qu'autant qu'on pouvoit l'appercevoir, ils se terminoient dans l'humeur aqueuse, qui remplit les deux chambres de l'œil. Or on sait que les vaisseaux sanguins ne vont jamais seuls, mais qu'ils sont toujours accompagnés d'une peau ; & cela fit conjecturer à notre Physicien, que le fœtus avoit à l'œil une pellicule, qui en ferme d'abord l'ouverture, mais, qui lorsque les enfans viennent au monde, se dissipe insensiblement. Cette idée se fortifie par une analogie tirée de l'oreille, à la conservation de laquelle la nature a pourvu avec plus de soin dans le fœtus qu'après la naissance, suivant une

une autre découverte du même Physicien, qu'il a proposée dans ses *Commentaires sur Boerhaave*, P. IV. p. 330. Le trou de l'oreille est aussi garni d'une peau épaisse, molle, & garnie de vaisseaux sanguins, qui, après la naissance, se détache, & laisse paroître la peau du tympan, où l'on ne voit aucuns vaisseaux sanguins.

M. *Haller* reconnoît avec la candeur d'un Savant aussi distingué, & d'un Auteur aussi riche de son propre fonds qu'il l'est, qu'il a été précédé dans cette découverte par M. *Wäbendorff*, dont le Mémoire se trouve dans le *Commercium Noricum* de l'année 1740. Cependant il partage la gloire de l'invention, puisque ce Mémoire n'est parvenu à sa connoissance que depuis qu'il avoit fait son observation. Quoiqu'il en soit M. *Wäbendorff* a aussi décrit une pellicule noire, dont la couche supérieure doit être une continuation de l'Iris, & l'inférieure paroît être formée par cette couleur noire, qui se trouve derrière la rétine. M. *Wäbendorff* nomme cette pellicule *membrana pupillaris*, montre ses vaisseaux sanguins, & en donne la figure telle qu'elle se présente au Microscope.

Quelques années après, M. *Haller* a eu encore trois fœtus à disséquer, dont deux étoient jumeaux, & tous trois dans leur septième mois. Il y a trouvé une entière confirmation de sa conjecture, en appercevant d'abord les vaisseaux de cette peau à travers la cornée transparente; & ensuite, après avoir levé la cornée, en trouvant cette peau même, qui étoit toute com-

comprimée antérieurement par l'humeur qui se trouvoit en grande abondance dans la seconde chambre de l'œil; ce qui donnoit à cette peau une figure gonflée du côté intérieur.

M. *Haller* en fit l'ouverture, pour procurer l'écoulement de l'humeur qui en altéroit la figure & les autres propriétés; & il trouva alors que cette peau étoit d'un blanc grisâtre, & qu'elle avoit tant de consistance qu'on pouvoit avec le couteau la faire aller & venir devant la prunelle. Il s'y trouvoit une très-grande quantité de vaisseaux sanguins. On en prit d'abord un dessein exact.

Les deux autres fœtus aiant été injectés, on y apperçut la même pellicule dont parle M. *Wäbendorff*, & elle étoit si molle qu'à la première compression elle se déchira, mais on en voyoit les morceaux pendans qui tenoient ferme à l'Iris. Il ne paroît plus devoir rester aucun doute sur l'existence de cette partie dans le fœtus; & M. *Haller* lui donne le nom de *Tunica pupillaris*.

Nous finirons cet Extrait par le Mémoire de M. *Linnaeus* sur la plantation, ou propagation des arbres dans les forêts. Les trois espèces d'arbres les plus communes en Suède, & qui viennent le plus aisément, même dans les terroirs secs & maigres, qui ne sauroient en porter, ce sont les sapins, les pins & les bouleaux. Le savant Botaniste rapporte les considérations qui les regardent à trois chefs; à la manière d'en recueillir la semence, à celle de les semer, & à la terre où ils doivent être semés.

C'est

C'est au printems qu'on détache la semence des pommes de pin, parce que le fruit, qui se forme & s'accroît la première année, n'est meur que la seconde. La semence tombe ordinairement en Mars, les pommes de pin commençant à s'ouvrir d'abord après l'hiver. Dans chaque pli des pommes on trouve deux semences, qui tiennent à une petite pellicule, avec laquelle elles sont emportées par le vent. Il faut donc cueillir dans ce mois les pommes des arbres, les étendre sur un drap dans une chambre chaude, ou bien les mettre dans un four, où l'on a cuit, mais lorsque la chaleur en est diminuée au point qu'un homme pourroit y durer. Alors dans l'espace de 24 heures tous les plis des pommes de pin s'ouvrent; au-lieu que dans une chambre il faut huit jours. Quand ensuite on remue les pommes, ou qu'on replie le drap sur lequel elles étoient posées, & qu'on frappe un peu dessus avec une verge, on trouve de la semence en grande quantité. On procède à l'égard des pins de la même manière, avec cette différence seulement que leur semence ne meurt qu'en Avril, ou même en Mai.

Celle de bouleau meurt l'année même de sa naissance, à la fin de l'Été, ou à l'entrée de l'Automne. On coupe les extrémités des branches où les fruits de figure cylindrique tiennent, on les lie en bottes, on les laisse sécher, & après cela il est aisé de les détacher, & d'en avoir autant qu'on veut.

Les sapins & les pins diffèrent, en ce que les premiers ne croissent qu'en terroir sec, &

les autres dans l'humidité. Un sapin de cent ans, venu dans un sable bien aride, est un bel arbre de charpente, au-lieu que dans un terroir humide à peine auroit-il atteint six piés de haut. Quant au pin, l'humidité ne lui suffit pourtant pas ; il faut avec cela que le sol soit dur, inégal, & pierreux. Ainsi ils peuvent croître dans des lieux où il ne vient aucune sorte de plantes, mais qui ne produisent que quelques mousses. Telles étant les contrariétés entre le genre de situation & de nourriture de ces deux espèces d'Arbres, il ne convient point de les semer pêle-mêle dans un même canton, à moins qu'il n'y ait des places sèches & d'autres humides, & qu'on n'ait soin de les assigner précisément aux arbres qui y conviennent.

Il ne faut pas tant de choix pour le bouleau, il vient généralement assez bien par-tout ; excepté parmi ce qu'on appelle ici en Allemand *Tangelboltz*, & en Suédois *Barrskogen* : je n'en trouve pas le nom françois dans les Dictionnaires.

On sème les sapins & les pins au printems, dès que la semence est ramassée ; car elle ne se garde pas pour une autre année. La chaleur du Soleil la fait évaporer, & la rend stérile. On peut jetter l'une & l'autre de ces semences dans un terrain brûlé, où il ne vient point d'herbes ; mais pour les sapins en particulier, il vaut encore mieux en lever la mousse avec un rateau, afin que la terre reçoive mieux la semence, ou bien tracer une ligne de deux doigts de profondeur, y jetter la semence peu épaisse, & combler cette ligne.

Si

Si l'on se propose de faire des haies de sapins, il faut mettre de la mouffe le long de la ligne où ils ont été semés, afin qu'ils ne poussent pas au printems, pendant qu'il fait encore froid, & n'en souffrent ; ce qui arrive aisément dans les terres légères, où d'ailleurs les sapins viennent le mieux. Au bout de trois ans, on les replante de manière qu'ils soient à une aune l'un de l'autre ; & la cinquième année, de même que les suivantes, on les taille des deux côtés, ce qui leur fait bientôt prendre la forme d'une haie, ou palissade naturelle. Les pins ne souffrent point la même opération, parce qu'ils ne poussent pas leurs branches de côté, mais les élèvent toujours vers le sommet.

Le bouleau peut être également semé en automne, ou au printems suivant. Il vient le mieux dans les contrées brûlées ; mais il faut prendre garde la première année au bétail, qui le broute volontiers. La manière de semer ne demande non plus de précautions particulières ; seulement on doit faire attention qu'il n'y ait rien autour qui étouffe les jeunes plantes.

Tous ces arbres, mais, sur-tout les pins & les sapins, détruisent l'herbe qui les environne, & les pointes de leurs feuilles produisent principalement cet effet.

Pour le bois de charpente, ou les mâts, il faut laisser croître les pins qui sont d'un beau jet, jusqu'à la hauteur de 24 piés ; & alors ils peuvent être assez près les uns des autres : ensuite on éclaircit le bois, de manière que la neige qui repose sur les grandes branches, ne bri-

brise pas les petits arbres en tombant dessus ; & au bout de dix ans on nettoie entièrement le terrain , en laissant toujours dix-huit piés de distance d'un arbre à l'autre.

On a fait des essais inutiles pour transplanter ces trois espèces d'arbres , lorsqu'ils sont parvenus à une certaine grandeur. Cela vient de ce qu'ils ont une longue racine , qui part du cœur , & qui entre fort profondément en terre ; & que le reste de leurs racines est fort mince , & court en long & en large presque à fleur de terre. En transplantant on est obligé de couper celles-ci ; & il faut attendre que la chaleur du Soleil ait eu assez de force pour en faire pousser d'autres ; mais pendant ce tems-là tout le suc de l'arbre s'écoule par ces plaies.

M. *Linnaeus* finit son Mémoire en recommandant le plant de l'espèce de saules, qu'on nomme en Allemand *Korbweiden*, & qui fournit l'osier pour toutes sortes d'ouvrages. Il conseille d'en prendre des bâtons d'une aune & demie de longueur, de les mettre de six à douze piés de distance , de façon qu'il n'en sorte de terre qu'un quart, ou une demi-aune, & d'en former des enceintes autour des Villages , auxquels cela donneroit l'air de Jardins. Leurs habitans trouveront dans ces haies une défense pour leurs potagers , de quoi travailler divers ouvrages des plus utiles à la Campagne , & même dans la feuille un pâturage, dont les bestiaux s'accoutument fort bien. Dès que de pareilles ressources sont connues, comment peut-on tarder un moment à s'en servir ?

A R.

ARTICLE II.

SUPPLEMENT au JOURNAL HISTORIQUE du Voyage de l'Equateur, & qu Livre de la Mesure des trois premiers Degrés du Méridien. Pour servir de Réponse aux objections de M. BOUGUER. Par M. de la CONDAMINE. Seconde Partie. I, demens, & sævas curre per Alpes. Juv. Sat. X. Vol. in quarto de 222. pages, sans compter l'Avertissement, la Table des Articles, & les Pièces justificatives qui en contiennent 21. Paris chez Durand & Pissot, 1754.

Voici la seconde fois que M. de la Condamine paroît sur l'arène, armé de pied en cap. Un seul Journaliste a rendu un compte exact de ses premiers exploits; & s'il ne lui fait pas remporter une victoire complète, il lui donne du moins sur son Adversaire les plus grands avantages. M. de la Condamine a cru devoir informer le Public d'un jugement si favorable, non pour s'en prévaloir, il est trop modeste, mais pour le désabuser d'un soupçon très-mal fondé, qui tendoit à le faire Juge & Partie dans sa propre cause.

La manière dont il en parle lui-même est une protestation bien formelle sur cet aricle;

Tom. X. Part. I.

B

&

& nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici ses propres paroles. „ Je finissois, dit-il (a), cet ouvrage, lorsque le hazard a fait tomber entre mes mains le Tome L. de la *Bibliothèque Raisonnée*. J'ai été aussi surpris que flatté d'y trouver un Extrait de la *première Partie* de ma *Réponse* à Mr. *Bouguer*, & si favorable, qu'on m'a déjà soupçonné de l'avoir fait moi-même. Je proteste que j'ignore encore actuellement le nom de son Auteur, & qu'il n'en recevra mes remerciemens que lorsque cet Ecrit parviendra jusqu'à lui. Pour répondre à l'unique reproche que me fait le Journaliste, & sans chercher à m'en justifier, je donne à la fin de cette *seconde Partie* une Histoire abrégée de la Dispute présente, & j'y joins un Résumé fort court des principales Objections de Mr. *Bouguer* & de mes Réponses.

Pour donner plus de poids à cette protestation, nous dirons que l'Auteur de cet Extrait nous est très-bien connue, qu'il n'a jamais vu qu'une fois en sa vie Mr. *de la Condamine* pendant le séjour qu'il fit à Amsterdam à son retour d'Amérique, que depuis cette époque il n'a eu avec lui aucune relation, & qu'il n'a jugé favorablement de sa Défense que par la solidité de ses Réponses, l'évidence & l'authenticité des faits qu'il y expose pour sa justification.

Les faits que renferme cette *seconde Partie* de la Défense de Mr. *de la Condamine*, sont en

(a) Dans l'*Avertissement*.

en trop grand nombre pour qu'on puisse en donner une juste idée dans les bornes étroites que doit se prescrire un Journaliste. Il n'est pas même aisé de les réduire, parce que, pour faire passer les propres idées de l'Auteur dans l'esprit des autres, il faut nécessairement les développer, sur-tout quand la matière est compliquée. Mr. de la *Condamine* convient lui-même que par la loi qu'il s'est imposée, il a eu plus de quarante textes à rapporter, quelquefois longs, souvent obscurs; qu'il lui a fallu en fixer le sens, exposer les faits, répondre à la difficulté, prévenir la réplique. On juge bien que tout cela n'est pas susceptible d'Extrait.

La pièce qui mérite le plus d'être connue, & à laquelle nous croyons devoir nous borner, c'est l'*Histoire abrégée de la Dispute présente*, où l'on voit d'un coup d'œil l'origine & le progrès de la querelle qui s'est élevée entre nos deux célèbres Adversaires. Cette Histoire devoit naturellement être placée dans la *première Partie* de cette Dispute; mais il paroît que Mr. de la *Condamine* tout occupé de sa défense, qui étoit son principal objet, ne pensa pas d'abord à la donner, & que c'est l'Auteur de l'Extrait de la *Bibliothèque Raisonnée* qui lui en a fait naître l'idée. Voici le précis de ce qu'elle contient.

Des trois Académiciens envoyés en 1735 sous l'Equateur pour la mesure de la Terre, l'un, adopté par l'Espagne, y jouit avec distinction du fruit de ses travaux: les deux autres, sans différer entre eux d'une Seconde sur le résultat

de leurs opérations, s'efforcent d'intéresser le Public dans leurs contestations particulières, après en avoir ennuyé longtems l'Académie.

La paix ne fut troublée les premières années entre *Mrs. de la Condamine & Bouguer* que par quelques nuages, qui ne furent pas de longue durée. Passagers sur le même bord, débarqués seuls à Manta, commensaux à Quito, campés pendant deux ans sur la cime de montagnes désertes, ils s'étoient à peine perdus de vuë: ils avoient passé des mois entiers sous la même tente, des nuits en pleine campagne sous le même manteau. Ce ne fut qu'à la fin de 1738 que *Mr. de la Condamine* s'aperçut que *Mr. Bouguer* se refroidissoit & prenoit de l'ombrage.

Mr. Godin aiant déclaré par écrit en 1739, qu'il alloit faire à part, avec un nouvel Instrument, l'observation astronomique qui devoit terminer l'ouvrage, *Mr. Bouguer* fit une protestation dans laquelle il s'exprimoit de la manière la plus forte sur les inconvéniens de cette séparation. Mais prêt d'envoyer cette pièce en France, il changea d'avis, & ne chercha plus qu'à rendre son travail indépendant de celui de ses Collègues. La séparation de *Mr. Godin* lui offroit un heureux prétexte pour s'affranchir de toute association. Résolu de suivre un exemple qu'il n'avoit osé donner, il supprime une protestation qui ne convient plus à ses vuës; & les inconvéniens sur lesquels il avoit si fortement appuyé, ne sont plus des inconvéniens. Dès ce moment plus de communauté de travail, qu'au-
tant

tant que *Mr. de la Condamine* en laissoit *Mr. Bouguer* le maître, dans la crainte de faire un second schisme.

La première observation à Tarqui devient celle de *Mr. Bouguer*, par les changemens qu'il fait à l'Instrument sans en avertir *Mr. de la Condamine*, qui se trouva par-là entièrement disculpé du mauvais succès de cette première tentative. Le procès verbal qu'il en dressa, étoit destiné à prouver que *Mr. Godin* avoit négligé des précautions qui ne pouvoient être omises sans rendre ses travaux inutiles. Une autre pièce secrètement légale, devoit réduire *Mr. de la Condamine* à la fonction de témoin muet des opérations de *Mr. Bouguer*. Ces mesures prises avec art sont confonduës par une erreur toute à lui, infiniment plus grande que celle qu'il prêtoit à *Mr. Godin*.

Mr. de la Condamine aiant proposé de répéter les observations faites au nord de leur Méridienne, *Mr. Bouguer* se voit forcé à lui révéler qu'il y travaille en secret depuis deux mois. *Mr. de la Condamine* obligé de consentir qu'il les répète à son tour, *Mr. Bouguer* lui refuse d'y prendre part, il ne veut pas qu'il fasse sceller une Lunette dans le mur de son Observatoire, pour observer alternativement avec lui, l'un à cette Lunette, l'autre au Secteur; il lui prescrit un terme fatal, il veut qu'il s'engage, quelque tems qu'il fasse, à lui céder l'Observatoire à jour nommé; & le jour que *Mr. de la Condamine* y consent pour avoir la paix, il dérange secrètement l'objectif de sa Lunette, & lui

fait perdre cinq semaines de travail.

Mr. *Bouguer* passa presque toute l'année 1741 à Tarqui, où il voulut observer seul; & ce fut sur la fin de cette année qu'il répara son erreur de 1739. Mr. *de la Condamine* alla le relever en 1742, &, après bien des instances, il obtint enfin de lui, qu'il feroit dans le même tems, à l'autre extrémité de la Méridienne, des observations correspondantes aux siennes, avec un nouvel Instrument, dont Mr. *de la Condamine* fit les fraix.

Ce sont là ces observations simultanées, dont le succès a couronné les travaux de nos Académiciens: ce sont celles auxquelles Mr. *Bouguer* eut tant de peine à consentir; celles dont il tira lui-même la détermination de la valeur du degré, & qu'il a tantôt célébrées, tantôt traitées de superflues, suivant la diversité des conjonctures. Tandis que Mr. *de la Condamine* continuoit ses observations à Tarqui, tandis qu'il dépêchoit un Exprès à Quito pour en communiquer la suite à Mr. *Bouguer*, il apprend qu'il est parti depuis six semaines pour l'Europe, avec les fonds qu'il lui avoit offerts pour son retour.

Mr. *Bouguer* voulut profiter de son arrivée en France pour avilir aux yeux du Public les travaux de ses deux Collègues absens, Mr. *de la Condamine*, & Mr. *Godin*, le premier & l'ancien des trois envoyés. La mesure des Triangles sur le terrain s'étoit faite de concert entre les trois Académiciens; mais on n'ignoroit pas que Mr. *Godin* avoit fait seul l'observation astronomique qui donnoit la valeur de l'Arc celeste,

te, & qu'il s'étoit réservé la dernière conclusion. Il étoit donc important pour Mr. *Bouguer* de faire valoir l'accord avec lequel il avoit opéré avec Mr. *de la Condamine*, & sur-tout d'appuyer sur la simultanéité de leurs dernières observations. Aussi en releva-t-il publiquement les avantages dans le Mémoire qu'il lut à l'Académie le 14 Novembre 1744; & ce fut sur le résultat d'un travail où Mr. *de la Condamine* étoit de moitié, qu'il se crut obligé de fonder la détermination de la valeur du degré. Du reste, nulle mention des travaux particuliers de Mr. *de la Condamine*, de son voyage à Lima, de ses avances pour le service, parce que tout cela n'alloit point à son but. Avidé de gloire, il ne vouloit pas que les autres la partageassent avec lui.

Mr. *de la Condamine* n'arriva à Paris que le 25 Janvier 1745, & le 28 Avril il lut à l'Assemblée publique de l'Académie, une partie de son voyage de la Rivière des Amazones, qu'il fit imprimer la même année. Comme le détail des opérations pour la mesure du degré n'étoit point encore donné, Mr. *Bouguer* travailloit déjà, quoique sourdement, à s'en attribuer tout le mérite. Des discours semés avec art, des insinuations adroitement répandues, étoient le germe que le tems & les circonstances pouvoient seules faire meurir. Il mettoit en 1746 la dernière main à son *Traité du Navire*, & en attendant le prix de ses travaux, il fut encouragé par une pension de mille écus sur la Marine. Le bruit qui se répandit fort à propos que Mr.

Godin , entré au service d'Espagne à Lima , ne reviendrait peut-être jamais en France , ouvrit un champ plus vaste à ses prétentions , & lui facilita les moyens de les faire valoir.

Devenu Sous-Directeur de l'Académie , il employa l'année 1747 à préparer les évènements de la suivante , où il alloit être Directeur. Il venoit d'entrer en fonction en 1748 , lorsque les Mémoires de 1744 parurent. Sa Relation sommaire , luë à son retour , y étoit imprimée. Il n'y étoit fait nulle mention du voyage de *Mr. de la Condamine* à Lima , où il avoit été chercher des secours , tant pour la subsistance de ses Confrères , que pour continuër les opérations. *Mr. Bouguer* avoit-il donc oublié que *Mr. de la Condamine* avoit fait 400 lieues en un mois , dans un tems de pluie & de débordemens de rivières ; qu'il s'étoit arrêté à Loxa pour desfiner l'arbre du Quinquina ; qu'il avoit observé les Latitudes dans tous les endroits remarquables de sa route ; qu'arrivé à Lima , il avoit obtenu un ordre du Vice-Roi pour un crédit de 4000 piastras sur les Caisses Royales , & qu'il apporta en argent comptant , ou en Lettres de change , soixante & tant de mille livres ? [Ce détail pouvoit être rapporté en peu de mots dans un Mémoire où l'on vouloit être court ; mais il faisoit apparemment trop d'honneur à *Mr. de la Condamine* pour qu'on en instruisît le Public. *Mr. Bouguer* ne s'étend pas davantage sur les occupations de *Mr. Verguin* , qui examina le terrain au sud de Quito jusqu'à Riobamba , fit la Carte de 40 lieues de pais sur 6 à 7 de large , for-

ma-

ma un projet de Triangles , & reconnut les endroits les plus propres à placer les Signaux , comme l'a dit Mr. *de la Condamine* dans sa Relation. Il falloit que Mr. *Bouguer* fût bien occupé de lui-même pour garder le silence sur des faits de cette importance. Il ne pouvoit employer son laconisme plus mal-à-propos.

Mais voici un trait d'une autre nature , qu'on ne peut guère regarder que comme une espèce de supercherie. Mr. *de la Condamine* avoit vu la Relation de Mr. *Bouguer* , lorsqu'elle n'étoit encore que manuscrite. Après l'impression de l'Ouvrage , aiant reçu un des exemplaires destinés pour la Cour , il y remarqua divers changemens qui avoient tous leur but : il y trouva , par exemple , le pronom personnel *Je* substitué dans plusieurs endroits à la place de *Nous*. Mais ce qui l'indigna le plus , & non sans raison , c'est qu'il vit un morceau neuf , offensant & pour lui & pour Mr. *Godin* , imprimé dans les Mémoires de l'Académie , sans qu'elle en eût connoissance. Mr. *Bouguer* sentit lui-même l'imprudence de ce premier pas ; mais au-lieu de réparer le mal , il se contenta de montrer qu'il en rougissoit : il substitua dans les exemplaires , qui furent distribués à l'Académie , un feuillet marqué d'un astérisque , & dans lequel il adoucît quelques expressions , sans rien changer au fond des choses.

Mr. *de la Condamine* étoit en droit d'exiger une satisfaction aussi publique que l'offense : mais il s'en désista sous la seule condition que Mr. *Bouguer* n'imprimerait plus rien sur le voya-

ge sous l'Equateur pour la mesure de la Terre, qui ne lui fût précédemment communiqué. Ce sacrifice volontaire & de son ressentiment & de ses droits prévint alors une querelle scandaleuse : tout fut assoupi le 14 Août 1748.

Cette paix ne fut pas de longue durée : les nouvelles prétentions de M. *Bouguer* firent naître de nouveaux troubles. Aïant demandé que le détail des observations faites au Perou , & qu'il avoit lu 4 ans auparavant , fût imprimé comme *Suite des Mémoires de l'Académie*, M. *de la Condamine* se croit en droit de demander aussi qu'on lui communique le manuscrit de ces observations avant qu'elles fussent imprimées, & il se fonde sur les raisons que voici.

„ Je fais, disoit-il, cette demande, 1. comme
 „ Académicien, aïant droit de demander com-
 „ munication de ce qui a été lu dans nos As-
 „ semblées : 2. comme n'aïant point assisté, ni
 „ pu assister à cette lecture, faite pendant que
 „ j'étois retenu en Hollande, faute de passeports :
 „ 3. comme invité alors par M. *Bouguer*, dont
 „ je suis prêt de produire la Lettre, à me ren-
 „ dre au plutôt à Paris, parce qu'il désiroit
 „ que je fusse présent à la lecture qu'il faisoit
 „ de sa Relation à l'Académie : 4. comme Par-
 „ tie intéressée, l'Ouvrage de M. *Bouguer*
 „ étant fondé sur nos observations commu-
 „ nes, & M. le Comte de *Maurepas* aïant
 „ écrit à M. *Bouguer* même, que l'intention du
 „ Roi & de l'Académie étoit que l'Ouvrage
 „ pour lequel nous étions envoyés, fût un Ou-
 „ vrage commun.

L'ob-

L'obstination de *M. Bouguer* à ne rien communiquer à *M. de la Condamine* avans l'impression, déterminâ l'Académie à porter ce jugement, que *M. Bouguer* ne feroit point imprimer son Ouvrage sous le titre de *Suite des Mémoires de l'Académie*, mais seulement comme *fait par son ordre*, & qu'il ne feroit communiqué à *M. de la Condamine* que suivant l'offre de *M. Bouguer*, c'est-à-dire, après l'impression, & 15 jours avant la publication; & que *Mrs. de Reaumur* & *de Mairan*, Commissaires, seroient priés de veiller avec attention à ce qu'il ne s'y glissât rien dont *M. de la Condamine* pût avoir lieu de se plaindre.

Dans la plus grande chaleur de ce démêlé, *M. de la Condamine* succéda en 1749. à *M. Bouguer* en la place de Directeur de l'Académie, & dès ce moment il y eut une suspension d'armes dans les Assemblées. Cette année expirée *M. Bouguer* recommence les hostilités ouvertes, par un Mémoire qu'il lut en Janvier 1750. *M. de la Condamine* y répond dans l'Assemblée suivante. Les Ecrits se multiplient de part & d'autre, & la guerre devient plus vive que jamais.

Pour mettre fin à cette Scène, l'Académie déclare qu'elle ne recevra plus de Mémoires, & impose silence à nos deux Champions. Cet ordre n'est point respecté par *M. Bouguer*. Il vient à l'Assemblée lire lui-même au Directeur une Lettre, par laquelle il demande que l'affaire soit discutée de nouveau. *M. de la Condamine* ne répliqua pas un mot, & la première délibération fut

fut confirmée. Ce que l'Académie avoit jugé deux fois contradictoirement entre les Parties, est remis en question, & renvoyé à l'arbitrage de deux Commissaires, qui n'avoient été nommés que pour veiller à l'impression. Ces Commissaires s'en tiennent à la décision de l'Académie; & par-là finit l'année 1750. Nouveaux troubles l'année suivante. M. *Bouguer* harcèle son Adversaire par différens Ecrits qu'il présente aux Commissaires. Il distribue ses Factums aux Académiciens depuis que l'Académie ne vouloit plus les recevoir. M. *de la Condamine* répond aux premiers, mais jugeant que ses chicanes ne tendoient qu'à retarder la publication de son Livre, il déclare qu'il ne répondroit plus, à moins qu'il ne fût attaqué publiquement.

Cette histoire abrégée du démêlé de nos deux Académiciens est suivie d'un *Résumé* des principales Objections de M. *Bouguer* & des Réponses de M. *de la Condamine*. Ce résumé & très-court, il contient tout au plus trois pages, & ne peut guère servir qu'à ceux qui ont déjà lu les pièces originales citées en marge. L'Auteur le termine par une *Conclusion*, dont le but principal est de justifier les motifs qui l'ont porté à repousser les attaques de son Adversaire. Comme cette Conclusion roule sur un point assez essentiel, & qu'elle contient d'ailleurs des réflexions qui peuvent être d'usage en pareil cas, nous allons en transcrire le commencement.

„ On dit souvent qu'on ne doit pas répon-
 „ dre

„ dre aux critiques, pas même à celles où l'hon-
 „ neur est intéressé. On cite plusieurs exem-
 „ ples illustres. Voici, ce me semble, les seuls
 „ motifs humains qui puissent déterminer au si-
 „ lence un Auteur attaqué personnellement :
 „ l'impuissance de répondre, un profond mé-
 „ pris pour le Critique, l'indifférence pour le
 „ Vrai ; l'insensibilité réelle ou affectée pour
 „ l'Opinion publique, beaucoup d'amour du
 „ Repos, dont un grand fonds de paresse peut
 „ quelquefois se décorer. En m'examinant sur
 „ ces principes, je n'ai pu m'en faire l'applica-
 „ tion. J'avois de quoi rendre mon droit évi-
 „ dent, je respecte l'Académicien dans un Ad-
 „ versaire passionné, j'aime la Vérité, l'Estime
 „ publique a été le but de tous mes travaux,
 „ sans elle je ne pourrois vivre tranquille. J'ai
 „ donc cru me devoir à moi-même de répon-
 „ dre, une première fois, à un Collègue, à
 „ un Compagnon de voyage, qui me faisoit
 „ ses objections directement. *M. Bouguer* a voulu
 „ m'anéantir, j'ai défendu mon existence : je
 „ lui laisse toute la sienne, en la renfermant
 „ dans ses vraies limites.

Qu'on fasse attention que dans le cours de
 cette dispute, *M. Bouguer* est presque toujours
 l'agresseur, c'est lui qui porte les premiers
 coups. Si *M. de la Condamine* eût gardé le si-
 lence, il se voyoit privé du fruit de tous ses
 travaux, & *M. Bouguer* remportoit seul la
 gloire des découvertes faites sous l'Equateur. Il
 n'y avoit donc d'autre parti à prendre que ce-
 lui de s'opposer vigoureusement à un ennemi
 ré-

redoutable, qui l'attaquoit publiquement & avec toutes ses forces.

*An, si quis atro dente me petiverit,
Inultus ut flebo puer. (a).*

ARTICLE III.

TIMAIOT ΣΟΦΙΣΤΟΤ ΛΕΞΙΚΟΝ, &c.
TIMAEI SOPHISTAE LEXICON
*vocum Platoniarum. Ex Codice Ms.
Sangermanensi nunc primum edidit atque
animadversionibus illustravit DAVID
RUHNKENIUS.*

C'est-à-dire

DICTIONNAIRE des Expressions de *Platon*, par TIMÉE le *Sophiste*. Publié pour la première fois sur un Ms. de l'Abbaïe de St. Germain, & accompagné de Remarques qui l'éclaircissent, par M. DAVID RUHNKENIUS. A Leide Chez Samuel Luchtmans & fils MDCCLIV. grand in 8. de 203 pages.

Il n'y a pas encore quarante ans que le *Sophiste* TIMÉE & son petit Dictionnaire *Pla-*

(a) Horace, Liv. V. Od. VI. 7. 15 & 16.

Platonique étoient à-peu-près inconnus. A peine savoit-on leur nom, par un mot qu'en avoit dit *Pbotius* lorsqu'en 1715. le P. de *Montfaucon* trouva le *Lexicon* de TIME'E entre les MS. de la Bibliothèque de Coassin réunis à ceux de la Bibliothèque de St. Germain des Prez, & en donna au public l'introduction avec un morceau de l'ouvrage même.

Il est dédié à *Gentianus*, & ce *Gentianus* est tout aussi peu connu que le Sophiste. Ce dernier néanmoins semble parler du Philosophe *Porphyre* qui fleurit dans le III siècle; mais au jugement de M. Ruhnken, le passage où il en est fait mention dans notre Glossaire, y a visiblement été inséré comme bien d'autres, par des mains ignorantes. Il soupçonne pourtant que TIME'E vécut dans le même siècle. Alors la Philosophie de *Platon* avoit la vogue, & les Sophistes étoient à la mode; *Longin*, *Plotin*, *Boëtie*, *Jamblique* & divers autres, ainsi que *Porphyre*, s'en étoient nombrés les zélés partisans. *Timée* apparemment se fit une gloire de suivre leur exemple, & ce fut pour faciliter l'intelligence des Ecrits de *Platon* qu'il composa le Dictionnaire dont il s'agit à présent.

M. RUHNKEN, curieux d'en avoir une copie, intéressa pour cela il y a quelques années M. Gally qui se trouvoit alors à Paris, & avec qui il avoit depuis peu fait connoissance aux eaux de Spa en 1750. Ce Théologien, fils d'un François réfugié en Angleterre, est Chanoine de Norwich & Gloucester, Recteur de St. Giles des Champs & Chapelain ordinaire du

du Roi. Il a donné quelques *Sermons*, une Traduction Angloise des *Caractères de Théophraste* avec des notes, & un petit Traité contre les *Mariages clandestins*. Savant dans la langue grecque & grand admirateur de *Platon*, il se fit un plaisir de procurer à notre Auteur ce qu'il souhaitoit; les Abbés *Salier* & *Cappéronnier* lui en facilitèrent le moyen: enfin Mr. RUHNKEN obtint une copie fidèle du MS. tant désiré; & c'est à l'officieux Théologien qu'il en dédie l'Edition.

Ce MS. est du X^e. siècle. Quoique visiblement interpolé, il parut au Savant de Leide d'une utilité sensible pour l'éclaircissement de divers endroits des Ecrits de *Platon*, & conséquemment de quantité d'Auteurs qui ont ou cité ou critiqué ce Philosophe. Ce n'est qu'un glossaire très-simple & concis, mais dans le fonds, docte, judicieux. Il avoit cependant bon besoin de passer sous les yeux d'un Critique habile avant que d'être imprimé; & M. RUHNKEN déjà orné de tous les talens nécessaires, s'est trouvé en même tems à portée de tous les secours possibles pour le faire paroître avec avantage, sans parler des lumières qu'il a tirées de *Suidas* & du grand Dictionnaire Etymologique, le célèbre M. ALBERTI, son ami particulier lui a fourni un MS. de *Photius*, qui lui a été d'un grand usage; & M. *Hemsterbuys*, le Varron de nos Provinces, a joint à ses directions toutes les fois qu'il en a eu besoin, diverses observations dont il a grossi ses notes & enrichi tout son travail.

C'est

C'est de Mr. RUHNKENIUS lui-même que nous apprenons toutes ces particularités. Ce que nous ajouterons, c'est que les remarques dont il a accompagné le Glossaire de TIMÉE, ne sauroient manquer d'être reçues avec beaucoup d'applaudissemens de tous ceux qui ont pénétré un peu avant dans les mystères & dans les riches beautés de la langue grecque. Ils y trouveront une connoissance profonde de la propriété des termes & des expressions de cette langue, sur-tout dans la bouche de *Platon*, divers endroits difficiles de ce Philosophe éclaircis, plusieurs passages d'autres anciens Auteurs expliqués, quelques-uns de nos Critiques modernes, tels qu'*Olmarius* par exemple, relevés, d'autres défendus, & par-tout beaucoup de choses en peu de paroles.

A la vérité ce ne sont pas des notes faites pour des Novices. L'Auteur loin de le dissimuler, en avertit, & cela même nous met dans l'impossibilité d'en donner ici quelques échantillons. La plupart de nos lecteurs seroient effrayés de l'érudition qui y règne. Ils ne croiroient jamais qu'on pût trouver du plaisir à cueillir des fleurs au milieu de tant de ronces & d'épines. C'est pourtant ainsi que les GALLY & les RUHNKENIUS, ont su s'amuser à Sparte même, où si peu de gens vont chercher du Grec.

ARTICLE IV.

OEUVRES diverses de POPE. Traduites de l'Anglois. Nouvelle édition, considérablement augmentée, avec de très-belles figures en taille douce. A Amsterdam & à Leipzig, chez Arkstée & Merkus 1754. in 4^{to}. Tome I. pp. 414. sans les Préfaces qui en ont xx. Tom. II. pp. 446. Tom. III. pp. 428. Tom. IV. pp. 420. Tom. V. pp. 396. Tom. VI. pp. 369.

IL est décidé que *Pope* est non seulement un des grands Poètes, mais un des grands hommes de ce siècle, un de ceux qui échapperont à l'injure des tems, & qui feront les délices de nos Neveux, comme Homère, Virgile, Horace, Cicéron, font les nôtres. Nous commençons déjà d'être la postérité à son égard, nous surtout qui n'étant pas de la même Nation, n'avons pas vécu avec lui, & ne sommes point entrés dans ces diverses intrigues, qui influent toujours sur le jugement qu'on porte des Auteurs vivans. Déjà nous pouvons lire ses Oeuvres, comme si l'Antiquité nous les avoit transmises. C'est au moins l'impression que j'ai éprouvée en parcourant l'édition qui fait le sujet de cet Article. Les illustres personnages, soit hommes d'Etat, soit gens de Lettres, avec lesquels *Pope* a eu des relations, m'ont intéressé précieusement

ment dans le même goût que je le suis en lisant les Lettres de Ciceron à Atticus, & à ses autres amis. La beauté, la force, ne s'y trouve pas moins dans les sentimens que dans les idées; & il y auroit un très-beau recueil de Sentences, de Maximes, de Réflexions, de Caractères, à tirer de ces divers ouvrages. Je vais donner une notice du contenu des six volumes de cette édition, après avoir dit qu'elle est fort bien exécutée, & doit naturellement tenter tous les Acheteurs, qui forment un Cabinet de livres de goût.

L'Avis des Editeurs pourroit être plus détaillé. On s'y borne à dire que le succès des Oeuvres diverses de M. Pope, qui avoient paru en un seul volume, a déterminé à donner cette édition plus complète; qu'on a fait traduire en François les pièces qui n'avoient pas encore paru dans cette langue; qu'on a corrigé, lorsqu'on l'a cru nécessaire les traductions qui avoient déjà paru; qu'on a suivi l'arrangement de l'édition de Londres, & qu'on a fait graver les figures par d'habiles Maîtres. On auroit été bien aise de savoir quelque chose de plus précis sur quelques-uns de ces points. Une Vie de Pope auroit aussi bien figuré à la tête de ses Oeuvres.

On trouve ensuite la Préface de l'Auteur, qui est décente, & digne de lui. Il y parle avec confiance & avec modestie en même tems, de ses ouvrages, qui avoient déjà subi leur sort, & qui n'étoient plus dans le cas de ceux pour lesquels on cherche à prévenir le lecteur. Voici quelques-unes de ses Réflexions, qui sont aussi

aussi ingénieuses que solides. „ Si quelqu'un
 „ au sortir de la jeunesse, pouvoit voir ce que
 „ le sort des Auteurs a de dangereux, il n'au-
 „ roit garde de grossir leur nombre. La vie
 „ d'un Bel-Esprit est un état d'épreuve sur la
 „ Terre, & les dispositions présentes du monde
 „ lettré sont telles, que celui qui entreprend
 „ de le servir, (de quelque façon que ce soit,)
 „ doit avoir la fermeté d'un Confesseur & le
 „ courage d'un Martyr. — J'avouë que si
 „ j'avois été plus avisé, je ne me serois jamais
 „ fait Auteur: je me mis à écrire, parce que
 „ cela m'amusoit: je corrigeai parce qu'il m'é-
 „ toit aussi agréable de corriger que d'écrire;
 „ & je publiai mes ouvrages, parce qu'on m'a-
 „ voit dit que je pourrois plaire à ceux dont
 „ j'ambitionnois l'approbation. J'ignore jusqu'à
 „ quel point je puis avoir réussi: j'étois trop
 „ amoureux de mes productions pour en juger
 „ d'abord; & il me reste trop de jugement pour
 „ en être charmé à la fin. — — En publiant
 „ ce recueil de mes ouvrages, j'ignore si je
 „ dois me regarder moi-même comme un hom-
 „ me qui se bâtit un Monument, ou un Tom-
 „ beau. Dans le premier cas, puissent ces poé-
 „ sies, (aussi longtems qu'elles dureront,) ser-
 „ vir de témoignage, que leur Auteur ne pro-
 „ stitua jamais ses talens à des vuës d'intérêt
 „ ou de parti; à justifier le vice; à flatter des
 „ Grands sans mérite; ou à insulter des mal-
 „ heureux. — Que si la publication de mon
 „ ouvrage n'est qu'un enterrement plus solem-
 „ nel des restes de moi-même, je souhaite
 „ qu'on

„ qu'on sache que je meurs dans des sentimens
 „ de charité, & très-résigné, sans murmurer
 „ contre la justice de ce siècle, ou faire le
 „ moindre appel au jugement de la postéri-
 „ té. — Cependant je demande qu'on veuil-
 „ le bien se souvenir, qu'il y a fort peu de pièces
 „ dans ce Recueil qui n'aient été composées
 „ avant que j'eusse atteint l'âge de vingt-cinq
 „ ans: desorte que ma jeunesse peut devenir
 „ (comme cela arrive toujours dans les Exécu-
 „ tions,) un cas de grace.”

Le Discours sur la Poésie pastorale, & les quatre Eglogues, qui portent le nom des saisons de l'année, ouvrent la marche. *Pope* composa ces pièces à l'âge de seize ans; & elles passèrent alors par les mains de Mrs. *Walsb*, *Wycherley*, *Mainwaring*, *Granville*, dans la suite Lord *Lansdown*, du Chevalier *Trumbal*, du Docteur *Garth*, des Lords *Hallifax* & *Somers*, & de quelques autres. L'Auteur reçut de grands encouragemens de tous ces Messieurs, & particulièrement de M. *Walsb*, que *Dryden* appelle le meilleur Critique de son siècle. Le Chevalier *Trumbal*, qui venoit de résigner sa charge de Secrétaire d'Etat sous Guillaume III. se lia d'amitié à l'âge de plus de soixante ans, avec notre jeune Poète. On ne pouvoit guères faire une entrée plus brillante au Parnasse.

A ces quatre Eglogues succède le *Messie*, Eglogue sacrée, à l'imitation du Pollion de Virgile. En lisant divers passages du Prophète Esaïe, qui annoncent la venue du Sauveur, & les félicités de son règne, M. *Pope* fut frappé

de plusieurs traits de conformité entre les pensées de l'Auteur sacré, & celles qui se trouvent dans le *Pollion* de Virgile. Il forma là-dessus le dessein de cette imitation, où il s'est abstenu de mêler quoi que ce soit de sa façon, afin que le lecteur soit d'autant mieux en état de comparer les différentes pensées, & de juger combien les images & les descriptions de l'homme inspiré sont supérieures à celles du Poète.

La Forêt de Windsor, à Mylord *Lansdown*, est un poème d'une extrême beauté. Il fut composé en deux tems différens. La première partie, qui comprend la description de ce que la forêt de *Windsor* a de champêtre, est de l'an 1704. & de même date que les Pastorales: la dernière partie fut ajoutée en 1713. lorsque le poème fut imprimé.

Le Pouvoir de la Musique, Ode pour sainte *Cecile*, décrit harmonieusement les charmes de l'harmonie. En voici la seconde strophe.

„ La Musique produit cette égalité d'esprit
 „ si rare parmi les humains. Elle arrête par
 „ une touchante mélodie, l'ame prête à s'aban-
 „ donner aux mouvemens d'une joie tumultueuse,
 „ & la relève par des airs plus animés
 „ & plus vifs, quand d'accablans soucis vien-
 „ nent l'abattre. Elle allume le feu le plus
 „ noble dans le sein des Guerriers, & verse un
 „ doux baume dans les plaies des Amans mal-
 „ heureux. A sa voix la Mélancolie lève la
 „ tête; Morphée sort de son lit; la Paresse
 „ s'éveille & s'arrache d'entre les bras du som-
 „ meil; l'Envie attentive laisse tomber ses ser-
 „ pens;

„pens; l'Esprit de parti devient tranquille; les
 „Factions les plus cruelles écoutent, & n'ont
 „plus de fureur.”

*La Solitude, & le Chrétien mourant à son
 ame*, sont deux Odes, dont la dernière est une
 imitation du langage qu'Adrien tint à son ame,
 un peu avant que de mourir; mais elle est aussi
 supérieure en sublimité à l'original, que la Re-
 ligion chrétienne l'est au Paganisme.

L'Essai sur la Critique se présente ici, d'a-
 bord en prose, & ensuite en vers de la tradu-
 ction de l'Abbé du Resnel, avec un Discours
 préliminaire du Traducteur. Il est suivi de *la
 Boucle de Cheveux enlevée*, poème héroï-
 comique, aussi en prose & en vers. Ces ou-
 vrages sont connus & répandus depuis trop
 longtems pour nous y arrêter.

Le Prologue de la Tragédie, intitulée *Caton*,
 est une petite pièce en vers, tirée du Discours
 xxxii. du *Mentor moderne*, où Mr. Pope l'avoit
 insérée.

On ne sauroit lire sans émotion l'Épître
 d'*Héloïse à Abailard*. Le Poète y est entré dans
 toute la force des grandes & fameuses passions
 dont ces tendres Amans furent la proie. Qu'on
 en juge par ce fragment. „Ah! malheureuse!
 „on te croit l'épouse d'un Dieu, & tu n'es
 „encore que l'esclave de l'amour & d'un hom-
 „me. O Ciel! daignes me secourir. Mais d'où
 „part cette prière? Vient-elle d'un mouvement
 „de piété ou de desespoir? Quoi! dans ce
 „lieu même, azyle de la chasteté, l'Amour
 „trouve-t-il un autel où brûlent ces feux cri-

„ minels ? Je dois me repentir ; mais puis-je
 „ faire ce que je dois ? Je regrette l'Amant , &
 „ je ne gémis pas du crime ; je le vois ce cri-
 „ me , je le blâme , & je l'aime encore en le
 „ condamnant. Je me repens des plaisirs où je
 „ me suis livrée , mais j'en sollicite de nou-
 „ veaux : tantôt les yeux levés vers le Ciel , je
 „ pleure mon offense ; tantôt je songe à toi ,
 „ & renonce à l'innocence où je croyois aspi-
 „ rer. ”

Le premier Tome est terminé par le *Temple de la Renommée*, en prose & en vers, l'Imitation d'une Epître de M. *Pope* à une jeune personne sur son départ pour la Campagne, quelques vers *sur un Eventail*, & une Ode sur le *Silence*.

L'*Essai sur l'Homme* est à la tête du second Tome, d'abord en prose, & ensuite en vers. Les Traducteurs de cet ouvrage ont parfaitement réussi l'un & l'autre ; & on peut dire qu'ils ont associé leur réputation à celle de l'Auteur. Cet admirable poème est dédié à Mylord *Bolingbroke*, digne Mecène de cet Horace. C'est à lui que *Pope* adresse, en finissant, ces vers mémorables, si bien rendus par M. du *Resnel*.

O ! tandis que ton nom recueillant notre hommage,
 Sur le courant du tems passera d'âge en âge ;
 Di-moi, puis-je espérer que mon frêle vaisseau,
 Accompagne de loin un triomphe si beau ;
 Qu'avec toi partageant le vent qui te seconde,
 Mon nom avec le tien vole un jour dans le Monde ?
 Lorsqu'enfin les Héros, les Ministres, les Rois,
 De l'implicable mort auront subi les Loix ;

Que

Que les Fils rougiront, informés que leurs Pères
 Jaloux de ton éclat, furent tes adversaires;
 Percant de l'avenir les voiles ténébreux,
 Ces Vers apprendront-ils à nos derniers Neveux,
 Que m'ouvrant les trésors de la Philosophie,
 Tu fus & le soutien & l'honneur de ma vie;
 Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes Chants,
 Non le charme des sons, mais la beauté du sens;
 Que j'osai négliger les peintures brillantes,
 Pour présenter au cœur des vérités touchantes;
 Qu'éteignant de l'Erreur la vulgaire flambeau,
 Je fis sur les Mortels briller un jour nouveau;
 Que de l'orgueil humain confondant l'imposture,
 J'appris que tout est bien dans toute la nature;
 Que de nos passions les prompts élancemens
 Prêtent à la Raison d'utiles instrumens;
 Que l'amour propre au fond, loin d'être méprisable,
 Fait le bonheur de l'homme, & le rend sociable;
 Qu'il ne peut ici bas être vraiment heureux,
 Si la seule vertu n'est l'objet de ses vœux;
 Et que pour un Mortel la science suprême,
 Est enfin de savoir se connoître soi-même.

La Prière universelle vient ensuite : c'est un
 morceau d'une grande force, parce qu'il est d'une
 grande simplicité.

Nous voici parvenus à la *Dunciade*, poème
 épique, adressé au Docteur Swift. Le Tra-
 ducteur a raison de dire que ce n'est pas une
 entreprise aisée que de rendre ce poème en
 quelque langue que ce soit. M. Pope y fait
 perpétuellement allusion à des choses que les
 Anglois, & encore ceux de la Capitale seule,
 entendent, & qui sont autant d'énigmes pour



les Etrangers. Mais quand on parviendroit à expliquer toutes ces énigmes, je ne sai s'il seroit possible de faire de la *Dunciade* une lecture attrayante, & sur-tout au goût des François. *Pope* y relance divers ennemis obscurs que l'envie lui avoit suscités: leur malice & leur impudence l'avoient mis en fureur; & il s'y livre un peu trop. *Boileau* fit mieux en répandant dans le cours de ses poésies, les divers traits dont il vouloit percer ses ennemis, & dont effectivement il les anéantit. Ici on a de la répugnance à entrer dans tout le ressentiment du Poète; & l'on est avec cela excédé de divers portraits beaucoup trop chargés, & de bien des images révoltantes. Cependant ce qu'on appelle force poétique se trouve ici autant & plus que dans aucun autre ouvrage de notre Auteur; lui qui faisoit si bien des vers avec le secours de la nature, emprunte de nouveaux talens de l'indignation qui le transportoit. Il cesse d'être Horace, mais c'est pour devenir Juvenal.

Le Poème de la *Dunciade* est une Allégorie sur l'empire de la Stupidité, dont on fait une Déesse, & qui a son siège à Londres. Elle a un fils, nommé *Laureat*; nom par lequel le Poète désigne le fameux *Cibber*, Poète couronné. Il est proclamé Roi des Etats de la Stupidité, à la fin du premier Chant. Ce grand événement est solennisé par des Jeux publics, qui font l'ouverture du second. Les Poètes & les Critiques, accompagnés de leurs Mecènes & de leurs Libraires, sont les Athlètes de ces Jeux. Ils font diverses courses, & autres exercices con-

convenables à leur profession. Il y en a, par exemple, trois pour les Poètes, de chatouiller, de crier, & de plonger. Le premier est pour les Faiseurs de Dédicace: le second sert dans les Disputes; & le troisième regarde ceux qui vendant leur plume à un parti, doivent aller à fond & revenir sur l'eau tout couverts de bouë. A la fin la Déesse invite les Critiques à un Exercice, qui met à l'épreuve, non leur patience, mais leurs talens, en écoutant de propos délibéré, & sans dormir, la lecture de deux grands ouvrages, l'un en vers, & l'autre en prose. Cette lecture, après avoir duré un peu, plonge dans un profond sommeil, non seulement les Critiques; mais aussi les Acteurs & les Spectateurs; ce qui termine les Jeux. Au troisième Chant, la Déesse transporte le Roi endormi dans son Temple; d'où il part ensuite avec une Sibylle, qui le conduit aux bords du fleuve *Letbé*, où les Ames des Stupides sont trempées avant leur entrée dans le Monde. Il voit de là les triomphes passés, présens, & à venir de la Stupidité; & en particulier par quels moyens, par quelles personnes, & par quels degrés, l'Île de la Grande Bretagne retournera sous sa domination. Le quatrième & dernier Livre représente la Déesse dans tout l'éclat de sa majesté, qui vient détruire l'Ordre & la Science, pour y substituer le Royaume des Stupides. La Muse finit en annonçant d'un style prophétique, le rétablissement de la nuit & du chaos.

Les quatre Epîtres morales, qui suivent ce poë-

poème, sont vraiment philosophiques, & n'en sont pas moins poétiques. La première au Chevalier *Richard Temple*, Lord Vicomte *Cobham*, traite de la connoissance & du caractère des hommes; la seconde à une Dame, du caractère des femmes: la troisième à *Allen*, Lord *Batburst*, roule sur l'avarice & la prodigalité; & la quatrième à *Richard*, Comte de *Burlington*, sur le vain & le faux emploi des richesses. Voici un morceau sur les femmes, qu'on pourra comparer avec ce que nos grands Poètes françois ont dit sur le même sujet.

„ Les femmes poursuivent le plaisir, comme
 „ des enfans poursuivent un oiseau: toujours
 „ hors de leur atteinte, jamais hors de leur
 „ vuë. C'est un jouët qu'elles n'attrapent ja-
 „ mais, qu'elles ne le gâtent; l'objet de leur
 „ avidité, lorsqu'il fuit, & celui de leurs re-
 „ grets, lorsqu'il est perdu. Enfin il devient
 „ de la prudence de leur vieil âge de préten-
 „ dre à des folies que la jeunesse ne sauroit ex-
 „ cuser: aiant honte d'avouër les plaisirs qu'el-
 „ les ont fait goûter, & se trouvant réduites à
 „ feindre ces mêmes plaisirs, lorsqu'elles ne
 „ peuvent plus les donner. Semblables à de
 „ vieilles Sorcières, rongées de dépit, qui
 „ tiennent leur Sabbat moins par l'attrait du
 „ plaisir que par l'envie de faire du mal, elles
 „ passent leurs nuits prétendues délicieuses dans
 „ l'amertume, dévorées d'un chagrin qui se
 „ nourrit de l'idée même des plaisirs. En proie
 „ à une imagination déréglée, le fantôme de
 „ leur beauté hante encore les lieux où leur
 „ hon-

„ honneur s'est perdu. De quelle récompense
 „ enfin le monde paie-t-il les hommages de
 „ celles qui ont vieilli à son service? Une
 „ gaieté folle dans la jeunesse, des cartes dans
 „ un âge avancé; inutilement belles, inutile-
 „ ment artificieuses, jeunes sans amans, vieil-
 „ les sans amis; elles brulent pour un fat, &
 „ n'attrappent qu'un sot; ridicules pendant leur
 „ vie, & oubliées à leur mort.”

Le second Tome finit par neuf Epitaphes.
 La septième, destinée au Chevalier *Newton*,
 dans l'Abbaïe de *Westminster*, est conçue en
 ces termes.

ISAACUS NEWTONUS,

Quem immortalem,

Testantur Tempus, Natura, Cælum;

Mortalem

Hoc marmor fatetur.

„ La Nature & les Loix de la Nature é-
 „ toient cachées dans le sein de la Nuit. Dieu
 „ dit; *Que Newton soit!* & la lumière parut.”

Passons au troisième Tome. Les Mémoires
 de *Martin Scribler* s'y présentent d'abord.
 C'est une Satyre sur les abus dans la manière
 d'enseigner les sciences, que Mr. *Pope*, le
 Docteur *Arbutnot*, & le Docteur *Swift*, a-
 voient formé le projet de composer ensemble.
 Pour exécuter cette entreprise avec plus de suc-
 cès, ils résolurent d'imiter le fameux *Cervan-*
tes, & de cacher leurs critiques sous le récit de
 quelques aventures feintes. La mort d'un de
 ces

ces Messieurs, & les infirmités de l'autre, empêchèrent que cet ouvrage fût poussé au-delà du premier Livre. La plaisanterie qui règne dans cette production, est un peu outrée; & je ne sai si l'on auroit aisément soutenu la lecture d'un volume entier dans ce goût. La naissance & l'éducation du Héros sont racontées avec des détails assez fastidieux. Je trouve une note de l'Éditeur, que je ne puis m'empêcher de relever. Il y dit du célèbre *M. de Peiresc*, qu'il y avoit beaucoup de pédanterie & de vaine curiosité dans le caractère de ce Savant. Je crois que c'est la première fois qu'on a voulu porter atteinte à une réputation aussi décidée, & aussi méritée, que celle de cet illustre personnage, qu'il faut plutôt mettre au rang des Mécènes, que des Savans.

L'Anti-Sublime, ou l'Art de ramper en Poésie, par *Martin Scribler*, avoit déjà paru. C'est aussi une critique du mauvais goût, & de ses effets dans les divers ouvrages de poésie. Les exemples sont tirés des Poètes Anglois.

On trouve ensuite quelques Numéros du *Mentor moderne*, qui avoient été fournis par notre Auteur. Ils sont suivis de la *Préface de l'Homère Anglois*, d'un *Essai sur la Vie, les Ecrits, & le savoir d'Homère*, & d'un autre *Essai sur les combats d'Homère*. Ces morceaux sont travaillés avec soin, & l'utile s'y trouve joint à l'agréable. Voici un Tableau de la Grèce très-bien fait, & qui tend à relever le prix du Poème d'*Homère*. Nous finirons par là l'Extrait des trois premiers volumes. La correspon-

dance de M. Pope & de ses principaux amis, qui remplit les trois derniers, fournira assez de matière pour un second Extrait.

„ La Grèce considérée telle que la voyoit
 „ Homère, étoit un país partagé en divers pe-
 „ tits Etats, que désoloit un brigandage réci-
 „ proque. On y étoit fort sur les repréailles :
 „ l'un ravissoit Europe, & l'autre Jo. Un Grec
 „ aiant enlevé Hésione, un Troyen enleva He-
 „ lène : mais cette Princesse aiant des amis &
 „ des alliés puissans, la ruine de Troie en fut
 „ la suite, & les Côtes de l'Asie furent si mal
 „ traitées que les pirateries y cessèrent faute
 „ d'objet. Les divisions intestines des Grecs
 „ recommencèrent quand la prise de Troie
 „ eût mis fin à leur union : elles causèrent des
 „ ravages déplorables : on vit des Peuples en-
 „ tiers errer au hazard, des Exilés du país de-
 „ venoient des Rois. En d'autres des Avantu-
 „ riers se mirent en possession des Terres : ils
 „ en firent présent à ceux qu'ils avoient menés
 „ au pillage ; il ne fut plus mention de Com-
 „ merce : on n'étoit point en sûreté dans sa
 „ maison : rien d'important ne se passoit qu'en-
 „ tre les plus proches voisins : la seule Athè-
 „ ne jouissoit des douceurs de la paix, parce
 „ que son terroir ingrat & stérile n'invitoit
 „ point les Brigands ; & comme elle étoit ex-
 „ trêmement peuplée, elle se déchargeoit d'u-
 „ ne partie de ses Habitans par le moyen des
 „ Colonies.

„ Dans cet état des affaires communes de la
 „ Grèce paroît l'Iliade, qui ne respirant que
 „ l'u-

„ l'union des Citoyens, fait présumer que ce
 „ précieux avantage fut l'objet du Poète. Ho-
 „ mère aiant cherché dans les siècles passés un
 „ tems où de pareils excès avoient été plus
 „ supportables, choisit un événement qui en
 „ montrait le remède; afin que l'ornant de tou-
 „ tes les graces qui pouvoient lui donner du
 „ prix, il pût inspirer à ses Compatriotes le
 „ désir de trouver leur bonheur dans la paix :
 „ le Souverain d'un Etat borné, les Rois mêmes
 „ de plusieurs Etats considérables, n'aiant rien
 „ de plus commun que leur haine mutuelle,
 „ auroient vainement entrepris un tel ouvra-
 „ ge; il falloit que la vive & majestueuse élo-
 „ quence des Muses fît entrer dans tous les
 „ cœurs, à la faveur d'une Illade, le sincère désir
 „ de la concorde entre les Citoyens, & de la vi-
 „ ctoire sur les ennemis de la Grèce. Mais de
 „ peur que l'on ne se trompât dans l'appli-
 „ cation des vrais principes, Homère met tout
 „ en action. Les Rois alliés se divisent, &
 „ les Peuples sont immolés. Ces Rois agissent-
 „ ils de concert ? leurs Armées triomphent :
 „ il peint dans l'action les heureux effets de la
 „ sagesse, qu'il a fait présider dans les Con-
 „ seils. Voilà ce que devoient chanter les
 „ Poètes, ce que devoient écouter les Peu-
 „ ples, ce qu'il seroit utile aux Rois même
 „ d'entendre.

„ La Morale des Grecs ne valoit pas mieux
 „ que leur Gouvernement. La Discorde y
 „ produisoit de fréquentes querelles, dont
 „ l'habitude invétérée faisoit un Peuple dur &
 „ vio-

„ violent. La force du corps y étant chaque
 „ jour l'arbitre des contestations, étoit aussi la
 „ vertu par excellence. Un courage aveugle,
 „ qui se précipite à travers les hazards pour al-
 „ ler au pillage, étoit la qualité la plus applau-
 „ die; c'étoit elle en effet, qui décidait sans
 „ appel. Avec une éducation & des mœurs for-
 „ mées sur ces principes, on jugeoit que la ra-
 „ pine étoit honorable pourvu qu'elle fût bra-
 „ ve : les Poètes n'offensoient personne, en
 „ disant dans leurs Chansons, que les Marins d'un
 „ pais demandoient à ceux d'un autre en pas-
 „ sant; *Etes-vous des voleurs?* Telles étoient
 „ les belles qualités, les galans exploits, les
 „ sentimens d'honneur, que célébroient alors les
 „ Beaux Esprits. Ce fut dans un siècle aussi
 „ moriginé, qu'Homère se vit réduit à choisir
 „ ses Héros : après cela faut-il être surpris de
 „ les trouver orgueilleux, emportés, avarés,
 „ cruels, & féroces ! Il n'en est point du tout
 „ comme de nos Romains, dont la lecture nous
 „ attendrit sur des sujets purement imaginai-
 „ res, & nous fait admirer avec foiblesse des
 „ perfections qui ne furent jamais en exercice
 „ dans le monde. Homère écrivant pour les
 „ hommes, peignit des hommes, & les peignit
 „ d'après nature, c'est-à-dire, méchans : c'est
 „ leur mauvais cœur qu'il faut blâmer, & non
 „ pas sa peinture; l'esprit de son siècle étant
 „ une ardente soif de la gloire & du butin, il
 „ l'eut rendu méconnoissable, en le supposant
 „ vertueux. Tout ce qu'il put faire de mieux,
 „ fut de donner un motif légitime à l'exercice
 „ *Tom. X. Part. I.* D „ des

„ des habitudes que l'on avoit, d'en faire
 „ néanmoins de grands obstacles au succès d'u-
 „ ne juste cause, & d'insinuer cependant sa
 „ morale en chaque partie de son Histoire.
 „ Quelle tendresse dans l'amitié d'Agamemnon
 „ & de Ménélas! Quelle vivacité dans celle d'A-
 „ chille pour son cher Patrocle! Quel amour
 „ de la Patrie dans Hector! C'est l'Odyssée.
 „ sur-tout où la Morale paroît l'objet immé-
 „ diat d'Homère, comme la Politique l'est
 „ dans l'Iliade. Le premier de ces Poèmes nous
 „ représente un homme éprouvé par tout ce
 „ que les biens & les maux de la vie ont de
 „ plus capable d'ébranler sa constance. A pei-
 „ ne est-il sauvé d'un naufrage, qu'il tombe
 „ entre les mains des Barbares: il surmonte ses
 „ malheurs par sa fermeté, ou s'en degage par sa
 „ prudence, & quoiqu'il arrive, il se compor-
 „ te en Héros: les attraites de la volupté ne
 „ l'engagent point, ils trouvent en lui la même
 „ résistance, il en défend son cœur, & mon-
 „ tre comment on peut en triompher.
 „ Si l'on considère donc le soin que se don-
 „ ne Homère de fixer les points de sa morale
 „ par une infinité de maximes, on ne sera nul-
 „ lement surpris que la Grèce, aiant donné le
 „ nom de Sage à quiconque en proposoit une,
 „ l'ait surnommé *le Père de la Vertu*; puisque
 „ c'est vraiment un Maître en fait de mœurs. ”

A R-

ARTICLE V.

ESSAI sur les Bienfécances oratoires. A Paris, chez Prault, fils, in octavo 1753. Tome I. pp. 222 sans la Préf. qui en a xxiv. Tome II. pp. 242.

Cet Essai doit son origine à la lecture des *Observations* du Père Rapin sur l'*Eloquence des Bienfécances*. Ce Père n'a donné qu'un simple projet, une espèce d'ouverture fort superficielle d'une Rhétorique qu'il appelle *des Bienfécances*. L'Auteur de ces deux petits volumes s'est attaché à développer ce plan; & il l'a fait avec succès. On voit un homme qui a lu, qui a comparé, qui a réfléchi, & qui généralement parlant possède un goût juste & sûr.

Les Bienfécances oratoires répondent à ce qu'on appelle en peinture *le Costume*. Un habile Orateur ne doit jamais se laisser tellement emporter par le feu de la composition, qu'il oublie de se faire ces questions: *Cela convient-il au sujet, au tems, aux lieux, aux personnes, &c.*? Il est vrai que cette complaisance ne doit pas s'étendre jusqu'à suivre un mauvais goût, parce qu'il est dominant. Les erreurs à cet égard naissent, s'éclipsent, renaissent tour à tour, de tems en tems; semblables aux Comètes, qui reparoissent, dit on, après une certaine révolution d'années. La vérité & la justesse des idées ne dépendent point de ces opinions;

le torrent peut les inonder, mais il ne sauroit les détruire.

Avant l'établissement de l'Académie françoise, l'Eloquence n'étoit qu'un amas de paroles pompeuses & brillantes, sans ame & sans vie, de traits d'érudition déplacés, d'idées empruntées des sciences les plus abstraites, de citations grecques & latines, souvent aussi mal appliquées que prodiguées avec ostentation ; & cela pour des Auditoires ordinairement aussi peu versés dans la connoissance de l'Histoire que dans celle des Langues savantes.

Balsac fut regardé pendant un tems comme le Restaurateur de l'Eloquence françoise ; & l'on ne sauroit lui refuser des éloges, pour avoir rendu à notre prose le même service que *Malherbe* avoit rendu à nos vers quant à l'harmonie : mais cette partie n'est au fonds qu'un accessoire de l'Eloquence ; & le soin excessif qu'y a donné *Balsac*, lui a tellement fait négliger l'essentiel, que son style vuide & boursoufflé annonce aussi peu l'Eloquence que l'hydropisie représente l'em-bon-point d'un corps sain & vigoureux. D'ailleurs il traitoit également tous les sujets sur le ton pompeux ; semblable à un Musicien enthousiaste, qui dans toutes ses compositions n'emploieroit que le chromatique.

Ce n'est que dans les beaux jours de Louis XIV. & lorsque brilloient les *Corneille*, les *Racine*, les *Bossuet* & les *Bourdaloue*, qu'on en est revenu au goût de l'Antiquité en fait d'Eloquence, & sur-tout à cette maxime fondamen-
ta-

tales , que pour plaire , au moins d'une manière durable , & pour persuader , il faut parler convenablement à son sujet , c'est-à-dire , discerner & observer les bienséances.

Il sembloit que l'empire du bon goût fût fixé , & qu'il n'y eût plus de révolution à craindre dans ce genre , comme il n'y avoit presque plus de perfection à désirer. Cependant les choses ont bien changé depuis. A la justesse , à la solidité , à la profondeur du raisonnement , on a substitué une métaphysique subtile , qui décompose & anatomise des idées quintessenciées. Aux preuves de sentiment , à des portraits vrais , mais simples , & pris dans la nature , où l'Auditeur se reconnoissoit , parce qu'ils rendoient exactement le cœur & ses replis , ses penchans , ses passions , ses illusions & ses prétextes , ont succédé d'autres tableaux , plus rians peut-être , mais moins ressemblans , qui amusent l'imagination , mais qui laissent le cœur froid , & dont l'esprit est charmé , tandis que la conscience n'est , ni allarmée , ni émuë.

C'est donc rendre un service important aux amateurs de belles Lettres , & sur-tout aux jeunes gens qui veulent se former le goût , que de leur présenter un corps de préceptes , recueillis des plus grands Maîtres , & justifiés par des exemples choisis dans les plus célèbres Orateurs , tant anciens que modernes. Voici les chefs sous lesquels l'Auteur a réduit sa doctrine. Il traite d'abord de la notion des Bien-séances oratoires & de leur nécessité ; & il rapporte les idées des anciens & des modernes sur cette ma-

tière. Il examine ensuite les sources ou fondemens des Bienfaisances. Il passe à l'étendue des Bienfaisances dans l'Eloquence publique ; & il subdivise cette matière en considérant les Bienfaisances dans l'Eloquence politique, dans l'Eloquence militaire, dans l'Eloquence du barreau, dans l'Eloquence de la chaire, dans l'Eloquence académique, dans l'Eloquence privée, & enfin dans l'Eloquence extérieure ou dans l'action de l'Orateur.

Nous nous attacherons dans cet Extrait au morceau qui regarde les Oraisons funèbres ; la matière est intéressante, l'Auteur l'a bien traitée, & on y trouvera plusieurs belles citations qui ne pourront que faire plaisir aux lecteurs.

L'Oraison funèbre est un tribut de louanges, que l'on paie aux Rois, aux grands Hommes, &c. La Religion l'autorise. Mais ces Monarques, ces personnes illustres, après tout, étoient hommes ; ils ont eu leurs défauts, leurs faiblesses, & quelquefois avec des vertus éclatantes, des vices d'état ou de caractères. C'étoient des astres : mais les astres les plus brillans ont des tâches. La vie la plus glorieuse a ses inégalités, & pour ainsi dire, ses endroits faibles ; plus les hommes ont été élevés, & plus leurs imperfections ont frappé les yeux du public. Ils étoient pendant leur vie comme un spectacle à l'Univers ; si leurs grandes qualités ont mérité son admiration, il n'a pu s'empêcher d'apercevoir ce qui les a quelquefois ternis ; & comme ces éloges succèdent immédiatement à la mort des personnages qui en font l'ob-

l'objet, l'éloignement des tems n'a point encore dérobé ce qu'il peut y avoir eu de moins régulier dans leur conduite ; la mémoire en est encore trop récente. On les louë en présence de leurs contemporains, des témoins de leurs actions ; leurs fautes ont été quelquefois trop éclatantes, pour qu'on puisse entièrement les couvrir du voile du silence. Mais s'il n'est pas permis de les dissimuler, ce n'est pas non plus trahir la vérité que de diminuer ou d'excuser ce qu'au premier coup d'œil elles ont d'odieux ; en les attribuant à la foiblesse de l'âge, au danger des occasions, au malheur des tems, à la nécessité des circonstances, & à d'autres causes semblables, qui ont réellement influé sur ces actions, qu'on veut présenter sous une face favorable.

Nos grands Orateurs sont admirables dans cette partie de l'art, comme l'a remarqué Mr. Rollin, qui en cite quelques traits, que nous citerons à son exemple, & auxquels nous en ajouterons d'autres non moins frappans.

Tout le monde sait que dans les guerres civiles qui agitérent la minorité de Louis XIV. quelques-uns des plus grands hommes qui fussent alors, se trouvèrent engagés contre leur devoir dans la Rébellion. Le Duc de Beaufort, le Vicomte de Turenne, le Prince de Condé, eurent le malheur de prendre les armes contre leur Souverain. Quelles ressources les Panegyristes de ces Héros ont-ils imaginé, pour effacer la tâche qu'une conduite aussi criminelle faisoit à leur gloire ?

Mr. *Mascaron*, alors Evêque de Tulle, dans l'Oraison funèbre de M. le Duc de Beaufort, touche ainsi ce point délicat: „Voilà tout ce
 „ qu'on peut dire de ces tems malheureux que
 „ votre imagination vous rappelle; de manière
 „ qu'on ne sauroit mieux représenter la carrière
 „ de la vie de Mr. le Duc de Beaufort, que
 „ par la course de ce fleuve d'Espagne, qui est
 „ interrompuë vers le milieu, par la nature de
 „ la terre qu'elle trouve en son chemin: elle
 „ boit ses eaux, elle les fait disparaître aux
 „ yeux des hommes, pour les faire renaître dix
 „ lieues plus bas, & les faire couler vers l'O-
 „ céan. Les deux extrémités de ce fleuve sont
 „ couronnées d'arbres qu'il nourrit sur son
 „ bord, le milieu est sec, sablonneux & stérile,
 „ & a toute l'apparence d'un désert. Les
 „ commencemens & la fin de la vie de Mr. le
 „ Duc de Beaufort, forment une des plus belles
 „ carrières du monde, les lauriers & les
 „ palmes y naissent de tous côtés pour les cour-
 „ ronner, mais le milieu est comme cette terre
 „ ingrate, qui interrompt le cours de ce
 „ fleuve fameux. L'eau y est, la terre y est,
 „ mais il n'y croît point d'arbres. La valeur,
 „ la prudence, paroissent dans ces divisions,
 „ mais de cette valeur & de cette prudence il
 „ ne naît point de lauriers pour orner un
 „ triomphe; *Bella geri placuit, nullus habiturus*
 „ *trionphos*, &c.” Cette comparaison est certainement ingénieuse, mais ne l'est-elle point trop, & plairoit-elle aujourd'hui dans un Discours?

Le

Le tout que prend le même Orateur pour pallier la faute que fit Mr. de Turenne dans une pareille circonstance, paroît aussi avoir quelque chose d'un peu trop étudié. „ Hélas ! mal-
 „ heureuse France, pour être défaite de cet
 „ Ennemi ne r'en restoit-il pas assez d'autres,
 „ sans tourner tes mains contre toi-même ?
 „ Quelle fatale influence te porta à répandre
 „ tant de sang, & à perdre tant de vaillans hom-
 „ mes qui eussent pu te rendre Maîtresse de
 „ l'Europe ? Que ne peut-on effacer ces tristes
 „ années de la suite de l'Histoire, & les déro-
 „ ber à la connoissance de nos Neveux ! Mais
 „ puisqu'il est impossible de passer sur des cho-
 „ ses que tant de sang répandu a trop vivement
 „ marquées, montrons-les du moins avec l'ar-
 „ tifice de ce Peintre, qui pour cacher la dif-
 „ formité d'un visage inventa l'art du profil.
 „ Dérobons à notre vue ce défaut de lumière,
 „ & cette nuit funeste, qui formée dans la con-
 „ fusion des affaires publiques par tant de di-
 „ vers intérêts, fit égarer ceux-mêmes qui cher-
 „ choient le bon chemin. Il est certain d'ail-
 „ leurs que le côté que nous pouvons montrer
 „ de ces tems malheureux, est si beau, si
 „ grand, si illustre pour Mr. de Turenne, &
 „ qu'il fit des choses si importantes pour l'Etat,
 „ & si glorieuses pour lui, à Bléreau, à Ger-
 „ geau, à Ville-neuve-Saint-Georges, à Etam-
 „ pes, & en cent autres endroits, que la mé-
 „ moire en durera autant que la Monarchie ;
 „ & il semble qu'un homme qui n'eût pas son-
 „ gé à regagner le tems, qu'un petit égarement,

„ presque forcé , lui avoit fait perdre , n'eût
 „ point été capable d'aller si loin.”

„ Mr. *Flécbier* qui avoit le même Héros à cé-
 lébrer , a mis en œuvre des couleurs toutes dif-
 férentes ; le lecteur jugera si elles sont préféra-
 bles à celles dont Mr. *Mascaron* s'est servi.
 „ Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de
 „ desordre & de trouble , où l'esprit ténébreux
 „ de discorde confondoit le devoir avec la pas-
 „ sion ; le droit avec l'intérêt , la bonne cause
 „ avec la mauvaise ; où les astres les plus bril-
 „ lans souffrirent presque tous , quelque éclip-
 „ se , & les plus fidèles sujets se virent entrai-
 „ nés , malgré eux ; par le torrent des partis ,
 „ comme ces Pilotes qui se trouvant surpris de
 „ l'orage en pleine mer , sont contraints de
 „ quitter la route qu'ils veulent tenir , & de
 „ s'abandonner pour un tems au gré des vents
 „ & de la tempête. Telle est la justice de
 „ Dieu , telle est l'infirmité naturelle des hom-
 „ mes. Mais le Sage revient aisément à soi ,
 „ & il y a dans la Politique comme dans la
 „ Religion , une espèce de Pénitence , plus glo-
 „ rieuse que l'Innocence-même , qui répare a-
 „ vantageusement un peu de fragilité ; par des
 „ vertus extraordinaires & par une ferveur con-
 „ tinuelle.”

C'est par une pensée à-peu-près semblable
 que Mr. *Bossuet* lavé le Grand Condé du repro-
 che qu'on pouvoit faire à sa mémoire , de s'être
 non seulement retiré chez les ennemis de l'E-
 rat , mais même d'avoir commandé leurs Ar-
 mées contre sa Patrie. Cet Orateur avoué d'a-
 bord

bord la chose presque sans aucun détour.
 „ Puisqu'il faut une fois parler de ces choses,
 „ dont je voudrois pouvoir me taire éternelle-
 „ ment, jusqu'à cette fatale prison, il n'avoit
 „ pas seulement songé qu'on pût rien attenter
 „ contre l'Etat; & dans son crédit, s'il sou-
 „ haitoit d'obtenir des grâces, il souhaitoit
 „ encore plus de les mériter. C'est ce qui
 „ lui faisoit dire; (je puis bien répéter ici
 „ devant ces Autels, les paroles que j'ai re-
 „ cueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent
 „ si bien le fonds de son cœur;) il disoit donc
 „ en parlant de cette prison malheureuse, *qu'il*
 „ *y étoit entré le plus innocent de tous les homi-*
 „ *mes, & qu'il en étoit sorti le plus coupable.*
 „ *Hélas!* poursuivoit-il, *je ne respirois que le*
 „ *service du Roi, & la grandeur de l'Etat.*
 „ On ressentoit dans ses paroles un regret sin-
 „ cère d'avoir été poussé si loin par ses mal-
 „ heurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a
 „ si hautement condamné lui-même, disons,
 „ que comme dans la gloire éternelle les fautes
 „ des saints Pénitens, couvertes de ce qu'ils
 „ ont faites pour les réparer & de l'éclat de la
 „ divine miséricorde, ne paroissent plus; ainsi
 „ dans des fautes si sincèrement reconnues, &
 „ dans la suite si glorieusement réparées par de
 „ fidèles services, il ne faut plus regarder que
 „ l'humble reconnoissance du Prince qui s'en
 „ repentit, & la clémence du grand Roi qui
 „ les oublia.”

Le Père *Baurdaloue*, qui a aussi fait l'Eloge
 funèbre de ce Prince, appuie fort sur cette
 par-

partie de sa vie. Loin de la dissimuler il y donne plus de douze grandes pages, où l'on trouve une infinité de précautions semées, & où il rassemble toutes les circonstances les plus favorables, pour justifier le Prince par la droiture de son cœur. Mais comme il parloit en présence de Mr. le Prince, fils du défunt, cet Orateur eut peut-être mieux fait de couler légèrement sur cette matière à l'exemple de Mr. *Bossuet*. L'Apologie trop étendue d'un défaut ne sert souvent qu'à le mettre en évidence.

Pour ménager la gloire de leurs Héros, les Orateurs rejettent quelquefois leurs imperfections sur des causes extérieures. C'est la précaution que prend Mr. *Maffillon*, dans l'Oraison funèbre de M. le Dauphin. „ Ce n'est pas „ que je veuille enveloper ici sous l'artifice insipide des louanges, dit cet Orateur, les foibles de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, & déplorons les fragilités de l'homme ; n'excusons pas ce qu'il a condamné, & dans le tems que l'Église offre ici la victime de propitiation, & que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la Nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, & d'avouër qu'il en a été capable. „ Hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des Princes ? Et les inclinations les plus heureuses & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne ? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles ? Nos chûtes se cachent dans l'obscurité de notre „ de-

„ destinée , mais qu'offriroit notre vie aux
 „ yeux du public, si elle étoit un spectacle,
 „ comme la leur. Ah ! c'est un malheur de
 „ leur rang, que souvent avec plus d'innocen-
 „ ce que nous, ils ne sauroient jouir comme
 „ nous , de l'impunité d'un seul de leurs vices.
 „ S'il y a eu quelque dérangement dans les
 „ premières années de ce Prince, l'âge y eut
 „ plus de part que le cœur : l'occasion put le
 „ trouver foible, elle ne le rendit jamais vi-
 „ cieux, & le reste de ses jours, passés depuis
 „ dans la règle, montrent assez que l'égarement
 „ n'avoit été qu'un oubli, & qu'en se rendant
 „ au devoir, il s'étoit rendu à lui-même.

Il est toujours indécent de louer une person-
 ne aux dépens des autres, & de n'élever sa ré-
 putation que sur les débris de celle de son pré-
 décesseur, sur-tout quand celle-ci ne mérite d'être,
 ni attaquée, ni détruite. On doit donc
 du respect à la mémoire des morts, quand on
 fait l'éloge de ceux-même qui les ont surpassés.
 Mr. *Maffillon*, pour relever l'attention de Mr.
de Villeroi, Archevêque de Lion, à visiter son
 Diocèse, est comme forcé de parler de la né-
 gligence de quelques prédécesseurs de ce Pré-
 lat, mais avec quelle retenue : „ Depuis long-
 „ tems-même cette Eglise n'avoit pas vu ses
 „ Pontifes aller, comme des nuées saintes, ré-
 „ pandre des rosées salutaires sur les diversës
 „ contrées de sa dépendance, les Vieillards qui
 „ jadis au fond de leurs campagnes, avoient
 „ eu la consolation de les voir, le racontaient
 „ à leurs neveux comme une aventure singu-
 „ liè-

„ lière . . . A Dieu ne plaise cependant que
„ je vienne ici flétrir leur mémoire pour hono-
„ rer celle du Prélat que nous pleurons ! Je res-
„ pecte trop les cendres sacrées de ces grands
„ hommes, je sai qu'ils ont eu le malheur de
„ vivre en des tems fâcheux ; que ces desordres
„ étoient plutôt des vices de leur siècle que de
„ leur personne, & que s'ils n'ont pas mieux
„ fait, c'est qu'il n'étoit guères permis alors de
„ mieux faire.”

Lorsque les Orateurs Catholiques Romains,
qui connoissent les bienséances, veulent parler
de ceux même qu'ils regardent comme les en-
nemis de leur Eglise, ils observent des mén-
agemens qui leur font honneur. On peut voir
de quelle manière le Père *Bourdaloue* traite les
Calvinistes dans ses Sermons de morale. La
même discrétion règne dans son Oraison funè-
bre de Henri de Bourbon, Prince de Condé.
„ Il défendit la Religion catholique par la fa-
„ gesse de ses Conseils ; on fait de quel poids
„ fut celui qu'il donna à Louis XIII. quand il
„ le détermina à cette fameuse guerre, qui ré-
„ prima l'hérésie, & qui la réduisit enfin à l'o-
„ béissance & à la soumission. A Dieu ne
„ plaise que j'aie ici la pensée de faire aucun
„ reproche à ceux que l'erreur ni le schisme ne
„ m'empêchent point de regarder comme mes
„ frères, & pour le salut desquels je voudrois,
„ au sens de S. Paul, être moi-même anathè-
„ me ! Dieu, témoin de mes intentions, fait
„ combien je suis éloigné de ce qui pourroit
„ les aigrir ; & malheur à moi, si un autre es-
„ prit

„ prit que celui de la douceur & de la charité,
 „ se mêloit dans ce qui est de mon ministère!
 „ Mais je me croirois prévaricateur & de la
 „ vérité, & de mon sujet, si je supprimois ce
 „ qui va vous faire connoître le génie de notre
 „ Prince, & dont il ne tiendra qu'à eux de
 „ s'édifier. ”

Si l'on doit ces égards à de simples particuliers, avec lesquels on est divisé de sentiment & de Religion, combien en doit-on davantage aux Puissances & aux Têtes couronnées; même lorsqu'elles sont ennemies, ou divisées d'intérêts? C'est ce que M. *Mussillon* a parfaitement observé dans l'Oraison funèbre de M. le Dauphin. La mort de ce Prince n'avoit précédé que de peu de jours celle de l'Empereur Joseph, avec qui nous étions pour lors en guerre.
 „ Le Chef de la Ligue est frappé, dit l'Orateur, il n'est plus. Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête & de victoire. La Religion ne fait pas se réjouir de la mort d'un Souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Eglise perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les Peuples; nous demandons la paix plutôt que la victoire. ”

M. de *Voltaire*, dans une Lettre imprimée à la suite de sa Tragédie de *Mérope*, a reproché à M. *Flécbien* de n'avoir point observé les bien-séances dans un endroit de l'Oraison funèbre de
 M. de

M. de Turenne. Cette critique & la réponse qu'y a faite M. Crevier, trouvent naturellement leur place ici, & sont très-propres à former le goût.

„ Il me revient dans la mémoire, dit M. de
 „ *Voltaire*, un de ces traits brillans que j'ai vu
 „ citer comme un modèle dans beaucoup d'ou-
 „ vrages de goût, & même dans le *Traité des*
 „ *études* de feu M. *Rollin*. Ce morceau est
 „ tiré de la belle *Oraison funèbre* du grand Tu-
 „ renne, composée par *Fléchier*.... Le voici.
 „ *Puissances ennemis de la France, vous vivez ;*
 „ *& l'esprit de la charité chrétienne m'interdit*
 „ *de faire aucun souhait pour votre mort. Puis-*
 „ *siez-vous seulement reconnoître la justice de*
 „ *nos armes, recevoir la paix que malgré vos*
 „ *pertes, vous avez tant de fois refusée, & dans*
 „ *l'abondance de vos larmes, éteindre les feux*
 „ *d'une guerre que vous avez malheureusement*
 „ *allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes*
 „ *souhaits plus loin ! Les jugemens de Dieu sont*
 „ *impénétrables. Mais vous vivez : & je plains*
 „ *en cette chaire un sage & vertueux Capitaine,*
 „ *dont les intentions étoient pures, & dont la*
 „ *vertu sembloit mériter une vie plus longue &*
 „ *plus étendue.*

„ Une Apostrophe dans ce goût, continuë
 „ le Critique, eût été convenable à Rome dans
 „ la guerre civile, après l'assassinat de Pompée,
 „ ou dans Londres, après le meurtre de Char-
 „ les I. parce qu'en effet il s'agissoit des inté-
 „ rêts de Pompée & de Charles I. Mais est-
 „ il décent de souhaiter adroitement en chaire

„ la

„ la mort de l'Empereur, du Roi d'Espagne &
 „ des Electeurs, & de mettre en balance avec
 „ eux le Général d'Armée d'un Roi leur enne-
 „ nemi? Les intentions d'un Capitaine, qui
 „ ne peuvent être que de servir son Prince,
 „ doivent-elles être comparées avec les inté-
 „ rêts politiques des Têtes couronnées, contre
 „ lesquelles il servoit? Que diroit-on d'un Al-
 „ lemand, qui eût souhaité la mort au Roi de
 „ France, à propos de la perte du Général
 „ *Mercy*, dont les intentions étoient pures.

„ Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours
 „ été loué par tous les Rhéteurs? C'est que la
 „ figure est en elle-même belle & pathétique;
 „ mais ils n'examinoint pas le fonds & la con-
 „ venance de la pensée. Plutarque eût dit à
 „ Fléchier: *Tu as tenu, sans propos, un très-
 „ beau propos.*”

Cette censure est spécieuse, & M. Crévier,
 qui la trouve bien sévère, reconnoît qu'elle ne
 peut partir que d'un homme d'un esprit fin, &
 très au fait des convenances. Mais elle n'est
 pas solide. „ Car est-il bien vrai, répond le
 „ digne Continueur de *Rollin*, que l'Orateur
 „ souhaite la mort à l'Empereur & au Roi
 „ d'Espagne? Il condamne ce souhait; il le
 „ désavoue, & il s'en tient à des vœux plus
 „ conformes à la saine Morale & à la Religion,
 „ & qui ne blessent point le respect aux Puis-
 „ sances ennemies.

„ Il est vrai qu'il fait, quoiqu'avec beaucoup
 „ de ménagemens, une comparaison entre les
 „ Princes qui étoient alors en guerre avec la

Tom. X. Part. I.

E

„ Fran-

„ France, & M. de Turenne, & que de cette
 „ comparaison il résulte que le Capitaine fran-
 „ çois étoit, ce semble, plus digne de vivre :
 „ en sorte que s'il eût été laissé au jugement &
 „ au choix de l'Orateur, de déterminer sur qui
 „ devoit tomber la foudre, il auroit sauvé M.
 „ de Turenne. Mais cette préférence unique-
 „ ment fondée sur les qualités personnelles, &
 „ qui n'attaque point la prééminence sublime
 „ des Têtes couronnées, qu'a-t-elle d'offensant
 „ pour des Princes, non seulement étrangers,
 „ mais ennemis ? Sans doute une telle apostro-
 „ phe n'eût pas été à sa place dans Vienne ou
 „ dans Madrid. Mais c'est à Paris qu'elle a été
 „ prononcée.

„ Pour ce qui est des intentions pures &
 „ droites de M. de Turenne, qui ne peuvent
 „ avoir été, dit-on, que de servir son Roi, il est
 „ hors de doute que dans un Etat monarchique
 „ c'est le premier devoir d'un Général, confi-
 „ déré comme tel. Mais comme homme, &
 „ comme Chrétien, il peut & doit ajouter à
 „ l'intention de servir son Prince, celle de
 „ contribuer à ramener la paix, & tendre à
 „ cette fin avec une droiture parfaite, qui ne
 „ soit jamais détournée de son but par l'inté-
 „ rêt particulier. C'est cette pureté & cette
 „ droiture d'intention pour la paix, que M.
 „ Flécbier paroît avoir eu principalement en
 „ vue, & qu'il oppose à la conduite des Prin-
 „ ces ennemis qui ont allumé la guerre.

„ Il paroît donc que ce morceau de M. Flé-
 „ cbier n'est point *un beau propos tenu sans pro-*
 „ pos,

„*pos*, & qui ne puisse être loué que par des
„ Rhéteurs.”

Cette réponse d'un homme exercé par sa profession à développer les beautés des Orateurs, paroît aussi judicieuse que la critique peut être spirituelle.

Mais ces bien-séances & ces égards dûs aux Têtes couronnées, sont encore peut-être plus nécessaires & plus difficiles à observer entre des Maisons souveraines, rivales, & dont l'une a supplanté l'autre. Elles paroissent irréconciliables, & le sont ordinairement. Cependant il est possible que quelque évènement les réunisse. C'en est un, par exemple, unique, que le sang du Roi Stanislas se trouve aujourd'hui uni à celui de Saxe. Deux fois cette Maison l'avoit fait descendre d'un Trône, où une double élection & l'amour de ses Compatriotes l'avoient élevé. On sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, combien il étoit délicat de rappeler la mémoire de la révolution qui lui avoit enlevé la Couronne. Mr. l'Evêque de Troyes, connu par ses grands talens pour l'Eloquence, ne pouvoit se dispenser d'en parler dans son Oraison funèbre de la Reine de Pologne, Epouse du Roi Stanislas. Quelles couleurs plus ingénieuses & mieux nuancées, que celles qu'il met en œuvre pour peindre les grands sentimens de cette Princesse, sans blesser le respect dû à un Monarque dont M. le Dauphin venoit d'épouser la fille. „ Digne de régner avant que d'être Reine, plus que Reine quand elle eut cessé de régner, la Princesse dont je parle se

„ rendit par la fermeté de son courage, supé-
 „ rieure au Trône qu'elle avoit égalé par l'élé-
 „ vation de ses sentimens; le pouvoir étoit af-
 „ foibli, la majesté n'étoit point éclipsée, &
 „ sous les coups les plus violens, elle ne con-
 „ tint aucune de ces allarmes qui trahissent les
 „ ames les plus fortes. . . . Montez sur le Trô-
 „ ne, * Monarque digne de le remplir; faites par
 „ la douceur de votre règne les délices d'un
 „ Peuple dont vous animez l'espérance; si dans
 „ les fêtes publiques dont votre triomphe est
 „ honoré, vous entendez prononcer parmi les
 „ soupirs le nom du Monarque que vous rem-
 „ placez, ne soyez point offensé de cette espè-
 „ ce d'hommage, par lequel s'acquitte envers
 „ lui l'amour de la Nation qui s'engage à
 „ vous: ce que l'on rend à ses vertus, n'en-
 „ lève rien de ce qu'on doit à vos titres; on
 „ vous reçoit avec plaisir, souffrez qu'on le
 „ perde avec regret. La Reine dont je parle,
 „ vous voit prendre sur le Trône la place
 „ qu'elle abandonne, dirai-je avec douleur? Ce
 „ seroit le sentiment d'une ame commune; di-
 „ rai-je sans envie? Ce seroit l'effort d'une
 „ ame sublime; dirai-je sans regrets pour sa
 „ dignité perdue? Ce seroit l'héroïsme de la
 „ Religion: je dirai plus, & c'en est le mira-
 „ cle: dans la justice que le sort lui refuse,
 „ elle applaudit à celle qu'on vous rend.
 „ Loin d'elle cette ambition qui se survivant

„ à
 * AUGUSTE III. Electeur de Saxe, Roi de
 Pologne.

„ à elle-même, cherche à tromper sa douleur
 „ par le plaisir d'entendre parler mal des au-
 „ teurs de sa disgrâce; une telle foiblesse ne
 „ tomboit pas dans un cœur comme le sien, &
 „ j'ose dire que cette foiblesse eut redoublé son
 „ malheur. Que d'éloges en effet dont il eut
 „ fallu soutenir le poids, sans pouvoir ni en
 „ diminuër le nombre, ni en ternir l'éclat!
 „ Mais bien éloignée de l'entreprendre, elle
 „ seconçoit elle-même la renommée dans le ré-
 „ cit de votre gloire; elle entendoit dire que
 „ la vertu descenduë du Trône avec elle, y é-
 „ toit remontée avec vous; elle apprenoit que
 „ si le Roi son Epoux avoit dû céder le Sce-
 „ ptre, c'étoit à un Prince que ses qualités hé-
 „ roïques, chrétiennes & royales, mettoient
 „ en état de faire le bonheur de ses Peuples: son
 „ tendre attachement pour ces mêmes Peuples,
 „ étoit flatté d'apprendre qu'ils étoient heu-
 „ reux, & la part qu'elle prenoit à leur félici-
 „ té, faisoit toujours son plaisir, & la conso-
 „ loit de ce qu'elle n'étoit plus son ouvrage.

„ Quelle fut, je ne crains pas de le dire;
 „ oui, Messieurs, quelle fut sa joie, lorsqu'el-
 „ le vit le plus grand des Rois unir la destinée
 „ du Prince le plus accompli à celle d'une
 „ Princesse que la naissance pouvoit rendre son
 „ ennemie, mais qui lui devenoit chère par une
 „ alliance dont les graces & les vertus la ren-
 „ doient digne. Le sang opposé dans les pè-
 „ res, unie dans les enfans; dans la même
 „ Cour deux Maisons royales divisées par le
 „ sort, & attachées par les mêmes liens, fai-

„fant partie d'une troisième devenuë la leur;
 „deux tiges augustes qu'un Trône avoit ten-
 „duës rivales, rapprochées dans deux Princes-
 „ses dont un même Trône est le partage; la
 „fille du Monarque qui a quitté la Couronne,
 „donnée en quelque sorte pour mère à la fille
 „du Monarque que le sort a couronné; une
 „belle alliance étoit réservée à la sagesse de
 „Louis, & n'a dû se trouver que dans le Con-
 „seil d'un Roi, de qui le règne est une suite
 „de merveilles & de prodiges.”

Toute la bienveillance & l'art qui règnent dans ce morceau sont l'effet de la circonstance singulière qu'il concerne; & c'est un effort de génie que d'y avoir rapporté tous les traits d'un double éloge, de la moitié duquel l'Orateur étoit dispensé, si la Maison de Saxe ne se fût point trouvée si récemment alliée à celle de France.

ARTICLE VI.

ESSAIS HISTORIQUES *sur Paris, de*
Monsieur de SAINTFOIX. Première
Partie. A Londres MDCCLIV, in octavo.
pp. 196.

Cet ouvrage est plein d'une érudition agréa-
 ble, & d'anecdotes attachantes. On y re-
 ctifie plusieurs choses que *Brice*, *Sauval* & Mr.
de la Mare, ont avancé trop légèrement, ou
 sur

sur de mauvais Mémoires. Cette première partie traite des faits singuliers arrivés dans Paris, & qui font connoître les anciennes mœurs & coûtumes; de l'état de cette ville sous la domination des Romains, & de ses accroissemens depuis la fondation de la Monarchie jusqu'au règne de Louis XIV. Dans la seconde, l'Auteur continuera de parcourir différens endroits de Paris, & en rapportant toujours des faits, il examinera les changemens arrivés dans les mœurs depuis le commencement du règne de *Henri II.* jusqu'à présent. Enfin dans la troisième on trouvera des Differtations sur les Parisiens du tems de César, sur le grand & le petit Châtelet, sur les Palais que les Rois ont habités, sur l'établissement des Académies, & sur les Spectacles comparés avec ceux des Grecs & des Romains.

Paris n'étoit encore sous les premiers Rois de la troisième race, qu'une petite Ile, habitée par des Prêtres, quelques Marchands & des Ouvriers; on y entroit d'un côté par le grand Pont, dit aujourd'hui *Pont au Change*, & on en sortoit de l'autre par le *petit Pont*; au-delà duquel & du petit Châtelet, on trouvoit encore trois ou quatre cens maisons éparfes çà & là sur le bord de la rivière, & dans les vignes qui couvroient les environs de la montagne de Ste. Gèneviève. Tous ces différens Tribunaux que nous voyons aujourd'hui, & dont les dépendances sont si nombreuses n'existoient pas encore. Le Roi, le Comte, ou le Vicomte, écou-
toient les parties, jugeoient sommairement, ou

bien ordonnoient le combat, si le cas étoit trop embarrassant. Il n'y avoit point non plus de Colléges; l'Evêque, & les Chanoines entretenoient quelques écoles auprès de la Cathédrale pour ceux qui se destinoient à la Cléricature. Les Nobles se piquoient d'ignorance, & souvent ne savoient pas signer leur nom; ils vivoient sur leurs terres, & s'ils étoient obligés de passer trois ou quatre jours dans la ville, ils affectoient de paroître toujours bottés, pour qu'on ne les prît pas pour des *vilains*. Dix hommes suffisoient pour la perception des impôts; il n'y avoit que deux portes, & sous Louis le gros, les droits de la porte du Nord ne rapportoient que douze francs par an. Les arts les plus nécessaires ne se présentoient pas même à l'imagination, & l'on peut juger des divertissemens & des spectacles par la grossièreté des mœurs; enfin rien dans Paris ne pouvoit engager l'étranger à y venir, l'homme industrieux à s'y établir, & les gens riches & oisifs à y demeurer.

Philippe-Auguste aima les Lettres, accueillit & protégea les Savans; les écoles de Paris devinrent célèbres; on y accourut des Provinces & des païs étrangers; le quartier appelé depuis *de l'Université*, se peupla, & dans le XII. & XIII. siècle fut couvert de Colléges & de Couvens. Philippe le Bel rendit le Parlement sédentaire; il défendit aussi le Duël en matière civile; & l'on put plaider sans être obligé de se battre. La chicane qui s'introduisit en France par le commerce avec la Cour de Rome sous Clé-

Clément V. pullula merveilleusement; & tout ce qui est de sa dépendance, grossit en moins d'un demi-siècle le nombre des habitans de Paris au moins d'un trentième. La Reine Anne de Bretagne, grande & majestueuse en tout, voulut avoir une Cour; les femmes qui jusqu'alors naissoient dans un Château, pour aller se marier & mourir dans un autre, vinrent à Paris, n'en voulurent plus sortir, & les hommes les suivirent.

Les guerres de Religion sous Charles IX. & Henri III. rendirent l'argent un peu plus commun. Les Calvinistes pilloient les Eglises, & convertissoient en espèces les vases sacrés, les châsses & les statuës des saints. Les millions que Philippe II. prodigua dans Paris pour soutenir la Ligue, avoient aussi répandu l'aisance parmi un assez grand nombre de Bourgeois; & sous Henri IV. plusieurs ruës furent bâties en moins d'un an. C'est le premier des Monarques françois qui ait embelli Paris de places régulières, & décorées des ornemens de l'Architecture. Après avoir fait achever le Pont-neuf commencé sous Henri III. & dont le travail avoit été interrompu par les guerres civiles, il fit bâtir la Place royale sur l'emplacement de l'Hôtel des Tournelles, & la Place dauphine sur deux petites îles qu'on joignit ensemble & à celle du Palais, dont elles avoient été jusqu'alors séparées par un bras de la rivière, à l'endroit où est à présent la ruë de Harlay. Sous la fin du Ministère du Cardinal de Richelieu, il n'y eut plus qu'un Maître; & l'on vit les petits Tyrans

des Provinces, qui s'étoient cantonnés si long-tems dans leurs Châteaux contre l'autorité royale, venir briguer à la Cour le plus chetif logement, avec toute la bassesse du Courtisan, & faire bâtir en même tems à la ville avec tout le faste de l'homme superbe.

Enfin Louis XIV. régna, & bientôt Paris n'eut plus d'enceinte; ses portes furent changées en arcs de triomphe & ses fossés comblés & plantés d'arbres, devinrent des promenades. Quand on considère ce Monarque, le bruit qu'il fit dans l'Univers, quarante ans de victoires, sa grandeur, sa magnificence, sa dignité dans les plaisirs, les ressources qu'il savoit tirer de ses dépenses mêmes, son goût pour les arts qu'augmentoît encore son avidité pour la gloire; quand on pense que ses divertissemens pendant la paix, n'étoient pas seulement pour sa Cour, pour sa Capitale, pour ses Peuples, mais des Fêtes qu'il donnoit à l'Europe, il semble que Paris auroit dû encore plus s'embellir sous son règne.

A cette idée générale des accroissemens de Paris, nous allons joindre un choix de faits & d'anecdotes, qui se trouvent en abondance dans ce petit ouvrage.

Charles VI. eut été un grand Roi, s'il ne fût pas tombé dans cette funeste maladie, qui occasionna les malheurs de la France & les triomphes des Anglois. On ne sauroit lire la vie de ce Prince sans être attendri. Il étoit d'une figure majestueuse, d'une force & d'une adresse étonnante à toute sorte d'exercices, libéral, af-
fa-

fable, & plein d'humanité. Les cris du Peuple, dès qu'il se portoit un peu mieux, l'instruisoient de l'administration tyrannique de ses oncles, & la bonté de son cœur lui rendoit alors l'état de sa santé encore plus cruel. Il voyoit qu'on profitoit de sa maladie pour mettre de nouveaux impôts, & que le Duc d'Orléans, son frère, & la Reine, s'approprioient les revenus de la Couronne, & les dissipoient en dépenses superflues, tandis que le Dauphin manquoit du nécessaire. Il fit venir un jour la Gouvernante de ses enfans, qui lui avoua que *souvent n'avoient que manger ne que vêtir*; je ne suis pas mieux traité, répondit-il en soupirant, & en lui donnant, pour la vendre, une coupe d'or dans laquelle il venoit de boire. Une vieille Chronique rapporte, que pour l'engager à changer de linge, & à *se coucher entre deux draps*, ce qu'il n'avoit pas voulu faire pendant près de cinq mois, on imagina de lui présenter une belle fille, qui s'appelloit *Odette de Champ-divers*. Ce moyen étoit plus naturel que celui qu'on employa dans la suite: on faisoit entrer dans sa chambre dix ou douze hommes, bizarrement vêtus, & barbouillés de noir, qui le prenoient sans lui rien dire, le deshabilloient & le mettoient au lit; il en avoit peur, & n'osoit leur résister.

Sous le règne de Charles V. on s'étoit avisé d'*armorier* les habits: les femmes portoient sur leurs robes, à droite l'écu de leur mari, & à gauche le leur: cette mode dura près de cent ans.

Quoi-

Quoique Charlemagne eût tâché de bannir absolument les femmes publiques, on crut s'apercevoir depuis, que ces femmes sont un mal nécessaire dans les grandes villes, & l'on prit le parti de les tolérer. Elles commencèrent donc à faire corps, à être imposées aux taxes, & à avoir leurs Juges & leurs statuts. On les appelloit *femmes amoureuses, filles folles de leur corps*; tous les ans elles faisoient une procession solennelle le jour de la Magdelaine. On leur désigna certaines ruës pour leur commerce. Elles avoient dans chacune de ces ruës un *Clapier*, qu'elles tâchoient à l'envi de rendre propre, agréable & commode. Elles étoient obligées de s'y rendre à dix heures du matin, & d'en sortir dès qu'on sonnoit le *couvre-feu*, c'est-à-dire, à six heures du soir en Hyver, & entre huit & neuf en Été; il leur étoit absolument défendu d'exercer ailleurs, même chez elles. *Celles qui suivoient la Cour*, disent du Tillet & Pasquier, étoient *tenuës, tant que le mois de Mai duroit, de faire le lit du Roi des Ribaults*. Le Père Daniel prétend que la charge de *Roi des Ribaults* étoit considérable, & qu'il avoit Jurisdiction pour certains points de Police dans la Maison du Roi & dans tout le Royaume.

Dans les siècles où les Lettres n'avoient pas encore adouci les mœurs, l'exécution des Criminels étoit un spectacle qu'on donnoit avec une sorte d'appareil, & souvent les jours de fêtes. En les menant au lieu du supplice, (c'étoit ordinairement Montfaucon,) on leur fai-

faisoit faire des pauses à quelques endroits, & une entre autres dans la Cour des *Filles-Dieu*, où on leur servoit un verre de vin, & trois morceaux de pain béni; on appelloit cette collation *le dernier morceau du patient*; s'il mangeoit avec un certain appétit, c'étoit un bon augure pour son ame. Le Duc de Nemours (*Jaques d'Armagnac*,) qui eût la tête tranchée aux Halles le 4. Août 1477. y fut conduit de la Bastille, monté sur un cheval caparaçonné de drap noir. On avoit tapissé de serge *perjé*, (couleur entre le verd & le bleu,) les chambres du Marché au poisson où il devoit se reposer, & pour y dissiper l'odeur de marée, on les avoit arrosées de vinaigre, & on y avoit brûlé du genèvre. Tandis qu'il se confessoit, on servit à ses Commissaires *douze pintes de vin, du pain blanc, & des poires*. Il fut ensuite conduit à l'échaffaut par une galerie faite exprès; on avoit eu l'attention de rembourrer le carreau où il se mit à genoux; le Bourreau, après lui avoir tranché la tête, & l'avoir plongée dans un baril plein d'eau, la montra au peuple; cent cinquante Cordeliers avec des torches allumées vinrent terminer ce triste spectacle; on portoit devant eux un cercueil découvert; on y mit la tête & le corps du malheureux Duc de Nemours; on leur donna de l'argent pour l'inhumer, & ils s'en retournèrent en chantant.

A l'entrée de Louis XI. en 1461. on imagina un spectacle très-agréable. *Devant la Fontaine du Ponceau étoient plusieurs belles filles en Sirènes toutes nues, lesquelles en faisant voir leur*
beaux

beau jein chantoient de petits motets de Bergerettes fort doux & charmans. A l'entrée de la Reine Anne de Bretagne, on poussa l'attention jusqu'à placer de distance en distance, de petites troupes de dix ou douze personnes, avec des pots de chambre pour les Dames & Demoiselles du cortège, qui se trouveroient pressées de quelque besoin.

Chilpéric, mari de la fameuse Frédegonde, se croyoit un grand Théologien, & se piquoit aussi d'être Poète, & très-habile Grammairien. Il ajouta aux Lettres dont on se servoit de son tems, quatre caractères, pour exprimer par un seul certaines prononciations dont chacune avoit besoin de plus d'une lettre. Il envoya ordre dans toutes les Provinces de corriger les anciens Livres, conformément à cette orthographe, & de l'enseigner aux enfans. L'ancienne orthographe eut ses martyrs; & deux Maîtres d'écoles aimèrent mieux se laisser *afforiller*, c'est-à-dire, couper les oreilles, que d'accepter la nouvelle, qui ne fut en usage que pendant la vie de ce Prince.

L'Université avoit autrefois ses écoles des deux côtés d'une rue, qui prit le nom de rue *du Fouarre*, (vieux mot qui signifioit de la paille,) de la grande consommation qu'en faisoient les écoliers, qui n'étoient assis dans les classes que sur de la paille. Anciennement il n'y avoit aussi, ni bancs, ni chaises, dans les Eglises; on les jonchoit de paille, & sur-tout à la Messe de minuit, & autres grandes fêtes.

En 1424. vint à Paris une fille, nommée
Mar-

Margot, qui jouoit au jeu de Paume de l'avant & de l'arrière-main mieux qu'aucun homme; ce qui étoit d'autant plus étonnant, qu'alors on jouoit seulement de la main nuë, ou avec un gant double. Dans la suite quelques-uns mirent à leurs mains des cordes & tendons pour renvoyer la balle avec plus de force; & de là on imagina la raquette. Le nom de *Paume* a été donné à ce jeu, parce que dans ce tems-là son exercice consistoit à recevoir & à renvoyer la balle de la paume de la main.

En 1476. Alphonse V. Roi de Portugal, vint à Paris pour y solliciter des secours contre Ferdinand, fils du Roi d'Arragon, qui lui avoit enlevé la Castille. Louis XI. disent les Historiens, lui fit rendre de grands honneurs, & tâcha de lui procurer tous les amusemens possibles. On le logea dans la rue des *Bouvaires*, chez un Epicier nommé *Laurent Herbelot*. On le mena au Palais où il eut le plaisir d'entendre plaider une très-belle cause. Le lendemain il alla à l'Evêché, où l'on procéda en sa présence à la réception d'un Docteur en Théologie; & le Dimanche suivant, premier Décembre, & veille de son départ, on ordonna une Procession de l'Université, qui passa sous ses fenêtres. Voilà un Roi bien honorablement logé, & bien amusé.

ARTICLE VII.

HISTOIRE DE LA PATRIE, &c.

Neuvième Extrait.

LIVRE X.

JEAN II. GUILLAUME III. & GUILLAUME IV. 1299—1345.

AVEC Jean I. s'éteignit au bout de quatre siècles la première race des Comtes de Hollande. Nous l'allons voir remplacée par des Princes de la Maison de Hainaut. D'Avennes étoit le plus proche parent du défunt; son autorité étoit reconnue dans tous le pays : ainsi quoique absent il ne trouva point d'obstacle à remplacer son neveu. La ville de Dordrecht lui conféra toutes les dignités de ce dernier (a), & d'Avennes arriva en toute diligence, reçut pareillement les soumissions & le serment de fidélité des autres villes (b), pendant que de son côté sans doute, il jura selon l'usage d'observer les Loix du pays. C'est sous le nom de JEAN II. qu'il est connu dans l'Histoire, & que nous devons désormais le désigner.

Son premier soin fut de ramener tous ceux qui avoient eu part à l'assassinat du Comte Florent, ou qui étoient liés avec la famille des Bor-

(a) On en trouve l'acte dans la description de Dordrecht par Balen, pag. 128.

(b) M. Stoke pag. 177.

Borselen. Le nombre en étoit grand en Zélande; & il avoit d'autant plus de raisons de les ménager, qu'on ne l'aimoit pas en Flandre. A la vérité Renesse avoit fait quelques pas pour se rapprocher, mais ces démarches demeurèrent infructueuses. Il se lia plus fortement que jamais au parti contraire, particulièrement avec Borselen. Ce dernier passa à la Cour de l'Empereur ALBERT d'Autriche, persuada à ce Prince que les Comtés de Hollande & de Zélande étant des fiefs mouvans de l'Empire, ils lui étoient dévolus par le décès de Jean I. sans enfant, & que la possession qu'en avoit prise JEAN II. étoit absolument illégale. Albert s'imagina n'avoir qu'à fondre sur la Hollande pour s'en emparer. Il annonce sa marche par des lettres circulaires; il vient à la tête de ses troupes jusqu'à Nimègue. JEAN plus fort que lui, s'avance à sa rencontre, & au lieu de l'attendre il se retire à Cranenburg, où le Comte alloit le poursuivre quand par l'entremise de l'Archevêque de Cologne, la paix se conclut le 15. d'Août, à condition que JEAN se reconnoitroit Vassal de l'Empire (c). Trois jours après arrivèrent les Zélandois par le Lek avec cent voiles, mais Albert leur déclara que c'étoit trop tard (d).

Ils n'en furent pas quittes pour s'en retourner sans rien faire. JEAN avoit chargé son

fil

(c) Beka in *Wilhelmum*
II. M. Stoke p. 181, 182.

(d) M. Stoke, p. 183.

filz le Comte d'Oostervant (e) & Witte de Haamstede de profiter de l'absence des troupes Zélandoises. Ils le firent habilement, ils s'emparèrent des îles de Walcheren, de Schouwen & de Zuidbeveland. Ils enlevèrent Bergop-zoom à l'ennemi, & le Comte d'Oostervant traita si rigoureusement les prisonniers qu'on fit alors, qu'il en garda toute sa vie le surnom odieux de *Jean sans pitié* (f).

De son côté son Père ne se négligeoit pas. Il attendit la flotte Zélandoise à Dordrecht. Aiant appris qu'elle descendoit le Wahal, il remonta par terre & par eau pour la chercher. Les Zélandois s'étoient déjà avancés jusqu'à Werkendam, qui étoit alors la première place de Hollande de ce côté-là. Informés des approches du Comte, ils remontèrent jusqu'à Worcum, feignant de vouloir pousser jusqu'à Heusden : puis laissant tout d'un coup leurs vaisseaux, ils tirèrent vers Schoonhoven, où Katz, qui en étoit le Seigneur, les favorisoit ; mais la bourgeoisie leur ferma ses portes & força Katz dans la citadelle. Les Zélandois trompés dans leur attente, abandonnèrent leurs vaisseaux aux Hollandois, & gagnèrent comme ils purent la Flandre, d'où ils infestèrent dans la suite les côtes de la Zélande. On les appelloit les *Bannis* ou Exilés. Le Comte JEAN victorieux de tous côtés, vint à Middelburg & y licencia son

(e.) C'étoit un Comte du Hainaut, & Bouchain en étoit l'endroit le plus

remarquable.

(f) M. Stoke, p. 187.

son armée : ensuite aiant remis la régence de Zélande à son fils, & celle de Hollande à son Frère le Comte Gui, il partit pour ses Etats de Hainaut (g).

Un voisin inquiet profita de cette absence; c'est de **Guillaume II.** Evêque d'Utrecht que nous parlons. Ce Prélat, prétextant que les Seigneuries d'Amstel & de Woerden que Jean II. avoit confisquées au profit de son Père Gui, ainsi que tous les biens de ceux qui avoient concouru à l'assassinat de Florent (b), avoient relevé de son Evêché; il alla y mettre tout à feu & à sang (i).

Quoique sans chef, les Hollandois surent se défendre. Thiéri de Wassenæer, Henri Burgrave de Leide, Philippe de Duivenvoorde & quelques autres d'entre les Nobles se mirent à la tête des Bourgeois des grandes villes, & allèrent chercher l'ennemi. Guillaume ne les attendit pas. Ils le suivirent & l'atteignirent près d'Utrecht, le 4. Juillet 1301. On se battit chaudement, l'Evêque fut tué; une victoire complète couronna la valeur des Hollandois (k).

Au bruit de l'invasion, Gui accourut de Zélande & trouva l'ennemi dompté. JEAN revint du Hainaut & pensa à élever ce frère sur le siège d'Utrecht. Il repartit bientôt pour le Hainaut, laissant la régence à son fils d'Ooster-

(g) *Ib.* p. 188. 189.

(i) M. Stoke p. 191.

(b) *Vid.* C. P. Hoynck van Papendrecht, *Anal. Belg. Tom. III. P. I. p. 325.*

(k) M. Stoke, Beka. & W. Procurator *ad an.* 1300.

stervant qui ne la garda pas longtems. Les Flamands en vouloient au Hainaut : il y eut une action près de Cambrai ; & ce jeune Comte y fut tué (1). Guillaume son cadet semble avoir été mis à la tête du gouvernement en sa place (m), cependant il ne quitta pas la Zélande.

De là pour faire une diversion avantageuse en faveur de son Père, à qui les Flamans venoient d'enlever Lessines, il tomba sur les côtes de Flandre en 1302. & revint à Armuide après avoir eu quelque succès. Mais aiant imprudemment licencié son armée, les Flamans aidés des *Bannis*, firent à leur tour une invasion qui eut de grandes suites. Ils emportèrent toute l'Île de Walcheren, avec Middelburg, vinrent assiéger Zirikzée, se présentèrent à l'entrée de la Meuse & répandirent tant de consternation en Hollande, que JEAN qui y étoit revenu, fut contraint de faire avec eux en 1303. une paix honteuse par laquelle il leur céda toute la Zélande jusqu'à la Meuse, sans s'y réserver d'autre place que Zirikzée (n).

Encore les Flamans ne se contentèrent-ils pas longtems de ces premiers avantages. Instruits que JEAN étoit tombé malade à la Haie, ils rompirent perfidement la paix qu'ils avoient jurée. Tout se mit en mouvement. Le Comte malade prit le parti de se faire transporter en Hainaut, d'où il ne revint plus. Le jeune Guil-

(1) M. Stoke p. 195.
(m) Id. *ib.*

(n) Id. pagg. 197 -- 205.

laume prit le commandement, aidé de son oncle Gui, Evêque d'Utrecht, & admirablement secondé par les Nobles de Hollande, qui s'armèrent à leurs dépens, pendant que de leur côté les Bourgeoisies pleines d'une généreuse émulation, fournirent un double contingent de troupes. Guillaume créé Chevalier en fit à son tour jusqu'à quarante-huit pour animer la noblesse. On s'étoit rendu à Zirickzée. Là on se rembarqua pour croiser sur le Gouwe, entre Schouwen & Duiveland, sur le passage des Flamans. Ils arrivent aiant à leur tête Gui, fils du Comte de Flandre, qui avoit déjà commandé dans les précédentes campagnes en l'absence de son Père, retenu prisonnier par les François. Renesse étoit avec Gui. On en vient aux mains le Vendredi avant le Dimanche des Rameaux de l'année 1304. les Hollandois sont défaits, leur noblesse est en partie taillée en pièces, l'Evêque d'Utrecht est pris par l'ennemi, & Guillaume à peine échappé gagne Zirickzée avec les fuyards (o). Les vainqueurs font mine de vouloir l'y assiéger; mais gagnant la Hollande, ils viennent à l'embouchure de la Meuse, sommer toute la Nord-Hollande de les reconnoître pour Souverains. On donnoit alors ce nom au país situé entre la Meuse & le Kennemerland. Tout y plia devant l'ennemi. Delft, Leide, Gouda, Schiedam, Schoonhoven ouvrirent leurs portes; Dor-

(o) Beka, W. Procurator, M. Stoke, page 209. 212. *Spiegel histor.* c. 66.

Dordrecht & Haerlem seules tinrent ferme (p).

Peu s'en fallut néanmoins que les Flamans ne fussent arrêtés par les Brabançons au fort de leur gloire. Jean II. Duc de Brabant, croyant aussi pouvoir rompre ses engagemens avec profit, n'hésita pas à le faire. Il s'avança jusqu'aux portes de Dordrecht, après s'être emparé de Gertruidenberg & de tout le plat pays : Gui vint s'aboucher avec lui, mais ils ne purent pas s'entendre. Chacun auroit voulu être maître de Dordrecht. Les Brabançons assiégèrent le Château de Merwède qui le couvrait. Ce Château se défendit. Nicolas de Putten qui commandoit dans la ville, fit diverses sorties à propos, chassa l'ennemi, reprit Gertruidenberg, & le Duc défait alla cacher sa honte dans les lieux d'où il étoit venu (q).

Pendant ce tems-là les Flamans s'avancèrent jusqu'à Utrecht & y mirent le siège. Deux factions y vinrent aux mains : celle qui prévalut ouvrit les portes au Comte de Flandre. Il en changea le Magistrat. Ensuite il prit des mesures pour élever à l'Episcopat son neveu, Guillaume de Juliers ; & déjà les trois Provinces de Hollande, Zélande, & Utrecht paroisoient avoir entièrement changé de Maître, quand en un clin d'œil on vit une heureuse révolution rendre au pays sa liberté (r).

Witte de Haamstede, fils naturel de FLO-

RENT.

(p) Meyer. *an.* 1304. Beka in *Gnid.* p. 106. M. Stoke *pagg.* 212-214. *Spiegel hister. ib.*

(q) M. Stoke *pagg.* 214-219. Balen *Dordrecht* p. 731.

(r) M. Stoke p. 215. Beka p. 106. & 196. 197.

RENT V. étoit demeuré à Zirickzée auprès du Comte Guillaume. Dès que la flotte Flamande eut mis à la voile pour la Hollande, il s'embarqua sur un vaisseau dans le dessein de voir de plus près ce qui se passeroit. Il prit terre à Zandvoort. On lui dit comment presque toutes les villes avoient d'abord ouvert leurs portes à l'ennemi, & que le Kennemerlandt même étoit ébranlé. A ces nouvelles, après avoir témoigné son indignation de tant de foiblesse, il ranime le courage des fidèles partisans de la liberté qui se trouvoient autour de lui, part à leur tête, & va se présenter à Haerlem, où on le reçoit à bras ouvert. Le Magistrat lui remet le commandement. Il écrit de là aux autres villes au nom de Guillaume. Leur frayeur se dissipe. Delft, Leide, Schiedam, Vlaardingen chassent les Flamans. Guillaume arrive avec du secours; Schoonhoven est emporté; Witte couvert de gloire, reçoit de ses glorieux succès le titre de *Fléau des Flamans* (s).

Gui de Flandre & Renesse étoient alors à Utrecht. Le premier par le conseil du second s'enfuit au plus vite, avec quelques troupes, à Gouda, où il les fit embarquer dans des bateaux qui se trouvèrent heureusement sur l'Issel; & après avoir formé le projet d'une entreprise sur Zirickzée, qu'il n'osa pourtant pas exécuter, il regagna l'Escaut; & de là la Flandre (t).

De retour chez soi Gui n'eût rien de plus pressé

(s) M. Stoke, p. 216-225. Meyer. an. 1304.

(t) Beka, p. 166. M. Stoke, ib.

pressé que d'équiper une bonne flotte pour relever ses affaires. Les Flamans se trouvoient dans une situation fâcheuse. Edouard I. les avoit abandonnés en faisant la paix avec la France, dès le 20. Mai 1303. (u) * & Philippe le Bel appuyoit le Comte JEAN. Malgré tout cela Gui alla assiéger Zirikzée, la seule ville de Zélande qui n'avoit pas encore plié. Le siège fut terrible: la ville cruellement attaquée se défendit avec une vigueur inexprimable: l'ennemi desespérant de la forcer, convertit le siège en blocus; & elle auroit été dans peu affamée, si un prompt secours ne l'eût délivrée (w).

Guillaume convoqua à Schiedam *tout le Conseil de Hollande* (x), c'est-à-dire vraisemblablement, ce qu'on a depuis appelé les *Etats*, composés des Nobles & des Députés des villes, & c'est pour la première fois qu'il est fait mention de ce Conseil dans les anciens Documents. Il s'assembla sans doute à Schiedam, pour y hâter par sa présence l'équipement d'une flotte, qui bientôt fut en état de mettre en mer. Mais auparavant elle s'accrut du renfort considérable de seize galères & de vingt vaisseaux bien armés, que le Roi de France envoya au secours des Hollandois. Cette flotte auxi-

(u) Rymer. *MS. Publ.* 230.

Angl. T. I. Part. IV. p.

24, 25.

(w) M. Stoke, p. 223-

(x) Balen, *Dordr. p.*

731. *Ongenoemde Klerk. p.*

198.

* Selon le P. Daniel Gui avoit sur sa flotte quinze mille Flamans sans compter quelques troupes de Zélande.

* Voyez aussi le P. Henaut an. 1303.

auxiliaire étoit commandée par l'Amiral Reiner Grimaldi, Génois & grand homme de mer, que Philippe avoit pris à son service (y). Elle vint joindre celle de Hollande à l'embouchure de la Meuse, & ensemble elles allèrent chercher l'ennemi devant Zirickzée. Le choc y fut fort vif de part & d'autre. Enfin Grimaldi fit faire à ses galères une manœuvre qui fut décisive. Gui fut forcé de se rendre après une vive résistance, soit à Guillaume soit à Grimaldi. Ce qui est sûr, c'est que ce dernier l'envoya à Paris (z) †. On prit aussi nombre de ces Zélandois dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Bannis* ; ils payèrent de leur vie la révolte dont ils s'étoient rendus coupables (a). Le même jour qui étoit le 11. d'Août, les Flamans levèrent à la hâte le blocus de Zirickzée, abandonnant leurs munitions de guerre & de bouche ; & Guillaume qui depuis dix-sept jours étoit sous les armes, entra victorieux dans la ville pour y goûter quelque repos (b).
Les

(y) Meyer, *an.* 1304. J. *hist.* c. 67.

Villani, *Lib.* VIII. c. 77. (a) W. Procurator, *ib.*

(z) M. Stoke, p. 231- (b) M. Stoke, p. 244.

243. W. Procur. *an.* 1304. 249.

Meyer, *an.* 1304. *Spiegel*

* Le P. Daniel, *an.* 1303.

† Vers ce tems-là, dit le P. Daniel, le vieux Comte de Flandre mourut dans sa prison, laissant trois de ses fils Prisonniers entre les mains du Roi de France, juste châtimement de sa révolte contre son Souverain. Au contraire M. le Président Henault parle du Comte de Flandre comme remis en liberté le 23. Août 1304. & peu après mort à Compiègne âgé de 84 ans. Mézeray tient à-peu-près le même langage ; mais il observe qu'il étoit revenu à Compiègne selon sa parole, c'est-à-dire, pour rentrer en détention.

Les jours suivans on prit jusqu'à cinq mille des Flamans qui s'étoient retirés dans les Dunes de Zudbeveland. Middelburg chassa de son sein ceux qui s'en étoient emparés; les autres villes l'imitèrent, & toute la Zélande reconnut de nouveau son légitime Souverain (c).

Quand Renesse apprit à Utrecht tous les malheurs de son parti, on peut croire qu'il ne se trouva pas médiocrement en peine. Il quitta Utrecht. Accompagné de divers Seigneurs qui lui étoient dévoués, il alla passer le Lek vis-à-vis de Beuzighem; & il se croyoit en sûreté quand Jean de Beuzighem, Seigneur de Culembourg, avec un autre Gentilhomme, les seuls du païs qui fussent demeurés fidèles à la maison de Hainaut, fondirent sur lui à l'improviste avec quelque monde, & le tuèrent avec la plupart de ceux qui l'avoient suivi, le 15. Août de cette même année (d). Quelques-uns en font monter le nombre jusques au de-là de cent, & y comptent deux fils de Gysbrecht d'Amstel (e).

JEAN II. eut la consolation d'apprendre avant sa mort, cette grande & heureuse révolution. Toujours infirme depuis quelque tems il décéda le 22. d'Août, après un gouvernement de cinq années.

GUILLAUME III. son fils, reçut à Zirickzée la nouvelle de cette mort. Toute la Zélande, & bientôt la Hollande & la Westfrise, le reconnu-

(c) Id. p. 250-253.

Culemburg. *Origin. Culemb.*

(d) *Ongenoemde Klerk*,
pag. 200, 201. Zuedert de

p. 593.

(e) M. Stok, p. 255.

nurent unanimement (f). Il étoit né de Philippine de Luxembourg, fille de Henri, Comte de ce nom, qui depuis fut Empereur sous celui de Henri VII.

Dès l'année qui suivit celle de son élévation aux Comtés de Hollande & de Zélande, il alla prendre possession de ses Etats du Hainaut : de là il passa en France, où il fut compris dans l'accommodement que cette Cour fit avec les Flamans ; & Philippe le Bel lui donna en mariage *Jeanne* de France, fille de son frère Charles de Valois. L'Evêque de Soissons bénit ce mariage à l'Abbaïe de Longepont, le jour de l'Ascension (g). C'est le dernier événement que célèbre *Melis Stoke*, auteur de cette fameuse Chronique rimée qui nous a dirigé dans le récit de tant de faits arrivés les derniers vingt à trente ans dont nous venons de parler. Stoke avoit commencé cet ouvrage sous les auspices & par les ordres de Florent V. il le finit au mariage de GUILLAUME III. qui n'avoit guères alors que dix-neuf ans.

De retour dans ce païs, ce Prince y trouva tant en Hollande qu'en Zélande, la Noblesse brouillée avec les Bourgeois & le Peuple. Les Nobles ne payoient rien à l'Etat, & les Bourgeois chargés de tous les fraix s'en plaignoient avec d'autant plus de raison, que de nombreux & fréquens annoblissemens aggravoient la condition de la Bourgeoisie. Le murmure étoit général : mais GUILLAUME en

(f) Id. pag. 256-260. (g) M. Stoke, p. 260-262.

en prévint sagement les suites. Dans une assemblée des Nobles & des Echevins des villes, qui se tint à la Haie vers le mois d'Août, il fut arrêté que personne ne seroit exempt de contribuër aux charges publiques, hormis ceux d'entre les Nobles qui prouveroient légalement qu'ils étoient tels de naissance (b).

Le mois précédent la paix s'étoit conclue entre le Roi de France & les Flamans; & de part & d'autre tous les prisonniers avoient été relâchés; ce qui avoit rendu Gui à l'Evêché d'Utrecht. Par une suite des arrangemens de cette paix, GUILLAUME conclut au mois de Mai de l'année 1306. une trêve de quatre ans avec Robert III. nouveau Comte de Flandre, & frère aîné de ce même Gui qui avoit fait la conquête de presque tout ce païs (i). L'année d'après il fit aussi un accord avec Jean II. Duc de Brabant, par lequel ce dernier renonça pour toujours à la mouvance de la Sud-Hollande, qu'il regardoit comme un fief dépendant de lui (k). En 1308. on envoya une députation en Angleterre pour quelques démêlés de commerce, particulièrement au sujet de la pêche du harang (l). EDOUARD II. se prêta avec facilité à une négociation, mais elle traîna plusieurs années.

Le terme de la Trêve avec les Flamans étoit ex-

(b) Boxhorn, *Theatr. urb. Holl.* p. 60.

(i) Meyer, *an.* 1305. Boxhorn, *op Reigersb. Tom. II.* p. 619.

(k) Butkens, *Troph. du Brab. Prouv.* p. 140.

(l) *M. Pub. Angl. Tom. I. P. IV.* p. 150.

expiré en 1310, Robert de Flandre alla attaquer le Hainaut, pendant qu'avec une bonne flotte il vint tenter une descente en Hollande, ou en Zélande (*m*). GUILLAUME n'avoit que de la Cavallerie. Quand il voulut lever de l'Infanterie, les Hollandois & les Zélandois refusèrent de s'y prêter, disant que c'étoit assez pour eux de défendre leurs côtes. Il fallut donc faire la paix; & les Historiens Flamans attestent qu'elle fut très-favorable à leur nation.

En 1313. l'Evêque d'Utrecht, après avoir pacifié quelque différens avec les Frisons (*n*), & ensuite avec quelques Seigneurs de son Diocèse, mourut subitement le 29. de Mars (*o*). C'étoit en apparence une des plus grandes pertes que pût faire GUILLAUME III. mais il fut si bien manœuvrer auprès du Chapitre, qu'il réussit à mettre en la place de son Oncle, *Frédéric de Zierik*, son proche parent, lequel vécut constamment dans sa dépendance (*p*).

Le premier fruit de cette élection, fut la réunion des Seigneuries de Woerden & d'Amstel aux domaines de la Hollande, qui déjà s'étoient accrus de la Seigneurie d'Amsterdam, donnée à la maison de Persyn par Florent V. & ensuite acquise sans doute de cette maison, encore au profit de la Hollande, puisque Gui de Hai-

(<i>m</i>) <i>Ib.</i> Tom. II. P. I.	<i>Lib. XIII. c. 189.</i>
p. 61. P. II. p. 6, 11, 147,	(<i>o</i>) Beka, <i>ib.</i>
150.	(<i>p</i>) Beka, P. III. &
(<i>n</i>) Beka, p. 107, 108.	Matth. Anal. Tom. III. p.
Ubb. Emm. <i>Rec. Frisic.</i>	211.

Hainaut donnoit des Loix & des Privilèges à Amsterdam en 1300 (q).

La guerre contre les Flamans recommença lorsqu'on s'y attendoit le moins. Louis X. dit *Hutin*, ou le Mutin, en succédant à son Père Philippe le Bel, vers la fin de 1314. trouva beaucoup de confusion dans les affaires; & cette confusion même enhardit Robert, Comte de Flandre, à ne pas tenir ses engagemens avec la France. Il fallut donc reprendre les armes. Louis somma GUILLAUME de faire une diversion dans le pais ennemi. Il ne se fit pas presser de rompre une paix onéreuse: il équipa une bonne flotte, & alla par l'Escaut tomber sur le pais de Waas, d'où après quelques excursions il revint sans beaucoup de gloire, aiant été peu secondé par les François dont les pluies continuelles avoient arrêté les efforts (r).

Ces pluies firent périr les grains dans la terre. Une cruelle famine en fut le fruit, & à la famine se joignit la peste: heureusement l'année suivante fut très-abondante. D'ailleurs il est fort apparent qu'on reçut des bleds du Nord; ainsi l'on se vit bientôt délivré de ces fléaux terribles (s).

Il paroît aussi que la guerre de Flandre cessa d'être poussée. Philippe V. dit *le Long*, aiant succédé en 1316. à Louis X. son frère, qui n'avoit laissé qu'une fille, chercha la paix. Après bien

(q) *Ongenoemde Klerk*, p. 187.

(s) Balen, *Dordr.* p. 493. W. Procurator, an.

(r) Beka, p. 108. Meyer, 1314. 1315. an. 1315.

bien des négociations, une trêve se conclut; les Flamans la rompirent; on recommença à négocier, & la paix ne fut sérieusement signée qu'en 1320*. Ce ne fut même que trois ans après, que, par la médiation de *Charles IV.* dit le Bel, qui avoit succédé à son frère Philippe en 1322. tous les différens entre les Flamans & les Hollandois furent pleinement terminés. Le Traité se fit à Paris entre Louis, petit fils & successeur de Robert Comte de Flandre d'une part, & GUILLAUME III. de l'autre. On y convint de divers articles, dont le principal fut, que le Comte de Flandre renonçoit à toutes ses prétentions sur la Zélande, & au Traité de 1310. pendant que de son côté GUILLAUME cédoit tous ses droits sur les païs d'Alost & de Waas, sur les quatre Offices, & sur le Gerardmont (1). Ainsi finirent ces longs & funestes différens des Comtes de Hollande & de Flandre pour la possession des Îles de la Zélande. Le Traité dont nous venons de parler, termina ces différens pour toujours; & depuis on vit une paix durable entre les deux Nations contribuër à leur mutuelle prospérité (2).

Il est vrai d'un autre côté que par ses liaisons avec la France, GUILLAUME s'engagea à des dépenses considérables, dont toute la charge retom-

(1) Meyer. *an.* 1322. P. d'Oudegecit, *Chron. de Flandre*, fol. 246.

(2) W. Procurator, *an.* 1323. 1330.

* Voy. dans le P. *Daniel* l'hist. de Philippe V.

tomba sur ce païs (w). Il parut au Couronnement de Charles IV. avec toute la magnificence possible. D'ailleurs il étoit dans le goût des Tournois, sorte de spectacle qui coûtoit beaucoup (x). Mais ce qui pésa le plus à la nation, ce furent les mariages de ses filles. Dans une même année, savoir en 1324. il donna *Jeanne* à Guillaume, Comte de Juliers, & *Marguérite* à Louis de Bavière, Empereur depuis l'an 1314. sous le nom de Louis V. Pour cet effet il fit des pétitions extraordinaires en Hollande & en Zélande; & il paroît qu'elles furent très-fortes: Dordrecht ne paya pas moins de cinq cent livres (y) pour le mariage de Marguérite; cela valut à cette ville tant de droits, qu'elle devint l'étape de toutes les marchandises étrangères, & qu'on ne pouvoit les recevoir que par son canal; ce qui faillit à occasionner une guerre civile en 1325.

Frédéric II. Evêque d'Utrecht, étant mort en 1322. & la même année son successeur, Jacques de Oudshoorn, étant aussi décédé, GUILLAUME fut mettre à sa place, par l'autorité de Jean XXII. Jean de Dieft, ou Jean III. qui toute sa vie lui fut absolument dévoué (z). Deux ans après les digues du Lek s'étant rompuës, & les eaux aiant inondé une partie de la Hollande, il en hâta la réparation avec tant de force, que ceux du Chapitre de St.

(w) Id. *Ib.* an. 1322.

734.

(x) Id. an. 1323.

(z) Beka, p. 112-115.

(y) Balen, *Perdr.* p.

W. Procurator, an. 1332.

St. Jean d'Utrecht aiant osé se refuser à ses ordres, il vint dans le territoire de Mydrecht enlever les bestiaux & les biens, appartenant à ce Chapitre, & réduisit même le village en cendres (a). - En 1329. l'Evêque fut obligé de lui donner le Château de Vreeland en gage de l'argent qu'il lui devoit. Il paroît de même qu'il s'empara de la Seigneurie de Hagestein, après avoir joint ses troupes à celles du Prélat en 1331. pour en détruire le Château, dont le Châtelain remuant incommodoit le pais (b): en un mot GUILLAUME ordonnoit à-peu-près en Maître dans tout l'Evêché.

- Et comme Jean, foible & endetté par-dessus les yeux, étoit absolument hors d'état de le croiser, il résolut de profiter de la circonstance pour se soumettre cette partie de la Frise qui est à l'Orient du Zuiderzée, & où il semble que les Comtes de Hollande n'avoient plus rien à dire, si ce n'est dans Staveren dont ils étoient Seigneurs depuis Florent V. en 1290. * Plus d'un évènement attira les regards de GUILLAUME sur les Frisons. Dans une assemblée qu'ils avoient tenue en 1323. ils avoient unanimement résolu de défendre leur liberté les armes à la main contre quiconque entreprendroit d'y donner atteinte, & de les mettre sous le joug (c). Cela même peut-être avoit porté

GUIL-

(a) W. Procurator, an. p. 176. 1325.

(c) Egg. Beningha, *Hist.*

(b) Beka, p. 114, 115. *van Oostfr. Lib. I. c. 139.*
Matt. de Jure gladii c. 12.

* Voyez ce qui en a été dit sur les années 1165 & 1230.

Tom. X. Part. I.

GUILLAUME à établir en 1325. deux habitans de Staveren, comme Baillif & Juge de sa part dans cette ville & dans son territoire; mais les Frisons les aiant chassés, GUILLAUME prit la chose si haut, qu'aussitôt une flotte vint le long du Zuiderzée, montrer son pouvoir aux coupables. Il fallut que l'Abbé de St. Odulfs, alors de la première autorité dans Staveren, & avec lui quelques Députés de la ville, vinssent à Haerlem faire leurs soumissions au Comte, reconnoître ses droits, & même lui rendre hommage (*d*). Ceci arriva au mois de Mai 1328. Depuis cette affaire les Frisons demeurèrent soumis, & n'eurent à souffrir que de la mer débordée, qui en Novembre 1334. après une violente tempête, submergea plusieurs de leur villages, & fit périr quantité de personnes (*e*). Cette tempête causa aussi de grands dommages en Zélande & en Hollande. La dernière, ainsi que l'Evêché d'Utrecht, avoit déjà beaucoup souffert depuis quelques années du débordement des rivières (*f*).

Au reste dès ce tems-ci la santé de GUILLAUME, souvent allité par la goutte & par d'autres infirmités, ne lui laissa plus la même activité qu'auparavant. Il est fort probable qu'il avoit depuis peu cédé le Comté de Zélande à son fils, qui en prend le titre dès l'an 1333. (*g*), & en 1334. dans un Traité fait avec le Duc de Bra-

(*d*) W. Procurator, *an.*
1325. 1328.

(*e*) Matth. *Anal. Tom.*
V. p. 547.

(*f*) W. Procurator, *an.*
1322. 1325.

(*g*) Boxhorn *op Reigersb.*
Tom. II. p. 620.

Brabant (*b*), pendant que GUILLAUME ne s'y qualifie soi-même que de Comte de Hainaut & de Hollande, au-lieu qu'en 1331. il prenoit encore le titre de Comte de Zélande (*i*).

Il étoit dans cet état de foiblesse lorsqu'en 1336. Edouard III. son gendre, lui envoya une ambassade, pour l'engager dans la guerre qu'il avoit résolu de faire à la France. Les liaisons de GUILLAUME avec Philippe de Valois, son beau-frère, s'étoient un peu refroidies depuis que ce dernier avoit détourné le Duc de Brabant de marier son fils à Elisabeth de Hainaut, quatrième fille de GUILLAUME, & lui avoit fait épouser Marie de France, sa propre fille. Ainsi GUILLAUME n'eut pas de répugnance à entrer dans les vues d'Edouard. Mais comme Prince de l'Empire il voulut un prétexte pour joindre ses armes à celles des Anglois contre la France. Ce prétexte fut de défendre les frontières de l'Empire; & c'est sur ce pié qu'il conclut, tant pour lui que pour son fils, un Traité formel avec Edouard, le 24. de Mai 1337. (*k*), Traité dont il ne vit pas l'effet, car sa foiblesse ne fit qu'augmenter, & il mourut à Valenciennes, quinze jours ou trois semaines après l'avoir signé, c'est-à-dire, le 6. ou le 7. de Juin (*l*), laissant avec son fils Guillaume, qua-

(*b*) Butkens *Preuves*, p. 166.

(*i*) Matth. de *Jure gladii*, c. 12. p. 176.

(*k*) *Ad. Publ. Angl.*

Tom. II. P. III. pag. 168.

(*l*) Matth. *Anal. T. I. p. 63. Beka, p. 115. Troisième part, Tom. I. c. 30.*

quatre filles, Marguérite, Philippe, Jeanne & Elisabeth.

Jusques à GUILLAUME III. la Hollande n'avoit été gouvernée par aucun Comte d'un rang si éminent parmi les Souverains. Marié à une fille de Charles de Valois, nièce de Philippe IV. Roi de France, il étoit beau-frère de Philippe VI. actuellement regnant. L'Empereur Louis V. & Edouard III. Roi d'Angleterre étoient ses gendres. Les plus grands Princes recherchoient son amitié. Après avoir arraché le país aux Flamans, il en assura la tranquillité contre leurs efforts & ceux des Brabançons. Tout presque plia devant lui dans l'Evêché d'Utrecht comme dans ses Etats, & aucun de ses dévanciers n'avoit porté aussi loin que lui l'autorité sur les Frisons.

GUILLAUME IV. succéda à son Père, âgé d'environ dix-neuf ans, & déjà marié avec Jeanne, fille de Jean III. Duc de Brabant, qui lui avoit été promise dès qu'elle nâquit, mais dont il n'eut jamais d'enfans (m).

Son premier soin fut de ratifier l'alliance que Guillaume III. venoit de conclurre avec l'Angleterre (n). Edouard III. fut y faire entrer le Duc de Brabant, & presque toutes les autres puissances des Païs-Bas; mais Guillaume III. étoit

(m) W. Procurator, an. 1330. 1331. 1333.

(n) On s'est trompé dans le Corps diplomatique, Tom. I. P. II, n. CCXXXIII. p. 61.

en attribuant ce renouvellement d'Alliance à Guillaume III. Voyez les *Ad. Pub. Angl. T. II. P. III. p. 179.*

étoit l'ame de cette ligue , & sa mort en arrêta l'activité.

Les Confédérés qui eurent une entrevue à Anvers, avec Edouard vers le mois de Juin 1338. ne purent se résoudre à déclarer la guerre à la France , comme lui, tant que l'Empire dont ils relevoient , ne le leur ordonneroit pas. On se rassembla à Halle au mois d'Août, & l'on s'y affermit dans ces sentimens. Mais enfin le Comte de Juliers travailla si efficacement à la Cour impériale, sous la protection de l'Impératrice, sœur de la Reine d'Angleterre, que Louis créa Edouard Vicaire de l'Empire, avec pouvoir d'en armer les Vassaux & de faire battre de la monnoie au nom de l'Empereur (o).

Pour revenir aux grandes affaires , Edouard en qualité de Vicaire du St. Empire Romain, ordonna aux Princes ses alliés, d'ouvrir la campagne par le siège de Cambrai (p).

Dans la crainte que le siège de Cambrai ne trainât en longueur, Edouard le fit lever, & commanda à l'armée de marcher en Picardie. GUILLAUME refusa d'entrer en France : ce n'étoient pas ses conditions (q) : Edouard lui permit de se retirer, mais en même tems fit défilér les troupes Angloises par le Hainaut, autre manquement contraire au traité (r). GUILLAUME en fut si outré qu'il alla avec cinq

(o) Troissart, Vol. I. (q) Troissart, T. I. c. 39.
c. 33. 35. (r) *Arch. Pub. Angl.* T. II. P. IV. p. 50.

cinq cens lances , se jeter dans le camp du Roi de France, où il fut reçu à bras ouvert (s). La campagne finit : Edouard regagna l'Angleterre sans avoir rien fait.

L'année suivante un incident rendit GUILLAUME à ses Alliés. Ceux de Haspre en Hainaut avoient fait une course dans le Cambresis : les François non contens de les chasser, poussèrent jusqu'à Haspre & la réduisirent en cendres. GUILLAUME quitte le camp de Philippe, chasse les François, convoque à Mons une assemblée de ses Conseils du Hainaut, de Hollande & de Zélande. La guerre y est déclarée à la France. GUILLAUME entre dans ce Royaume les armes à la main. Bientôt le Hainaut est saccagé par les François. GUILLAUME laisse le soin de la Hollande à son oncle Jean de Beaumont, part pour l'Allemagne & pour l'Angleterre ; ensuite il se trouve avec les Anglois au camp de Vilvoorden, après qu'Edouard a battu la Flotte françoise devant l'Ecluse en Flandre. Pendant que l'on va faire le siège de Tournai, il s'empare de Mortaigne, de St. Amand, & de quelques autres places ; mais une trêve se conclut par l'entremise de Jeanne de Valois, sa mère, qui après cette bonne œuvre, quitte le monde, & prend à Valenciennes l'habit de religieuse dans l'Abbaïe de Fontanelle (t). La trêve arrêtée d'abord pour neuf mois dura un an.

Au

(s) Troissart, *ib.* c. 41.

(t) Troissart, *ib.* c. 46-64.

Contin. Nangii, an. 1340, 1341.

An milieu de tant de mouvemens & d'une guerre qui intéressoit tant de Souverains, Amsterdam, ou comme on l'appelloit alors, Amsteldam, faisoit des progrès considérables dans le commerce. Quoique petite encore dans son enceinte, elle envoyoit des Vaisseaux dans la Mer baltique, d'où ils rapportoient diverses choses nécessaires au païs. Par le Zuiderzée elle fournissoit l'Overyssel de grains, de bois, de fer, de bierre; & par l'Escaut elle en pourvoyoit le Brabant & la Flandre (u).

Arrivé en Hollande GUILLAUME n'y fut pas longtems en repos. Les affaires étoient à Utrecht sur un pié qui lui donna du chagrin. L'Evêque Jean III. étant mort le 1. de Juin 1340. le Chapitre s'étoit partagé. Les uns par égard pour GUILLAUME, avoient élu Jean d'Arkel; les autres à la recommandation du Duc de Gueldre, avoient choisi Jean de Bronkhorst. On en avoit écrit à *Benoit XI.* successeur de Jean XXII. & ce Pape sous ombre d'accorder les deux partis, avoit donné l'Evêché à *Nicolas* Capuci, qui au bout d'un an aima mieux abdiquer que de venir résider à Utrecht. Il avoit donc fallu faire une nouvelle nomination, & Jean d'Arkel qui se trouvoit alors à Avignon, à la suite de *Clément VI.* successeur de *Benoit XI.* avoit obtenu du nouveau Pontife cette nomination tant recherchée. Désigné dans le mois de Mai 1342. *Jean IV.* étoit venu pren-

(*) *Handvest. van Amst. van 1387. passim.*

prendre possession au bout d'un an en 1343. (w), & d'abord par ses soins, il avoit en deux ans de tems dégagé une partie de ses domaines, particulièrement ceux de l'Overyffel, sur lesquels le Duc de Gueldre avoit prêté de l'argent. Cependant comme cela ne suffisoit pas pour relever ses affaires, il prit la singulière résolution de se retirer en France, & partit pour Grenoble vers l'an 1345. dans l'intention d'y vivre en homme privé, & d'employer ensuite ses épargnes à acquitter les dettes de son Siège (x). Mais avant de partir il offensa GUILLAUME. Sans le consulter il donna la régence de son Diocèse à son frère Robert d'Arkel (y), ce qui étoit d'autant plus imprudent & ingrat, que non content de travailler à son élévation, GUILLAUME, que l'Empereur Louïs avoit nommé *Momber*, ou Administrateur de l'Evêché durant la vacance (z), avoit choisi pour son substitut dans cette dignité le propre père de l'Evêque.

Avec ce secours GUILLAUME eut bientôt une armée, & vint en droiture assiéger Utrecht le 20. Juin 1345. Sur ces entrefaites l'Evêque averti de la situation d'Utrecht, arriva de France, courut à Jean de Beaumont, & par sa médiation obtint une trêve jusqu'au onzième de Septembre.

Peut-être à l'expiration de la trêve GUILLAUME auroit-il recommencé les hostilités; mais

(w) Beka, p. 115, 117. II. pag. 670.

Matth. Anal. Tom. V. pag.

340, 349.

(y) Beka, p. 117.

(z) Matth. Anal. Tom.

(x) Matth. Anal. Tom. V. p. 353. & T. III. p. 603.

mais quelques remuemens des Frisons, qui supportoient impatiemment les impôts qu'il exigeoit d'eux, le déterminèrent à aller les mettre à la raison (a). Il partit de Dordrecht avec une bonne flotte. Jean de Beaumont, son frère, descendit le premier, non loin de Staveren, alla d'abord charger l'ennemi & fut repoussé. GUILLAUME arrivé n'eut pas la patience de ranger son armée. Par petits corps de troupes il alla s'engager dans des escarmouches contre des pelotons de Frisons épars çà & là. Ils le tuèrent près du village de Verrega, dans le voisinage de Staveren, mirent en fuite ses troupes, & les suivirent jusques à leurs vaisseaux le 26. ou 27. Septembre (b), après en avoir fait périr près de quatre mille hommes (c). De ce nombre furent divers Seigneurs tant du Hainaut que de Hollande & de Zélande. Jean de Beaumont ne se sauva qu'à grand peine. Le corps de GUILLAUME ne se trouva qu'au bout de dix jours. On le transporta à Bolsward : il y fut inhumé dans un Cloître (d).

(a) Sibr. Leonis, *Vita Abbat. Hort. div. Virg. ap. Matth. Anal. Tom. V. pag.* 257.

(b) Matth. *Anal. Tom. V. pag.* 258. *Tom. I. p.* 51.

(c) Beka, *pag.* 118.

(d) Idem, *ibid.*

ARTICLE VIII.

HISTOIRE du Comté de NAMUR, par
le Père JEAN-BAPTISTE DE MARNE,
de la Compagnie de Jésus. A Liège,
G 5 chez

chez J. F. Bassompierre, & à Bruxelles, chez J. van den Bergen. MDCCLIV.
in quarto d'environ 650. pages.

A entendre M. l'Abbé *Langlet*, *Grammaye*, le seul Auteur qui eût jusqu'ici donné quelque chose sur l'Histoire du Comté de Namur, savoit exactement tout ce qui regarde les Païs-Bas (1). Cependant le P. DE MARNE assure que lorsqu'invité à travailler sur le même sujet, il se rendit aux sollicitations des personnes respectables qui l'y déterminèrent, son premier soin aiant été de consulter cet Historien, il vit bientôt que son ouvrage étoit infiniment au-dessous de sa réputation. A la réserve de quelques faits particuliers que *Grammaye* a tiré des Archives de la Province, on ne sauroit compter sur la plupart des choses qu'il a écrites. Sec-ou fabuleux sur les premiers tems, il est inexact sur les tems plus connus; & tout son ouvrage pêche également dans la forme & dans le fonds.

Contraint donc d'abandonner un si mauvais guide, le P. DE MARNE a eu recours à d'autres sources. Indépendamment des Extraits de ses propres lectures, il a consulté les Historiens des païs voisins, les collections d'*Aubert le Mire*, du P. *Labbe*, & des Bénédictins. Il y a joint un *Inventaire* & un *Extrait des Chartres* du

(1) *Méthode pour étudier l'Histoire Tom. III. Catal. des Hist. art. 64.*

du Comté de Namur, & avec ces secours il a, dit-il, rassemblé dans cette Histoire, tous, ou presque tous, les évènements qui concernent ce païs.

Tout ce qui regarde les tems antérieurs à l'établissement des Comtes souverains de Namur, il l'a d'abord traité dans une *Préface historique*. Ensuite commençant son Histoire à cette époque, il l'a amenée jusques à la mort de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, en 1467. Et tout le reste enfin depuis cet évènement jusqu'à la paix conclue en 1748. à Aix-la-Chapelle, il la rédigée en forme d'Annales, sous le titre de *Recueil chronologique*, où il a compris brièvement tout ce qu'il a pu rassembler d'intéressant jusqu'à ces derniers tems.

Les affaires ecclésiastiques sont toujours séparées des civiles dans cette histoire. L'auteur a rejeté à la fin de chaque règne ce qui appartient aux premières. Il en a usé ainsi, pour ne pas interrompre à tout bout de champ le cours de sa narration. Par la même raison, il a renvoyé à la fin de l'ouvrage, des Dissertations & des Discussions critiques sur des matières qu'il convenoit de traiter un peu au long.

Sa méthode est simple, son style est clair, vif, intéressant; on mettra sur le compte de sa modestie le jugement qu'il en porte lui-même. „ J'ai fait de mon mieux, dit-il, & me suis „ principalement étudié à écrire d'une manière simple, claire, & qui n'embarrassât pas le „ lecteur. C'est tout ce qu'on peut attendre „ d'un Ecrivain flamand.”

Pour

Pour commencer par la *Préface historique*, nous devons cette justice au P. DE MARNE, de dire qu'elle annonce beaucoup de lecture, & qu'on y trouve du choix, de la critique, & du jugement. On y voit d'abord, que du tems de César, le païs, appelé depuis le Comté de Namur, faisoit partie de la Cité des Nerviens, située entre Sambre & Meuse, & partie de la Cité des Atuatiques qui s'étendoit à la gauche de la Meuse jusqu'à la hauteur de Liège, frontière des Eburons; que le Condros moderne & la partie du Comté à la droite de la Meuse, étoient occupés par les mêmes Eburons & par les Pémans; & que les Condruses qui donnèrent leur nom à cette contrée, s'y établirent plus tard. Ces trois peuples sortis de la Germanie fondirent sur la Belgique, après que les Gaulois eurent commencé à dégénérer de leur ancienne valeur, c'est-à-dire, selon Cluvier, vers l'an 480. de Rome. Les Atuatiques pourtant ne passèrent le Rhin qu'environ 200. ans plus tard avec ces Cimbres & ces Teutons que Marius tailla en pièces: mais bientôt après avoir contraint les Eburons de les recevoir, il les rendit leurs tributaires.

Tel étoit l'état des choses lorsque les Romains firent la conquête du païs. Deux batailles en décidèrent. L'une se donna sur les bords de l'Aisne, l'autre sur ceux de la Sambre (2). Les Atuatiques arrivèrent après la défaite des Nerviens. Sentant leur foiblesse ils se retirèrent

(2) César de B. G. Lib. II. c. 29.

rent dans une de leur forteresses. César les y suivit & les força de se rendre. Ils firent semblant de livrer tout ce qu'ils avoient d'armes, mais en aiant caché un tiers, & s'étant enhardis à essayer de le surprendre dans son camp, durant la nuit qui suivit leur soumission simulée, les Légions coururent de nouveau aux armes, fondirent sur les Atuatiques, en tuèrent quatre mille sur la place, & le vainqueur aiant fait desarmer les autres, on les vendit à l'encan comme de malheureux esclaves, au nombre de cinquante trois mille (3).

La plupart des Écrivains modernes qui ont parlé de cet événement, placent la forteresse des Atuatiques à l'endroit où est aujourd'hui le château de Namur. Quelques-uns, sans fondement, la mettent à Bois-le-Duc, d'autres à Anvers: mais quoique la situation du château de Namur réponde assez exactement à l'idée que César donne de la forteresse des Atuatiques (4), le P. DE MARNE doute avec raison que cette forteresse ait été placée en cet endroit, 1°. Dans la description que César en fait, il ne parle point des deux rivières qui devoient dans la supposition commune entourer presque la forteresse. 2°. Auroit-il eu besoin d'une contrevallation de quinze mille pas pour contenir les assiégés, si leur forteresse eût été placée là où est le château de Namur? 3°. Quelle apparence que ce château pût contenir toute la nation des Atuatiques assez à l'aise, pour que l'ar-

(3) *Ib.* c. 33.(4) *Ib.* c. 29.

l'armée romaine forte de huit Légions y entra encore en grande partie, &c. Mais où s'étoient donc retirés les Atuatiques ? Quelque part dans l'épaisseur des forêts, dans un camp muni de retranchemens & de fossés, ou défendu par des bois fourrés, car c'est tout ce que le mot *oppidum* signifie : peut-être fut-ce dans le voisinage de Tongres, qui a longtems porté le nom d'*Atuatuca Tungrorum* ; peut-être même au Tongersberg, où l'armée françoise campa durant la dernière guerre, & dont il ne seroit pas étonnant que les environs eussent changé de face dans le cours de dix-huit siècles.

On pourroit opposer à cette conjecture qu'autrefois la mer venoit jusqu'aux murailles de Tongres ; mais, répond le P. DE MARNE, „ la mer à Tongres est une vieille fable que „ Mrs. d'Aubenton & Buffon n'auroit pas dû „ rappeler dans leur savant ouvrage (5) : „ Gilles d'Orval est le premier qui l'ait débitée, & après lui *Hubert Thomas* (*) ; or sur quels fondemens l'ont-ils fait ? Le premier dit, que de son tems on voyoit dans les murailles de Tongres des anneaux de fer, auxquels on attachoit ; à ce qu'il prétend, les vaisseaux qui y arrivoient ; mais comment fait-il qu'on en faisoit cet usage ? Qui avant lui a parlé de Tongres comme d'une ville maritime ? D'ailleurs de quelles mu-
rail-

(5) *Hist. Naturelle du Cabinet du Roi*, Tom. I. p. 590. in 4.

(*) Gilles d'Orval écrivoit en 1246, l'histoire des Evêques de Liège.

raïlles parle-t-on ? De celles que les Romains avoient construites ? Rien ne seroit plus absurde, que de croire qu'elles eussent résisté aux outrages de tant de siècles, & tenu bon contre les sièges & les ravages que Tongres a éprouvés. Or, si l'on parle des murs relevés depuis le cinquième siècle, qu'on nous dise en quel tems depuis cette époque on y a vu arriver des vaisseaux. Mais, ajoute *Hubert Thomas*, on a trouvé dans le voisinage de Tongres des ancrs enfoncées plusieurs piés en terres, & l'on trouve actuellement aux environs de cette ville beaucoup de coquillages pétrifiés ? Hé ! que prouve cela ? Les Romains qui avoient à Trèves, à Reims, à Tournai, des manufactures pour l'habillement de leurs troupes, avoient peut-être à Tongres des forges, & une fabrique d'ancres, ainsi il n'est pas étonnant qu'on y en découvre des restes. Pour ce qui est des coquillages, nous doutons, ainsi que le savant Jésuite, que cette preuve fasse quelque impression sur les Physiciens de nos jours ; & nous applaudissons fort à sa conjecture, qu'apparemment c'est l'abondance de ces coquillages pétrifiés près de Tongres, qui a donné lieu à la fabuleuse tradition qu'il réfute.

Les Gaules aiant plié sous le joug romain, Auguste divisa, comme on fait, la Belgique en trois Gouvernemens, dont l'un retint le nom de *Belgique*, & les deux autres, composés de peuples Germains d'origine, furent appelés *Germanie supérieure* & *Germanie inférieure*, & depuis *première* & *seconde Germanie*. Le païs de
Na-

Namur étoit situé dans cette dernière. Agrippa & Drusus y firent construire pour la commodité des armées, les magnifiques chemins dont il reste encore aujourd'hui des branches que dix-sept siècles ont à peine entamées:
 „ Telle est la Voie romaine, connue sous le
 „ nom de haute chaussée, qui traverse une par-
 „ tie du Comté de Namur & qui va de Bavai à
 „ Tongres par Timeon, Branchon, & de là à
 „ Maestricht jusqu'à Cologne. Tel est encore
 „ l'ancien chemin, qui par l'entre Sambre &
 „ Meuse menoit de Trèves à Bavai, où la
 „ plupart des voies romaines de la Belgique
 „ aboutissoient.”

Ce qui est bien singulier, c'est que dans les pays ces chemins s'appellent *Cbaussées Brunebaut*, & de grosses pierres qu'on trouve dans le voisinage, *Pierres Brunebaut*. Le peuple crédule est prévenu de l'idée qu'un Roi Brunehaut, aidé du Diable, a laissé son nom à ces pierres & aux chemins, qu'il construisit, dit-on, en moins de trois jours. Les Savans présumant que la fameuse *Brunebaut*, Reine d'Austrasie, qui selon d'anciens Historiens, entreprit & acheva d'immenses ouvrages (6), répara peut-être ces chemins, & que de là ils ont gardé son nom. Notre auteur croit que *Iperius*, Abbé de *St. Bertin* (7), est le premier qui ait donné aux chemins dont nous parlons, le nom de *Cbaus-*
sées

(6) Sigeb. Gemblac. *ad an.* 578.

(7) Iper. *Chron. S. Bertin. in Thes. nov. Anecd. Tom. III. p.* 496.

ſtes de la Reine Brunebaut, & que c'eſt d'après cet Abbé qu'a écrit le Jéſuite *Malbrancq*, cité par le P. *Daniel* (8); mais il conjecture que ce nom a une tout autre origine. *Brun* eſt ſelon lui une racine des ancienne langues du Nord, qui ſignifie *dur, ſolide*. „ Le peuple, dit-il, „ aura employé ce terme pour désigner les „ chauffées Romaines. L'origine du nom ſe „ ſera perdue avec la langue Celtique, d'où on „ l'avoit tiré, ce qui aura donné occaſion à „ nos vieux Romanciers d'en imaginer une autre. Le ſavant Mr. *le Bœuf*, ajoute-t-il, „ croit que le nom de *Clos-Bruneau* que porte „ un quartier de Paris, vient auſſi des anciennes langues. ”

Pour revenir aux Romains, ils demeurèrent les maîtres du païs, que nous appellons du Comté de Namur & de la ſeconde Germanie, juſqu'à ce que les Franks aiant paſſé le Rhin envahirent les Gaules. Notre auteur eſtime, que le château de Namur fut conſtruit environ un ſiècle après ce changement de domination. Il le regarde comme l'ouvrage des Rois d'Auſtraſie, qui l'élevèrent pour couvrir la cité de Tongres contre les armes des Rois de Soiffons; & ce qui le porte à fixer cette époque vers la fin du vi^e. ſiècle, c'eſt qu'avant ce tems-là, ni la Notice de l'Empire, écrite dans le v^e. ſiècle, ni aucun autre monument hiſtorique, ne parlent de cette fortereſſe, au-lieu que dès le commencement du vii^e. ſiècle, on trouve qu'il en eſt fait

(8) *Daniel, Hiſt. de Fr. T. I. an. 613.*
Tom. X. Part. I. H

fait mention, sous les noms de *Namon*, *Nau-mène*, *Namucum*. Dans la langue Celtique *Nant* signifie une vallée, & *Maen* ou *Men* une pierre. De là on aura fait *Nantmaen* ou *Nammaen*, *Name* comme qui diroit la *Vallée des pierres*. C'est la conjecture de notre Auteur.

Les François conservèrent la souveraineté du pais de Namur jusques dans le *xe* siècle. Des Comtes y gouvernoient de la part du Roi, y levoient les impôts pour lui, y administroient la justice en son nom. De tems en tems la Cour y envoyoit comme ailleurs des Commissaires qui étoient autant de Réviseurs des causes. La Commission étoit presque toujours composée d'Évêques, d'Abbés, & de ceux d'entre les Seigneurs qui étoient le plus en crédit à la Cour. C'étoit ce qu'on appelloit *Missi Dominici*. Ils rendoient compte au Souverain, & leur rapport decidoit assez souvent de la fortune des Comtes.

Les choses demeurèrent en cet état, & sous les Maires, & sous la famille Carlovingienne usurpatrice de la Couronne de France sur la famille des Mérovingiens, jusqu'à ce que le Royaume d'Austrasie passa sous le nom de Royaume de Lorraine, & après bien des démêlés en la puissance des Rois de Germanie par la foiblesse de Charles le Simple. Alors le Comté de Namur faisoit partie du Comté de Lomme (*Pagus Lommenfis*, ou *Comitatus Lommacensis*), qu'*Adrien de Valois* & *D. Calmet* ont mal à propos confondu avec le Comté de Los. Ce Comté de Lomme étoit gouverné
en

en 930. par *Berenger*, beau-frère de Gislebert, Duc de Lorraine, & de Rainier, Comte de Hainaut; au moins Berenger est-il le premier Comte de Lomme certainement connu, & c'est indubitablement de lui que sont descendus les Comtes héréditaires de Namur de la première race. *Roger*, son fils, lui succéda, & à celui-ci son fils *Albert*, qui est regardé comme le premier Comte héréditaire & indépendant.

C'est aussi à ce Prince que le *P. de Marne* commence son histoire; mais auparavant il termine sa Préface en donnant une idée des évènements ecclésiastiques qui précédèrent cette époque. Ce morceau n'est pas autrement rempli, ni curieux. Nous nous y arrêterons d'autant moins que nous touchons aux bornes qui nous sont prescrites. Le pays de Namur dépendoit pour le spirituel de l'Evêque de Tongres, l'un des Métropolitains de la Germanie inférieure, qui n'en avoit que deux, savoir celui dont nous parlons, & en premier celui de Cologne. Ce fut *St. Materne* qui au commencement du iv^e. siècle vint y prêcher la foi chrétienne. De là jusqu'à l'Evêque *St. Amand*, au milieu du vii^e. siècle rien de remarquable. C'est lui qui procura l'établissement de Moutiers, le plus ancien Monastère du pays, où l'on compte aujourd'hui huit Chanoines & dix-sept Chanoinesses sous une Abbessé séculière. La fondation du Monastère d'Andenne suivit de près celle de Moutiers. *Begge*, aïeule de *Charles Martel*, & sœur de *Ste. Gertrude*, Abbessé de Nivelles, le composa de deux Chapitres, l'un d'hommes & l'autre

tre de filles. Le ix^e siècle vit sur sa fin élever l'Eglise collégiale de Notre-Dame à Namur. Dans le x^e furent fondés trois célèbres Monastères, celui de Brogne, par *Gérard*, qui étoit de la famille de *Haganon*, Ministre de Charles le Simple, & qui fit construire dans cet endroit une Eglise à l'honneur de St. Eugène, qu'il ne connoissoit pas & que personne ne connoissoit; celui de Waufflore & celui de Gemblours. L'auteur indique les Reliques principales qui s'y voient, & les Saints qu'on y honore, sans oublier ceux qui sont l'objet des hommages des peuples en d'autres endroits du païs. Parmi ces derniers figurent avantageusement St. *Martin*, Patron de plus de cent Eglises dans le Comté de Namur; St. *Séverin*, particulièrement vénéré à Biesme, & Ste. *Rolande*, à qui l'on rend un culte très-célèbre à Gerpines, où elle est invoquée avec beaucoup d'empressement & de pompe, sur-tout pour la gravelle & pour la colique.

A R T I C L E IX.

D I C T I O N N A I R E H I S T O R I Q U E P O R T A T I F, contenant l'Histoire des Patriarches, des Princes hébreux, des Empereurs, des Rois & des grands Capitaines, des Dieux, des Héros de l'Antiquité payenne, &c. des Papes, des saints Pères, des Historiens, Poètes, &c. des Femmes savantes,

tes, &c. Par Mr. LADVOCAT, Docteur & Bibliothécaire de Sorbonne, & Professeur de la Chaire d'Orléans en Sorbonne. Nouvelle édition, considérablement augmentée. A la Haie, chez Daniel Aillaud. in octavo, Tom. I. pp. 836. Tom. II. pp. 890.

Les Dictionnaires historiques sont si utiles qu'on ne doit pas être surpris de ce grand nombre d'éditions qu'on a données du *Morey* (*). Mais cet ouvrage à force d'augmentations, souvent assez peu nécessaires & presque toujours trop longues, s'est accru au point de n'être plus d'un usage si fréquent & si commode. Tant de gros volumes sont couteux à acquérir, difficiles à transporter, & tout-à-fait pénibles à manier. Il falloit un ouvrage de ce genre qui fût d'un service plus facile, & qu'on pût avoir toujours sous la main. Tel est le Dictionnaire que nous annonçons. Dans sa brièveté il contient les principaux articles que l'on s'at-

(*) Mr. de Voltaire dit que Morery est le premier qui ait composé un Dictionnaire de faits. Il se trompe: sans parler du *Lexicon Historicum Poeticum* de Charles Etienne, il est certain que longtemps avant Morery, on avoit en françois un Dictionnaire historique dans le goût du sien. C'est un gros volume en grand quarto. On en trouve encore quelquefois des Exemplaires. Il y a bien apparence que Morery l'avoit vu.

s'attend à trouver dans cette sorte de livres, & sur chaque article ce qu'il y a de plus essentiel à savoir. Ce n'est point un simple abrégé de Morery. Si Mr. *Ladvocat* a souvent puisé dans ce volumineux ouvrage, plus souvent encore il a recouru à d'autres sources plus sûres. Il a omis une foule de noms obscurs que personne ne cherche à connoître, & sur-tout il a négligé ces longues généalogies, souvent peu certaines, & toujours très-peu intéressantes hors des familles qui les ont fournies. Il s'est distingué dans ce travail par la précision & l'exactitude. Il n'y a pas mis moins d'impartialité & de modération. Il rend justice aux auteurs Protestans, & leur distribue volontiers les éloges dûs à leurs talens & à leurs ouvrages. Malgré cette équité si louable & les efforts de Mr. *Ladvocat* pour donner à son livre toute la perfection dont il est susceptible, il y étoit néanmoins resté quelques légères tâches; il y avoit des omissions & des méprises. L'auteur ne s'est sur-tout pas assez défié de ce que de violens controversistes ont débité contre quelques Réformateurs. C'est à améliorer cet ouvrage à tous ces égards que le nouvel Editeur s'est appliqué. Il n'a rien changé au travail de Mr. *Ladvocat*, qu'il a représenté fidèlement d'après l'édition de Paris; mais il l'a enrichi de près de cinq cens articles, & à un grand nombre d'autres il a fait des additions souvent très-considérables. Dans ces augmentations le savant Anonyme paroît avoir pris son auteur pour modèle. L'on y retrouve le même goût, le même choix, la même exacti-

ctitude, & sur-tout la même modération & la même envie d'être utile que l'on louë dans l'original. Deux autres avantages rendent cette nouvelle édition plus commode. Les articles qui formoient un supplément à la fin du premier Tome dans l'édition de Paris, ont été distribués aux endroits où ils apparteñoient. Et le caractère de l'impression en est plus gros sans que les volumes le soient trop. Nous allons donner deux ou trois échantillons des additions qui enrichissent l'édition dont nous rendons compte.

A l'article *Rotrou* l'Anonyme a ajouté ce qui suit. „ Mr. de Voltaire dit que la I. scè-
 „ ne & une partie du IV. acte de *Venceilas*, sont
 „ des chef-d'œuvres. *Rotrou* étoit revêtu de
 „ toutes les magistratures de la ville de *Dreux*,
 „ lorsqu'elle fut affligée d'une maladie épidé-
 „ mique. Pressé par ses amis de Paris de met-
 „ tre sa vie en sureté & de quitter un lieu si
 „ dangereux, il répondit que sa conscience ne
 „ lui permettoit pas de suivre ce conseil, par-
 „ ce qu'il n'y avoit que lui qui pût maintenir
 „ le bon ordre dans ces circonstances. Il fi-
 „ nissoit sa lettre par ces mots: *Ce n'est pas que*
 „ *le péril où je me trouve ne soit fort grand,*
 „ *puisque au moment où je vous écris, les cloches*
 „ *sonnent pour la 22^e. personne qui est morte au-*
 „ *jourd'hui; ce sera pour moi quand il plaira à*
 „ *Dieu.* *Rotrou* étoit joueur; il avoit une
 „ manière singulière pour s'empêcher de perdre
 „ tout son argent à la fois. Quand les Comé-
 „ diens lui apportotent l'argent de quelqu'une de
 H 4 „ ses

„ ses pièces, il le jettoit ordinairement sur un
 „ tas de fagots qu'il tenoit renfermés. Lors-
 „ qu'il avoit besoin d'argent, il étoit obligé de
 „ secouër ces fagots pour en faire tomber quel-
 „ que chose, & la peine que cela lui donnoit
 „ l'empêchoit de prendre tout à la fois, & lui
 „ faisoit toujours laisser quelque chose en ré-
 „ serve. Tous les Poètes s'étant ligués contre
 „ le Cid, Rotrou seul refusa de se prêter à la
 „ jalousie du Cardinal de Richelieu.”

„ Voici un Article qui est tout entier de l'A-
 „ nonyme. „ Bentley (Richard) un des plus
 „ savans hommes & des plus grands litterateurs
 „ que l'Angleterre ait produits, nâquit dans le
 „ Comté d'Yorck en 1662. Son premier ou-
 „ vrage est une lettre latine pleine d'érudition,
 „ au sujet de Jean Matala, Historien grec, qui
 „ fut publiée pour la première fois à Oxford en
 „ 1691. L'illustre Boyle aiant legué une som-
 „ me annuelle de 50. livres sterling, pour être
 „ donnée tous les ans à quelque Théologien,
 „ qui dans 8. Sermons prononcés dans le cours
 „ d'une année, défendrait contre les incrédu-
 „ les, la religion tant naturelle que révélée,
 „ les exécuteurs testamentaires nommèrent
 „ pour premier Prédicateur Mr. Bentley. Il
 „ ouvrit glorieusement cette brillante carrière,
 „ & les 8. Sermons qu'il fit contre l'Athéisme
 „ furent imprimés, & ont été traduits en plu-
 „ sieurs langues. En 1693. il succéda à Mr.
 „ Justel dans la charge de Bibliothécaire du
 „ Roi, & en 1700. on lui donna la direction du
 „ Collège de la Trinité à Cambridge, emploi
 „ qui

„ qui rapporte, dit-on, autour de 1000. li-
 „ vres sterling par an. En 1710. il publia sous
 „ le nom de Phileleutère de Leipfig, des Re-
 „ marques critiques sur les fragmens de Me-
 „ nandre & de Philemon. Il prit encore le
 „ même nom pour réfuter le fameux Collins, sur
 „ la liberté de penser; & cette excellente réfuta-
 „ tion, un des meilleurs livres qui aient jamais
 „ été faits contre les Incrédules, a été traduite
 „ en françois, sous le titre de *Friponnerie lat-
 „ que*, &c. Il seroit trop long d'indiquer tous
 „ les autres ouvrages de Mr. Bentley, & tous
 „ les Auteurs grecs & latins qu'il a enrichis
 „ d'excellentes notes. Il est mort en 1742.”

L'article de Mr. de 's Gravefande est un des plus étendus & des mieux étoffés. Je n'en donnerai que le précis. Il s'appelloit Guillaume-Jaques, & naquit à Bois-le-Duc en 1688. Il fut auteur dès l'an 1711. ayant fait imprimer cette année-là un fort bon traité de perspective qu'il avoit composé à l'âge de 18. ans. En 1713. il fut d'une Société de gens de lettres, qui entreprit de publier à *la Haye* un Journal littéraire. Il fournit pour cet ouvrage périodique beaucoup d'Extraits & de Dissertations. En 1715. il suivit en Angleterre Mr. le Baron de Wassenaer de Duivenvoorde, Ambassadeur des Provinces-Unies, comme son Secrétaire. Il y fut reçu de la Société Royale; & ce qui est bien plus glorieux, il y acquit l'estime & l'amitié du grand Newton. Deux ans après il devint Professeur d'Astronomie & de Mathématique à Leide. La Physique étoit mal ensei-
 gnée

gnée dans cette Université; on s'y bornoit à expliquer Rohault. Mr. de s'Gravesande y fut le restaurateur de cette science. Il se procura un bel appareil de machines dont plusieurs étoient de son invention; & ce que personne n'avoit encore fait avant lui, il donna des cours complets de Physique expérimentale. En 1720. il publia ses Elémens Mathématiques de Physique, ouvrage excellent qu'il a encore perfectionné dans la suite, & dont il a aussi donné un abrégé. Il se rendit en 1721. à Cassel à la prière du Landgrave de Hesse, qui souhaitoit d'avoir son jugement sur une machine qu'on donnoit pour être le mouvement perpétuel. Il ne put rien décider là-dessus, n'ayant pas eu la liberté d'en considérer l'intérieur. Orphireus qui l'avoit faite, piqué de ce qu'on l'avoit obligé à changer sa machine de place, pour convaincre Mr. de s'Gravesande qu'elle ne communiquoit à aucun mobile extérieur, la mit en pièces, & priva par là le public d'une invention qui auroit pu être utile, & se priva lui-même du profit & de la gloire qu'il auroit pu en retirer. Mr. de s'Gravesande donna des Elémens d'Algèbre en 1727. Devenu Professeur en Philosophie en 1734. il mit au jour son Introduction à la Métaphysique & à la Logique. Il mourut d'une maladie de langueur en 1742. Mr. de s'Gravesande étoit généreux & bienfaisant; ses mœurs étoient celles d'un Sage. Quoique d'un tempérament vif, il montra toujours une extrême douceur. Il eut le malheur de perdre presque dans le même tems deux fils, qui promettoient beaucoup & les

les seuls enfans qu'il eût. Il supporta cette perte avec la sensibilité d'un père tendre , & la fermeté qu'inspirent la Philosophie & sur-tout le Christianisme , des grands principes duquel il a toujours paru très-pénétré.

ARTICLE X.

SUITE de la Réponse du Journaliste de Göttingue.

10.) „ **I**L ne falloit pas excuser la Fontaine.
 „ Devoir-il orner de tous les attraits
 „ du badinage de la satire & de la lubricité un
 „ vice , pour lequel la jeunesse n'a qu'un pen-
 „ chant trop décidé ? ” Je me trompe , dit M.
 de V. quand je crois que les Contes de la Fontaine sont plus dangereux que la seconde Eglogue de Virgile , ou que certaines Sâtyres d'Horace , ou qu'Ovide , ou que Pétrone. La gaieté n'est pas ce qui inspire de la volupté. La Fontaine n'est que plaisant. Mais j'avois aussi peu parlé de Pétrone , ou d'Horace , que du fils de Danischmend Kan. J'avois en vuë les passages , où on a trouvé la Fontaine fort simple d'avoir cru Pascal plus honnête homme que lui , & celui (a) où Mr. de V. défend positivement cet ingénieux *Scriptor nequitiarum*. Il pense au reste bien différemment de Mr. de V.

Une

(a) Tom. II. pag. 188.

Une turpitude avouée, comme celle de Pétro-
ne, effarouche ce reste de vertu, que bien des
gens conservent dans le sein même des pas-
sions. La Fontaine, mieux voilé & plus gai,
obtient plus aisément d'être lu, & de corrom-
pre. Il a bien senti cela lui-même, quand il
s'est agi de mourir.

11.) „ Télémaque a trouvé des imitateurs
„ malgré ce qu'en dit Mr. de V. (b). Il y a
„ Sethos, Néoptolème, Pyrrhus, les voyages
„ de Cyrus.” Mr. de V. m'a fait grace de sa
réplique.

12.) „ Il est singulier qu'un esprit fort dé-
„ prime par tout les défenseurs de la liberté de
„ l'univers, sans lesquels il n'y auroit plus
„ d'idée de cette liberté dans le sein de l'Eglise
„ romaine. Il est incompréhensible que Mr.
„ de V. ait accusé la Religion protestante de
„ rendre les peuples mutins, & de les remplir
„ de haine contre la Monarchie (c). Un peu-
„ ple qui n'a au-dessus de lui que son Roi, ne
„ sera-t-il pas plus fidèle, qu'un autre qui a
„ côté du Roi & fort souvent au-dessus du
„ Roi, a à respecter un Prêtre qui s'arroe le
„ pouvoir de détrôner le Roi?” Il vaut mieux,
dit Mr. de V. recevoir cent bulles erronées,
que de s'exposer à une guerre civile (d). Une
turlupinade lui sert ici de réponse. Tout hom-
me qui a une maison à bruler, aimera mieux
recevoir les cent bulles, que de s'exposer à
lais-

(b) Tom. II. p. 178.

(c) Pag. 222.

(d) Tom. II. pag. 259.

laisser bruler la sienne, dit-il. Le sujet est sérieux, il mérite une réflexion. Un Athée n'a garde de s'opposer aux Puissances. Il plie le genou avec une complaisance égale devant une tablette de Confucius, & devant une image de St. François-Xavier. Il fera la cour au Prêtre, qu'il regarde comme un imposteur habile, parce que ce Prêtre peut lui nuire, & qu'il peut seconder sa fortune. Cet Athée recevra les cent bulles, fussent-elles répugner au sens commun. Il s'est donné une dispense générale de ne rien croire dans le cœur de ce que sa bouche avouë, pourquoi seroit-il avare d'un hommage qui lui coute si peu ? Il n'en est pas tout-à-fait de même d'un Chrétien. Quand un Antonin lui ordonnoit de bruler de l'encens à l'honneur de l'Empereur, quand on convoit même jusqu'à n'en exiger qu'une attestation d'en avoir brûlé, & que cette attestation se donnoit à bon marché, le Chrétien résistoit à cet édit, il aimoit mieux périr que de sacrifier pour un Empereur pour lequel il prioit tous les jours. Quand on a exigé des Protestans des cérémonies qu'ils croient idolatriques, quand on leur a ôté les moyens qu'ils croient nécessaires au salut, ils ont préféré les chaînes & le feu à une soumission hypocrite, que l'auteur de leur religion a bien expressément défendue ; ils n'ont pas eu honte de son nom, dans la crainte qu'il ne rougit d'eux à son tour. Ils se sont laissés bruler, étrangler, massacrer, par troupes & par milliers. Ils ont agi conséquemment, ils ont préféré le moindre mal, celui de perdre une vie,

vie, qu'ils n'auroient pu conserver en trahissant la vérité, pour ne pas s'exposer à une éternité malheureuse. Est-ce après cela à eux, qu'on a massacrés en Irlande, à la Valteline, à Albi, à Mérindole, & dans toute la France, qu'on a brûlés à Paris, à Smithfield, à Seville, qu'on a dragonnés & roués en France, est-ce à eux, qu'il faut reprocher les violences d'une Eglise persécutrice, & Mr. de V. ne jouë-t-il pas exactement le rôle du Loup, qui fait trouver ses propres crimes dans l'agneau? Toutes les fois qu'on a laissé les Protestans sous une médiocrité de persécution, ils ont été soumis, & aucune sédition n'a troublé la paix de l'Etat: la Pologne, la France. sous Louis XIV. les Protestans de l'Autriche ont fourni l'exemple. Ils n'ont point d'auteur qui ordonne de massacrer les Rois hérétiques, ou qui défende d'être fidèle aux engagemens qu'on contracte avec les ennemis de l'Eglise.

13.) „ On n'a fait aucun tort aux Jésuites de
 „ leur attribuër les sentimens de Mariana, qu'ils
 „ n'ont jamais desavoués, qu'ils ont soutenus
 „ contre le Parlement, & qu'ils n'ont que trop
 „ bien mis en exécution. Il ne falloit pas
 „ avouër, que le livre de Quesnel est bon (e)
 „ & qu'il y faut chercher le mal pour en trou-
 „ ver, & jeter en même tems un ridicule sur
 „ les Jansénistes, si persécutés & si vertueux.”
 Je me trompe encore, dit Mr. de V. il n'a pas
 pris parti entre les Jésuites & les Jansénistes, il a
 dit

(e) Tom. II. pag. 280.

dit à la vérité de Quesnel qu'il est un opiniâtre, & c'est tout. Mr. de V. parle de mémoire, c'est Arnauld qu'il taxe d'opiniâtreté (f): mais il s'agit de faire voir, qu'il jette du ridicule sur les Jansénistes. Faisons le parler lui-même — — Duverger de Hauzanne (g) ami de Jansénius, homme aussi ardent, qu'écrivain diffus & obscur, vint à Paris; il persuada à quelques jeunes Docteurs & à quelques vieilles femmes — — Les Jansénistes écrivirent tant de lettres (b), on cita tant S. Augustin, on fit agir tant de femmes, qu'après la bulle acceptée il y eut plus de Jansénistes que jamais — — Tout le livre (des Lettres Provinciales) (i) portoit sur un fondement faux. On attribuoit adroitement à toute la Société des opinions extravagantes de quelques Jésuites Espagnols & Flamans, &c. La Duchesse de Longueville (k) étant vieille, comme elle haïssoit la Cour, & qu'il lui falloit de l'intrigue, elle se fit Janséniste — — Tout le chapitre est dans le même goût, & on connoit l'animosité de Mr. de V. contre Pascal. Peut-il prétendre à l'impartialité?

14.) „Castro & Ronciglione n'ont point été rendus au Duc de Parme.” Ils l'ont été, réplique Mr. de V. quoique le Pape les possède

(f) Tom. II. pag. 264.

(g) Tom. II. pag. 262.

(b) Tom. II. pag.

(i) Tom. II. pag. 271. 272.

(k) Pag. 275.

de à présent. Alexandre VII. fut forcé de les rendre pour 100000. écus romains en 1664. Non Monsieur, Alexandre n'y fut point forcé. Il promit à la vérité par le traité de Pise de 1663. de rendre Castro & Ronciglione pour 1629750. écus, que le Duc de Parme rembourseroit à la Chambre apostolique: mais ce traité n'a jamais été exécuté. Alexandre VII. demeura en possession de ces Comtés: ses successeurs l'ont toujours été & le sont encore. En 1688. Louis XIV. s'expliqua (1) dans une déclaration contre le Pape dans ces termes. Je ne prétends pas laisser plus longtems le Duc de Parme, mon allié, dépouillé des Etats de Castro & de Ronciglione. Il ne le rétablit pourtant pas, & en 1724. l'Empereur assura à jamais ces Etats à Benoit XIII. Mr. de Voltaire qui a été Historiographe de France, & qui fait tant de choses, que personne ne peut savoir aussi bien, devroit bien être informé des événemens qui se sont passés à la face de l'univers entier.

15.) „ Il n'est pas exactement vrai que la
 „ maison de Bourbon ait possédé une Monar-
 „ chie plusieurs siècles avant qu'aucune autre
 „ maison moderne fût illustrée. Celle de Ba-
 „ vière est pour le moins aussi ancienne que
 „ celle des Capets; & celle des Guelfes ne lui
 „ cède pas de plusieurs siècles. Mr. de V. n'a
 „ rien répliqué à cette remarque.

16.)

(1) *Corps diplomatique*. Tom. VII. Part. II. pag. 167. *Lancy, Hist. de Louis XIV.* Liv. V. p. 154.

16.) „ Louïs XV. que Mr. de V. dit avoir
 „ été heureux par-tout, & des succès duquel
 „ il n'a excepté que l'Italie, n'a été heureux
 „ que dans les Pais-bas. Les armes de la Fran-
 „ ce n'ont pas été fortunées en Allemagne, &
 „ moins encore sur mer.” Mr. de V. n'aime
 pas pour rien un certain ordre, il me répond
 avec la même équité, que l'on reproche à ces
 habiles gens, que les François ne firent plus de
 campagnes malheureuses en Bohême, depuis
 que Louïs XV. fut à la tête de ses armées.
 C'est là détourner la question à dessein. Je n'ai
 pas parlé de Louïs XV. comme d'un chef d'ar-
 mée, j'en ai parlé comme d'un Monarque, &
 Mr. de V. en avoit parlé de même. Ses ex-
 pressions n'admettent aucun autre sens. *Il fut*
heureux par-tout excepté en Italie. parce qu'il a-
voit contre lui le Roi de Sardaigne, ce sont ses
 propres paroles (m). Mais Louïs XV. n'a
 combattu ce Roi que par ses Généraux, com-
 me il a combattu les Autrichiens en Bohême,
 le Roi d'Angleterre sur le mein, & les flottes
 Angloises au Cap Finisterre.

17.) „ Il ne falloit plus reprocher aux Al-
 „ lemans, qu'ils ne commencent leurs cam-
 „ pagnes qu'au mois d'Août. Kevenhuller
 „ a conquis la Bavière au mois de Janvier &
 „ de Février. Gènes a été assiégé en hy-
 „ ver.” Jamais, dit Mr. de V. l'auteur du
 siècle n'a dit une pareille sottise. Voici l'en-
 droit

(m) Tom. I. pag. 481.

Tom. X. Part. I.

droit où il l'a dit (n). L'Allemagne peut fournir de grandes armées, on les lève, on les assemble, on les paie plus difficilement, elles paroissent plus tard en Campagne, mais la discipline, la patience dans la fatigue, les rendent sur la fin d'une campagne aussi redoutables, que les François le sont au commencement. Observez, s'il vous plaît, que Mr. de V. parle au tems présent.

18.) Je me trompe encore, quand je nie que Morery a écrit le premier Dictionnaire historique. Il est même le premier en toute langue, ce sont les expressions de Mr. de V. Je ne sai pas où je me suis trompé là-dessus, il n'y a pas un mot de Dictionnaire, ni de Morery dans tout mon extrait. Mais si je l'avois dit, je ne me ferois point trompé. Scides & Erienne de Byzance ont parlé de gens illustres, de faits, de villes & d'histoires, quelques siècles avant Morery.

Voilà ma critique finie. Sur 18. articles, où Mr. de V. me dit que je me trompe, il n'y a que celui de Bernier qui demande une discussion. Tous les autres sont à l'abri de la plus fine chicane. Il faudroit tâcher de ne pas se tromper sur tous les points, quand on critique un ouvrage, me dit Mr. AROUET. Que ne pourrois-je pas lui répondre ?

(n) Tom. I. pag. 278.

ARTICLE XI.

ODE sur le Roi de Prusse.

Rois, dites-nous par quel prodige
 Êtes-vous maîtres des humains ?
 Par quel charme, par quel prestige
 Mon sort est-il entre vos mains ?
 Je le vois Autour de ce trône
 Que l'illusion environne,
 Tout trompe, tout séduit les yeux.
 Le peuple ébloui vous adore,
 Tombe à vos pieds & vous implore,
 Vous prenant pour des demi-dieux.

Des mortels dédaignant leur être
 Au mépris de l'humanité,
 Se placent, au grand nom de maître,
 Au rang de la Divinité.
 Leur Cour est un superbe temple,
 Où l'homme aveuglé les contemple.
 L'encens y fume à mille autels.
 L'erreur offrant les sacrifices,
 Y fait adorer ses caprices,
 Par les plus lâches des mortels.

L'erreur des âmes du vulgaire
 Peut nourrir la stupidité :
 Approchons de son sanctuaire
 Le flambeau de la vérité ;
 Otons le bandeau de vos têtes ;
 Voyons de près ce que vous êtes ;
 En quoi différez-vous de nous ?
 Erreur ! O vice détestable !
 Quoi ! l'idole est plus méprisable
 Que ceux qui sont à ses genoux.

Pourquoi dans le tems où nous sommes
 N'est-il donc plus d'égalité ?
 Pourquoi donc les premiers des hommes
 Perdirent-ils leur liberté ?
 Comment leur fut-elle ravie ?
 Pour sauver une indigne vie
 Au joug falloit-il consentir ?
 Qu'attendoient-ils de leur foiblesse ?
 Le prix d'une lâche bassesse ,
 L'esclavage & le repentir.

Sans doute qu'autrefois nos Pères
 En se soumettant à leurs loix,
 Dans les sacrés dépositaires
 De leur puissance & de leurs droits,
 Admirèrent la bienfaisance,
 L'équité jointe à la prudence.
 Mais pourquoi dans les tems passés
 Chercher des Rois dignes de l'être ?
 Aux humains je connois un maître.
 Frédéric regne ; c'est assez.

Ce grand Roi dont le Nord se vante,
 Dont le nom honore les Rois,
 Frédéric : il faut que je chante
 Ce nom admiré tant de fois :
 Vertu, grandeur d'ame, génie
 Forment en lui cette harmonie,
 Dont on admire les accords.
 Grand Roi, mais encore plus grand homme,
 Il est l'ame de son Royaume ;
 Le reste n'en est que le corps.

Ce peuple dont Rome étonnée
 Vantoit les vertus autrefois,
 Dans sa nation fortunée
 Va reparoitre sous ses loix.
 Oui, trop heureuse Germanie,
 Ton sort excite notre envie.

Tous

Tous les dons du ciel sont pour toi.
 Déjà le Savant & le Sage
 A Frédéric vont rendre hommage,
 Admirant l'homme dans un Roi.

Sous lui des beaux arts l'assemblage
 Est le berceau de la vertu.
 Il tire enfin de l'esclavage
 L'esprit sous l'erreur abattu.
 Enfant de la Philosophie,
 Que Berlin soit votre patrie,
 La raison seule y fait la loi.
 Pour la liberté si chérie
 Ne craignez point la tyrannie.
 Un Philosophe en est le Roi.

Le Nord fait quel est son courage;
 Tout y parle de ses exploits.
 Mais quelle raison! . . . A son âge
 L'univers admire ses loix.
 Avec lui règnent la justice,
 La bonté, la haine du vice.
 En lui tout nous montre à la fois
 Du Créateur la double image:
 Il lui ressemble comme Sage,
 Et comme le plus grand des Rois.

Peuples en voyant de tels hommes
 Dites: nous devons obéir.
 Pour être plus que nous ne sommes,
 Rois, il faut les suivre ou rougir.
 C'est en vain que la flatterie
 Vous dit pères de la patrie,
 En vous supposant des vertus.
 Imitiez le parfait modèle,
 Qui joint l'ame de Marc-Aurèle
 Au cœur bienfaisant de Titus.

B*****T.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

Rome.

Les *Pagliabini* ont imprimé en un volume in folio de 2 alph. & 9 feuil. l'ouvrage intitulé: *Josephi Rigantii, primarii in Romana Curia Advocati, postea Episcopi Aprulini, de Protestationibus Apostolicis, tam de numero participantium, quam supra numerum, nec non titularibus, seu non participantibus, Dissertationes posthumæ.* Deux neveux de l'Auteur sont les Editeurs de ces Dissertations, au nombre de douze, qui font honneur à la mémoire de leur oncle.

On a réimprimé chez les mêmes Libraires: *Quaresimale del P. Paolo Segneri, della Compagnia di Gesù, gr. in quarto.* Ce Père est un des Ecrivains italiens dont la diction est la plus pure; aussi le Dictionnaire de la *Crusca* en tire fréquemment des exemples. Mais il n'est pas aussi sensé qu'éloquent; & ses Sermons sont trop chargés de Philosophie péripatéticienne, & d'une érudition superflue.

Milan.

Il y a une dispute entre quelques Savans de ces quartiers sur le véritable but du mariage. Un Membre de la Société arcadienne avoit écrit pour prouver que ce but n'étoit pas la propagation de l'espèce. On vient de lui répondre par un Ecrit intitulé: *De primario Conjugii fine Dissertatio, Adiasori Illicrina.* 10 feuilles in quarto.

Venise.

Voici le titre d'un bon ouvrage d'Eloquence, imprimé chez *Antonio de Castro*, en un volume in quarto, de 2 alph. & 12 feuil. *Della Toscana Eloquenza Dis-*

Disceſſi cento detti in dieci Giornate da dieci nobili Giovani in una Villereccia adimanza, deſcritti dal M. R. Padre Don Salvatore Corticelli Bologneſe, Preſe profeſſo de' Clerici regolari di S. Paolo, e Accademico della Cruſca. Le but principal de cet ouvrage eſt d'examiner ſi ceux qui cultivent aujourd'hui l'Eloquence italienne, doivent ſ'attacher principalement à la langue latine, ou à la langue Toſcane; & l'on décide en faveur de la dernière.

Faënza.

L'Imprimerie de l'Evêché a donné une brochure de 6 feuil. in quarto, qui a pour titre: Jo. Baptiſta Burſerii de *Antibelminſtione argenti ubi facultate, ad Petrum Balanterium Epiſtola.* On y examine, ſ'il eſt auſſi vrai qu'on le croit depuis deux ſiècles, que le viſ-argent ſoit un ſpécifique contre les vers; & on penche pour la négative.

ANGLETERRE.

Londres.

On trouve chez Jean Nourſe: *Le Procès ſous fin, ou l'Histoire de John Bull, publiée ſur un Manuſcrit trouvé dans le Cabinet du fameux Sir Humphroy Polesworth, en l'année 1712. par le Docteur Swift, in octavo. 17 feuilles.* C'eſt une Allégorie critique ſur la Guerre de ſucceſſion au ſujet de la Monarchie d'Eſpagne; & l'auteur y fait paroître le même tour d'eſprit qui règne dans ſes autres Ecrits.

Une ſociété de Libraires a imprimé: *A Supplement to Mr. Chambers's Cyclopædia, or univerſal Dictionary of arts and Sciences. in fol. 2 tomes, qui ſont enſemble 16 alphabets, avec xii. Planches.* Ces additions & corrections ſont deſtinées à conduire à la perfection un ouvrage qui a été fort eſtimé dès ſa publication; & l'on aſſure qu'un ſavant du premier ordre a dirigé ce Supplément.

I 4

Voi.

Voici le troisième tome d'un ouvrage important: *The History of the Popes, from the foundation of the See of Rome to the present Time. By Archibald Bower, Esq. heretofore public Professor of Rhetoric, History and Philosophy, in the Universities of Rome, Fermo and Mezerata, and in the latter place Counsellor of the Inquisition.* in quarto. 3 alph. 16 feuil. Ce volume contient l'espace de 147. ans, depuis l'élection du Pape Boniface IV. en 608. jusqu'à la mort d'Etienne II. en 755.

On a fait une grande & belle Edition en six volumes, in quarto, de toutes les œuvres du feu Docteur Watts, qui avoient été fort bien reçues à mesure qu'elles ont paru séparément: *The Works of the late reverend and learned Isaac Watts, D. D. published by himself, and now collected into six volumes. In which also are inserted the second Part of the Improvement of the mind, an Essay on Education, and some additions to his miscellaneous thoughts in prose and verse: now first published from his manuscripts, and by direction of his will revised and corrected, by David Jennings, D. D. and the late Philip. Doddridge D. D.*

On a réuni d'une manière utile & judicieuse dans l'ouvrage suivant, ce que renfermoit un grand nombre de volumes d'après 30. années d'expérience, sur une méthode qui a sauvé la vie à plusieurs milliers d'hommes, & la beauté à non moins de femmes: *The Analysis of Inoculation, comprizing the history, theory and practice of it, with an occasional consideration of the most remarkable appearance in the small pox, by Joh. Kirckpatrick, M. D.*

F R A N C E.

Paris.

Un des meilleurs Livres qui aient paru depuis longtems, ce sont les *Elémens du Commerce*. La matière.

tière y est traitée avec une profondeur peu commune. Les principaux objets de l'Auteur sont le Commerce en général, la concurrence, l'agriculture, les manufactures, la navigation, les colonies, les assurances, le change, la circulation de l'argent, le crédit; le luxe, & la balance du commerce.

Le même sujet est envisagé, mais sous une face historique dans la *Dissertation sur l'état du Commerce en France sous les Rois de la première & de la seconde race*, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts d'Amiens. Par M. l'Abbé Carlier.

Ceux qui ont goûté les premiers volumes des *Essais sur divers sujets de Littérature & de Morale*, par M. l'Abbé Trublet, seront bien-aisés d'apprendre que le troisième paroît chez Briasson, & qu'il est pour le moins de la même force que les précédens. Les matières qu'il traite sont l'esprit, le génie, le goût, le bonheur, le désir, l'espérance & la jouissance; le plaisir, la mélancolie & le style.

M. l'Abbé Coyer, qui avoit publié divers petits ouvrages, où il avoit frondé avec succès les principaux ridicules du siècle, vient d'en former un Recueil, sous le titre de *Bagatelles morales*. On y trouve l'*Année merveilleuse*, la *Lettre à un Grand*, la *Découverte de l'Ile frivole*, &c.

M. Masson, Trésorier de France, a fait imprimer chez d'Houry, des *Élégies sacrées*, & autres *Poésies*. On y trouve des Odes, des Sonnets, des Ballades, des Epigrammes; tout cela dans ce médiocre qu'Horace a interdit aux Poètes.

Une lecture assez agréable, & dans le goût des bons *Ana*, c'est celle des *Mélanges historiques & philologiques*, par M. Michault, Avocat au Parlement de Dijon, chez Tilliard, 2 tomes, in 12^{mo}. L'un de

ces volumes concernent tout entier la vie & les Ecrits du P. Oudin.

Voici deux Romans. L'un c'est le *Palais du silence*, *Conte philosophique*, en 2. petits tomes, in duod. où il règne de la décence & du sentiment, mais qui est un peu froid. L'autre, ce sont les *Erreurs de l'amour propre*, ou *Mémoires de Milord D****, imités de l'Anglois. Par M. de la Place. 3 tomes in 12. Le succès des Romans que cet Auteur, ou Imitateur, a donné au public, l'engage à fournir cette carrière avec beaucoup de fécondité.

A L L E M A G N E.

Hambourg.

M. le Professeur Reimarus, déjà célèbre par divers autres ouvrages, a donné en un volume in octavo, en allemand, dix *Dissertations sur les principales vérités de la Religion naturelle*, où il combat avec succès ce déluge d'Ecrits libertins dont on est depuis si longtems inondé.

Dresde.

Le Libraire Walter a donné une Edition de la *Philosophie du bon sens*, du Marquis d'Argens, qui est la huitième, en deux tomes in octavo, qui font ensemble 2 alph. & 21 feuilles. L'Auteur a fait beaucoup d'additions & d'améliorations à cet ouvrage, qui a toujours été fort goûté.

Strasbourg.

Ceux qui ont lu le bel ouvrage de Mr. Schœpflin, intitulé *Alsatia illustrata*, peuvent y joindre un volume de 19 feuil. in quarto, qui vient de paraître sous le titre de: Jo. Danielis Schœpflini, *Confil. Regii & Franciæ Historiographi, Vindiciæ Celtæ*. Le savant Auteur prétend que les Celtes étoient

étoient Gaulots, & que cette dénomination ne s'étend point aux Germains.

Leipzig.

Les héritiers Lanckisch ont imprimé : *Historia Consecrationis Græcorum Latinorumque, de Transubstantiatione in sacra Historia Sacramenta. Auctore Joanne Rudolpho Kießlingio, S. S. Theol. Doct. & Prof. publico ordinario. 1 alph. & 9 feuil. in octavo.* L'érudition de l'Auteur est connue; & il en a fait un excellent usage dans ce beau Traité.

Marbourg.

On trouve beaucoup de solidité & de force de raisonnement dans le Livre intitulé : *Possibilitas & certitudo resurrectionis mortuorum ex principiis rationis excitata, methodo mathematicorum demonstrata, cum præfatione S. R. D. Israël. Gottlob Canzii, Prof. Theol. Publ. Ordin. Cel. & Ill. Seminarii Theol. Tübing. Superattendentis Opt. Mer. recitata à M. Jo. Dan. Mullero, Ecclef. Allend. ad Lundam Pastore, & Illust. Societ. Teutonice Goetting. Membro honorario. in octavo, 10 feuilles.*

Nuremberg.

Il y a un siècle écoulé depuis la fondation de l'Académie impériale des Curieux de la Nature; & voici le dixième volume de ses Mémoires : *Acta Physico Medica Academiæ Cæsareæ Leopoldino-Caroline Naturæ Curiosorum, exhibentia ephemérides, sive observationes, historias & experimenta, a celeberrimis Germaniæ & exterarum regionum viris habita, & communicata, singulari studio collecta. Volumen decimum. Accedunt Appendix, & tabula aeneæ XIII. cum Privilegio Sacræ Cæsareæ Majestatis. in quarto, 4 alph. 9 & demi feuilles.*

Genève.

Mr. Vernet si connu par d'autres ouvrages, vient de donner au public *Abrégé d'Histoire universelle.* C'est un très-petit volume; il n'a que 100. pages. Mais

Mais dans sa brièveté il ne laisse pas d'être instructif. C'est un tableau en raccourci, où l'on voit comme d'un coup d'œil la suite des principaux évènements depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Il y règne ce goût exquis, cette netteté, cet esprit philosophique qui caractérisent les autres écrits du même auteur. Chaque fait n'y est, pour ainsi dire, indiqué que par un mot; mais ce mot emporte souvent une réflexion, un jugement, ou du moins les fait naître. Donnons en un exemple ou deux : „ L'Eglise chrétienne „ respire enfin sous *Constantin* qui fait de Constantinople une seconde Rome, & sous ses successeurs qui se montrent également attachés à l'Évangile; si bien que le paganisme s'éteint peu à peu malgré les tentatives de l'Empereur *Julien* „ pour le relever. Mais cette prospérité extérieure fit beaucoup perdre à l'Eglise de sa première pureté. Bientôt on vit s'y introduire des superstitions, des disputes frivoles, & des distinctions trop honorables pour les Evêques des grandes villes; d'où se forma avec le tems un Gouvernement ecclésiastique trop détaché du Gouvernement civil, & qui ne laissa pas d'en prendre la splendeur, de même que la méthode de procéder par voie d'autorité & de contrainte. La vie monastique s'accrédita d'abord par sa régularité édifiante; mais elle s'étendit trop loin & devint aussi sujette à quelques abus.” pag. 32. „ L'extinction de la maison de Charlemagne au delà du Rhin, & l'affoiblissement de la branche qui restoit en France, donna lieu à plusieurs Princes de s'emparer tour à tour de l'Italie, & aux Seigneurs allemands, d'attirer à eux la dignité impériale l'an 912. La Diète des Evêques, Princes & Etats d'Allemagne éliçoit un Roi, qui é-
 „ tant aussi devenu Roi d'Italie, alloit se faire
 „ cou-

„ couronner à Milan & comme Empereur à Ro-
 „ me. Les Papes prirent de là occasion de se fai-
 „ re regarder comme dispensateurs de la Couron-
 „ ne impériale. Ils firent même en sorte que tout
 „ le Clergé de l'Eglise latine relevât d'eux unique-
 „ ment, que ce Clergé acquit des biens & des pri-
 „ vilèges excessifs, & qu'il fut assujetti comme les
 „ Moines au célibat. Les brouilleries des Papes
 „ avec les Patriarches de Constantinople les em-
 „ pêchèrent d'étendre leur autorité sur l'Eglise
 „ grèque & sur celles qui en dépendoient. La di-
 „ vision alla même jusqu'à former un schisme qui
 „ dure encore. Ces vastes prétensions des Ponti-
 „ fes romains nées dans un siècle où l'Europe é-
 „ toit replongée dans la barbarie, ne s'établirent
 „ pourtant pas sans peine; il fallut lutter contre
 „ les trois *Ostons* & contre *Henri IV.* Empereurs
 „ d'Allemagne & Rois d'Italie. Mais enfin la po-
 „ litique de la Cour de Rome prévalut pendant
 „ plusieurs siècles au point de faire regarder le
 „ Pape comme le Père & l'arbitre de tous les
 „ Princes de l'Europe." *pag. 44. & suiv.* Mr.
 Vernet distingue l'Histoire en ancienne, moyenne
 & moderne. L'ancienne comprend sept périodes,
 dont la première finit au déluge, la seconde à la
 sortie d'Egypte, la troisième à la fondation de Ro-
 me, la quatrième à la prise de Babylone par Cy-
 rus, la cinquième à l'entrée d'Alexandre en Asie,
 la sixième à la ruine de Carthage, & la septième à
 la naissance de JÉSUS-CHRIST. L'Histoire
 moyenne se divise en 5. périodes. La première
 va jusqu'à l'an 312. où Constantin embrassa la foi,
 la seconde à la chute de l'Empire d'occident en
 476. la troisième au rétablissement de cet Empire
 par Charlemagne en 800. la quatrième à la pré-
 mière Croisade en 1097. & la cinquième à l'an
 1400. où Mr. Vernet fait commencer l'Histoire
 mo-

moderne. Celle-ci n'a que trois périodes. La première commence à l'année que nous venons de marquer, la seconde à l'élection de Charles V. pour Empereur en 1519. & la troisième au commencement du règne de Louis XIV.

H O L L A N D E.

Amsterdam.

Mr. ARNTZENIUS a fait imprimer chez le Libraire SCHOUTEN, une nouvelle édition du Livre suivant. DIONYSII CATONIS *Disficha de moribus ad filium, cum notis integris SCALIGERI, BARTHII, DAUMII; Scholiis atque animadversionibus selectis ERASMI, OPITII, WACHII, & Metaphrasi græca PLANUDIS & SCALIGERI. Quibus accedunt BOXHORNII Dissertatio, & HENRICI CANNEGIERI rescripta BOXHORNIO de Catone; nec non JOAN. HILD. WITHORII Dissertationes binæ de Distichorum Auctore, & vera illorum lectio. Recensuit, suasque adnotationes addidit OTTO ARNTZENIUS. Editio altera auctior & emendatior, in octavo. Cette édition est à tous égards très-bien exécutée. Ceux qui cultivent la belle Littérature recevront avec plaisir toutes les additions dont Mr. Arntzenius l'a ornée, & dont la Préface nous fait un exposé.*

PIERRE HUMBERT & FILS, Libraires, offrent pendant le cours de cette année à 20 flor. de holl. la *Bibliothèque germanique ou Histoire Littéraire de l'Allemagne, de la Suisse & des Pays du Nord*, in octavo. 50 vol. compl. les volumes séparés à 6 sous.

De même à 3 flor. de holl. J. CLERICI *Harmonia Evangelica, Gr. Lat. in folio* 1700.

Ils viennent de publier HERBERT *Dissertatio Medica de Caffara, Amara Surinamensis radice*, in quarto. le prix en est 6 sous.

On

On nous a annoncé de *Londras* un ouvrage que l'on dit être très-curieux & très-philosophique. Le titre en est *Essai de Psychologie ou Considérations sur l'Âme, l'Habitude, & l'Éducation: auxquelles l'on a ajouté des Principes philosophiques sur la Cause Première & sur son Effet.* 1 vol. in-12. d'environ 300. pages; beau papier & belle impression.

Rotterdam.

On a publié ici une traduction hollandoise des *Mémoires du Comte d'Avaux*. Peut-être n'aurait-on pas mal fait d'y avoir ajouté des Commentaires.

La Haie.

SCHREURLER le jeune vient de nous donner le Programme pour une très-belle édition des *Elémens d'Euclide*, contenant les six premiers Livres avec le onzième & le douzième; augmentés des *Elémens de Trigonométrie & de Géométrie pratique*. C'est Mr. HENZI, qui les a travaillés sous les yeux de Mr. Koenig. Cette édition sera préférable par plus d'un endroit à cette multitude d'*Euclides*, dont on a inondé le Public, & qui pour la plupart n'ont servi qu'à prouver que ceux qui les publioient n'entendoient pas le Géomètre grec. Nous n'en pouvons détailler les avantages: on s'en formera une idée par le Programme & l'Echantillon, qui y a été ajouté.

Le Libraire V. DAALEN continue l'impression des *Sottises du Temps*; ceux qui ont du temps à donner à des sottises y en trouveront par fois d'assez amusantes.

Laiide.

ELIE LUZAC, fils, vient de mettre en vente une nouvelle édition d'un ouvrage, qu'on ne peut assez recommander à ceux qui cultivent la belle Littérature: c'est celui que Mr. BATTEUX a publié sous le titre de *Principes de Littérature*. Le Libraire a eu soin de l'imprimer très-proprement en
4 vol.

144 NOUVELLES LITTERAIRES.

4 vol. in 12. dont le premier contient les *Beaux Arts réduits à un même Principe*; & les trois autres le *Cours de Belles Lettres*.

Le même Libraire nous a donné un nouvel ouvrage de Mr. KLEIN, dont l'habileté est assez connuë chez les amateurs de l'Histoire naturelle. Le titre en est *Tentamen Herpetologiae, autore JACOBO THEODORO KLEIN, cum perpetuo Commentario. Accessit J. A. UNZERI observatio de Taniis, latine reddita, cum dubiis circa eandem. in quarto, cum fig.*

Il nous promet dans peu le troisième volume du *Philosophe chrétien*, par Mr. FORMEY; & on se flatte que ce troisième volume ne sera pas moins bien reçu que les deux premiers.

TABLE DES ARTICLES.

I. MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE de SUEDE, pour l'année 1742.	Pag. 3
II. SUPPLEMENT au JOURNAL historique du VOYAGE de l'EQUATEUR, par Mr. DE LA CONDAMINE.	17
III. DICTIONNAIRE des Expressions de PLATON, par TIME'E le SOPHISTE.	30
IV. OEUVRES diverses de POPE.	34
V. ESSAI sur les BIENSEANCES ORATOIRES.	51
VI. ESSAIS historiques sur PARIS, de Mr. de SAINT-FOIX.	70
VII. HISTOIRE de la PATRIE.	
Neuvième Extrait.	80
VIII. HISTOIRE du Comté de NAMUR.	105
IX. DICTIONNAIRE historique portatif, par Mr. LADVOCAT,	116
X. SUITE de la Réponse au Journaliste de Göttingue.	123
XI. ODE sur le ROI de PRUSSE.	131
XII. NOUVELLES LITTERAIRES.	134

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de

SEPTEMB. ET OCTOB.

M D C C L I V.

T O M E X.

DEUXIÈME PARTIE.



GÖTTINGUE & LEIDE,

CHEZ ELIE LUZAC, Fils. Imp.-Libr,

M D C C L I V.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
Cambridge, Mass.

RECEIVED
JAN 10 1901
FROM THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
Cambridge, Mass.

RECEIVED
JAN 10 1901
FROM THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
Cambridge, Mass.

RECEIVED
JAN 10 1901
FROM THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
Cambridge, Mass.



BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de SEPTEMBRE & OCTOBRE

M D C C L I V.

A R T I C L E I.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome quatrième. A Paris. De l'Imprimerie Royale. 1753. in quarto. pp. 544. sans les Lettres préliminaires, qui en ont XVI.

Nous sommes en quelque sorte engagés à rendre compte de ce quatrième Tome, par les Extraits des trois premiers que nous avons inférés dans ce Journal*. C'est un engagement dont nous nous acquittons avec un extrê-

* Voyez les mois de Mars & d'Avril, 1750.
Art. I. Mai & Juin, Art. II. & Sept. & Octob.
Art. I.

Tom. X. Part. II.

K 2

trême plaisir, n'y aiant point de tâche plus agréable que celle de lire & d'examiner des ouvrages aussi bien faits & aussi remplis d'excellentes choses que l'est cette *Histoire naturelle*.

Les retardemens qui ont influé sur la publication de ce quatrième volume, & qui venoient principalement de quelques difficultés que les Théologiens avoient formées contre les précédens, ont eu cet avantage, c'est qu'ils ont engagé M. de Buffon à travailler encore avec plus de soin les matières qu'il traite, & à éviter en particulier cet amour des hypothèses hazardées, ce goût des paradoxes, qui régnoit un peu trop dans ce qu'il avoit déjà donné.

On trouve à la tête de ce volume une Lettre de Mrs. les Députés & Syndic de la Faculté de Théologie à M. de Buffon, suivie des Propositions extraites de son ouvrage, qui avoient paru repréhensibles à cette Faculté. M. de Buffon, en répondant à cette Lettre, fournit les explications nécessaires pour justifier ces Propositions; & tout cela est de part & d'autre dans les bornes de la plus exacte bienséance. Donnons un exemple des Propositions censurées, & de leur défense.

M. de Buffon avoit dit dans un endroit, que *l'existence de notre ame nous est démontrée, ou plutôt que nous ne faisons qu'un, cette existence, & nous*; & dans un autre: que *l'existence de notre corps & des autres objets extérieurs est douteuse pour quiconque raisonne sans préjugé: car cette étendue en longueur, largeur & pro-*
fon-

fondeur, que nous appellons notre corps, & qui semble nous appartenir de si près, qu'est-elle autre chose, sinon un rapport de nos sens? Voici ces propositions rectifiées.

„ Je déclare, dit M. de Buffon, qu'il n'est
 „ pas vrai que l'existence de notre ame & nous
 „ ne soient qu'un, en ce sens que l'homme
 „ soit un être purement spirituel, & non un
 „ composé de corps & d'ame: que l'existence
 „ de notre corps & des autres objets extérieurs
 „ est une vérité certaine, puisque non seule-
 „ ment la foi nous l'apprend, mais encore que
 „ la sagesse & la bonté de Dieu ne nous per-
 „ mettent pas de penser qu'il voulût mettre les
 „ hommes dans une illusion perpétuelle & gé-
 „ nérale; que par cette raison, cette étendue
 „ en longueur, largeur, & profondeur, *notre*
 „ *corps*, n'est pas un simple rapport de nos
 „ sens.”

Ce volume est composé de cinq Discours, ou Mémoires. 1. *Discours sur la nature des Animaux.* 2. *Les Animaux domestiques.* 3. *Le Cheval.* 4. *L'Âne.* 3. *Le Bœuf.* Disons quelque chose de chacune de ces pièces.

La première est d'une grande force. L'Auteur s'y propose d'examiner la nature des animaux, de comparer leur organisation, & d'étudier l'économie animale en général, afin d'en faire des applications particulières, d'en saisir les ressemblances, rapprocher les différences, & de la réunion de ces comparaisons tirer assez de lumières pour distinguer nettement les principaux effets de la mécanique vivante, & nous

conduire à la science importante, dont l'homme même est l'objet.

Après avoir déterminé avec précision l'étendue de ce sujet, qui paroît d'abord immense, l'Auteur commence par rechercher la cause de la supériorité de la nature humaine sur celle des animaux, pour établir, par des preuves claires & solides, le degré précis de l'infériorité de celle-ci, & pour distinguer ce qui n'appartient qu'à l'homme de ce qui lui appartient en commun avec l'animal.

En prenant le cœur pour centre dans la machine animale, on voit que l'homme ressemble parfaitement aux animaux par l'économie de cette partie, & des autres qui en sont voisines: mais plus on s'éloigne de ce centre, plus les différences deviennent considérables, & c'est aux extrémités où elles sont les plus grandes; & lorsque dans ce centre même il se trouve quelque différence, l'animal est alors infiniment plus différent de l'homme, il est, pour ainsi dire, d'une autre nature, & n'a rien de commun avec les espèces d'animaux dont il s'agit ici. Dans la plupart des Insectes, par exemple, l'organisation de cette principale partie de l'économie animale est singulière: au-lieu de cœur & de poumons on y trouve des parties qui servent de même aux fonctions vitales, & que par cette raison l'on a regardé comme analogues à ces viscères, mais qui réellement en sont très-différentes, tant par la structure que par le résultat de leur action: aussi les Insectes diffèrent-ils autant qu'il

qu'il est possible de l'homme & des autres animaux.

Le cerveau & les sens forment une seconde partie essentielle à l'économie animée : le cerveau est le centre de l'enveloppe, comme le cœur est le centre de la partie intérieure de l'animal. C'est cette partie qui donne à toutes les autres parties extérieures le mouvement & l'action, par le moyen de la moëlle, de l'épine & des nerfs, qui n'en font que la prolongation; & de la même façon que le cœur & toute la partie intérieure communiquent avec le cerveau & avec toute l'enveloppe extérieure par les vaisseaux sanguins qui s'y distribuent, le cerveau communique aussi avec le cœur & toute la partie intérieure par les nerfs qui s'y ramifient. L'union paroît intime & réciproque; & quoique ces deux organes aient des fonctions absolument différentes les unes des autres lorsqu'on les considère à part, ils ne peuvent cependant être séparés sans que l'animal périsse à l'instant.

Comme nous sommes par notre nature différens des animaux, l'ame a part à presque tous nos mouvemens, & peut-être à tous; ce qui rend très-difficile la distinction entre les effets de l'action de cette substance spirituelle, & ceux qui sont produits par les seules forces de notre être matériel; nous ne pouvons en juger que par analogie, & en comparant à nos actions les opérations naturelles des animaux; mais comme cette substance spirituelle n'a été accordée qu'à l'homme, & que ce n'est que par elle qu'il pense & qu'il réfléchit; que l'animal est au con-

traire un être purement matériel, qui ne pense, ni ne réfléchit, & qui cependant agit & semble se déterminer, nous ne pouvons pas douter que le principe de la détermination du mouvement ne soit dans l'animal un effet purement mécanique, & absolument dépendant de son organisation.

M. de Buffon conçoit donc que dans l'animal l'action des objets sur les sens en produit une autre sur le cerveau, qu'il regarde comme un sens intérieur & général qui reçoit toutes les impressions que les sens extérieurs lui transmettent. Ce sens interne est non seulement susceptible d'être ébranlé par l'action des sens & des organes extérieurs; mais il est encore par sa nature capable de conserver longtems l'ébranlement que produit cette action; & c'est dans la continuité de cet ébranlement que consiste l'impression, qui est plus ou moins profonde à proportion que cet ébranlement dure plus ou moins de tems.

Dans l'animal le sens intérieur ne diffère des sens extérieurs que par cette propriété qu'a le sens intérieur de conserver les ébranlemens, les impressions qu'il a reçues; cette propriété seule est suffisante pour expliquer toutes les actions des animaux, & nous donner quelque idée de ce qui se passe dans leur intérieur; elle peut aussi servir à démontrer la différence essentielle & infinie qui doit se trouver entre eux & nous, & en même tems à nous faire reconnoître ce que nous avons de commun avec eux.

L'excellence des sens, & la perfection même

me qu'on peut leur donner, n'ont des effets bien sensibles que dans l'animal ; il nous paroît d'autant plus actif & plus intelligent, que ses sens sont meilleurs ou plus perfectionnés. L'homme au contraire n'en est pas plus raisonnable, pas plus spirituel, pour avoir beaucoup exercé son oreille & ses yeux. On ne voit pas que les personnes qui ont le sens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odorat détruit ou insensible, aient moins d'esprit que les autres : preuve évidente qu'il y a quelque chose de plus dans l'homme qu'un sens intérieur animal : celui-ci n'est qu'un organe matériel, semblable à l'organe des sens extérieurs, & qui n'en diffère que parce qu'il a la propriété de conserver les ébranlemens qu'il a reçus : l'ame de l'homme est au contraire un sens supérieur, une substance spirituelle, entièrement différente par son essence & par son action, de la nature des sens extérieurs.

Ce n'est pas qu'on puisse nier pour cela qu'il y ait dans l'homme un sens intérieur matériel, relatif, comme dans l'animal, aux sens extérieurs, l'inspection seule le démontre : la conformité des organes dans l'un & dans l'autre, le cerveau qui est dans l'homme comme dans l'animal, & qui même est d'une plus grande étendue, relativement au volume du corps, suffisent pour assurer dans l'homme l'existence de ce sens intérieur matériel. Mais ce que prétend *M. de Buffon*, c'est que ce sens est infiniment subordonné à l'autre ; la substance spirituelle le commande, elle en détruit, ou en fait naître l'action :

tion : ce sens en un mot qui fait tout dans l'animal , ne fait pas seulement dans l'homme ce que le sens supérieur n'empêche pas : il fait aussi ce que le sens supérieur ordonne. Dans l'animal ce sens est le principe de la détermination du mouvement & de toutes les actions ; dans l'homme ce n'est que le moyen ou la cause seconde.

C'est ici où notre judicieux & profond Philosophe entre dans une discussion digne de lui, pour déterminer ce que ce sens intérieur matériel peut produire. En fixant l'étendue de la sphère de son activité, tout ce qui n'y est pas compris, dépend nécessairement du sens spirituel. Ce n'est qu'après avoir établi des limites certaines entre ces deux puissances qu'on peut reconnoître clairement ce qui appartient à chacune, distinguer aisément ce que les animaux ont de commun avec nous, & ce que nous avons au-dessus d'eux. Nous ne saurions suivre l'Auteur dans cette route, mais voici deux autres endroits, qui pourront faire juger de sa façon d'y marcher.

„ C'est parce que la nature de l'homme est
 „ composée de deux principes opposés, qu'il a
 „ tant de peine à se concilier avec lui-même ;
 „ c'est de là que viennent son inconstance, son
 „ irrésolution, ses ennuis. Les animaux au
 „ contraire, dont la nature est simple, & purement matérielle, ne ressentent, ni combats
 „ intérieurs, ni opposition, ni trouble ; ils n'ont,
 „ ni nos regrets, ni nos remords, ni nos espérances, ni nos craintes.

„ Sé

„ Séparons de nous tout ce qui appartient à
 „ l'ame, ôtons nous l'entendement, l'esprit &
 „ la mémoire, ce qui nous restera, sera la par-
 „ tie matérielle par laquelle nous sommes ani-
 „ maux, nous aurons encore des besoins, des
 „ sensations, des appétits, nous aurons de la
 „ douleur & du plaisir, nous aurons même des
 „ passions; car une passion est-elle autre chose
 „ qu'une sensation plus forte que les autres, & qui
 „ se renouvelle à tout instant? Or nos sensations
 „ pourront se renouveler dans notre sens inté-
 „ rieur matériel: nous aurons donc toutes les
 „ passions, du moins toutes les passions aveu-
 „ gles que l'ame, ce principe de la connoissance,
 „ ne peut, ni produire, ni fomentier. . . .

„ Distinguons dans les passions de l'homme
 „ le physique & le moral, l'un est la cause,
 „ l'autre l'effet. . . .

„ Amour! désir inné! ame de la nature!
 „ principe inépuisable d'existence! puissance
 „ souveraine qui peut tout, & contre laquelle
 „ rien ne peut, par qui tout agit, tout respire,
 „ & tout se renouvelle! divine flamme! germe
 „ de perpétuité que l'Eternel a répandu dans
 „ tout avec le souffle de vie! précieux senti-
 „ ment, qui peux seul amollir les cœurs fero-
 „ ces & glacés, en les pénétrant d'une douce
 „ chaleur! cause première de tout bien, de toute
 „ société, qui réunis sans contrainte, & par tes
 „ seuls attraits, les natures sauvages & dispersées!
 „ source unique & féconde de tout plaisir, de
 „ toute volupté! amour! pourquoi fais-tu l'état
 „ heureux de tous les êtres & le malheur de
 „ l'homme!

„ C'est

„ C'est qu'il n'y a que le physique de cette
 „ passion qui soit bon, c'est que, malgré ce
 „ que peuvent dire les gens épris, le moral
 „ n'en vaut rien. Qu'est-ce en effet que le
 „ moral de l'amour? La vanité; vanité dans le
 „ plaisir de la conquête, erreur qui vient de ce
 „ qu'on en fait trop de cas; vanité dans le dé-
 „ sir de la conserver exclusivement, état mal-
 „ heureux qu'accompagne toujours la jalousie,
 „ petite passion, si basse qu'on voudroit la ca-
 „ cher; vanité dans la manière d'en jouir, qui
 „ fait qu'on ne multiplie que ses gestes & ses
 „ efforts, sans multiplier ses plaisirs; vanité
 „ dans la façon même de la perdre, on veut
 „ rompre le premier; car, si l'on est quitté;
 „ quelle humiliation! & cette humiliation se
 „ tourne en desespoir, lorsqu'on vient à recon-
 „ noître qu'on a été longtems dupe & trompé.
 „ Les animaux ne sont point sujets à toutes
 „ ces misères, ils ne cherchent pas des plaisirs
 „ où il ne peut y en avoir; guidés par le sen-
 „ timent seul, ils ne se trompent jamais dans
 „ leur choix, leurs désirs sont toujours propor-
 „ tionnés à la puissance de jouir, ils sentent
 „ autant qu'ils jouissent, & ne jouissent qu'au-
 „ tant qu'ils sentent; l'homme au contraire, en
 „ voulant inventer des plaisirs, n'a fait que gê-
 „ ner la nature, en voulant se forcer sur le sen-
 „ timent, il ne fait qu'abuser de son être, &
 „ creuser dans son cœur un vuide que rien en-
 „ suite n'est capable de remplir.”

Je ne finirois point, si je me laissois aller au
 plaisir de transcrire tout ce qui pique la curiosi-
 té

té dans ce bel ouvrage : j'inviterai seulement le lecteur à donner son attention au dernier sujet principal qui est traité dans le Discours sur la nature des animaux, c'est ce génie, cette sagacité, cette intelligence, qu'on attribue aux animaux, & sur-tout à quelques espèces, relativement aux ouvrages réguliers qu'elles exécutent. Aux yeux de la plupart des Naturalistes, une ruche est une république, où chaque individu ne travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables; Athènes n'étoit pas mieux conduite, ni mieux policée; plus on observe ce panier de mouches, & plus on découvre de merveilles, un fonds de gouvernement inaltérable, & toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la Patrie, une ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, &c.

Rien n'est plus gratuit, suivant *M. de Buffon*, que cette admiration pour les mouches, & que ces vûes morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime, instinct qu'on leur a nouvellement accordé, par lequel les Abeilles résolvent sans hésiter le problème
da

de bâtir le plus solidement qu'il soit possible dans le moindre espace possible, & avec la plus grande économie possible. Une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un Naturaliste plus de place qu'elle n'en tient dans la Nature; & cette république merveilleuse ne sera jamais, aux yeux de la raison, qu'une foule de petites bêtes qui n'ont d'autre rapport avec nous que celui de nous fournir de la cire & du miel. Qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leurs procédés & leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoses, &c. tous ces objets peuvent occuper le loisir d'un Naturaliste; mais c'est la morale, c'est la théologie de ces Insectes, qu'il ne faut pas prêcher; ce sont les merveilles que les Observateurs y mettent, & sur lesquelles ils se récrient ensuite, comme si elles y étoient en effet, qu'il faut examiner, & réduire, comme le fait ici M. de Buffon, à leur juste valeur.

Après ce premier Discours, on trouve deux Mémoires qui en font une espèce de dépendance; l'un est intitulé, *De la Description des Animaux*, & l'autre, *Exposition des distributions méthodiques des Animaux quadrupèdes*.

On fait dans le premier une remarque essentielle à l'art de décrire les animaux; c'est qu'il faut toujours commencer par leur état de repos, & que c'est le fondement de la description de l'état de mouvement, parce que dans celui-ci on n'apperçoit plus assez distinctement les différentes parties des corps, on n'en voit que le

dé-

déplacement, & on a encore assez de peine à reconnoître la succession des mouvemens & des attitudes. Là-dessus on continuë en disant que les animaux ont leur physionomie comme les hommes, c'est-à-dire, qu'en comparant les principaux traits de leur face avec les traits qui caractérisent les physionomies des hommes, on y trouve une sorte de ressemblance éloignée; & quelque grossière que soit cette ressemblance, elle suffit pour nous rappeler, en voyant la face des animaux, les idées de finesse, ou de stupidité, de douceur ou de féroceité, &c. que nous donnent les physionomies de certains hommes. Les traits qui varient le plus dans les animaux sont ceux qui dépendent de la longueur des mâchoires, & des os du nez, & de la distance des yeux. Ces mêmes traits influent beaucoup sur la physionomie des hommes, aussi a-t-on prétendu que chaque homme avoit une ressemblance particulière avec quelque animal, dont le caractère influoit sur le sien. De telles chimères sont si absurdes qu'on n'en doit rien conclurre, si ce n'est qu'indépendamment de la ressemblance grossière qui est entre la face des animaux & le visage de l'homme, il y a encore une sorte de rapport entre les principaux traits de la physionomie, rapport purement matériel, qui ne suppose dans les animaux que des passions produites par leur instinct & par leur tempérament, & qui peuvent être comparées à celles qui ne dépendent que de la partie animale de l'homme.

Dans l'autre Mémoire, on fait un examen
cri-

critique des différentes méthodes dont on s'est servi depuis Aristote pour faire la distribution des animaux quadrupèdes. Voici un passage qui concerne la méthode de M. *Linnaeus*. Ce célèbre Naturaliste a distingué les quadrupèdes de tous les autres animaux en ce qu'ils ont du poil sur le corps & quatre piés, & en ce que les femelles sont vivipares & ont du lait. Mais ce qui est bien singulier, c'est que l'homme se trouve placé dans le premier genre, immédiatement au dessous de la dénomination générale des quadrupèdes, qui fait le titre de la classe. L'étrange place pour l'homme ! Quelle injuste distribution ! Quelle fausse méthode met l'homme au rang des bêtes à quatre piés. Voici le raisonnement sur lequel elle est fondée. L'homme a du poil sur le corps, & quatre piés, la femme met au monde des enfans vivans, & non pas des œufs, & porte du lait dans ses mamelles : donc l'homme & la femme sont des animaux quadrupèdes. Les hommes & les femmes ont quatre dents incisives dans chaque mâchoire, & les mamelles sur la poitrine : donc les hommes & les femmes doivent être mis dans le même ordre, c'est-à-dire, au même rang avec les singes & les guenons, & avec les mâles & les femelles des animaux appelés paresseux. Voilà des rapports que l'Auteur a singulièrement combinés pour acquérir le droit de se confondre avec tout le genre humain dans la classe des quadrupèdes. Il est manifeste que le Méthodiste oublie ici les caractères essentiels, pour suivre aveuglément les conditions arbitraires de
fa

sa méthode ; car, quoi qu'il en soit des dents, du poil, des mamelles, du lait & du fœtus, il est certain que l'homme, par sa nature, ne doit pas être confondu avec aucune espèce d'animal.

L'Histoire naturelle du Cheval, de l'Ape, & du Bœuf, qui forment le reste de ce volume, sont ce que l'on peut lire de plus agréable & de plus instructif. L'éloquence la plus forte y est heureusement alliée à l'exposé le plus net, & aux discussions les mieux approfondies. M. de Buffon ne néglige aucune des questions curieuses & importantes qui naissent de l'examen de son sujet. Dans l'Histoire du Cheval, par exemple, après avoir remarqué qu'on gagne toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers, & qu'au contraire on perd beaucoup à laisser multiplier ensemble dans un haras des chevaux de même race, parce qu'ils dégénèrent infailliblement & en peu de tems, l'auteur fait une digression sur l'espèce humaine. Le climat, dit-il, & la nourriture n'ont pas d'aussi grandes influences dans les hommes que dans les animaux, & la raison en est sensible ; l'homme se défend mieux que l'animal de l'intempérie du climat, il se loge, il se vêt convenablement aux saisons, sa nourriture est aussi beaucoup plus variée, & par conséquent elle n'influe pas de la même façon sur tous les individus : les défauts ou les excès qui viennent de ces deux causes, & qui sont si constans & si marqués dans les animaux, le sont beaucoup moins dans les hommes ; d'ailleurs, comme il

Tom. X. Part. II.

L

y

Y a eu de fréquentes migrations de peuples, que les nations se sont mêlées, & que beaucoup d'hommes voyagent & se répandent de tous côtés, il n'est pas étonnant que les races humaines paroissent être moins sujettes au climat, & qu'il se trouve des hommes forts, bien faits, & même spirituels dans tous les pays. Cependant on peut croire que par une expérience dont on a perdu toute mémoire, les hommes ont autrefois connu le mal qui resuloit des alliances du même sang, puisque chez les nations les moins policées, il a rarement été permis au frère d'épouser sa sœur. Cet usage qui est pour nous de droit divin, & qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques, a peut-être été fondé sur l'observation; la politique ne s'étend pas d'une manière si générale & si absolue, à moins qu'elle ne vienne au physique. Mais, si les hommes ont une fois connu par expérience que leur race dégénéroit toutes les fois qu'ils ont voulu la conserver sans mélange dans une même famille, ils auront regardé comme une loi de la nature celle de l'alliance avec des familles étrangères, & se seront tous accordés à ne pas souffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet, l'analogie peut faire présumer que dans la plupart des climats les hommes dégénéreroient, comme les animaux, après un certain nombre de générations.

Dans l'Histoire naturelle de l'Ane, la dégénération est envisagée sous un autre point de vue, & traitée dans toute son étendue. C'est pour résoudre la question; si l'âne & le cheval vien-

viennent de la même souche, s'ils sont de la même famille; ou bien, s'ils ne sont pas & n'ont pas toujours été des animaux différens? La généralité, la difficulté, les conséquences de cette question, la rendent une des plus épineuses qu'il y ait en physique; elle tient à la production des Êtres de plus près qu'aucune autre. Si dans l'immense variété que nous présentent tous les Êtres animés qui peuplent l'univers, nous choisissons un animal, ou même le corps de l'homme, pour servir de base à nos connoissances, & y rapporter, par la voie de la comparaison; les autres Êtres organisés, nous trouverons que, quoique tous ces Êtres existent solitairement, & que tous varient par des différences graduées à l'infini, il existe en même tems un dessein primitif & général, qu'on peut suivre très-loin, & dont les dégradations sont bien plus lentes que celles des figures & des autres rapports apparens. La ressemblance cachée, beaucoup plus merveilleuse que les différences apparentes, semble indiquer qu'en créant les animaux, l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, & la varier en même tems de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également, & la magnificence de l'exécution, & la simplicité du dessein.

Mais cette idée ne favorise point l'hypothèse des *familles* que les Naturalistes établissent si légèrement dans les animaux & dans les végétaux, & dont les conséquences mèneraient à réduire le produit immédiat de la création à un nombre d'individus aussi petit que l'on voudroit.

droit. S'il étoit vrai, par exemple, que l'âne ne fût qu'un cheval dégénéré, il n'y auroit plus de bornes à la puissance de la Nature, & l'on n'auroit pas tort de supposer que d'un seul Etre elle a sçu tirer avec le tems tous les autres Etres organisés.

Aussi ces *familles* sont-elles notre ouvrage, nous ne les avons faites que pour le soulagement de notre esprit; que s'il ne peut comprendre la suite réelle de tous les Etres, c'est notre faute, & non pas celle de la Nature, qui ne connoit point ces prétendûes familles, & ne contient en effet que des individus.

Un individu est un Etre à part, isolé, détaché, & qui n'a rien de commun avec les autres Etres, sinon qu'il leur ressemble, ou bien qu'il en diffère: tous les individus semblables qui existent sur la surface de la terre, sont regardés comme composant l'espèce de ces individus qui la constituënt; car un Etre qui dureroit toujours ne feroit pas une espèce, non plus qu'un million d'Etres semblables qui dureroient aussi toujours. L'espèce est donc un mot abstrait & général, dont la chose n'existe qu'en considérant la Nature dans la succession des tems, & dans la destruction constante, & le renouvellement tout aussi constant des Etres: c'est en comparant la Nature d'aujourd'hui à celle des autres tems, & les individus actuels aux individus passés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle espèce, & la comparaison du nombre, ou la ressemblance des individus n'est qu'accessoire, & souvent indépendante de la

la première. Car l'âne ressemble au cheval plus que le barbet au lévrier, & cependant le barbet & le lévrier ne font qu'une même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres, au lieu que le cheval & l'âne sont certainement de différentes espèces, puisqu'ils ne produisent ensemble que des individus viciés & infconds.

C'est donc dans la diversité caractéristique des espèces que les intervalles des nuances de la Nature sont le plus sensibles & le mieux marqués; on pourroit même dire que ces intervalles entre les espèces sont les plus égaux & les moins variables de tous, puisqu'on peut toujours tirer une ligne de séparation entre deux espèces, c'est-à-dire, entre deux successions d'individus qui se reproduisent & ne peuvent se mêler, comme l'on peut aussi réunir en une seule espèce deux successions d'individus qui se reproduisent en se mêlant. Ce point est le plus fixe que nous aïons en Histoire naturelle, toutes les autres ressemblances & toutes les autres différences que l'on pourroit saisir dans la comparaison des Etres, ne seroient, ni si constantes, ni si réelles, ni si certaines. Ces intervalles sont aussi les seules lignes de séparation que l'on trouve dans cette Histoire naturelle. On n'y a pas divisé les Etres autrement qu'ils le sont en effet, chaque espèce, chaque succession d'individus, qui se reproduisent & ne peuvent se mêler, est considérée à part & traitée séparément; & l'on ne se sert des *familles*, des *genres*,
L 3 res,

res, des ordres, & des classes, pas plus que ne s'en sert la Nature.

Pour en revenir à la dégénération des animaux, les diverses variations que la Nature met dans l'espèce humaine peuvent y répandre du jour, & confirmer en même tems le principe qui vient d'être posé. Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur, du double au simple par la hauteur de la taille, la grosseur, la légèreté, la force, &c. du tout au rien pour l'esprit; mais cette dernière qualité n'appartenant point à la matière, ne doit point être considérée ici; les autres sont les variations ordinaires de la Nature qui viennent de l'influence du climat & de la nourriture; mais ces différences de couleur & de dimension dans la taille n'empêchent pas que le Nègre & le Blanc, le Lapon & le Patagon, le Géant & le Nain, ne produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes se reproduire, & que par conséquent ces hommes si différens en apparence, ne soient tous d'une seule & même espèce, puisque cette reproduction constante est ce qui constituë l'espèce. Après ces variations générales il y en a d'autres qui sont plus particulières, & qui ne laissent pas de se perpétuer, comme les énormes jambes des hommes qu'on appelle *de la race de S. Thomas* dans l'île de Ceylon, les yeux rouges & les cheveux blancs des *Dariens* & des *Cbacrelas*, les six doigts aux mains & aux piés dans certaines familles, dont *M. de Maupertuis* parle dans ses Lettres, où l'on trouve plusieurs idées philosophiques très-élevées

vées sur la génération, &c. Ces variétés singulières sont des excès, ou des défauts accidentels, qui, s'étant d'abord trouvés dans quelques individus, se sont ensuite propagés de race en race, comme les autres vices & maladies héréditaires; mais ces différences, quoique constantes, ne doivent être regardées que comme des variétés individuelles, qui ne séparent pas ces individus de leur espèce. Voilà jusqu'où s'étendent les erreurs de la Nature, voilà les plus grandes limites de ses variétés dans l'homme; & s'il y a des individus qui dégénèrent encore davantage, ces individus ne reproduisent rien, n'altèrent, ni la constance, ni l'unité de l'espèce.

Quoiqu'on ne puisse donc pas démontrer que la production d'une espèce par la dégénération soit une chose impossible à la Nature, le nombre des probabilités contraires est si énorme, que philosophiquement on n'en peut guères douter; car, si quelque espèce a été produite par la dégénération d'une autre, si l'espèce de l'âne vient de l'espèce du cheval, cela n'a pu se faire que successivement & par nuances; il y auroit eu entre le cheval & l'âne un grand nombre d'animaux intermédiaires, dont les premiers se feroient peu-à-peu éloignés de la nature du cheval, & les derniers se feroient approchés peu-à-peu de celle de l'âne; & pourquoi ne verrions-nous pas aujourd'hui les représentans, les descendans de ces espèces intermédiaires? Pourquoi n'en est-il demeuré que les deux extrêmes?

„ L'âne, conclut *M. de Buffon*, est donc
„ un âne, & n'est point un cheval dégénéré,
„ un cheval à queue nue; il n'est, ni étranger,
„ ni intrus, ni bâtard; il a comme tous les au-
„ tres animaux, sa famille, son espèce, & son
„ rang; son sang est pur, & quoique sa nobles-
„ se soit moins illustre, elle est tout aussi
„ bonne, tout aussi ancienne que celle du che-
„ val; pourquoi donc tant de mépris pour cet
„ animal, si bon, si patient, si sobre, si uti-
„ le? Les hommes mépriseroient-ils jusques
„ dans les animaux, ceux qui les servent trop
„ bien & à trop peu de frais? On donne au
„ cheval de l'éducation, on le soigne, on l'in-
„ struit, on l'exerce, tandis que l'âne, aban-
„ donné à la grossièreté du dernier des valets,
„ ou à la malice des enfans, bien loin d'acqué-
„ rir, ne peut que perdre par son éducation,
„ & s'il n'avoit pas un grand fonds de bon-
„ nes qualités, il les perdrait en effet par la
„ manière dont on le traite: il est le jouët, le
„ plastron, le bardeau des rustres, qui le con-
„ duisent le bâton à la main, qui le frappent,
„ le surchargent, l'excèdent, sans précaution,
„ sans ménagement. On ne fait pas attention
„ que l'âne seroit par lui-même, & pour nous,
„ le premier, le plus beau, le mieux fait, le
„ plus distingué des animaux, si dans le mon-
„ de il n'y avoit point de cheval; il est le se-
„ cond, au-lieu d'être le premier, & par cela
„ il semble n'être plus rien: c'est la comparai-
„ son qui le dégrade; on le regarde, on le ju-
„ ge, non pas en lui-même, mais relative-
„ ment

„ ment au cheval ; on oublie qu'il est âne,
 „ qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous
 „ les dons attachés à son espèce, & on ne
 „ pense qu'à la figure & aux qualités du che-
 „ val qui lui manquent, & qu'il ne doit pas
 „ avoir.”

ARTICLE II.

DANIELIS EBERHARDI BARINGII,
 Clavis diplomatica specimina veterum
 scripturarum tradens, alphabeta ni-
 mirum varia medii ævi, compendia
 scribendi, Notariorum veterum si-
 gna perplura, &c. singula tabulis
 æneis expressa. Præmissa est Biblio-
 theca scriptorum rei diplomaticæ. Ite-
 rata hac editione sic ab auctore reco-
 gnita, emendata ac locupletata ut no-
 vum opus videri possit.

c'est-à-dire :

LA CLE' DIPLOMATIQUE, *contenant des
 échantillons des anciennes manières d'écrire,
 savoir des alphabets & des abréviations du
 moyen âge, avec plusieurs seings de Notai-
 res des mêmes tems. Le tout gravé en*

L 5

cui-

cuivre, & précédé d'une Bibliothèque des Auteurs qui ont écrit sur la Diplomatie. Par DANIEL EBERHARD BARING. Ouvrage tellement corrigé & augmenté dans cette seconde édition, qu'il peut passer pour tout nouveau. A Hanovre, chez les héritiers de Nic. Foerster 1754. 1 vol. in quarto, pages 616. sans la préface & la vie de l'Auteur, qui en contiennent 60. & sans la table & les planches.

La première édition de cet ouvrage parut en 1735. & n'en étoit qu'une légère ébauche. Elle ne contenoit que XVI. planches & n'avoit point les importans accompagnemens dont celle-ci est enrichie. Son titre (*) plus modeste & plus convenable à un Essai, n'annonçoit que des abréviations recueillies des diplomes & des chartes. On verra par la notice que nous allons donner des différentes pièces qui entrent dans celle-ci, que le titre de *Clé diplomatique*, sous lequel elle paroît n'est point trompeur. Beaucoup de livres portent le nom de *Clé*. Il y en a pour toutes les sciences. Mais souvent ces *Clés* ressembloit trop à celles des Chambellans des Princes. Elles chargent ceux qui les portent sans leur donner moyen de rien ouvrir.

(*) *Compendia sribendi seu abbreviationes ex diplomatibus atque codicibus membranaceis & chartulariis collectæ.* Hanov.

vir. C'est ce qu'on ne dira pas de celle-ci. Ceux qui sont appelés à étudier les monumens originaux du moyen âge, trouveront ici des secours sûrs qui leur faciliteront extrêmement ce pénible travail. Au moyen des planches dont ce livre est rempli, les écritures anciennes qui au premier coup d'œil paroissent indéchiffrables, deviendront lisibles. Donnons d'abord une idée de ces secours précieux.

XXVII. planches représentent un nombre encore plus grand d'alphabets de différens siècles. Outre quelques-uns très-anciens dont on n'a pu marquer le tems, il y en a du vi. siècle, du viii. & des suivans jusqu'au xiv. Le dernier est du xvi. siècle. Cette suite d'Alphabets forme une Paléographie; où l'on voit d'un coup d'œil les changemens faits de siècle en siècle dans la manière d'écrire. Pour ne point perdre les vuides que laissoient les alphabets dans les planches, on y a mis des abréviations dont on n'a pas fait usage dans l'ample Recueil qui suit.

Ce Recueil comprend XXIV. planches, presque toutes divisées en 3. colonnes. Les XIV. premières contiennent une suite d'abréviations dont on se servoit dans le moyen âge rangées par ordre alphabétique avec leurs explications. Les dix suivantes sont comme le supplément des premières, & présentent de nouvelles abréviations des mêmes tems avec des échantillons d'écriture dont plusieurs sont assez longs. Il y a de ces abréviations & de ces échantillons pris d'anciens monumens en langue allemande.

XVIII.

XVIII. autres planches représentent autant de seings de Notaires des xiv. xv. & xvi. siècles, leurs paraphes, la forme que chacun d'eux donnoit aux lettres, & plusieurs de leurs abréviations. On marque exactement de quels Actes tout cela est pris. Ces paraphes se faisoient avec beaucoup de soin. Ce sont des figures artistement tracées qui représentent des fleurs ou quelque autre chose qui souvent se trouve relative au nom de celui qui s'en sert. Par exemple, un Notaire dont le nom en allemand signifie un brochet, ne manquoit pas d'insérer dans son paraphe la figure de ce poisson, & se félicitoit sans doute d'une allusion aussi spirituelle & aussi heureuse.

La Bibliothèque diplomatique qui précède ces planches, est un ample catalogue des Auteurs qui ont écrit sur les Diplomes, ou qui en ont fait usage en traitant d'autres matières. Non seulement les livres y sont fort exactement désignés; mais de plus il y a souvent des jugemens & des traits curieux sur les livres ou leurs auteurs. Cette Bibliothèque nous paroît fort complète pour les Auteurs allemands. Il n'en est pas de même pour ceux des autres nations. Il y auroit beaucoup à ajouter; & si nous ne craignons de fatiguer nos lecteurs par une suite de titres, nous pourrions indiquer plusieurs Ecrivains, sur-tout Hollandois & François, qui méritoient d'y entrer. Quelquefois quoique rarement, l'Auteur y admet des livres qui n'y appartiennent point du tout. Par exemple, il met entre les Ecrivains diplomatiques des Pais-

Bas

Bas les *Mémoires d'Aubery*, où pourtant il n'est fait mention de rien qui tienne à la Diplomatie. Cette Bibliothèque est d'ailleurs très-judicieusement distribuée. Elle est divisée en VII. Sections. La première contient en 7. chapitres les Auteurs qui ont écrit sur des sujets qui regardent la Diplomatie en général, tels entre autres que l'origine de cette science, la matière & la forme des Diplomes, les sceaux, le comput ecclésiastique du moyen âge. La seconde indique les écrits publiés sur des controverses particulières qui ont quelque Diplôme pour objet. L'Auteur n'articule pas moins de vingt-neuf de ces controverses. Toutes ces guerres, comme il les appelle, se sont élevées en Allemagne. Il dit qu'il y en a eu vingt autres qui ont eu d'autres pays pour champ de bataille; mais il ne les particularise pas. La troisième section regarde les Archives, les Chanceliers, & autres offices relatifs aux Diplomes. La quatrième rapporte les collections de Diplomes & autres anciens actes. La cinquième contient en 43. chapitres les Historiens de toute nation qui ont appuyé ou illustré leurs ouvrages par des Diplomes. La sixième fait passer en revue les Jurisconsultes qui ont puisé dans la même source des lumières pour éclaircir quelque matière de Droit. Enfin la septième rapporte les écrits concernant la Diplomatie qui ont été promis & qu'on n'a point donnés. L'Auteur ajoute à la fin la liste des ouvrages que Mr. Jean Heumann souhaiteroit que l'on composât sur la Diplomatie. Ils sont rangés sous 26. chefs

chefs dont la plupart demanderoient plusieurs gros volumes. Il n'y a guère d'apparence que ces desirs soient jamais remplis; ils sont trop vastes.

Nous n'avons encore touché qu'aux parties de cet ouvrage qui sont énoncées dans le titre, & qui n'occupent pas le tiers du volume. Les autres ont bien aussi leur prix. Et d'abord la préface de l'Auteur est une docte & longue dissertation sur des matières relatives au but de ce livre. Il remarque que le tems qui change tout, change de même la façon d'écrire. Les caractères, la manière de les tracer & de les lier ensemble, les abréviations, la matière sur laquelle on écrit, ont varié selon les siècles; & c'est de ces variations que se tirent les règles les plus certaines pour s'assurer de l'authenticité d'un Diplôme. Les abréviations furent imaginées pour expédier plus vite les écritures qu'on avoit à faire. Souvent une seule lettre désignoit un mot entier. On a de ces abréviations qui sont fort anciennes & qu'on appelle les *Notes de Tyron*, parce qu'on les croit de l'invention de Tyron, affranchi de Cicéron. Senèque l'ancien en augmenta le nombre à ce que soutiennent de savans hommes contre d'autres savans qui le nient. Les Chrétiens rencherirent beaucoup sur cette manière d'écrire par abréviation. Dans les premiers siècles on écrivoit des Psautiers entiers de cette manière. Les Jurisconsultes en abusèrent au point d'obliger Justinien (*) de leur

(*) *Constitut. de concept. Digest. §. 13.*

leur en défendre l'usage. Il ne put pourtant les en corriger entièrement, & ce qui reste de ces notes dans les manuscrits fait, dit notre Auteur, la croix des ignorans. Les abréviations furent sur-tout fort à la mode dans les monastères, où avant l'invention de l'imprimerie la principale occupation étoit de copier les auteurs sacrés & profanes. L'abus en devint extrême au xii. & xiv. siècles. C'est ce qui rend la lecture des écrits de ce tems-là si difficile. De là la source d'une infinité de méprises lorsqu'on a voulu déchiffrer ces monumens. Leibnitz, le clair voyant Leibnitz s'y est trompé tout comme un autre. Dans un endroit d'un des Ecrivains du moyen âge qui composent son grand Recueil (*), il a fait imprimer *Uberti de Saxonia*; cependant notre Auteur s'est convaincu par ses yeux qu'il falloit lire *Uberti de Savogna*. La méprise est importante; on se sert de la leçon de Leibnitz pour établir que la maison de Savoie doit son origine à celle de Saxe. Autre exemple de l'embarras où jettent les abréviations. Dans un Diplôme d'Eric VII. Roi de Danemarck de 1278. il y a un mot qu'Hoffmann a lu *Annam*, Eccard *Katherinam*, un autre savant *Beatam*; notre Auteur assure qu'il faut lire *carissimam*. On rencontre une infinité de pareilles fautes, en comparant les originaux des manuscrits avec les imprimés. L'Auteur fait cette comparaison pour six Diplômes de l'Empereur Otton I. Il les rapporte en entier & mon-

(*) Tom. I. *Scriptor. Rer. Brunswic.* pag. 847.

montre que l'Ecrivain. (*) qui les a mis au jour, les a mal lus & mal copiés. Ces Diplomes au reste sont presque tous des donations faites par ce Prince à des monastères pour le salut de son ame & de quelqu'un de sa famille mort ou vivant (†). Notre Auteur rapporte encore tout du long un Diplome d'Altfrid, Evêque d'Hildesheim de 872. & marque de même les différences de l'imprimé avec le manuscrit. Cette pièce est une concession faite à un monastère de filles à qui le Prélat donne de certaines dîmes, en s'appropriant de certains fonds. Il est si pénétré de la crainte que ses successeurs ne changent quelque chose à ses arrangemens, qu'il s'exhale en menaces contre celui qui s'émanciperait à le faire; il le déclare excommunié. Ses expressions sont curieuses; j'en transcris quelque chose au bas de la page (§). Outre

(*) Fr. Ern. Kettner. antiquit. Quedlinburg.

(†) Pro remedio animæ nostræ, dit l'Empereur, debitorumque nostrorum. Pro anima dilectissimæ conjugis nostræ Edgidis.

(§) Sit abscissus de corpore S. Matris Ecclesiæ, sit segregatus a cætu, exterminatus de terra viventium, sit traditus Satanae in interitum, & manifesta ultio divina hinc in presenti tangat eum, ut sit omnibus in parabolam & exemplum. Et ut firmum semper ac ratum hoc Domini maneat testamentum, propria manu sigillo nostro signavimus in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti, ut funiculus iste sanctæ Trinitatis qui nunquam rumpitur, nulla unquam ratione dissolvatur. Quem quicumque infelix dissolvere contenderit, rudibus inferni ad supplicia æterna sine remedio pertrahatur.

tre les méprises, les Editeurs de Diplomes les ont souvent altéré à dessein. Notre Auteur en trouve un exemple remarquable dans les Annales de Paderborn de Nicolas Schaten. Il produit un Diplome de l'Empereur Conrad II. tiré des Archives de l'Abbaïe de Corvay, & indique les alterations que cet Auteur y a faites. On a souvent convaincu les Moines d'avoir supposé des Diplomes. Plusieurs choses ont contribué à corrompre ces anciens monumens. Lorsqu'ils périssoient de vétusté, on en faisoit des copies qu'on faisoit autentiquer par les Papes, les Evêques & les Princes. Or ces copies étoient souvent fautives par l'ignorance, la négligence, ou l'infidélité de ceux qui les faisoient. La fraude avoit encore un champ plus libre, lorsqu'il s'agissoit de rétablir des Diplomes que les guerres & les incendies avoient détruits. Il étoit aisé après cela de faire confirmer ces Actes que l'on prétendoit n'avoir fait que renouveler.

Entre les sujets qui ont occupé la plume de notre Auteur dans sa préface, il ne faut pas oublier les *Monogrammes*, dont les Rois & les Empereurs se sont longtems servis. C'étoient des abréviations de leurs noms. Ils tenoient lieu de signature. Charlemagne en fit usage parce qu'il écrivoit mal. Une ancienne coutume vouloit que ceux qui ne savoient pas écrire, fissent aux contrats signer leur nom par un autre; mais eux-mêmes ils y marquoient de leur main une croix. On vint dans la suite à tracer les lettres de son nom aux quatre extrémités de cette

Tom. X, Part. II.

M

croix,

croix, de manière que le tout ne sembloit former qu'un caractère. Ce furent les Monogrammes. Quelquefois toutes les lettres d'un nom y entroient, d'autrefois les principales seulement. Notre Auteur donne ceux d'Otton I. & quelques autres. Les Monogrammes furent en usage jusqu'à Frédéric III.

Cette Préface en général fort instructive est accompagnée de longues notes qui trop souvent tiennent très-peu à l'objet principal. Il y a même de ces écarts dans le texte. Ces digressions sont ordinairement pleines d'érudition, mais en prouvant que l'Auteur avoit beaucoup lu, elles font en même tems trop voir, qu'il n'avoit pas autant médité sur le précepte d'Horace: *Nunc dico jam vix debentia dici*. C'est ainsi que lorsqu'il veut justifier le titre qu'il donne à son livre par l'exemple d'autres auteurs, il oublie qu'il n'écrirait pas un catalogue. Il articule une douzaine de livres qui portent le nom de *Clé*. Il en rapporte les titres tout du long & chemin faisant quelque particularité. Par exemple il apprend à ses lecteurs que la *Clé de l'Écriture sainte de Matthias Flaccius* fut imprimée à Bâle en 1567. 1580. 1629.; qu'en 1674. Jean Musæus en donna une édition à Jena, & qu'enfin il en parut une nouvelle à Leipzig en 1695. par les soins de Théodore Suicer. Il remarque de même que la *Clé de la Gémme de Rabbi Eliakim* fut traduite en latin, commentée & publiée à Helmstad en 1697. en un volume *in quarto*, par Christophe-Henri Rittmeyer, & qu'en 1740. elle a été réimprimée à Hanau, jointe à

la

la Clé du Thalmud de Henri-Jacob van Babbuijen : laquelle Clé du Thalmud, composée des écrits des Rabbins, &c. avoit aussi été imprimée autrefois avec une préface, &c. Le même manque de goût règne d'un bout à l'autre dans les notes. Je n'ai pas le courage d'en produire aucun échantillon, & je pense qu'après celui que je viens de rapporter, & qui est du texte, les lecteurs ne m'en sauront pas mauvais gré.

Je passe donc à une Dissertation de notre Auteur sur la lettre C, que l'on trouve à la tête de la plupart des Diplomes depuis Charlemagne jusqu'à Otton IV. Quelquefois cette lettre a sa forme toute simple, d'autrefois elle est ornée de différens traits. Il y a des Diplomes où cette lettre est traversée perpendiculairement par un I & jointe à un X ou à un H. Dans quelques-uns enfin on y voit entrelassées les lettres A & Q. Notre Auteur a fait graver plusieurs commencemens de Diplôme où cette lettre se trouve. Tout cela peut s'expliquer d'une manière assez heureuse. C signifie *Christus* ; l'I qui le traverse souvent, désigne le nom de *Jésus* : H ajoutée quelquefois au C, n'est que pour marquer plus expressément le mot *Christus* : les lettres grecques A & Q qui se trouvent dans quelques Diplomes, font allusion à ce qui est dit dans l'Apocalypse que Jésus-Christ est l'*Alpha* & l'*Omega*. Le X qui se voit quelquefois avec le C, est un peu plus embarrassant. On peut le prendre pour une seconde marque du nom de Christ, il est vrai qu'elle est inutile, une pouvant suffire. Mais on sait que ceux qui pré-

toient leur main à écrire les Diplomes, n'épar-
gnoient pas les traits, ni rien de ce qui pouvoit
passer pour ornement à la tête de ces pièces.
Nous sommes redevables de cette explication à
notre Auteur, parce que c'est des lumières qu'il
nous fournit que nous la tirons. Mais propre-
ment ce n'est point la sienne, qui nous paroît
beaucoup moins naturelle à divers égards, &
qu'à cause de cela nous nous dispensons de rap-
porter. Au reste on ne doit pas plus être éton-
né de trouver le nom de *Cbrist* à la tête d'un
Diplome que d'y lire la formule *in nomine san-
cta & individua Trinitatis*, ou que de voir des
gens aujourd'hui se faire un devoir de piété de
commencer tout ce qu'ils écrivent par les lettres
initiales de ces trois noms *Jésus, Marie, Jo-
seph*.

L'Auteur a rejeté à la fin de tout le volume
un *Diplomatarium miscellum*, ou mélange de
Diplomes, propres à illustrer l'histoire de la
Saxe inférieure. Il y en a 131. dont 14. seu-
lement avoient paru dans la première édition.
Tous les autres voient le jour pour la première
fois. Ils sont les uns en latin, les autres en al-
lemand, la plupart des 14. & 15. siècles, quel-
ques-uns du 13. quelques autres du 16. & un
seul du 17. Ce sont des Concessions accordées
par des Seigneurs, des Evêques, des Chapitres
& des Particuliers, & des Conventions sur tou-
te sorte d'affaires. Recueil précieux sans doute
pour ceux qui s'attachent à l'étude de la Diploma-
tique, mais qui leur seroit bien plus utile si
l'Auteur, par-tout ailleurs trop libéral en no-
tes,

tes, n'eut entièrement négligé d'en mettre ici.

Nous ne nous sommes arrêtés dans ce volume qu'à ce qui est de notre Auteur. Il y a de plus huit Dissertations publiées par d'autres; comme les unes étoient devenues rares, & que d'autres ne se trouvent que dans de grands ouvrages que peu de gens possèdent, Mr. Baring a cru devoir en enrichir son livre. Elles roulent sur les différentes sortes d'écriture, sur les moyens de juger des manuscrits, sur les Notaires, sur la distinction des Diplomes authentiques & supposés, sur la foi qu'on peut ajouter aux Diplomes des Empereurs, sur l'utilité de ces anciens monumens, sur l'usage des Diplomes de Conrad I. sur la preuve par les Diplomes. On voit que ce sont tous des sujets relatifs au but principal de cet ouvrage, & que leur recueil peut être considéré comme une Introduction à la science de la Diplomatie. Les Auteurs de qui le nôtre a emprunté tous ces secours, sont le Père Mabillon, Mrs. Struve, & de Goebel, le Père Papebroch, Mrs. Hertius, Rudimann, Krause, & Waldschmidt. Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail sur aucune de ces pièces; nous finirons en disant un mot de la vie de notre Auteur, qui se trouve aussi dans ce volume écrite par son fils.

Mr. Baring d'une famille originale de Groningue (*), mais établie en Allemagne depuis 1550.

(*) Dans une note on recherche l'étymologie du nom de *Baring*. On la tire du mot *Bar*, qui signifie également un ours & un héros, & de celui de

1550. naquit en 1690. dans l'Evêché d'Hildesheim où son père étoit Pasteur. Il le perdit à 4 ans. Après ses premières études, il résolut de se vouër à la Théologie, & pour préliminaire de cette étude il apprit l'Hébreu, le Chaldaïque, le Syriaque & l'Arabe. Mais par le conseil de ses amis il s'attacha à la Médecine, & soutint une Dispute publique touchant les os du crane. Comme il étoit sans bien, il craignoit que cette profession ne fût pas un moyen assez prompt ni assez sûr de subsister. Il changea encore d'objet d'application; & à la persuasion du fameux Eccard il s'occupa uniquement de la connoissance des livres, des Bibliothèques, & de tout ce qui appartient à l'Histoire littéraire. Eccard devenu Bibliothécaire du Roi d'Angleterre à Hanovre, obtint que Mr. Baring fût aussi attaché à cette Bibliothèque. Ils parcoururent ensemble cet Electorat pour chercher dans les Archives des monumens qui pussent illustrer l'histoire de la maison de Brunswick.

Inge, qui dans l'ancienne langue des Frisons signifioit *enfant, descendans*; & l'on remarque que les noms terminés en *Inge* ou *Inga* sont très-communs dans les Provinces de Frise & de Groningue. Cette étymologie ne manque pas de vraisemblance. Il n'en est pas de même d'une prétension qui donne lieu à une autre note aussi peu nécessaire que la première. On regarde comme des branches de la famille de Baring, toutes les familles de même nom en Allemagne & ailleurs, & même celles de Barington en Angleterre & de Beringhen en France.

wick. Eccard s'étant retiré à Wurtzbourg pour embrasser la Religion romaine en 1723. & son successeur n'étant entré en charge qu'un an & demi après, Mr. Baring fut pendant cet intervalle chargé d'en faire les fonctions. Il se maria en 1728. Devenu veuf il se remaria en 1735. Il a eu 4. fils & 4. filles qui tous lui survivent. Il étoit sujet aux hémorrhoides. A Pâques de 1753. il en fut attaqué très-violentement, & malgré les remèdes le plus sagement administrés, elles l'affoiblirent, l'épuisèrent peu-à-peu, & enfin l'emportèrent le 19. Août suivant. Il a publié d'autres ouvrages que celui dont nous venons de rendre compte, & en a laissé deux en manuscrit.

ARTICLE III.

A VINDICATION of the Histories of the Old and New Testament, Part II. wherein the Mosaic History of the Creation and Deluge is Philosophically explained; the Errors in present Theory of Fides detected and rectified; together with some remarks on the plurality of Worlds. In a series of Letters to a young Nobleman adorned with several cuts. By Dr. ROBERT CLAYTON, Lord Bishop of CLOHER, Fellow of the Royal society and of society

M 4

of

of Antiquaries. Dublin, printed by George Faulkner, in Essex-street MDCCLIV,

c'est-à-dire,

DÉFENSE des Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament, II. Partie, où l'on trouve l'Histoire de la Création & du Déluge, selon le récit qu'en fait Moïse, philosophiquement expliquée, les erreurs de la Théorie reçue sur les Marées découvertes & rectifiées, avec diverses remarques sur la pluralité des Mondes; dans une suite de Lettres adressées à un jeune Seigneur; avec plusieurs figures pour l'éclaircissement du tout. Par le Dr. ROBERT CLAYTON, Evêque de CLOGHER, Membre de la Société Royale & de la Société des Antiquaires. A Dublin, chez George Faulkner MDCCLIV. in 12°. pages 278.

Si l'on étoit encore à savoir que M. l'Evêque de CLOGHER est un de ces Théologiens, dont les connoissances s'étendent à tous les genres de littérature, on n'auroit qu'à jeter les yeux sur cette nouvelle production de sa plume pour en demeurer convaincu. La défense de l'Histoire sainte que le feu Lord Bolingbroke avoit attaquée avec aussi peu de candeur que de force, donne occasion au Prélat de par-
cou-

courir les Cieux & la Terre. Tour à tour critique & naturaliste, il s'élève à une multitude incroyable d'objets, & sa curiosité embrasse en quelque sorte toute la Nature. Mais comme il montre plutôt les choses qu'il ne les approfondit, nous ne pourrons tout au plus qu'indiquer les matières qu'il traite en XV. Lettres, que ce petit volume met sous nos yeux.

Dès la *première Lettre*, après avoir annoncé, que pour satisfaire le jeune Seigneur à qui il écrit, sur l'origine des Coquillages qu'on trouve répandus de tous côtés dans les entrailles de la terre jusqu'au sein des plus hautes montagnes, il entrera dans des discussions qui justifieront le récit que Moïse fait de la Création du monde, & du Déluge, l'Auteur avertit qu'il va suivre la méthode de *Mr. de Buffon*, faire passer en revue les systèmes que d'habiles gens ont déjà hasardé sur ces matières, dire ingénument ce qu'il y désapprouve, & ensuite établir le sien.

En conséquence de ce plan, il examine dans une *première Lettre* les systèmes fameux de *Burnet* & de *Woodward*, auxquels il oppose les difficultés ordinaires, difficultés qu'a si bien fait sentir *Mr. Bertrand* dans ses Mémoires sur la structure intérieure de la Terre (*). La *seconde Lettre* roule sur les systèmes de *Whiston*, & de *Mrs. le Cat* & de *Buffon*. *Mr. l'Evêque de CLOCHER* combat ces derniers par diverses rai-

(*) Biblioth. Impart. Tom. VIII. pag. 336. & suiv.

raisons. 1°. Il trouve contraire à la raison & à l'expérience de dire que le mouvement de la mer ait pu former des montagnes, qu'au contraire il auroit minées & détruites. 2°. Il remarque que ces Messieurs se contredisent en soutenant d'un autre côté, que la mer gagne de plus en plus, & qu'à la fin par son flux & reflux, les montagnes qui couvrent actuellement la Terre seront emportées, jusqu'à ce que la croue de notre globe peu-à-peu usée, s'affaisse, & qu'il retombe sous les eaux d'où il est sorti. 3°. Il observe que cette idée de la dernière catastrophe de la planète que nous habitons est directement opposée à ce qu'affirment Moïse & St. Pierre (*). 4°. Il montre que l'hypothèse de ces Philosophes renverse absolument la vérité de la narration de Moïse sur la manière dont notre Terre a été tirée des eaux en trois jours, & entièrement décorée en six (†). 5°. Enfin il relève fort bien l'abus que trop de gens font de ce qu'avouent les Théologiens, que dans les choses qui ne concernent pas le salut, l'Ecriture parle moins le langage des Philosophes que celui du vulgaire; rien n'est plus vrai, mais rien ne seroit plus faux, plus imple même, que d'en conclurre que le Dieu de vérité a mis affecter l'erreur aux inspirations de son esprit, ou permettant que ses Ministres aient mêlé des faussetés à sa parole.

On croiroit que dans sa *noyenne Lettre* Mr. l'Eve-

(*) Genes. I. 1. 1. & Pierre II. 18-12.

(†) Genes. I. 12, 13, 31,

L'Evêque de CLOGHER va commencer l'explication philosophique de la Création, telle que selon lui Moïse a voulu la faire concevoir. Mais Moïse a écrit : ce mot qui n'auroit pas arrêté le Philosophe arrête le Littérateur. Il disserte sur l'origine de l'art d'écrire, il examine sur quoi, avec quoi, & comment on écrivoit. Et quand cette Lettre érudite est achevée ; il l'allonge d'un *Postscriptum* consacré à repousser quelques traits de Mr. de Voltaire dans une défense de Milord Bolingbroke qu'on lui attribue (†), mais que cet Auteur rougiroit sans doute d'avouer.

Enfin vient la quatrième Lettre, & en voici le précis. Au commencement, c'est-à-dire, quand Dieu commença à créer notre globe, il créa les Cieux & la Terre, la Terre, ou le globe même que nous habitons, avec les Cieux, ou l'atmosphère qui l'environne. Ces matériaux de notre monde, *Whiston* prétend que Dieu les prit d'une comète qu'il changea en planète, *Leibnitz* d'un soleil usé, *Buffon* d'une comète vitrifiée pour s'être trop approchée du soleil. Apparemment que ces Philosophes ne croient pas que Dieu puisse tirer quelque chose du néant, & voilà, remarque le Prélat plus éclairé, où l'imagination entraîne les Savans quand ils se font une fois coëffés d'un système. Cette imagination, dit quelque part Mr. de Buffon, sert volontiers aux dépens de la vérité.

La Terre, ajoute Moïse, étoit sans forme & vuidée,

(†) Bibl. Impart. Tom. IX. pag. 279. & suiv.

de, ce n'étoit encore qu'une masse déserte & stérile. *Et les ténèbres étoient sur la face de l'abîme*; nulle lumière encore n'éclairoit notre globe, que les eaux couvroient. Mais pourquoi les eaux? C'est que suivant les loix de la gravité, les matières les plus pesantes occupoient, par couches, les plans les plus voisins du centre de cette masse, chacune à proportion de sa pesanteur spécifique; & que sur tout cela surnageoient les eaux, environnées de l'air, de l'atmosphère, des Cieux.

Supposé que la main divine eut placé ce vaste corps à une trop grande distance de tout autre corps, pour pouvoir en être attiré, notre globe éternellement immobile seroit à jamais demeuré dans la même situation; mais *l'esprit de Dieu*, un vent de Dieu, un grand vent qui *se mouvoit sur les eaux*, commença à agiter l'abîme qui couvroit le globe, & à *se répandre sur les eaux*.

Et Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut, &c. (*): c'est-à-dire, non seulement qu'il créa le feu dont la matière est répandue par tout l'Univers, & qu'il recueillit cette matière autour de la Terre de la façon que Mr. l'Abbé *Pluche* & d'autres l'entendent, mais cela signifie que Dieu forma le soleil pour échauffer notre globe, & pour y produire l'agréable vicissitude du jour & de la nuit. Non que ce grand luminaire dût pour cela faire le tour de notre Terre, car en ce cas il auroit fallu lui imprimer un mouvement d'une rapidité effroyable,

(*) *Genes. I. 3-5.*

ble, & une direction contraire à toutes les loix du mouvement; mais parce que Dieu imprima dans ce moment à notre globe un mouvement de rotation sur son axe, qui s'exécutant en 24. heures, en tient une partie dans les ténèbres pendant la moitié de ce tems, & la ramène ensuite à la lumière pendant l'autre moitié. C'est ce que notre Auteur explique dans sa *cinquième Lettre*.

La *fixième* traite de l'œuvre du second jour. Dieu y fit l'*étendue* qu'il nomma *Cieux*: c'est-à-dire, (car les Cieux existoient déjà (*),) que Dieu appropria les Cieux à l'usage auquel il les destinoit, savoir à soutenir les vapeurs que les rayons du soleil attiroient des eaux, & qui flottoient dans l'atmosphère où elles composoient les nuées (†); ainsi l'*étendue*, ou les Cieux devinrent capables de *séparer* des eaux de l'abîme, les eaux exaltées dans les airs.

Et comme le mouvement avoit été imprimé à la Terre sur son propre axe, les eaux qui la couvroient, ne purent que s'en ressentir. Emportées par une force centrifuge, & retenues par une force centripète, elles durent se ramasser sous l'Equateur pour y former comme une bande, & y circuler à la plus grande distance du centre qu'il étoit possible. Elles quittèrent donc des deux bouts, ou les poles, & en refluant avec violence sous l'Equateur, elles entraînent avec elle une partie considérable de terrain, ce qui fit prendre à tout le globe une forme nouvelle.

Au-

(*) Genes. I. 1.

(†) Job XXVI. 8.

Au-lieu qu'il étoit d'abord ovale & allongé vers les poles, les poles s'applatirent, l'Equateur s'éleva, la Terre demeura à sec, au Nord & au Sud, & les eaux se rangèrent toutes sous l'Equateur. Telle fut l'origine de la Mer & de la Terre, qui bientôt se couvrit de plantes & d'arbres, ouvrage du troisième jour (*).

Le quatrième jour *Dieu dit qu'il y ait des luminaires* (†), &c. mais déjà, selon notre Auteur, le soleil avoit été formé le premier jour; qu'est-ce donc que Moïse veut dire à présent? Il veut dire, que Dieu fit qu'il y eût deux *grands luminaires* au-lieu d'un, en produisant la lune qui réfléchit la lumière du soleil, & qui par cette clarté d'emprunt tempère les ténèbres de la nuit. Ce que Moïse ajoute des *étoiles* au v. 16. le savant Auteur l'entend de la création des autres planètes, qui avec le soleil & la lune, *servent de signes* pour régler les *saisons*, &c. peut-être même pourroit-on concevoir que ceci a quelque rapport à l'existence des *étoiles fixes*, quand même elles auroient été créées des millions de siècles auparavant, parce que c'est par leur moyen qu'on juge de la route que tiennent les planètes, & des points divers, ainsi que du tems de leurs révolutions périodiques autour du soleil.

Mr. l'Evêque de CLOGHER remarque, touchant les productions du *cinquième jour*, que Moïse y parle plus philosophiquement sur l'origine des animaux & de leurs espèces, qu'Aristote

(*) Genes. I. 9-19. (†) Genes. I. 14-19.

te lui-même, & que plusieurs des modernes. Il n'ajoute rien de particulier sur la formation de l'homme; au *fixième* jour. Le repos du *septième* attire davantage son attention. Persuadé que Dieu eut des raisons secrètes de mettre *six jours* à former notre Terre avec tout le cortège des planètes que notre Soleil éclaire & échauffe, il regarde cette mystérieuse cessation de toute production, non seulement comme le type du repos accordé à la foiblesse humaine, chaque septième jour, de celui des terres qui fut prescrit aux Israélites pour chaque septième année, & du Jubilé de tous les cinquante ans; mais s'élevant plus haut encore, & ne craignant pas les périls que l'on court sur la mer incertaine des conjectures, il donne à considérer, si le repos du septième jour ne doit pas être regardé comme le type du repos qui caractérisera selon lui le *septième milléisme* des années de la durée de notre globe. On sait que depuis longtems M. l'Evêque de CLOUGH s'est expliqué sur ce sujet. Il estime qu'au bout de six mille ans accomplis, à compter depuis la Création, le Messie descendant des Cieux viendra établir sur la Terre un Empire universel, un règne de paix & de repos, qui durera mille ans, & qui verra le parfait accomplissement de tant d'oracles où la gloire du Christ a été si magnifiquement crayonnée (†).

(*La suite dans la Partie prochaine.*)

A. B.

(†) Recherches sur le tems du second avènement du Messie, &c. en forme de Lettre écrite en 1750. &c. A Leide chez Elie Luzac, fils.

ARTICLE IV.

HISTOIRE du Comté de NAMUR.

SECOND EXTRAIT.

Depuis la fin du x. siècle que les François perdirent la souveraineté de Namur, jusques vers la fin du xv. où le *P. de Marne* finit l'Histoire de ce Comté, il fut gouverné par des Souverains de quatre maisons différentes. Notre Auteur donne un Livre de son Histoire à chacune de ces maisons.

Dans le *premier Livre* paroissent les Comtes héréditaires, issus de ce *Berenger* qui étoit Comte de Lomme en 930. & beaufrère du Duc de Lorraine, ainsi que du Comte de Hainaut. Son petit-fils ALBERT, qui passe, comme on l'a dit, pour le premier Comte de Namur indépendant, prit possession de cet Etat en 980. Il faut qu'il tint un rang distingué puisqu'on lui accorda pour épouse Ermengarde, fille de Charles de France, Duc de la Basse-Lorraine, Princesse du sang de Charlemagne, & probablement l'aînée des deux filles, dans lesquelles cette auguste maison s'éteignit. ALBERT n'eut que six successeurs de son sang, savoir ROBERT II. ALBERT II. ALBERT III. GODEFROI & HENRY l'*aveugle*, qui mourut en 1196. âgé de près de cent ans.

L'Histoire de ces Comtes n'est qu'un tissu de guerres, dont la plupart sont assez peu intéressantes. Peu d'événemens y attachent l'attention

tion du Lecteur, d'ailleurs fatiguée par les discussions continuelles, où l'Historien est obligé d'entrer pour concilier les Chroniques de ces tems-là sur les évènements qui se présentent.

LIVRE SECOND. Après la mort de **HENRI l'Aveugle**, qui de sa seconde femme **Agnès de Gueldre**, ne laissa qu'une fille nommée **Ermesinde**, & fiancée au Comte de Champagne, puis mariée à celui de Bar, le païs de Namur changea de maître : par accord & par conquête il passa entre les mains de **Bauduin**, Comte de Flandre & de Hainaut. Il étoit neveu de **HENRI**; il mourut peu avant lui, mais en mourant il laissa le Comté de Namur à son second fils **PHILIPPE**, dit le Noble, à charge de le tenir du Comte de Hainaut, qui en feroit immédiatement hommage à l'Empereur. Par cet arrangement le Comté de Namur devint un fief du Comté de Hainaut, & un arrière fief de l'Empire, ce qui dura jusqu'au règne de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, sous lequel la mouvance à l'égard du Hainaut fut anéantie.

Les maisons de Hainaut & de Courtenay donnèrent six Souverains à Namur, **PHILIPPE**, dit le Noble; **JOLENDE** de Hainaut, femme de Pierre de Courtenay; **PHILIPPE** de Courtenay II. du nom; **HENRI** de Courtenay II. du nom; **MARGUERITE** de Courtenay; & **BAUDUIN** de Courtenay, Empereur de Constantinople, qui en 1263. vendit Namur à Guy de Dampierre ou de Flandre.

La régence de **PHILIPPE** fut mémorable entre autres par le fameux traité de Dinant.

Tom. X. Part. II.

N

con-

conclu le 26. d'Août 1199. entre ce Prince & Thibaut, Comte de Bar & de Luxembourg, traité qui réduisit pour longtems la puissance des Comtes de Namur à des bornes fort étroites, & qui les priva pour toujours des Comtés de la Roche & de Durbuy, unis sans retour au Duché de Luxembourg. Les successeurs de Philippe furent toujours en guerre avec leurs voisins. Le Comté de Namur fut pris & repris plusieurs fois. Quand BAUDUIN le vendit à Guy de Dampierre, Henri, Duc de Luxembourg, en étoit actuellement en possession; aussi les droits de BAUDUIN ne coûtèrent-ils à Guy que vingt mille livres.

Au milieu de toutes ces guerres l'Eglise ne laissa pas de prospérer. Les monastères se multiplièrent ou s'enrichirent. Le P. DE MARNE n'oublie pas d'en informer le Lecteur. Il est de même attentif à faire connoître les usages des tems qu'il décrit. En voici un d'un goût singulier. Dans une guerre que se firent l'Evêque de Liège & le Duc de Brabant l'an 1212. & où ce dernier avoit pillé la capitale du premier, le Prélat excommunia son ennemi: c'étoit l'ordinaire; mais il fit plus: „ Il ordonna
 „ suivant un mauvais usage de ce tems-là, que
 „ dans toutes les Eglises, les reliques des
 „ saints & le crucifix entouré d'épines, se-
 „ roient exposés sur le pavé aussi longtems que
 „ le Duc de Brabant ne feroit pas une satis-
 „ faction convenable à l'Eglise de Liège: après
 „ quoi on fit cesser l'office divin dans tout le
 „ pais.”

Lr

LIVRE TROISIÈME. Pour s'assurer la possession du Comté de Namur qu'occupoit Henri de Luxembourg, GUY I. épousa sa fille Isabelle, à qui le païs que les deux Comtes se disputoient, servit de dot. Presque tout le tems de sa régence, qui fut d'environ trente quatre ans, se consuma en des guerres qui se succéderent les unes aux autres, qui désolèrent la Flandre & le Comté de Namur, & qui perdirent le Comte lui-même. Philippe le Bel retint GUY prisonnier, & il mourut à Compiègne dans sa prison. Cependant il corrigea les Loix de Namur qu'Albert second avoit rédigées en un corps: il régla ce qui appartenoit à la monnoie, il fixa le rang & les appointemens des Officiers de sa Cour. Jamais Prince n'accorda tant de privilèges & ne les fit mieux payer, sur-tout dans les villes de Flandre. Par ce moyen GUY, qui étoit avare, enrichit sa nombreuse famille, & attacha à son service beaucoup de Seigneurs étrangers à qui il faisoit des pensions, connus en ce tems-là sous le nom de *fiefs de bourse*. „ Ces pensions soumettoient ceux à qui on les payoit, „ à l'hommage simple, & en faisoit autant de „ vassaux obligés de servir durant la guerre „ avec plus ou moins de gens armés, à proportion de la somme qu'ils recevoient. Mais „ cette obligation se bornoit au service militaire, sans aucune autre dépendance, & ne duroit même qu'autant qu'elle convenoit aux „ deux parties.”

Guy de Flandre eut sept successeurs de sa maison dans le Comté de Namur, JEAN I. JEAN

II. GUY II. PHILIPPE III. GUILLAUME I. dit *le Riche*, **GUILLAUME II. & JEAN III.** De tous ces Princes, celui qui se rendit le plus illustre par sa valeur & par sa magnificence, fut **GUILLAUME I.** brave, généreux, juste, mais violent & passionné à l'excès pour les divertissemens & les fêtes. Il aggrandit & fortifia Namur. Il fit quelques bons Edits de police, il encouragea le travail des mines, particulièrement de celles de plomb, qui dès le ix. siècle faisoient un article considérable des revenus du païs. **GUILLAUME II.** plus pacifique, ne laissa pas de se distinguer dans la guerre que Jean de Bavière, Evêque de Liège, fut obligé de faire à ses propres sujets revoltés contre lui. On attribue principalement à la valeur de Guillaume, le gain de la bataille d'Othey, qui mit ces rebelles à la raison. **JEAN III.** trahi par le successeur de Jean de Bavière, qui après l'avoir attiré à Huy & jetté en prison, d'où il ne le laissa sortir qu'après qu'il se fut obligé à payer une forte somme; eut la foiblesse de jurer sur les Evangiles au perfide Prélat, qu'il ne diroit jamais ce qui s'étoit passé entre eux. On ne le scut en effet qu'après sa mort par un billet cacheté qu'il laissa. Ne sachant où trouver de l'argent pour payer sa rançon, ainsi que les dettes immenses que la magnificence outrée de son prédécesseur avoit accumulées, il vendit le Comté de Namur au Duc de Bourgogne, qui s'y comporta en Souverain dès ce moment jusques à la mort du Comte **JEAN** arrivée le premier de Mars de l'année 1429. Avec ce Prince

ce

ce finit la maison de Flandre, après avoir possédé le Comté de Namur durant cent soixante six ans. La branche aînée s'étoit éteinte vingt cinq ans auparavant par la mort de Marguérite dite de Mâle, & femme de Philippe le Hardi Duc de Bourgogne. *Jean* III. laissa pourtant un fils naturel de Cécile de Savoie sa parente, nommé *Philippe*, Seigneur de Duy, dont la maison subsiste encore avec éclat dans le Comté de Namur. Elle est partagée en deux branches, à la tête desquelles sont le Vicomte d'Elzée & le Baron de Jonqueret. Le Comte *Jean* auroit épousé sa parente, mais jamais l'Evêque de Liège ne voulut accorder la dispense que demandoit la proximité du sang entre *Jean* & *Cécile*. *Cécile* mourut en couche avant que cette dispense vint de Rome. Le P. DE MARNE a tiré ce fait d'un MS. de bonne main. *Jean* n'étoit pas encore Comte de Namur quand la chose arriva. Avant même que de le devenir il épousa Jeanne d'Abcoude, fille de Sweer sire de Gaesbeeck, & d'Anne, Comtesse de Linange, mais il n'en eut point d'enfans.

LIVRE QUATRIÈME. Ce livre entier est consacré à l'histoire du gouvernement de *PHILIPPE le Bon*, Duc de Bourgogne, commençant à l'an 1429. & finissant à la mort de ce Prince en 1467. Par deux fois les Liégeois provoquèrent *PHILIPPE*, qui en tira une terrible vengeance, & les obligea à le reconnoître, lui & ses successeurs, Ducs de Brabant, *Mambourgs*, ou Administrateurs perpetuels du pais de Liège, sans pouvoir entreprendre ni guerre ni aucune

affaire importante qu'il n'y eût préalablement consenti.

Ici finit l'Histoire du Comté de Namur. L'Auteur y ajoute, comme on l'a dit, en forme d'annales, les évènements principaux qui concernent ce Comté jusqu'à notre tems.

Tout le reste du Livre est employé à des dissertations historiques & critiques sur divers sujets. Les matières y sont plus ou moins discutées avec beaucoup d'ordre, de savoir, de jugement & de vivacité. Cependant, comme peu de nos Lecteurs y prendroient intérêt, nous nous contenterons d'en donner ici les titres : Première dissertation, où l'on examine en quel tems *St. Materne prêcha l'Evangile dans les Gaules.* Seconde dissertation, où l'on examine s'il y a eu des Evêques de Tongres avant *St. Servais*, & si après ce saint, le siège épiscopal des Tongrois a été transféré à *Maestricht.* Essai critique sur la position de différens peuples de la Belgique. Recherches historiques & critiques sur l'ancien Comté de Lomme. Examen critique de la Charte pour la fondation du monastère d'*Hastiers.* Examen de la question, si la *Princesse Gerberge, Comtesse de Louvain*, a été la fille aînée du Duc Charles de France, ou si c'a été *Ermengarde sa sœur, Comtesse de Namur?*

En jettant les yeux sur les privilèges & sur les approbations qui accompagnent cette Histoire, nous voyons que le P. JEAN-BAPTISTE DE MARNE tient un rang distingué parmi les Jésuites de Liège, où il est Confesseur de sa sérénissime Eminence.

A R.

ARTICLE V.

OEUVRES *diverses* DE POPE, &c.

SECOND EXTRAIT.

Il nous reste à rendre compte de la correspondance de Mr. *Pope* avec ses amis, qui remplit les ~~trois~~ derniers volumes de ses Oeuvres. Elle est en général tout-à-fait attachante; & bien des Lecteurs y prendront plus de goût qu'aux ouvrages-mêmes qui ont fait la réputation de cet illustre Auteur. Il s'est peint également dans les uns & dans les autres; on voit par-tout un homme vertueux, sage, ami de l'ordre & de la paix, plein de bienveillance pour ses semblables, revenu de bonne heure de toutes les vanités du siècle, jouissant avec modération des bienfaits de la providence, & plaçant sa véritable félicité où la Raison & la Religion nous assurent de concert qu'elle peut uniquement se trouver. Mais ces sentimens sont exprimés d'une manière si touchante & si naturelle dans la plupart de ses Lettres, qu'on doit en être plus affecté encore que des endroits sublimes, où il les a revêtus de toutes les beautés de la poésie.

Mr. *Pope* aiant commencé à s'illustrer dès l'âge de seize ans, & ses Pastorales l'aiant même placé tout d'un coup au rang des premiers Poètes de son siècle, il a formé d'abord des liaisons de savoir & d'amitié avec les personna-

ges les plus célèbres qui se trouvoient parmi ses compatriotes. Quelques-unes de ses Lettres, écrites dans sa jeunesse, tombèrent entre les mains d'une femme, qui les fit imprimer en 1727. sans son aveu, ni celui de son correspondant. Ce procédé & la crainte d'en éprouver d'autres du même genre, l'engagèrent à retirer autant de Lettres qu'il lui fut possible de ceux qu'il s'imagina en avoir par devers eux quelques-unes. Il vit avec chagrin que le nombre en étoit très-grand ; mais ce nombre fut bientôt diminué par le soin qu'il eut d'en brûler les trois quarts : il épargna le reste, non par préférence pour le tour ou pour la beauté du style, mais uniquement à cause qu'elles conservoient la mémoire de quelques liaisons d'amitié, qui lui furent toujours chères, où qu'elles mettoient dans leur véritable jour divers faits, dont de misérables Ecrivains de ce tems-là prenoient occasion de noircir sa réputation, ou celle de ses amis. Il fit donc transcrire exactement les Originaux, tant de ses propres Lettres, que de celles de ses propres correspondans, & déposa une copie du tout dans la Bibliothèque d'un homme d'un rang distingué, dont il étoit aimé ; afin qu'on pût y avoir recours, en cas qu'on s'avisât de faire revivre de mauvais écrits, ou qu'on publiât encore des Lettres de lui sans son aveu, soit durant sa vie, ou après sa mort.

Le grand nombre de Lettres que l'Auteur avoit détruit, est donc cause qu'il y a dans cette correspondance des vuides que les Editeurs

teurs n'ont pas été en état de remplir. *M. Pope* a d'ailleurs été fort œconome des Lettres de ses amis, jugeant que le respect dû à leur mémoire exigeoit qu'il supprimât particulièrement celles qui étoient le plus en sa faveur. Comme ce n'étoit point à la vanité, mais à l'amitié qu'il destinoit ce monument, il voulut épargner à ses ennemis la mortification de montrer comment de plus habiles & de plus honnêtes gens qu'eux ont pensé sur son compte ; & en même tems mettre à couvert de leur censure ses amis vivans.

Les premières Lettres qui se présentent sont de *Mrs. Pope & Wicherley*, & elles vont depuis l'an 1704. jusqu'en 1710. Le premier n'avoit que seize ans, & le second étoit septuagénaire. On croiroit cependant que celles de *Pope* appartiennent au Vieillard, tant il y a de sens, de gravité, de jugement & de goût ; tandis qu'il règne dans les autres une affectation puérile, une attention perpétuelle à courir après le faux Bel-Esprit, une jalousie enfantine, & une manière très-superficielle de traiter les choses. *Wicherley*, charmé des talens de *Pope*, le pria de revoir ses œuvres, & fut pendant longtems fort satisfait des soins qu'il y apportoit. Mais à la fin cette révision causa du refroidissement entre eux, & finit par une rupture totale de commerce. La dernière Lettre de *M. Pope* est du 2. Mai 1710. *M. Wicherley* vécut encore cinq ans après, c'est-à-dire, jusqu'en Décembre 1715.

On trouve ensuite les Lettres de *M. Pope*,

N 5

&

& de M. *Walsh*, Ecuyer. Celui-ci, qui étoit d'*Abberley* en *Worcestershire*, fleurissoit sous le règne de la Reine Anne. Il composa plusieurs belles pièces en prose & en vers, & fut, au sentiment de Dryden, le meilleur critique anglois de son tems. Ce sage ami encourageoit beaucoup le jeune *Pope*, & avoit accoutumé de lui dire, qu'il lui restoit encore un moyen d'exceller, qui étoit d'écrire *correctement*; que quoique les Anglois eussent divers grands Poètes, ils n'en avoient aucun qui fût correct, & qu'ainsi il lui conseilloit de tourner tous ses efforts de ce côté-là. Leur commerce va depuis 1705. jusqu'à 1707. M. *Walsh* mourut âgé de 49. ans en 1708. c'est-à-dire, un an avant que M. *Pope* publiât son *Essai sur la Critique*, qu'il termine par l'éloge de cet excellent Écrivain.

Les Lettres de M. *Pope* & de H. *Cromwel*, Ecuyer; vont de 1708. à 1711. Il paroît régner beaucoup de confiance entre ces deux amis; & les sujets sur lesquels ils s'entretiennent, sont assez variés. En voici un endroit badin, qui pourra faire juger de la manière de M. *Pope* dans ce genre, qui est assurément un des plus difficiles. „ La perte d'une créature fidèle est „ une vraie perte, quelque méprisable que cette „ créature puisse être d'ailleurs; & si je devois „ donner mon chien en échange pour un pareil „ homme, (il venoit de parler d'un malhonnête „ homme,) je croirois faire tort au pauvre „ animal, qui me suit aussi constamment ici à „ la campagne, qu'il avoit accoutumé de sui-
„ vre

„ vie en ville M. *Wicherley*. Je vous parle
 „ de mon chien , pour éviter la tentation de
 „ traiter un sujet plus mauvais encore , ce que
 „ j'avois quelque disposition à faire. Conti-
 „ nuant donc mon propos sur son chapitre ,
 „ (ce qui m'est aussi permis qu'il l'étoit à *Mon-*
 „ *tagne* de parler de son chat,) *Dic mibi* ,
 „ *quid melius defidiosus agam* ,) je vous dirai
 „ que comme la ressemblance engendre l'af-
 „ fection , mon chien favori est petit , mai-
 „ gre , & pas autrement bien taillé. Il n'est
 „ pas trop épagueul par ses caresses ; mais il a ,
 „ (ce qui vaudroit bien la peine d'être imité,)
 „ une sorte de tendresse muette & fière , qui
 „ se manifeste plutôt quand il me croit ma-
 „ traité par d'autres , que quand nous nous
 „ promenons tranquillement ensemble. Si c'est
 „ le point capital en amitié de se prêter aux
 „ mouvemens & aux inclinations de ses amis ,
 „ j'ose dire qu'il possède cette qualité dans un
 „ degré éminent. Il se couche lorsque je m'as-
 „ siers , & se promène quand je me promène ,
 „ ce qui est plus que bien de bons amis ne se
 „ croiroient en droit d'exiger , témoin notre
 „ promenade , il y a un an , au Parc de St.
 „ James. La fidélité des chiens se trouve im-
 „ mortalisée dans l'Histoire par plus d'exem-
 „ ples que celle des amis : je n'insisterai pas
 „ sur plusieurs de ces exemples , à cause que
 „ la plupart pourroient bien être aussi fabuleux
 „ que ceux de Pylade & d'Oreste. Je dirai
 „ seulement à l'honneur des chiens , que les
 „ deux plus anciens & plus estimables livres
 „ qu'il

„ qu'il y ait , l'un sacré , & l'autre profane ,
 „ savoir l'Ecriture & Homère , nous donnent
 „ les notions les plus avantageuses de ces ani-
 „ maux. Le chien de *Tobie* est d'autant plus
 „ remarquable , qu'il semble n'y avoir eu au-
 „ cune raison d'en faire mention , que l'extrê-
 „ me humanité de l'Auteur du Livre. Ce
 „ qu'Homère raconte d'*Argus* , chien d'*Ulysse* ,
 „ est , tout bien examiné , fort touchant , &
 „ une preuve convaincante de l'excellent natu-
 „ rel de l'ancien Poète. Ulysse avoit laissé ce
 „ chien à Ithaque , quand il s'embarqua pour
 „ Troie , & le retrouva au bout de vingt ans ;
 „ ce qui , soit dit en passant , est assez possible ,
 „ en dépit des gloses de certains Critiques ,
 „ puisque je me souviens que la mère de mon
 „ petit chien avoit vingt & deux ans , quand
 „ elle mourut. Puisse l'augure être favorable
 „ à ses descendans ! ”

Les *Lettres à différentes Dames* furent im-
 primées pour la plupart sans le consentement
 de l'Auteur , qui , étant fort jeune alors , y
 court trop après l'esprit. Mais il revint bien-
 tôt de cette façon de penser & d'écrire , &
 n'eut rien plus à cœur tout le reste de sa vie
 que de prendre le contrepé. Voici ce qu'il
 dit lui-même là-dessus à une de ses correspon-
 dantes. „ Tout l'agrément , ou l'usage des Let-
 „ tres familières , est de s'entre-témoigner de
 „ l'amitié ; au moins c'est l'idée que je m'en
 „ forme , en qualité d'ennemi mortel de ce
 „ qu'on appelle Lettres d'esprit. De pareilles
 „ Lettres ne doivent point partir de la main
 „ d'un

„ d'un ami , que son goût porte bien davan-
„ tage à agir généreusement qu'à s'étudier à
„ faire l'homme d'esprit. Je vous dirai avec
„ franchise, à propos de cela, que je ne suis
„ nullement content de votre style: il est fort
„ beau , & c'est précisément à cause de cela
„ que je n'en suis point satisfait; & quand vous
„ écririez comme *Voiture*, je ne donnerois
„ pas deux liards pour de telles Lettres , à
„ moins que ce ne fût dans l'intention de les
„ vendre à quelque libraire.”

Il y a des traits dans ces Lettres, dont la délicatesse de la galanterie françoise ne s'accommoderoit pas , & qui présentent en effet des images un peu grossières. Tels sont les deux suivans. „ Si vous me demandez, comment je me porte des eaux, je vous dirai; si bien , que j'ignore comment nous nous accorderions, si j'avois le bonheur d'être seul avec vous, dans quelque lieu solitaire.” Et ailleurs: „ Dieu me le pardonne, dans ce siècle martial, si je pouvois j'acheterois un Régiment à cause de vous, de M^{re}. P. & de quelques autres, que je crains bien ne pour voir jamais mettre à la raison, sans le secours de la violence.” Ces choses-là sont bonnes à faire, mais non pas à dire. Voici encore quelque chose qui ne vaut pas mieux.
„ Je pense vous aimer aussi bien que le Roi
„ Hérode aimoit Hérodias, (quoique je n'aie
„ jamais dansé avec vous,) & vous offrirois
„ avec autant de plaisir mon cœur dans un
„ plat, qu'il fit la tête d'un autre.” Nous laissons

sons la pensée suivante à la décision des Lecteurs : „ Mon cœur n'est pas comme un grand
 „ magasin , qui ne contient que mes propres
 „ marchandises , ou qui n'a des espaces à rem-
 „ plir qu'autant que le pourront l'intérêt &
 „ l'ambition : mais chaque pouce y forme un
 „ logement pour quelque ami , pendant que
 „ votre idée s'y trouve également répandue
 „ par-tout.”

Les Lettres de Mr. *Pope* & du Chevalier *Trumbull* , Secrétaire d'Etat sous Guillaume III. vont depuis 1705. jusqu'en 1716. & sont pleines des marques de l'affection de ce vieux Seigneur pour le jeune Poète , qui avoit soin de lui envoyer ses ouvrages. Elles sont suivies d'une correspondance mêlée , où l'on trouve les noms de M. J. C. Ecuyer , de Milord *Lansdown* , du Général *Antoine Hamilton* , de Mrs. *Steele* , *Addison* , *Congreve* , *Jervas* , des Docteurs *Parnell* , *Merkeley* , *Arbutnot* , de Mr. *Craggs* , Ecuyer , de M. *Ferton* , du Comte *Burlington* , du Duc de *Buckingham* , & du Comte d'*Oxford*. Tout cela est rempli d'une variété agréable & instructive. Les réflexions morales sont sur-tout ce qui m'y paroît le plus intéressant & le plus fortement exprimé. M. *Pope* avoit été valétudinaire dès sa jeunesse ; & cela l'avoit mis dans le goût de moraliser , en particulier sur le mépris du monde & le détachement de la vie. „ La jeunesse , dit-il à M. „ *Steele* , nous conduit au tombeau , tout com- „ me l'âge avancé , mais en ne marquant pas „ si clairement son dessein : elle est comme
 „ un

un ruisseau , qui nourrit une plante sur ses
bords , & la fait fleurir , mais qui emporte
aussi peu-à-peu la terre qui en soutenoit la ra-
cine. Ma jeunesse en a agi plus franchement
avec moi , en me montrant clairement en
plus d'une occasion le risque que je courois ,
& en m'empêchant , (privilège qu'on possè-
de rarement durant les plus belles années de
sa vie ,) d'être ébloui par l'éclat trompeur
du monde. J'ai débuté par où la plupart des
gens finissent , par une pleine conviction de
la vanité de toutes les espèces d'ambition ,
& de l'insuffisance des plaisirs pour nous ren-
dre heureux. Quand quelque infirmité , plus
accablante qu'à l'ordinaire , m'avertit que
mon corps pourra bien m'abandonner dans
peu , je ne m'en embarrasse pas davantage
que cet honnête Irlandois , qui étant dans
son lit pendant l'horrible tempête qu'il a fait
il y a quelques années , répondit à ceux qui
lui disoient que la maison alloit tomber sur
lui : Que me fait la maison ? Je n'en suis que
le locataire. Je pense que le vrai tems de
mourir est quand on n'a point de chagrin ;
& foible à l'excès comme je suis à présent ,
je puis dire en conscience , que je ne suis
point du tout attristé par la pensée , que
bien des gens pour lesquels je n'ai jamais eu
la moindre estime , continueront à jouir des
agréments de ce monde après moi. Quand
je songe quel misérable petit atôme est cha-
que individu de l'espèce humaine comparé
avec l'immensité de la création , je trouve
que

„ que c'est une honte d'avoir la moindre in-
 „ quiétude du départ d'un animal aussi peu
 „ utile que moi. Le lendemain de ma mort,
 „ le soleil se lèvera aussi radieux qu'à l'ordi-
 „ naire, les fleurs auront leur odeur accou-
 „ tumée, les plantes seront d'un beau verd,
 „ on rira de bon cœur, & l'on se mariera
 „ comme si de rien n'étoit. La mémoire de
 „ l'homme, (comme cela est élégamment ex-
 „ primé dans le Livre de la Sapience,) passe
 „ comme le souvenir d'un convive qui ne s'est
 „ arrêté qu'un jour.”

Les Lettres de Mrs. *Pope*, & *Edouard Blount*,
 Ecuyer, qui se trouvent à la tête du cinquiè-
 me Tome, vont depuis l'an 1714. jusqu'à
 1725. Je trouve dans la V. que M. *Pope* écri-
 voit le 10. Février 1714 un passage dont je ne
 puis m'empêcher d'orner encore cet Extrait,
 d'autant plus que c'est le vrai moyen de faire
 connoître de plus en plus le mérite de ces ex-
 cellentes Lettres. „ Je viens de me promener
 „ tout seul au clair de la lune, en faisant des
 „ réflexions sur le caractère passager de tout
 „ ce qu'on appelle *les délices de la vie*; & cet-
 „ te méditation m'a conduit insensiblement à la
 „ considération de ces joies que nous goûte-
 „ rons ci-après dans la compagnie des esprits
 „ dépouillés de l'enveloppe du corps, quand nous
 „ habiterons les régions celestes, & que nous
 „ contemplerons peut-être ce monde d'aussi loin
 „ que nous contemplons présentement ces au-
 „ tres mondes, élevés à une distance aussi pro-
 „ digieuse sur nos têtes. Le contentement que
 „ nous

„ nous goûterons dans cette conversation ; fera
 „ indubitablement d'un genre plus noble , &
 „ aura vraisemblablement sa source dans les
 „ découvertes qu'on s'entrecommuniquera au
 „ sujet de Dieu & de la Nature ; car ce n'est
 „ que dans les connoissances que peut consister
 „ la félicité de l'ame.

„ Le plus grand agrément que la meilleure
 „ Compagnie peut nous procurer ici , consiste
 „ dans de la joie , qui après tout , n'est qu'un
 „ mouvement mêlé de quelque inquiétude dans
 „ l'instant même qu'on le ressent , & immé-
 „ diatement après qu'il a cessé de nous agiter.
 „ Voir ce qu'on appelle *bonne Compagnie* , n'est
 „ qu'une manière un peu plus excusable de
 „ perdre son tems. Il faudroit presque en di-
 „ re autant de la science , de l'étude , & de la
 „ plus grande partie des arts ; & même les re-
 „ cherches les plus profondes touchant notre
 „ état futur , se réduisent à une envie inquiète
 „ & inutile de savoir plutôt que la chose n'est
 „ possible , ce que nous saurons un peu plus tard
 „ sans la moindre peine. Nous ne sommes
 „ que des curieux impertinens relativement à
 „ l'avenir. Ce n'est pas notre affaire de nous
 „ épuiser en conjectures touchant l'état des
 „ ames au sortir de cette vie , mais de nous
 „ appliquer à rendre notre propre état heu-
 „ reux : il n'est pas en notre pouvoir de nous
 „ rendre fort habiles , mais nous pouvons de-
 „ venir vertueux.

„ Puisque je me forme une pareille notion
 „ d'une grande partie de cette haute science
 „ qu'on appelle *Théologie* , vous concevrez ai-
 „ Tom. X. Part. II. O „ 16-

„ sèment le cas que je fais du reste. La poésie
 „ même, qui est mon étude favorite, n'est à
 „ mes yeux que comme ces sonnettes qu'on
 „ attache quelquefois près des oreilles des che-
 „ vaux. Ce n'est point par orgueil, (comme
 „ on pourroit le soupçonner,) que ces pau-
 „ vres animaux, à l'ouïe du son, lèvent de
 „ tems en tems la tête, mais uniquement pour
 „ marcher plus gaiement.”

La correspondance entre Mrs. *Pope* & *Robert Digby* va de 1717. à 1724. Elle est des plus affectueuses; & la dernière Lettre écrite au frère de M. Digby, après la mort de celui-ci arrivée en 1726. achève de montrer combien *Pope* le chérissoit, lui & toute sa famille. Il en donnoit cette idée dans une Lettre précédente du 10. Octobre 1723. „ Je voudrois
 „ partager vos plaisirs & votre compagnie.
 „ Vous n'êtes tous qu'un cœur & qu'une ame,
 „ comme on l'a dit des premiers Chrétiens.
 „ Vous formez en petit le Royaume des Justes
 „ sur la Terre; aucun esprit malin ne vient
 „ troubler votre joie, & vous n'êtes entourés
 „ que d'amis éprouvés & fidèles, qui ont vu de
 „ méchans hommes & de mauvais jours, &
 „ en qui l'amour qu'ils avoient pour la vertu,
 „ a été augmenté par l'horreur qu'ils ont eu
 „ occasion de concevoir pour le vice.”

Le célèbre *Atterbury*, Evêque de Rochester, paroît ensuite sur les rangs depuis 1716. jusqu'à 1723. Ce Prélat témoigne une extrême affection à notre Poète, lequel de son côté fut fort sensible à sa disgrâce, qui commença par être un emprisonnement à la Tour, & finit par un
 exil

exil qui dura jusqu'à sa mort arrivée à Paris, le 15. de Février 1732. *Pope* lui adressoit des consolations, dignes de la noblesse de ses sentimens, & de la supériorité de son génie.

„ Votre esprit, lui dit-il, doit s'élever au-
 „ dessus de ce brouillard, dans lequel le voisi-
 „ nage de la Terre l'avoit tenu plongé si long-
 „ tems : l'occupation & la gloire de votre si-
 „ tuation présente, sont de briller d'un éclat
 „ qui s'élève jusqu'aux Cieux. Souvenez-vous
 „ que ç'a été durant les périodes de disgrâce,
 „ que les flambeaux de l'Antiquité ont été le
 „ plus lumineux ; & qu'ils ont eu le plus de
 „ splendeur, quand ils se sont trouvés dans
 „ quelque retraite, en exil, ou prêts à mou-
 „ rir. De pareilles idées doivent soutenir des
 „ cœurs véritablement grands, tels que le vô-
 „ tre. . . . Je vous assure, Mylord, que je
 „ vous considère comme un esprit parti pour
 „ une autre vie, & qui se trouve déjà sur les
 „ frontières de l'immortalité. Ainsi vos pas-
 „ sions sont d'un genre sublime & épuré ; &
 „ vous ne connoissez plus aucune petite vue
 „ d'intérêt ou d'ambition. Il n'y a rien qui mé-
 „ rite que vous regardiez en arrière : ainsi di-
 „ rigez votre vue en avant, & faites, (la
 „ chose est en votre pouvoir,) que le mon-
 „ de regarde après vous. Prenez garde pour-
 „ tant que ce ne soit pas un regard de pitié,
 „ mais d'estime & d'admiration.”

M. Gay, homme de beaucoup d'esprit, & Au-
 teur de Pièces de Théâtre, dont quelques-unes
 ont eu un succès prodigieux, étoit un des meil-
 leurs amis de *Pope*, & leur commerce a duré

vingt ans, depuis 1712. jusqu'à 1732. Il mourut au mois de Novembre de cette année, dans la maison de la Duchesse de *Queensbury* à Londres, âgé de 46. ans. On trouve les détails de cette mort dans une Lettre de M. *Pope* au Docteur *Swift*, sur l'original de laquelle on a trouvé ces mots singuliers écrits de la propre main de *Swift* sur le dehors de la Lettre: *Reçue le 18. Décembre, mais point lue avant le 20. par un sentiment intérieur de crainte, qui m'annonçoit quelque malheur.* Parmi les Lettres de Mrs. *Pope & Gay*, on trouve quelques autres, dont les plus remarquables sont celles de l'illustre Comte de *Peterborough*, qui sont pleines d'une philosophie morale tout-à-fait judicieuse. Nous voici parvenus à l'une des plus intimes liaisons de *Pope*; c'est celle qu'il entretenait avec *Swift*, depuis 1714. jusqu'à 1757. Il n'y a point de Lecteur à qui les discours familiers & confidens de ces deux célèbres personnages ne doivent plaire. Ceux de *Swift* se ressentent sans cesse de la fougue de son tempérament & de la bizarrerie de son humeur; mais les témoignages constans d'amitié qu'il donne à *Pope* n'en sont que plus démonstratifs. En avançant en âge, *Swift* paroît fort occupé de ses infirmités; & avec cela toujours plein de faillies, & même livré à des écarts de conduite. Mais un tiers qui intervient dans cette liaison, & qui y figure d'une manière distinguée, c'est Mylord *Bolingbroke*. Il y paroît bien grand, & bien aimable. Justifions cette assertion par quelques traits, qui ne déplairont pas aux Lecteurs.

„ Nous

„ Nous avons tous deux fourni notre dixième lustre , dit le Lord au Docteur , dans une Lettre de Bruxelles , du 27. Septembre 1729. & il est plus que tems que nous songions au dernier acte de la pièce. Ma vie en est une sans doute ; mais je ne fais bonnement dans quelle classe la ranger. Ne pourroit-on pas l'appeller une Tragi-Comédie , entre-mêlée de quelques scènes du Théâtre Italien ? Autrefois je pensois de tems en tems à la vieillesse & à la mort , suffisamment pour m'y préparer ; mais pas assez pour anticiper sur des soucis à venir. Les idées que j'écartois alors , s'offrent à présent plus fréquemment à mon esprit , & je jette les yeux en arrière sans regret , & en avant sans frayeur.

„ Je dois vous dire , continuë-t-il , dans une Lettre du 19. Novembre de la même année , que mon ame devenant de jour en jour plus indépendante du monde , & sentant qu'elle acquiert peu-à-peu le pouvoir de se passer des objets extérieurs , les idées d'amitié reviennent plus fréquemment , m'occupent & me raniment. Cela viendrait-il de ce que nous devenons plus tendres quand le moment du grand départ approche ? ou bien faut-il attribuer cet effet à ce que ceux qui doivent vivre ensemble dans une autre Oeconomie , (car *vera amicitia non nisi inter bonos* ,) commencent à sentir plus fortement cette sympathie divine , qui doit être le grand lien de la Société qu'ils vont former ? Il n'y a point d'idée qui me tranquillise autant que celle-là :

„ j'encourage mon imagination à s'y attacher,
 „ & suis extrêmement mortifié, quand une autre
 „ de mes facultés, en me réveillant, fait cesser
 „ un songe aussi agréable, si pourtant c'en est un."

Enfin, (car les bornes d'un Extrait ne me permettent pas de suivre le plaisir que je trou-
 verois à transcrire ces précieux fragmens,) dans
 une Lettre du 29. Mars 1737. Mylord Boling-
 broke s'exprime ainsi : „ Mon cher Doyen,
 „ nous sommes tous deux dans le déclin de la
 „ vie, & cela déjà depuis quelques années :
 „ rendons la descente aussi douce qu'il sera pos-
 „ sible. Garantissons-nous des maux physiques
 „ à force de soins, & par l'usage des moyens
 „ que l'expérience nous a appris être les meil-
 „ leurs. Garantissons-nous du mal moral par le
 „ moyen de la Philosophie. Je ne veux point
 „ de l'alternative que vous proposez (*); mais
 „ nous pouvons, & même, (pourvu que nous
 „ suivions la nature, & que nous écartions les
 „ chimères de l'imagination,) nous devons né-
 „ cessairement devenir d'année en année plus
 „ indifférens pour la vie, & pour les intérêts
 „ d'un système que nous allons quitter. Ce
 „ remède vaut bien mieux que la stupidité.
 „ L'affoiblissement des passions donne des for-
 „ ces à la Philosophie; car les passions peuvent
 „ s'affoiblir, sans que la stupidité vienne offrir
 „ ses services. *Les passions*, dit *Pope* notre
 „ Théo-

(*) Cette alternative se trouve à la fin d'un Lettre
 du Docteur *Swift*, écrite de Dublin le 31. Octobre
 1729. Il faudroit, dit-il, pour mon bonheur, que je
 fusse plus philosophe, ou plus stupide que je ne suis.

„ Théologien, (comme vous le verrez un jour
 „ ou l'autre,) *sont les souffles de la vie*: ne nous
 „ plaignons pas que ces souffles ne dégénèrent
 „ point en tempêtes. Quel tort l'âge nous fait-
 „ il, en subjuguant des ennemis que nous au-
 „ rions dû combattre durant tout le tems de
 „ notre vie? Il est à présent six heures du ma-
 „ tin: je me rappelle le tems, (& je suis bien
 „ aise qu'il soit passé,) que je me couchois à-
 „ peu-près vers cette même heure, rassasié de
 „ plaisirs, ou accablé d'affaires: ma tête étoit
 „ remplie de projets, & mon cœur ne l'étoit
 „ guères moins d'anxiété. Croyez-vous que
 „ ce soit un malheur que je me lève maintenant
 „ à cette même heure, le sang rafraîchi par un
 „ paisible sommeil, & avec une ame tranquil-
 „ le? que non seulement les affaires passées de
 „ la vie, mais même celles qui sont présentes,
 „ se trouvent à mon égard, comme placées à
 „ une certaine distance, desorte que leurs des-
 „ agrémens m'affectent moins? Si les passions
 „ exerçoient encore sur moi leur empire, elles
 „ m'exposeroient à l'attaque, non seulement de
 „ tous ces objets, mais même à celle de quan-
 „ tité de futurs contingens, & la raison me
 „ laisseroit fort mal à mon aise dans la mêlée.”

Le post-script de la même Lettre, étant de M.
 Pope, nous ramène à lui, & nous donne occa-
 sion de parler d'une des choses qui lui font le plus
 d'honneur; c'est le tendre attachement qu'il eut
 pour une digne mère, au service de laquelle on
 peut dire qu'il se consacra, & qu'il vit arriver
 jusqu'à sa 93. année. Voici ce qu'il en disoit à
 son ami Swift. „ C'étoit hier son jour de nais-

„ fance, & le premier jour de sa quatre-vingt
 „ onzième année; sa mémoire à fort baissée, mais
 „ sa vuë & son ouïe sont passablement bonnes;
 „ elle ne dort pas mal, mange sobrement, boit
 „ de l'eau, & récite ses prières; voilà tout. J'ai
 „ bien sujet de rendre graces à Dieu de m'avoir
 „ conservé si longtems une bonne & tendre mè-
 „ re, & de m'avoir imposé, comme exercice,
 „ durant quelques années, ces soins qui lui sont
 „ actuellement aussi nécessaires que les siens me
 „ l'ont été. Un pareil objet, en s'offrant jour-
 „ nellement à nos yeux, attendrit trop l'ame,
 „ pour qu'on soit tenté de former des liaisons
 „ du même genre. J'ai fait autrefois de mon
 „ mieux pour m'acquérir & pour mériter un a-
 „ mi: peut-être aurois-je mieux fait de ne ja-
 „ mais tenter cette entreprise, & de regarder
 „ simplement le monde comme un endroit qu'il
 „ faut traverser. Le fin du fin est de se conduire
 „ comme un honnête Voyageur, qui paie ce
 „ qu'il doit à son Hôte, donne l'aumône à la
 „ portière, & puis dit: Fouëttes, Cocher."

Les dernières relations de M. *Pope* ont été
 avec M. *Warburton*, bien digne de faire la clô-
 ture de tant d'illustres amis. La première Lettre
 est d'Avril 1739. & la dernière du même mois
 1744. *Pope* mourut le 30. Mai suivant.

Le Testament de l'Auteur vient après ses
 Lettres; & toute cette Collection est terminée
 par une Pièce qui a pour titre: *Prolegomènes &
 Eclaircissémens sur la Dunciade*, par Martinus
Scriblerus, avec les *Hypercritiques d'Aristarque*.

ARTICLE VI.

HISTOIRE DE LA PATRIE, &c.

Dixième Extrait.

LIVRE XI.

MARGUERITE, GUILLAUME V. ALBERT, GUILLAUME VI.
1345—1417.

IL ne pouvoit rien arriver de plus funeste au païs que la mort de Guillaume IV. Ce coup fatal y donna lieu à une guerre civile dont cent cinquante ans purent à peine épuiser les horreurs. Sous les noms trop fameux de *Hoek/sben* & de *Kabbeljaufsbén*, deux factions ennemies mirent tout en combustion. Les Nobles prirent parti contre les Nobles, les Villes contre les Villes, les Bourgeois contre les Bourgeois, & tout le peuple courut aux armes, sans en excepter le sexe même; en vain essaieroit-on de décrire les malheurs qui en furent le triste fruit.

Guillaume n'ayant point laissé d'enfans il s'agissoit de savoir qui lui succéderoit dans ses différens Etats. Jean de Beaumont, oncle du défunt, sçut d'abord par surprise se faire adjuger le Comté de Hainaut (a). Peut-être même se fit-il aussi donner la régence de ceux de Hollande & de Zélande. Ce qui porteroit à le soupçonner, quoique les Auteurs ne le disent pas, c'est qu'en

(a) Froissart, vol. 1. chap. 17.

qu'entre les privilèges du Kennemerland il s'en trouve deux émanés de lui (b). Apparemment que son autorité ne se soutint point. Il commença par se liguier avec l'Angleterre, mais Philippe VI. Roi de France, fut ensuite le gagner en lui payant une pension aussi forte que celle qu'Edouard lui donnoit (c).

Les plus proches parens de Guillaume IV. c'étoient ses quatre sœurs; MARGUERITE, femme de l'Empereur Louis V. Philippe, épouse d'Edouard III. Roi d'Angleterre; Jeanne, mariée à Guillaume, Comte de Juliers, & Elizabeth. Les deux dernières ne se donnèrent aucun mouvement pour la succession. Les loix & la coutume l'adjugeoient à MARGUERITE, comme à l'aînée (d); cependant Edouard se mit en devoir de la lui disputer, ou tout au moins d'en tirer quelque chose à la faveur des circonstances.

Mais Louis ne perdit point de tems à se prévaloir de sa qualité de Chef de l'Empire, pour déclarer que le Hainaut, la Hollande, la Zélande & la Frise, qui en étoient des Fiefs, étoient dévolus sur la tête de MARGUERITE. Il en fit la déclaration dans la diette de Nuremberg le 15. Janvier 1346. Les Nobles, les villes, & le plat-païs reçurent ordre de reconnoître en MARGUERITE leur Souveraine, seule héritière légitime de Guillaume IV.

Tout

(b) Voy. le *Groot Placcat-Boeck*. Tom. V. p. 713. & les *Handvest. van Kennemerland*, fol. 9.

(c) Froissard, *ibid.*

(d) Henric. Rebdorf, an. 1345.

Tout sembloit favoriser cette Princesse. Les intrigues & les tentatives précédentes d'Edouard faisoient redouter sa puissance. Elle se hâta donc; & quoique la saison fût assez rude, elle partit avec Albert, le plus jeune de ses trois fils, qui n'avoit encore que neuf ans (e) *.

Arrivée en Hollande, & pressée de prévenir tout incident en s'y faisant d'abord prêter hommage, elle souscrivit à diverses conditions.

Quand Edouard sçut ce qui se passoit, il proposa un accommodement; il offrit de mettre ses prétensions en arbitrage; mais MARGUERITE n'eut garde d'entendre à ses propositions, jusqu'à ce que le mauvais état de ses affaires l'obligea de recourir à ce Prince.

À peine elle jouissoit de ses nouvelles dignités, que Louïs la manda auprès de sa personne. Cependant on eut bien de la peine en Hollande à consentir au départ de MARGUERITE. Afin de calmer les esprits, l'Empereur déclara par des Lettres patentes du 15. Janvier 1346. que son fils aîné Louïs renonçoit à toute prétension sur ce païs, que son second fils *Guillaume* y succéderoit à sa mère, & qu'en cas qu'il mourût sans enfans, Albert le remplaceroit (f). En conséquence de cet arrangement *Guillaume* fut confié au Comte de Katzenellebogen, & déguisé par

(e) *Louïs* qui étoit l'aîné, fort l'an 1330. *Albert* étoit
 avoit reçu le jour à Rome le troisième.
 l'an 1328. *Guillaume* qui étoit (f) *Albert*. *Argentin*. an.
 le second, étoit né à Franc- 1346.

* Dans la suite *Louïs* & *Marguerite* eurent encore un fils nommé *Othon*.

parmi ses domestiques, il arriva en Hollande avant la fin de l'année. MARGUERITE partit en Novembre. *Guillaume* ne s'occupa que du soin de se faire des créatures. Il prenoit le titre modeste d'*Expectant des Comtés de Hollande & de Zélande* (g), mais sous main il ne travailloit qu'à supplanter sa mère, & qu'à la dépouiller de son vivant.

L'Evêque d'Utrecht *Jean*, quatrième du nom, que nous avons dit être de la famille des Arcbels, mit d'abord obstacle à ses desseins. Ce Prélat, résolu de profiter du changement & de la foiblesse du Gouvernement, s'étoit saisi d'Emmènes, avoit forcé Oudewater, & s'avançoit dans le païs. *Guillaume* alla le chercher. On se battit dans le voisinage de Schoonhoven, & les Hollandois défaits eurent recours à une trêve qui ne devoit expirer que le jour de la St. Martin de l'année 1350.

Guillaume en profitoit pour pousser ouvertement ses vues ambitieuses, & il le faisoit avec d'autant plus de succès que l'Empereur, attaqué d'une apoplexie dans une partie de chasse, étoit subitement décédé le 11. d'Octobre 1347. (b). Par-là, MARGUERITE n'avoit pu quitter la Bavière; & l'on comprend sans peine l'embaras où elle se trouvoit. Le nouvel Empereur CHARLES IV. n'étoit rien moins que de ses amis. D'ailleurs on faisoit courir le bruit qu'il alloit appuyer les prétensions des enfans d'Edouard

(g) Vide *Balen Dordrecht*, pag. 505, 506, 741.

(b) Albert. Argentin. an. 1347.

donard & ceux du Comte de Juliers (i). Ainsi pour se délivrer de ses inquiétudes, MARGUERITE prit le parti d'abdiquer en faveur de *Guillaume*. Le 5. Janvier 1349. selon notre manière de compter, elle le fit solennellement par ses Lettres patentes données à Munich (k), & depuis acceptées & confirmées à Gertruidenberg, par un grand nombre des Nobles & des villes de Hollande & de Zélande.

Tout paroïsoit donc être tranquille. *Guillaume* résidoit en Hollande, & MARGUERITE en Hainaut. Mais le nouveau Comte différoit de procurer l'enregistrement des Lettres, qui assuroient la pension annuelle de sa mère qu'elle s'étoit stipulée, & dès la première année MARGUERITE ne fut point payée. Elle accourt, travaille, & fait si bien, que *Guillaume* à son tour résigne sa dignité, & que par des Lettres patentes datées de Gertruidenberg le 27. Septembre 1350. il délie du serment de fidélité ceux qui lui avoient prêté hommage (l).

Guillaume ne tarda pas de se repentir de ce qu'il avoit fait. Il voulut en revenir. Tout le monde n'étoit pas content du Gouvernement; il fut écouté. Bien des Nobles le favorisèrent. Delft se déclara ouvertement pour lui dans une assemblée qui se tint à Gorcum en sa présence. Quelques autres villes suivirent cet exemple.

Dans

(i) Id. an. 1348.

Tom. V. pag. 561.

(k) *Groot Plakaatb. III.*
Deel fol. 1. Matth. Anal.

(l) *Balen Dordr. p. 741.*

Dans peu *Guillaume* se trouva à la tête d'un puissant parti (*m*).

La Comtesse étoit en Hainaut où on lui porta ces fâcheuses nouvelles. Piquée au vif, elle alla se jeter dans les bras du Roi d'Angleterre, & sous certaines conditions, elle lui offrit de se démettre de la régence pour quelques années en sa faveur, s'il vouloit la défendre contre l'entreprise de *Guillaume* (*n*).

Dès ce moment le feu éclata de part & d'autre avec une violence extrême. Les adhérens de *MARGUERITE* furent de tous côtés poursuivis par ceux de *Guillaume*, qui dans la suite reçurent le surnom de *Kabbeljaauwscben*, ou *Cabillaux*, qui signifie *merlus*, pour donner à entendre, qu'il leur seroit aussi facile de triompher de leurs ennemis, qu'il est aisé à ces gros poissons d'engloutir les petits. Mais ceux-ci prirent le nom de *Hoekscben* ou *Houks*, comme qui diroit des *Hameçoniers*, faisant comprendre par là que de même que les plus gros poissons se laissent prendre à l'hameçon, ainsi ils comptoient de faire périr leurs adversaires. Les *Houks* prirent des bonnets rouges: les *Cabillaux* s'en firent de gris; & l'animosité des uns contre les autres dégénéra bientôt en fureur.

D'abord plus nombreux & plus puissans que les *Houks*, les *Cabillaux* fondirent sur les châteaux des Nobles de ce parti, & avant que l'année

(*m*) J. à Leydis, *Lib.*
xxix. c. 17.

(*n*) *MS. Publ. Angl.*

T. III. Part. I. pag. 58, 59,
60, 62, 64.

née 1350. fût expirée, ils en détruisirent jusqu'à dix-sept dans l'absence des Gentilshommes à qui ils appartenoient, & qui s'étoient rendus en Hainaut auprès de MARGUERITE.

L'année 1351. vit les deux partis aux mains sur mer. Après un combat opiniâtre, *Guillaume* vaincu, se trouva heureux de pouvoir ramener les débris de sa flotte en Hollande (o).

Cet échec néanmoins ne servit qu'à l'animer. Le 23. de Mars, il s'engagea de plus fort avec les Nobles & les villes de son parti, à mettre tout en œuvre pour chasser les *Houks* du païs, & à ne faire jamais de paix avec eux que d'un commun consentement. En même tems il déclara son frère Albert pour son héritier légitime s'il venoit à mourir sans enfans (p).

Les deux partis en vinrent aux mains de nouveau sur mer le 4. Juillet dans le voisinage de la Brille. MARGUERITE y eut du dessous. Brederode, Florent de Heemstede, Constantin de Renesse, & plusieurs autres des Seigneurs de la faction des *Houks* y périrent. MARGUERITE prit le parti de passer en Angleterre pour y demander la médiation d'Edouard. *Guillaume* l'y suivit, y sollicita la même grace pour lui-même, & y épousa Mathilde, fille du Duc de Lancastre (q). Edouard fit comme médiateur entre la mère & le fils, quelques actes d'auto-

ri-

(o) *Beka in Joan. IV. J. à Leydis, Lib. xxix. c. 18.*

(p) *Groot Plakaatsb. Vol. II. pag. 2.*

(q) *Matth. Anal. Tom. I. p. 65. J. à Leydis, Lib.*

xxix. c. 19.

rité, mais ils ne décidèrent de rien (r). A la fin il chargea Jean de Beaumont & Walraven de Luxemburg de prononcer. Ils le firent le 27. Décembre 1354. & il fut convenu „ que „ *Guillaume* demanderoit pardon à sa mère du „ passé, qu'elle le lui accorderoit de bonne „ grace, qu'elle lui céderoit en outre la Hol- „ lande, la Zélande & la Frise, & que gar- „ dant le Hainaut elle se contenteroit d'une „ pension annuelle, prise sur les revenus des „ Etats auxquels elle renonçoit en faveur de „ son fils (s).”

La première chose que fit le nouveau Comte, ce fut de déclarer la guerre à l'Evêque d'Utrecht, qui s'étoit imaginé qu'au milieu des divisions qui déchiroient la Hollande, il pourroit impunément reculer les bornes de son Diocèse (t). Emmènes rentra sous la domination Hollandoise, & quoique dès l'ouverture de la campagne de 1356. Jean eût forcé les villes de Wesep & de Muyden (u), il reçut depuis tant d'échecs, qu'il se vit forcé de recevoir la loi de GUILLAUME, en se prêtant à une paix qui assura à ce dernier les seigneuries d'Amstel & de Woerden pour fruit de ses peines (w).

Une nouvelle acquisition étendit les Etats de GUILLAUME l'année suivante. Ce fut celle de

(r) <i>Aff. Pub. Angl. Tom.</i>	xxix. c. 13. xxx. c. 2-8.
<i>III. Part. I. pag. 69, 74, 75,</i>	(s) <i>J. à Leydis, Lib.</i>
<i>77, 81-87.</i>	xxx. c. 10.
(t) <i>Groot Plakaatb. Vol.</i>	(w) <i>Id. Lib. xxix. cap.</i>
<i>III. pag. 4.</i>	14. xxx. c. 11-13. <i>Box-</i>
(u) <i>J. à Leydis, Lib.</i>	<i>horn op Weldenaar, pag. 376.</i>

de la ville & seigneurie de Heusden, qui depuis a constamment fait partie de la Hollande. Ensuite GUILLAUME passa en Angleterre. Le voyage ne fut pas long, il en revint vers le mois d'Août de cette même année 1357. (x), & alors éclatta en lui la funeste maladie qui lui mérita le surnom de *furieux*. Hors d'état de se conduire & moins encore de gouverner, il fallut le mettre en sûreté. Vers la fin de Novembre (y) on le renferma à la Haie; d'où ensuite il fut transporté au Quesnoi, où il demeura dans ce triste état de détention & de folie environ treize ans jusqu'à sa mort (z).

On prévoit sans doute qu'il n'en falloit pas davantage pour rallumer les flammes d'un feu mal éteint. A peine GUILLAUME V. fut confiné que les *Houks* commencèrent à lever la tête. Le Duc *Albert* de Bavière, étant l'héritier présomptif des Comtés de Hollande & de Zélande, comme nous l'avons vu, il étoit naturel de jeter les yeux sur lui pour la régence, jusqu'à ce que son frère fût mort ou guéri. Les *Houks* furent unanimes là-dessus, mais ce n'étoit pas le compte des *Cabillaux* qui prétendoient être les maîtres. Guidés par une aveugle ambition, ces mêmes gens qui s'étoient déclarés contre l'Impératrice Marguerite, propre

filles

(x) *Mss. Pub. Angl. Tom. IV. pag. 184, 188.*
 III. Part. I. pag. 144. (z) J. à Leydis, *Lit.*
 (y) De Riemer, *Beschr.* xxx: cap. 17.
van s' Graevenh. Tom. I. chap.

filles de Guillaume III. disant qu'ils ne vouloient pas être gouvernés par une femme, proposèrent de préférer au frère de GUILLAUME V. la femme de ce dernier, Mathilde de Lancastre, qui étoit étrangère. Mais les *Houks* manœuvrèrent si bien, que du consentement de Mathilde, & en son nom comme au nom des Nobles & des villes, *Albert* fut désigné le 23. de Février 1358. *Ruwaard*, *Inspecteur & Protecteur* du païs (a). Dordrecht en donna l'exemple, d'autres villes l'imitèrent, & le 6. de Mars furent adressées à *Albert* des Lettres patentes, dattées de Rotterdam, que Mathilde elle-même signa.

Louis confirma environ trois mois après, ses renonciations précédentes à tous droits sur ce païs, excepté sur le canton de Voorn, & sur le Burgraviat de Zélande, qu'il conserva avec une pension de quatre cent florins sur le péage de Dordrecht (b).

Mais *Albert* n'attendit pas si longtems à se faire installer. Les villes de Hollande lui firent hommage dans les mois de Février & de Mars, & celles de Zélande en Avril. En recevant la régence, il promit, que „ pendant la maladie „ de GUILLAUME il gouverneroit par le moyen „ des bonnes villes & par les conseils de ceux „ qu'il établroit de concert avec elles pour cet „ effet, faisant droit dans tous les cas selon les „ us & loix du païs: & s'engageant en outre

(a) Balen, *Dordr. pag.*
746. Schrevel. *Harlem*,
pag. 236. *Groot Plakaatb.*

Kol. IV. pag. 1.
(b) *Groot-Plakaatb. Vol.*
III. pag. 6.

„ à s'appliquer au paiement des dettes de son
 „ frère, tant dans l'intérieur qu'au dehors, en
 „ suivant les avis des dites villes & de son Con-
 „ seil.” De leur côté les Nobles & les villes
 promirent au Régent, de „ lui être fidèles, de
 „ l'aider de leurs avis à gouverner le païs, spé-
 „ cialement à assoupir toute dissension (c).”

La tranquillité néanmoins ne fût pas de lon-
 gue durée. Soit que le bien du païs le deman-
 dât effectivement, soit pour affoiblir les *Cabillaux*
 qui remplissoient toutes les magistratures;
 soit pour récompenser les *Houks* qui l'avoient
 servi, *Albert* „ prétendant qu'il étoit le maître
 „ de déposer quand il lui plaisoit les Echevins
 „ des villes, même dans le courant de l'année,
 „ & de les remplacer selon son bon plaisir, soit
 „ qu'il se trouvât en Hollande, soit qu'il fût ab-
 „ sent,” voulut mettre ce droit en exécution;
 ce qui lui réussit en divers endroits (d), mais
 à quoi il trouva aussi de grandes oppositions. Il
 fut les surmonter, & par le credit d'Otton d'Ar-
 kel on vit du moins pour un peu de tems, les
 esprits se calmer en Hollande. Malheureusement,
 tout étoit brouillé en Gueldre, & deux ancien-
 nes maisons, celle des *Heekeren*, & celle des
Bronkborst, y représentoient trop bien les deux
 factions des *Houks* & des *Cabillaux*: Les *Hee-*
keren trouvèrent dans *Albert* & dans les *Houks*
 des amis tous prêts à les défendre; & qui les dé-

(c) Boxhorn op *Reigersb.* Tom. I. pag. 293.

pag. 238. Boxhorn op *Rei-*
gersb. Tom. I. pag. 409.

(d) Schrevecl. *Harlem*,

défendirent si bien que le parti des *Bronckhorst* fut obligé de céder.

La Gueldre étant tranquille, *Albert* pensa à profiter des circonstances pour changer la dignité de Régent contre celle de Comte. Ce qui l'embarraisoit le plus, c'étoient les prétensions du Roi d'Angleterre au chef de sa femme. *Albert* commença par engager les États de Hollande & de Zélande, à décider dans une assemblée qu'il convoqua à Gertruidenberg en 1364. que ce Monarque n'avoit aucun droit sur le pais, & à confirmer toutes les résolutions précédentes en faveur de son frère comme Comte, & de lui-même comme *Ruward* (e). Ensuite accompagné de quelques membres de la Noblesse, il passa en Angleterre avec plein pouvoir des villes de traiter avec Edouard III. & par bonheur Edouard eut besoin de lui. En guerre avec CHARLES V. Roi de France, il crut devoir s'attacher la Hollande (f), il renonça à tous les droits de son épouse, & *Albert* qui étoit bien avec la France changea de parti (g).

Avant que cette négociation fût finie, *Albert* fit une autre démarche. Ce fut de demander à la Cour impériale de le revêtir des dignités de GUILLAUME, dont la folie continuoit. *Charles IV.* lui accorda sa demande, & considérant toujours ce pais-ci comme un fief de l'Empire, il ordonna aux habitans par des Lettres patentes

(e) Boxhorn *op Reigersb.* 197.
Tom. I. pag. 63.

(f) *Art. Publ. Angl. T.* xxxi. cap. 14. Froissard.
III. Part. II. pag. 110, 196, Vol. I. cap. 257. pag. 326.

tes de l'an 1371. de respecter désormais dans le Duc *Albert*, leur Comte légitime, & dans sa postérité le droit de lui succéder (b). Cependant *Albert* ne quitta le titre de *Ruward* qu'en 1389. Apparemment que les peuples ne se crurent pas suffisamment autorisés à le reconnoître avant la mort de GUILLAUME.

Une somme que l'Evêque d'Utrecht s'étoit engagé de payer à GUILLAUME V. pour la cession de la forteresse de Vreeland, donna lieu vers ce tems-ci à une nouvelle guerre. *Jean V.* Comte de Vernembourg, avoit succédé en 1364. à d'Arkel*, que le Pape Urbain V. avoit transféré à l'Evêché de Liège. Il lui fut impossible de dégager Vreeland pendant son Episcopat, qui ne fut que de dix ans & qui fut fort peu heureux. Urbain lui donna pour successeur *Arnoux II.* des Comtes de Hoorne †. Celui-ci loin de payer se mit en devoir de se défendre. Il enleva Muyden & Wesep, restitués à la Hollande en 1356. *Albert* lui prit de son côté divers châteaux. Enfin la paix se fit en Mars 1375. Il en coûta à *Arnoux* la forteresse de Gildenburg, près de Viane sur le Lek, qui fut rasée: Vreeland demeura entre les mains du Seigneur de Putten, jusqu'au remboursement de la

(b) *Diplom. Caroli IV. ter. Tom. II. pag. 143. apud Schannat. Vindem. Li-*

* Il étoit déjà Evêque de Munster. Voy. *Beka.*

† Les Papes à la faveur des divisions du Clergé & des Seigneurs d'Utrecht, s'étoient peu à peu mis en possession de donner des Evêques à ce Diocèse, sans avoir égard aux droits du Chapitre. Plusieurs de ces Prélats, étant étrangers, ne firent que multiplier les sujets de division.

la somme due à la Hollande sur cette place. Arnoux paya trois mille vieux écus à *Albert* en dédommagement des fraix de la guerre (i).

Au milieu de tout cela la Gueldre n'avoit pas été tranquille. Après la mort d'Edouard que celle de Renaud suivit de près, les *Heekeren* prétendirent donner le gouvernement à Mathilde, leur sœur. Mais les *Bronkborst* firent mieux. Ils s'étoient déclarés pour *Guillaume*, fils du Duc de Juliers. Ils demandèrent & obtinrent pour lui Catherine de Hollande, fille d'*Albert* & veuve du défunt Duc Edouard. L'Evêque d'Utrecht eut beau s'opposer les armes à la main à l'établissement de Guillaume, toute la Gueldre le reconnut (k), & en 1383. il reçut ce Duché avec le Comté de Zutphen des mains de l'Empereur VENCESLAUS, comme un fief de l'Empire.

Trois ans étoient à peine écoulés qu'il s'éleva entre ce jeune Prince & Jeanne, Duchesse de Brabant, grande tante d'*Albert*, un démêlé qui eut des suites. Chacun d'eux prétendoit que la ville de Grave lui appartenoit. *Albert* pris pour arbitre, décida en faveur de la Duchesse. Guillaume piqué ruina Grave, & pour mieux résister à Jeanne qui étoit alliée de la France, il fit avec *Richard II.* Roi d'Angleterre un traité (l), qui faillit à le ruiner. Charles

(i) J. à Leydis, *Lib.* xxxii. cap. 23, 24. *Append. ad Bekam*, pag. 275. & *Matth. de jura gladii*, cap. 14. pag. 232, 234.

(k) J. à Leydis, *Lib.* xxxi. cap. 22.

(l) *Alb. Pub. Angl. T.* III. P. IV. p. 5, 85, 90.

les VI. envoya une armée dans le Duché de Juliers en Juillet 1388. De là elle entra en Gueldre. *Guillaume* aux abois fut obligé de faire la paix, de céder Grave aux Brabançons & de renoncer à son alliance avec l'Angleterre (m). Richard tâcha de s'en dédommager en faisant entrer dans ses intérêts *Albert*, qui avoit dès l'année 1382. fait un traité de commerce avec les Anglois (n); les négociations recommencèrent (o), mais *Albert* eut la prudence de ne rien conclure.

Ce fut vers ce tems-là & probablement au mois d'Avril de l'année 1389. qu'on lui apporta la nouvelle de la mort de GUILLAUME V. dans sa prison au Quesnoi. *Albert* fut installé Comte, fixa son séjour en Hollande & sa résidence à la Haie.

Depuis la défaite & la mort de Guillaume IV. en 1345. les Frisons n'avoient rien eu à démêler avec la Hollande. Guillaume V. n'avoit pas eu le loisir de penser à eux. ALBERT étoit pacifique. Ce furent eux-mêmes qui se l'attirèrent sur les bras. Les villes de Frise se gouvernoient par leurs loix municipales. Le plat-païs obéissoit aux Nobles sous le nom de *Gristmannen*, & ceux-ci dans leurs châteaux fortifiés prétendoient ne relever que de l'Empire. Mais la discorde les mit aux prises les uns contre les autres. Pendant que
les

(m) Froissard, Vol. III. III. Part. III. pag. 145.

96-118.

(n) *Ann. Pub. Angl.* t. (o) *ib.* P. IV. pag. 32.

les *Houcks* & les *Cabillaux* déchiroient la Hollande, les *Heekeren* & les *Brønckborst* la Gueldre, on vit toute la Frise se partager entre les *Velkoopers* & les *Schieringers*, ces derniers pour la plupart de la populace, les premiers d'entre les familles les plus distinguées (p). En vain dans une assemblée tenue à Groningue dès l'année 1361. les deux partis s'étoient en apparence rapprochés (q); ce ne fut là qu'une paix plâtrée qu'une dispute personnelle acheva d'anéantir. Un Gentilhomme Frison nommé Ten Broeke, ou van Broekmeer, dont les biens étoient au de-là de l'Eems, dans le territoire de Groningue, & en Frise, aiant eu dispute avec quelques autres Gentilhommes, & ne s'étant pas trouvé le plus fort, vint en 1381. se jeter dans les bras d'ALBERT, lui donner ses biens en fief, & implorer sa protection (r). L'occasion étoit trop favorable pour n'en pas profiter; cependant ALBERT laissa couler bien du tems & jusques en 1395. avant de se déterminer & de porter la guerre au sein des Frisons divisés. Il avoit levé des troupes, mais il lui manquoit un Général. A la fin ALBERT donna le commandement de son armée au Comte d'Oostervant, son fils aîné.

Le rendez-vous en fut à Enkhuisen. Avec les troupes nationales, elle étoit composée de François, d'Anglois & d'Allemands. Elle s'embar-

(p) Van der Schelling
Tiendrecht, Tom. II. p. 2.
E. Beningha; Hist. van
Oostf. Liv. I. c. 174.

(q) Ub. Emmius, Lib.
xiv. p. 206, 206.

(r) Id. ibid. p. 217.

barqua sur des vaisseaux que nos Chroniqueurs font monter à quatre mille, tant grands que petits (1); ce qui paroît exagéré, puisqu'il semble que ce païs-ci n'en fournit pas cinq cent pour son compte (2).

Les Frisons avoient eu tout le tems nécessaire pour se préparer à la bien recevoir. Ils avoient fait un traité d'alliance très-étroit avec *Frideric III.* successeur de *Florent* dans l'Evêché d'*Utrecht* (3). Ensuite ils avoient formé le dessein de tomber sur l'ennemi dès qu'il paroitroit, résolu, disoient-ils, de mourir en Frisons libres plutôt que de subir un joug étranger. Mais à peine avoient-ils trente mille hommes très-mal armés, à opposer à une armée de cent mille, qui étoit pourvue de tout. Ces trente mille hommes partagés en trois corps allèrent se poster derrière une digue vis-à-vis l'endroit où *ALBERT* devoit aborder. *ALBERT* débarqua le 24. & chassa tout de suite six mille Frisons qui s'avançoient pour s'opposer à sa descente. Le lendemain fut employé à ranger son armée en ordre de bataille. Dès le jour suivant il fallut en venir aux mains près de *Kuinder*, dont le Seigneur & les fils passèrent dans le camp Hollandois. Les Frisons furent entièrement défaits, après avoir combattu en desespérés, aimant mieux périr que de se rendre : aussi assure-t-on, qu'à peine en fit-on cinquante pri-

(1) J. à Leydis, *Lib.*

xxxi. c. 51.

(2) Van Loon, *Alende*

Reges. Tom. IV. p. 378.

(3) *Marth. Not. ad Anon. hym. Ultraj. p. 93.*

prisonniers. L'armée victorieuse se répandit de toutes parts, s'empara de presque toutes les petites villes, & pendant cinq semaines consécutives pilla & brûla nombre de villages. ALBERT avoit son quartier dans le Cloître de St. Odulfe à Staveren. Il prit des mesures pour changer le Régence du pays, en la confiant à un Conseil composé de quatorze membres, sept à sa nomination, & sept à celle des Frisons : ensuite ne voulant pas attendre l'hiver, & comptant ces peuples & ceux de Groningue désormais soumis, il se hâta de regagner Enkhuyfen avec le corps de Guillaume IV. son oncle dont il venoit de venger la mort, & qu'il avoit fait tirer du tombeau où les Frisons l'avoient précédemment inhumé (w).

Mais un an étoit à peine écoulé qu'ils recommencèrent à lever la tête. ALBERT avoit laissé garnison à Staveren aux dépens de la Hollande (x), les bourgeois l'en chassèrent (y). Ceux de Groningue firent pis, ils tombèrent à l'improviste sur quelque infanterie Hollandoise qu'on avoit logée à Stitzum, & la poussèrent vers le Damsterdiep, où elle se noya. Ce furent les *Schieringers* qui commirent cette violence. Eppo Nittersum les mena ensuite à Groningue, & ménagea une étroite alliance entre cette ville & les Ommelanden, alliance qui fut le

(w) Sicke Beningha, *Chronic. in Brœneri. Annal. medii ævi.* p. 407. & E. Beningha, *Hist. van Oostfr.* Lib. I. c. 174. J. à Leydis,

Lib. xxxi. c. 51.

(x) *Privil. van den Briel en Voorne*, p. 50.

(y) J. à Leydis, *ibid.*

le premier pas de l'union, qui a subsisté depuis entre ces deux Etats, comme ne faisant plus qu'un corps. Le grand & principal engagement qu'ils prirent, ce fut de chasser les Hollandois (z).

L'on ne sçut pas plutôt à la Haie ce qui se passoit, qu'ALBERT donna ordre de rassembler les troupes en toute diligence à Enkhuizen. Le Comte d'Oostervant, accompagné de Jean d'Arkel, Jean de Bréderode, Arnold d'Egmond & de divers autres Seigneurs, alla en prendre le commandement. On débarqua au Lemmer, & en allant à Staveren par le Geesterland, on tailla en pièces un corps ennemi qui osa se montrer : Staveren assiégé capitula. Les vaincus se soumirent, s'engagèrent à plus de fidélité, & promirent de payer annuellement au vainqueur six sous par maison. Oostervant mit ordre à leur Régence & se rembarqua (a).

L'année d'après vit de nouveaux mouvemens. Les Frisons s'aviserent de fortifier Molkweren, pour tâcher de là de reprendre Staveren à la première occasion favorable. Oostervant fut bientôt sur pied. Le Comte Jean son frère, nommé à l'Evêché de Liège, & beaucoup de Noblesse le suivirent. Ils parcoururent toute la Frise, & exigèrent par-tout des promesses de fidélité. Groningue même dut faire hommage à ALBERT, hommage que l'Evêque d'Utrecht révandiquant ses droits, sçut faire re-

tra-

(z) Joan. de Leminge, *Chronic. van Groning.* p. 78.
Egg. Benningha, c. 180.

(a) J. à Leydis, *Lib.* xxxi. c. 53.

tracter dans la suite (*b*). Oostervant avant que de repartir, nomma Florent d'Alkemade, l'un des Nobles de Hollande, Gouverneur de toute la Frise, & Gerard d'Egmond Burgrave de Staveren (*c*).

Quelques Auteurs veulent qu'après ces expéditions ce Comte alla en Hainaut; d'autres l'envoient en Lombardie (*d*) avec cent hommes d'armes, au service de l'Empereur ROBERT. Ce qu'il y a de vrai c'est qu'enhardis par son absence, les indomptables Frisons se remirent encore à assiéger Staveren. ALBERT fit partir d'Egmont & Bréderode au secours de cette place. A leur arrivée l'ennemi leva le siège, & alla se cantonner à Molkweren. Bréderode voulut les y forcer; mais il échoua, il fut blessé, on le prit, cependant il sçut échapper à ses gardes, & il se sauva (*e*). Enfin ALBERT dut conclurre une trêve avec les Frisons & les Groningois (*f*). Pendant qu'elle dura, il paroît qu'ils ne le reconnurent point pour leur Seigneur, & que Staveren fut la seule place, ou du moins la seule place de marque, qui demeura au pouvoir de la Hollande.

Cette trêve paroît d'abord surprenante. Mais le nerf de la guerre manquoit. ALBERT avoit épuisé ses coffres & les finances de l'Etat.

II

(*b*) Id. *ib.* c. 59.

(*c*) Id. *ib.* c. 56.

(*d*) *Vid. apud Martene & Durand Vet. Monum. T. IV. c. 56.*

(*e*) J. à Leydis, *Lib.*

XXXI. c. 57.

(*f*) Ub. Emmius, *Ret. Fris. Lib. XVII. p. 243.* Egg. Beningha, *Hist. van Oost-Fris. Liv. I. c. 178. p. 164.*

Il avoit vendu ou engagé presque tous ses domaines (g); & les villes qui avoient toujours été prêtes à lui fournir de l'argent pour des privilèges dont il étoit très-prodigue, n'en avoient plus le moyen. D'ailleurs les Frisons furent se ménager l'appui de *Henri IV.* Roi d'Angleterre. Un des motifs dont ils s'étoient servi pour engager ce Prince à ne pas donner du secours à ALBERT, est singulier; „c'est, disoient-ils, „ qu'Albert avoit à sa solde une sorte de Pirates, nommés Likedelers, (c'est-à-dire; „ gens qui partagent tout entre eux également) „ qui étoient ennemis de Dieu & de tous les „ bons marchands (b).” Avec cela ces Frisons eux-mêmes faisoient beaucoup de mal au commerce des Anglois, ainsi Henri ne fut pas fâché de les gagner. Enfin pour comble de disgraces la revolte de d'Arkel éclata à-peu-près vers ce même tems, & donna en Hollande tant d'occupation à ALBERT qu'il n'eut guère le tems de penser à la Frise. Elle se termina par un accord, dont la condition essentielle étoit: „ que d'Arkel demanderoit pardon à „ genou à ALBERT, & que l'étendard de ce „ dernier seroit arboré un jour entier sur le „ château d'Arkel.” Selon toutes les apparences, d'Arkel en auroit fait bien davantage pourvu qu'on ne lui demandât plus la reddition de ses comptes. Il se soumit donc sans peine à la

con-

(g) *Handv. van Hoorn*, p. 84. *Handv. van Kennemerl.* p. 867.

IV. c. 2. p. 3. Egg. Benningha, Hist. van Oostfr. Liv. I. c. 202.

(b) *As. Publ. Angl. T.*

condition proposée; & ALBERT de son côté ne fut pas fâché de voir finir une guerre intestine qui n'aboutissoit qu'à miner le païs (i).

Il est vrai que ce ne fut là qu'une bonace, mais ALBERT n'en vit pas la fin. Le 12. de Mars 1404. il mourut à la Haie âgé d'environ 67 ans, après en avoir employé 46 à gouverner le païs, soit en qualité de Ruwaard, soit en qualité de Comte. De sa première femme, Marguerite fille de Louis Duc de Brieg en Silésie, il eut trois fils; Guillaume, Comte d'Oostervant, qui lui succéda; Albert à qui il laissa quelques Etats en Allemagne; & Jean, nommé à l'Evêché de Liège. Il en eut encore quatre filles, Catherine, qui eut successivement deux Ducs de Gueldre pour maris; Marguerite, qu'épousa Jean Duc de Bourgogne, & deux Jeannes, dont l'une aussi appelée Ida, se maria à Albert Duc d'Autriche, & l'autre au Roi de Bohême (k). En seconde nôces ALBERT avoit épousé Marguerite de Clèves, dont il n'eut point d'enfans, & qui après sa mort alla, dit-on, résider à la maison de Clèves, maison magnifique qu'il lui avoit, à ce qu'on prétend, fait bâtir en 1395. dans le voisinage de Harlem (l). Nous ne parlons point ici de plusieurs enfans naturels qu'ALBERT laissa. Un des plus considérables fut Guillaume, le premier des Seigneurs de Schagen & la souche de la

(i) J. à Leydss, *Lib.* 232.

xxx. c. 62. *De ges. Doimin.*
de Arkel, p. 230.

(l) Strijct. Graaven, p.

387.

(k) *Magn. Chron. Belg.* p.

la famille de ce nom. C'est lui qui par une digue construite près du Zype dessécha ce terrain & en fit un lieu habitable (m).

La mort d'Albert n'apporta aucun changement aux affaires. GUILLAUME VI. son fils aîné, dont nous avons déjà tant parlé sous le nom de Comte d'Oostervant, lui succéda. Il reçut l'investiture de sa dignité dans les mois de Janvier & Février 1405. à Dort, à Harlem, à Amsterdam, & dans les autres villes. On ne lui fit pas la moindre difficulté.

A peine cependant il avoit pris les rênes du gouvernement, que la faction des *Cabillaux* alarmée du crédit que les *Houks* alloient avoir sous un Comte qui avoit toujours été lié avec eux, commença à remuer à Harlem, à Amsterdam, à Delft, & sur-tout à Dordrecht, où l'on en vint en 1406. aux dernières extrémités. Il fallut assiéger les *Cabillaux* dans un fort qu'ils s'étoient construits dans la ville même, & ce ne fut qu'au commencement de l'année suivante, que tout se pacifia par le changement de la Magistrature (n).

GUILLAUME y auroit mis ordre plutôt, mais d'Arkel continuoit à lui donner de l'occupation. Il avoit pris & pillé Worcum, & il s'étoit fortifié non seulement dans son château d'Arkel près de Gorcum, mais encore dans trois autres châteaux voisins, Gasperne, Hagestein, & Everstein qui lui appartenoient, & qu'il

(m) J. à Leydis, Lib. (n) Balen, Dord. passim.
xxx1. c. 64. xxx11. z. 28.

qu'il fallut assiéger dans les formes. Après bien des peines, GUILLAUME aidé des troupes d'Utrecht en vint à bout ; on les détruisit entièrement, & l'on conclut une trêve avec Guillaume d'Arkel, fils de Jean, l'auteur dangereux de tous ces troubles (o).

Ce fut au siège de Hagestein que GUILLAUME VI. fit entourer ses retranchemens d'un enclos fait de branches de saules entrelacées, qui renfermoit son camp & la place comme dans un parc. Quand il signa la capitulation il se servit d'un sceau représentant ce clayonnement, qui depuis a passé dans les monnoies, sous la forme d'un parc, où l'on voit renfermées tantôt les armes de la Province, tantôt une femme qui la représente *.

La trêve ne dura pas longtems. GUILLAUME assembla une armée que fournirent les Nobles des villes & de tout le plat-païs. Quelques villages & quelques Gentilhommes du Kennemerland offrirent de se racheter de cette expédition pour de l'argent. On y consentit d'autant plus volontiers qu'on en avoit grand besoin pour louer des troupes selon l'usage qui dès lors devenoit commun (p).

D'Arkel eut le chagrin de voir son propre fils se soulever contre lui. Ce dernier vouloit la paix. Il profita d'un voyage que son père étoit

(o) J. à Leydis, *Lib.*
xxxii. c. 4. *De Vermeerd.*
Beka, p. 326.

(p) Van Loon, *Aloud.*
Regeer. T. IV. p. 357.

* Voy. *Alkmaats Munt der Graaven van Holl.* fol. 98.

étoit allé faire en Gueldre, pour l'y obliger. Quand il revint, Gorcum & le bourg de Leerdam lui fermèrent leurs portes; ensuite le père & le fils s'étant reconciliés à Bois-le-Duc, les amis que celui-ci avoit à Gorcum appréhendant les suites d'un accord dans lequel ils n'avoient pas été compris, cette ville refusa de les recevoir l'un & l'autre. Elle fit plus; elle appella GUILLAUME, le reconnut pour Seigneur d'Arkel, & lui donna l'investiture de cette seigneurie, qu'il reçut aussi à Leerdam; quelques villes se cotisèrent pour les fraix de cette cérémonie, & GUILLAUME leur engagea les revenus du Kennemerland & de Westfrise, jusqu'à un entier remboursement (q). Il mit une garnison de cinq cens hommes dans Gorcum, & se retira.

Mais les d'Arkels ne s'étonnèrent pas de ses succès. A la faveur d'une nuit épaisse, le fils fut s'introduire dans Gorcum & en chassa les Hollandois. *Reinaud* II. Duc de Gueldre, gendre de d'Arkel, déclara la guerre à la Hollande (r). D'Arkel lui transporta sa seigneurie à condition qu'elle ne pourroit jamais être démembrée du Duché de Gueldre (s). Les hostilités commencèrent de part & d'autre, GUILLAUME éleva un Fort à Dalem dans le quartier de Thiel, sur les limites des terres de d'Ar-

(q) *Handv. van Rotterdam.*
agter Lojs, Chron. p. 285.

(r) *Matth. Anal. Tom.*
III. p. 332.

(s) *J. à Leydis, Lib.*
xxxii. c. 8. Pontanus, Hist.
Gelv. Lib. viii. p. 379. Box-
horn op Veldenaar, p. 187.

d'Arkel, au Printems de l'année 1408. & il se préparoit à pousser avec vigueur ses ennemis lorsqu'ils consentirent à une trêve de trois ans.

La trêve avec le Duc de Gueldre étant expirée, on reprit les armes de part & d'autre. GUILLAUME fit un emprunt des villes de Hollande, qui le mit en état d'envoyer quelques vaisseaux dans le Zuiderzée, avec lesquels il incommoda extrêmement Harderwyk, Elburg & les lieux voisins (1). Amersfoort lui facilita les moyens de pénétrer d'un autre côté dans la Veluwe, où il mit en cendres la petite ville de Nieuwkerk. Reinaut se détermina enfin à la paix. Elle se conclut le 26. Juillet de l'année suivante 1412. Le Duc de Gueldre moyennant cent mille écus argent de France, transporta au Comte de Hollande toutes ses prétensions sur Gorcum & le païs d'Arkel, qui depuis ce tems-là furent & sont demeurés réunis à la Province. Guillaume d'Arkel livra la ville, & fit pareillement cession de tous ses droits. Le Duc son beau-frère pour l'en dédommager, lui donna le château d'Oyen, avec la seigneurie de Born, & cinq mille Ryksdallers sur le péage de Lobed (2).

Le vieux d'Arkel toujours intraitable, n'entra pour rien dans tout cela. Il avoit des biens en Brabant, il s'y retira. Mais en 1415. GUILLAUME le fit enlever sur la frontière par quelques

(1) Schrevel. *Harl. p.* 251. *Hand. van Rotterdam. agier* p. 588.
 Lois, *Chron. p.* 290.

ques Gentilhommes. On l'amena à la Haie, où il fut renfermé dans la prison qu'on nomme *la Porte*. Il fut ensuite confiné à Gouda, puis à Sévenberg, où il étoit encore prisonnier en 1425. (w). Libéré bientôt après, il mourut à Leerdam en 1428 (x).

Pour reprendre l'ordre des affaires & des tems dont la guerre d'Arkel nous a écartés, le premier objet qui se présente, c'est une nouvelle émeute à Utrecht en 1413. Il y avoit comme par-tout deux factions. Alors dominoit la faction Hollandoise, ou des *Ligtenberg*, famille puissante, qui en effet tâchoit d'entretenir une étroite liaison entre l'Evêché & la Hollande, & qui avoit fait prendre les armes contre les d'Arkel. On accusa quelques membres de ce parti d'avoir voulu vendre Utrecht à GUILLAUME. La multitude s'attroupa, on les chassa de la ville, ils offrirent en vain de se justifier, les violences continuèrent; enfin ils se mirent sous la protection de GUILLAUME, qui agit si efficacement à Utrecht que le calme y fut rétabli, & le parti des *Ligtenberg* relevé, après quoi il honora lui-même la ville de sa présence (y).

Pendant ces troubles GUILLAUME perdit la seule ville que les Hollandois possédoient encore en Frise. Marguerite sa mère, que GUILLAUME

(w) J. à Leydis, *Lib.* XXXII. c. 22.

(x) *De gestis Domin. de Arkel*, p. 236.

(y) *Id. ibid.* c. 18. *De Vermeerderde Beka*, p. 342, 347. *Burman Vtr. Jaarb. Tom. I.* pag. 174.

LAUME laissoit gouverner en son absence (z), avoit si bien sçu manœuvrer avec les Frisons, que de tems en tems la trêve conclue avec eux avoit été renouvelée ; mais cette Duchesse étant morte en 1412. & la trêve expirée au Printems de l'année 1414. les Frisons de Westergo tombèrent à l'improviste sur Staveren, en chassèrent la garnison, & eurent le plaisir de se voir délivrés des Hollandois, parce que GUILLAUME se trouvoit dans des circonstances qui le mettoient dans l'impossibilité de se vanger. Il perdit Staveren & conclut une nouvelle trêve en attendant mieux (a).

C'étoient les affaires de France qui occupoient GUILLAUME tout entier. Il avoit donné *Jaqueline*, sa fille unique, en mariage à *Jean*, Duc de Tourraine, second fils de Charles VI. Roi de France & d'Isabelle de Bavière, dont le père Etienne, Duc de Bavière, avoit été frère consanguin du Duc Albert. Jean n'avoit que dix-huit ans, & Jaqueline n'en avoit que quatorze. Leur mariage avoit été arrêté à Compiègne en 1406. (b). mais il ne fut célébré qu'en 1415. On en dressa le contract à la Haie le 16. d'Août. Il est remarquable par plus d'un endroit. GUILLAUME s'y qualifie de *Seigneur absolu* de Hainaut, de Hollande, de Zélande & de Frise, en même tems qu'il y sou-

met

(z) Ubbo Emm. *Lib.*
xvii. p. 243. *Handvest. van*
Kennemerl. pag. 664. *van*
Rhynland, pag. 30, 34. *Pri-*
vil. van Texel, p. 16, 19.

(a) J. à Leydis, *ib. cap.*
29. Ub. Emm. *ibid.* pag.
258.

(b) Monstrelet, *Vol. I.*
cap. xxvii.

met les mariés aux loix de ces païs, sous serment de les observer & d'en maintenir les privilèges, ce qui n'annonce nullement un pouvoir absolu & arbitraire. Il y fait envisager ces païs comme des fiefs, constamment reconnus pour tels par tous les Comtes ses prédécesseurs, comme par lui-même, c'est-à-dire, indubitablement pour des fiefs de l'Empire. Enfin comme le Duc Jean étoit étranger, il y ordonne que ni lui ni Jaqueline ne pourront donner aucun emploi à des étrangers; statuant au surplus par rapport à la succession, que les trois païs reviendront après la mort des mariés, à l'aîné de leurs fils, ou en défaut de mâle à l'aînée de leurs filles (c).

Après la consommation du mariage les nouveaux époux allèrent établir leur résidence en Hainaut, d'où ils venoient de tems en tems en Hollande. L'année n'étoit pas encore expirée qu'ils reçurent la nouvelle de la mort de Louis, premier Dauphin. Par là Jean hérita de cette dignité & devint l'héritier présomptif de la Couronne de France. On a encore diverses lettres de Jaqueline, où elle prend le titre de *Dauphine de Vienne*, mais elle n'eut pas beaucoup de tems à le porter.

Le nouveau Dauphin étoit suspect à la Cour par plus d'un endroit; ses liaisons avec la maison de Bourgogne, son long séjour à la Haie, l'étroite alliance qui se fit à
Va-

(c) *Groot Plakaatb. Tom. V. pag. 596.*
III. pag. 6. Matth. Anal.

Valencienne entre lui, GUILLAUME, & le Duc de Bourgogne (d); leur intelligence avec les Anglois; un voyage que GUILLAUME fit à Londres avec l'Empereur SIGISMOND; tout cela donna lieu à d'Armagnac de représenter ce jeune Prince au foible Monarque sous des couleurs peu favorables. De son côté GUILLAUME ne voulut jamais consentir que le Dauphin, mandé à la Cour coup sur coup, y allât risquer sa personne. Il amena lui-même son gendre à St. Quentin. Sous prétexte de l'éloignement, la Reine refusa de s'y rendre pour y avoir une entrevue avec eux. Ils s'avancèrent donc jusqu'à Compiègne. Là, le Comte à son tour refusa à la Reine de venir avec son gendre à Paris, si l'on ne permettoit pas que le Duc de Bourgogne fût du voyage. Cette Princesse étant repartie, GUILLAUME la suivit pour voir le Roi, à qui il fit la proposition d'agréer que le Duc eût aussi l'honneur de le saluer. Charles répondit qu'il y penseroit. On résolut d'arrêter le Comte, mais secrètement averti par quelque partisan caché du Duc de Bourgogne, il se sauva à Compiègne (e). En y arrivant il trouva le Dauphin à l'extrémité. C'étoit, disent les Historiens françois (f), un abcès dans la tête, qui s'étant déchargé dans la gorge l'étouffa *. Mais les Ecrivains

an.

(d) Monstrelet, Tom. I. c. CXLI.

par Sauvage, pag. 250. & Corps diplomatique, Tom. II. Part. II. pag. 100.

(e) Voy. la continuation de la Chronique de Flandre

(f) Monstr. ib. c. CXLI

* David.

anglois & ceux de ce païs déposent qu'il fut empoisonné (g), peut-être même par sa propre mère (b); & il faut avouër que les circonstances donnent tout lieu de présumer que la mort de ce jeune Prince ne fut pas naturelle. Il expira le 4. d'Avril 1417. sans laisser d'enfans. Jaqueline n'avoit que seize ans.

Pendant que les François transportoient à Paris le corps du Dauphin, GUILLAUME regagna le Hainaut, plein de pensées bien différentes de celles qu'il avoit roulé depuis quelque tems dans son esprit. Sur le refus que Sigismond lui avoit fait de donner l'investiture de ses Etats à Jaqueline en cas que Dieu vint à le retirer, il avoit convoqué les Nobles & les villes en Octobre 1416. & le 15. de ce mois il avoit été résolu sous serment dans cette assemblée, qu'au cas que GUILLAUME vint à mourir sans enfant mâle, les Nobles & les villes reconnoitroient Jaqueline, Dauphine de Vienne, pour son héritière légitime, qu'ils lui prêteroiént aide & obéissance envers tous, & qu'ils la défendroient de leur vie & de leurs biens contre tous ses ennemis (i).

Après cet arrangement pour sa succession, GUILLAUME n'avoit plus hésité à s'embarquer dans les affaires de son gendre, dont l'élévation ne pouvoit que lui tenir fort à cœur. Mais il ne lui survéquit pas longtems. Une tumeur lui étoit

(g) J. à Leydis, *Lib.*
xxxii. cap. 26.

(b) *Ægid. de Roys, an.*
1417.

(i) *Groot Plakaatb. Vol.*
III. pag. 3.. Heda, p. 280.
Matth. Anal. Tom. V. pag.
599.

étoit restée à la cuisse , de la morsure d'un chien. Elle avoit grossi & étoit devenuë douloureuse. On en fit l'ouverture crainte d'accident. Mais depuis ce moment les forces de GUILLAUME s'affoiblirent de jour en jour, jusqu'au dernier de Mai qu'il décéda à Bouchain (k), agé de cinquante deux ans, après une régence de treize, qui auroit sans doute été encore plus glorieuse pour lui, & plus avantageuse au païs, s'il eût pris moins de part dans les affaires des maisons de France & de Bourgogne. Il lui en coûta probablement la Frise; quoique la perte de Staveren fût bien compensée par l'acquisition des seigneuries d'Arkel & d'Ysselstein qu'il réunit à la Hollande.

Marguerite de Bourgogne, son épouse, Princesse d'un mérite distingué & très-entenduë dans les affaires, ne mourut que longtems après GUILLAUME. Il n'avoit point eu d'autre enfant d'elle que Jaqueline (l), mais il laissa des enfans naturels; Louïs dont l'Histoire ne nous apprend rien; Everard qui bâtit le château de Hoogtwoude en Frise, & fut le premier Seigneur de ce lieu; & Béatrix qui fut mariée en premières nôces à Philippe de Dorp, & en secondes nôces à Jean de Voerde, Seigneur de Vliet (m).

(k) Monstrelet, *ibid.* c. xxxl. c. 7, 27.
cxliv.

(l) J. à Leydis, *Lib.* 29. (m) *Id. Lib.* xxxii. cap.

ARTICLE VII.

LA DANSE *ancienne & moderne*, par M.
DE CABUSAC.

SECOND EXTRAIT.

La première partie de cet ouvrage, sur laquelle rouloit notre premier Extrait, a présenté au Lecteur l'histoire de la Danse ancienne. Il s'agit présentement de l'entretenir de la Danse moderne.

M. de Cabusac remonte à la renaissance des arts. Ils furent comme perdus pendant plusieurs siècles ; & cette lacune immense, qui pour l'honneur des hommes devoit être effacée des annales du monde, n'est aux yeux de la raison, qu'une honteuse & longue létargie de l'esprit humain. La voix de Medicis les rappella en Italie, & ils y accoururent. Dès lors la sculpture, la peinture, la poésie, la musique fleurirent. Les plaisirs de l'esprit succédèrent à une galanterie gothique, les hommes furent instruits, ils devinrent polis, sociables, humains.

Il n'y eut pourtant point de théâtres en Italie avant la fin du XV. siècle. Les premiers effets du zèle du Cardinal Camerlingue *Riari*, neveu du Pape Sixte IV. furent infructueux à Rome. Un simple particulier fut plus heureux dans une moindre ville. *Bergonce de Botta*, Gentilhomme de Lombardie, signala son goût

par une fête éclatante qu'il prépara dans Tortone , pour *Galeas* Duc de Milan , & pour *Isabelle* d'Arragon , sa nouvelle Epouse. Quoiqu'elle représentation dramatique qu'il donna, fût peu régulière , elle étoit cependant remplie de galanterie , d'imagination , & de variété ; & elle a donné dans la suite l'idée des Carroufels, des Opéras , & des grands Ballets à machines.

L'amour de la musique se répandit bientôt avec une rapidité surprenante ; & l'Opéra fut reçu en Italie avec cette passion vive qu'inspirent aux hommes sensibles toutes les nouveautés de goût. Mais, comme ce spectacle étoit sans Danse , on imagina un second genre qui les unit aux douceurs de la musique , aux charmes de la poésie , & au merveilleux des machines. C'est alors que parurent ces grands Ballets, qu'on employa dans les Cours les plus galantes, pour célébrer les mariages des Rois, les naissances des Princes , & tous les évènements heureux, qui intéressoient la gloire , ou le repos des Nations. Ils formèrent seuls un spectacle d'une dépense vraiment royale , & qui fut porté souvent dans les deux derniers siècles au plus haut point de grandeur & de magnificence.

On les divisa en Ballets historiques , fabuleux , & poétiques. L'Auteur donne ici des idées fort distinctes de ces espèces subordonnées au genre ; mais nous ne saurions le suivre dans ces détails. Les Ballets poétiques furent subdivisés en allégoriques , moraux & bouffons :

fons: on en rapporte des exemples. Nous n'en détacherons qu'une remarque; qui concerne les Ballets bouffons. C'est que le premier, & peut-être le meilleur ouvrage de ce genre, fut représenté à Venise sur un théâtre public, sous le titre de la *Verita raminga*; ou, *La Vérité vagabonde, qui n'a ni feu, ni lieu*. M. de *Cabufac* ne connoit que ce seul Ballet qui ait été donné au public, comme spectacle, ailleurs que dans les Cours des Souverains. Tous les autres ont été des spectacles gratuits, qui ne servoient qu'aux divertissemens des Rois & des Princes.

Le Livre second commence par les Ballets *ambulatoires*. Les Portugais les ont imaginé autrefois, & les ont mis souvent en pratique. L'appareil, la pompe, la magnificence de ces Ballets, ne le cédoient en rien aux spectacles précédens. La première idée en est venue des Tyrrhéniens; & l'antiquité a donné à ce genre le nom de pompe Tyrrhénique. On donna un de ces Ballets à l'occasion de la canonisation du Cardinal *Charles Borromée*, qui sous le Pontificat de Pie IV. avoit été Protecteur du Portugal, & un autre le 31. Janvier 1610. pour la béatification d'*Ignace de Loyola*.

Les Tournois, les Carroufels, les fêtes guerrières & magnifiques causèrent en 1559. à la Cour de France un évènement trop tragique, pour qu'on pût songer à les y faire servir souvent dans les réjouissances solennelles. Ainsi les Bals, les Mascarades, & sur-tout les Ballets, qui n'entraînoient après eux aucun danger,

ger, & que la Reine Catherine de Médicis avoit connus à Florence, furent pendant plus de cinquante ans, la ressource de la galanterie & de la magnificence françoise. On trouve ici le recit des fêtes de la Cour de France depuis 1560. jusqu'en 1610. Cette Cour troublée par la mauvaise politique de la Reine, divisée par l'intrigue, déchirée par le fanatisme, ne cessoit point cependant d'être enjouée, polie, & galante.

Henri IV. avoit été élevé dans un pays où l'on danse en naissant. Aussi la Danse fut-elle un des amusemens favoris de ce grand Roi. Il sembloit trouver dans les charmes de cet exercice, lorsqu'il fut parvenu au Trône, le dédommagement d'une partie des travaux qu'il lui avoit coûté à acquérir. *Sulli*, le grave *Sulli*, étoit l'ordonnateur des spectacles qui amusoient ce bon Prince. Mais il les lui offroit en Ministre Philosophe, & Henri IV. les recevoit en grand Roi. Peut-être est-ce durant son règne que les François ont le plus dansé, & qu'ils se sont le mieux battus.

Passons aux Bals. Ceux de cérémonie une fois inventés sont devenus les fêtes de tous les tems. Ils se multiplièrent en Grèce, à Rome, & dans l'Italie. On y dansoit froidement des Danses graves. On n'y paroissoit qu'avec la parure la plus recherchée : la richesse, le luxe, y étoient avec dignité une magnificence monotone. On n'y trouvoit alors comme de nos jours, que beaucoup de pompe sans art, un grand faste sans invention, un air de dissipation

tion sans gaieté. Ceux de Louis XIV. furent magnifiques. Ils se ressentoient de cet air de grandeur qu'il imprimoit à tout ce qu'il ordonnoit ; mais il ne fut pas en son pouvoir de les sauver de la monotonie. Quand on en lit des relations, (& la lecture d'une seule peut tenir lieu de toutes les autres,) quand on fait attention aux embarras du cérémonial, à la froide répétition des mêmes Danses, aux règles rigides établies pour le maintien de l'ordre de ces fortes d'assemblées, à la contrainte, à l'inaction de tout ce qui ne danse pas ; on trouve que le Bal de cérémonie est de tous les moyens de se réjouir, celui qui est le plus propre à ennuyer.

Il est cependant arrivé souvent que la bizarrerie des circonstances l'a rendu le plaisir à la mode, au point qu'un Menuët dansé avec grâce étoit seul capable de faire une grande réputation. Dom *Juan d'Autriche*, Vice-Roi des Pays-bas, partit exprès en poste de Bruxelles, & vint à Paris *incognito*, pour voir danser à un Bal de cérémonie *Marguerite de Valois*, qui passoit pour la meilleure Danseuse de l'Europe.

Les Bals sérieux furent gardés pour les occasions de grande représentation ; & on donna des Bals masqués dans les circonstances où l'on voulut rire. Ils ont été extrêmement à la mode pendant près de deux cens ans ; il y en a eu de magnifiques sous Louis XIV. mais ils cessèrent pendant la régence, & on n'y est pas encore revenu. On distingue ici trois espèces de divertissemens assez différens les uns des autres,

tres, qui ont été connus sous le nom de Masquerade. Le Carnaval de Benferade, qu'on exécuta le 18. Janvier 1668. fut la dernière où Louis XIV. prit le Masque.

M. le Régent fit un établissement, qui sembloit favorable au progrès de la Danse, & qui lui fut cependant très-funeste. Par une Ordonnance du 31. Décembre les Bals publics furent permis trois fois la semaine dans la Salle de l'Opéra. Cela fit tomber les Bals particuliers, les seuls où le bon goût & l'élégance pût régner. Il y auroit cependant, selon M. *de Cabusac*, des moyens & des ressources pour rendre ce spectacle le fonds & la ressource la plus pure de l'Opéra, une Ecole délicieuse de Danse pour la jeune noblesse, & un objet d'admiration constante pour cette foule d'Etrangers, qui cherchent en vain dans l'état où ils le voient, le charme qui le fait trouver si agréable aux François.

Le Livre troisième commence par le récit des fêtes dont la Danse a été le fonds à la Cour de France depuis l'année 1610. jusqu'à l'année 1643. Henri IV. fut gai, & sa Cour s'en ressentit. Louis XIII. toujours valétudinaire fut sombre, & sa Cour devint triste. On ne fut d'autre moyen de se divertir que de descendre à une sorte de joie basse, pire cent fois que la tristesse. Presque tous les grands Ballets de ce tems, qui étoient les seuls amusemens du Roi & des Courtisans, ne furent que de froides allusions, des compositions triviales, des fonds misérables. On croyoit s'être bien réjoui, lors-

lorsqu'on avoit exécuté le Ballet de *Maître Galimatbias*, pour le grand Bal de la Douairière de Billebabault & de son Fanfan de Sotteville. Le Cardinal de Savoie donna à Monceaux une fête beaucoup plus ingénieuse sous le titre de *gli habitatori di monti*, ou les *Montagnards*. Il choisit ce sujet & ce nom, parce que les Courtisans François, en parlant de son dessein, avoient eu la fatuité de trouver ridicule, que de *plats Montagnards* s'ingérassent à divertir une Cour aussi polie que l'étoit la Cour de France.

Le Cardinal de Richelieu, qui portoit dans tout ce qu'il faisoit l'amour du grand, le chercha dans les arts; & il l'y auroit peut-être trouvé, s'il n'avoit pas été entouré de talens médiocres, qu'il crut supérieurs, parce qu'ils lui disoient sans cesse qu'il l'étoit lui-même. L'esprit de ce grand homme se refusoit au bas, & dans le même tems il se perdoit dans le Phébus. Le goût l'auroit arrêté dans le juste milieu entre ces deux extrémités également vicieuses. On démêle quel étoit son penchant naturel pour le grand, & son peu de justesse dans les choses de pur agrément, par le Ballet qu'il donna au Roi dans le Palais Cardinal le 7. Février 1641. & qui eut pour titre, la *prospérité des Armes de la France*. On fit servir à ce spectacle les débris des décorations, des habits, & des machines, qu'on avoit employé l'année précédente à la représentation de la Tragédie de *Mirame*. Cette pièce avoit été représentée pour la première fois le 14. Mars 1639. & la dépense en avoit passé neuf cens mil-

le

le livres; mais cet ouvrage étoit si peu fait pour réussir, que tout le pouvoir du premier Ministre ne fut pas assez fort pour l'empêcher de tomber. Néanmoins, à le considérer philosophiquement, il fut le premier fondement du Théâtre.

L'Auteur fournit ensuite des détails historiques sur les fêtes du même genre dans les autres Cours de l'Europe. Les François qui avoient du génie, trouvant les accès difficiles à la Cour de Louis XIII. se répandirent dans les pays étrangers, & y firent éclater l'imagination, la galanterie, le goût, qu'on ne leur avoit pas permis de déployer dans le sein de leur patrie. Les fêtes les plus magnifiques & les plus galantes qu'on ait jamais données à la Cour d'Angleterre, ont été l'ouvrage des François. On rapporte ici le plan de celle dont le mariage de Frédéric V. Comte Palatin du Rhin, avec la Princesse d'Angleterre, fut l'occasion & l'objet. La minorité de Louis XIV. fut en France l'aurore des beaux arts & du goût. Le Cardinal Mazarin avoit de la gaieté dans l'esprit, du goût pour le plaisir, & dans l'imagination moins de faste que de galanterie. On trouve les traces de ces trois qualités distinctives dans tous les Bals & les grands Ballets, qui furent faits sous ses yeux. *Benzerade* fut chargé de l'invention, de la conduite, & de l'exécution de presque tous ces amusemens. Louis XIV. âgé de treize ans dansa pour la première fois en public au Ballet de Cassandre, exécuté au Palais Cardinal le 26 Février 1651. & pour la dernière

re

re fois au Ballet de Flore, représenté le 13 Février, 1669. Ce Monarque avoit alors 31 ans, & il abandonna pour toujours la Danse en public, frappé de ces beaux vers du *Britannicus* de Racine;

*Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un chat dans la carrière,
À disputer des prix indignes de ses mains,
À se donner lui-même en spectacle aux Romains,
À venir prodiguer sa voix sur un Théâtre, &c.*

Le grand Ballet qui coûtoit des fraix immenses; ne procuroit donc à la Danse rien de plus que les Bals masqués. Ce qui suffisoit pour la Danse simple, suffisoit pour le grand Ballet; & ce n'étoit que l'alphabet de la Danse théâtrale. L'Opéra françois prit alors naissance. C'est une composition dramatique, qui pour la forme ressemble en partie aux spectacles des Anciens, & qui pour le fonds a un caractère particulier, qui la rend une production de l'esprit & du goût tout-à-fait nouvelle. *Quinault* en est l'inventeur; car *Perrin*, Auteur des premiers ouvrages françois en musique, n'effleura pas même le genre, que *Quinault* imagina peu de tems après.

Les Grecs & les Latins ont aidé *Quinault* dans les idées primitives de son dessein; mais l'arrangement, la combinaison, l'ensemble sont à lui seul. Ils forment une composition fort supérieure à celle des Italiens & des Latins, & qui n'est point inférieure à celle même des Grecs. En un mot il a bâti un édifice à part. Comme ces propositions sont nouvelles, M. de Cabusac

s'étend à les prouver. Cet endroit de son ouvrage est extrêmement raisonné & approfondi. *Quinault*, selon lui, forme un dessein qui ne pouvoit être venu que dans l'esprit d'un homme supérieur; il choisit le *merveilleux*, qui résulte du système poétique, parce qu'il remplissoit son objet, & qu'il réunit avec la vraisemblance suffisante au théâtre, la Poésie, la Peinture, la Musique, la Danse, la Mécanique, & que de tous ces arts combinés il pouvoit résulter un ensemble ravissant, qui arrachât l'homme à lui-même, pour le transporter pendant le cours d'une représentation animée dans des régions enchantées. Ce n'est point là une conjecture faite après coup, dans le dessein de rehausser le mérite de *Quinault*. Qu'on suive pas à pas la marche de *Ibésée*, d'*Atys*, d'*Armide*, &c. on verra son intention, telle qu'on vient de l'expliquer, marquée par-tout avec les traits distinctifs de l'esprit, du sentiment & du génie.

On peut donc mettre ce dessein à côté de tout ce qui a été imaginé de plus ingénieux pendant le cours successif des progrès des beaux arts; mais il faut avouer que le plaisir, l'émotion, l'amusement, qui en résultent, sont très-inférieurs aux charmes qu'on devroit, & qu'on peut en attendre. C'est ce qui conduit Mr. de *Cabussac* à traiter des défauts de l'exécution du plan primitif de l'Opéra françois, en se bornant cependant à la Danse; mais il annonce qu'il embrassera & approfondira ce vaste objet dans un ouvrage à part. Ici se présentent de nouveaux détails, qui ne conviennent pas à un Extrait, &

qui

qui justifient toujours que *Quinault* a eu des vûes admirables, & que dans tous ses Opéras il a fourni les occasions les plus énergiques pour la Danse, pour la Musique, & pour la Méchanique; mais qu'on n'en a point sù profiter, & qu'aux grandes vûes de cet habile homme on a substitué une exécution maigre & vicieuse.

On est donc fondé à attribuer les vices physiques de l'exécution primitive de l'Opera françois, à l'état de la Danse, de la Musique instrumentale, de l'art de la décoration, & de celui des machines, qui étoient encore au berceau; tandis que le dessein du Poète auroit exigé des exécutans consommés dans tous ces différens genres.

Quinault fit avec cela une faute dont ses ennemis se prévalurent, qui fit méconnoître le genre, & qui en retarda beaucoup les progrès; ce fut de donner le nom de *Tragédie* à la composition nouvelle qu'il venoit de créer. On ne vit dans la plupart de ses pièces que des Tragédies manquées; & de là vint la sévérité des jugemens qu'en portèrent *Boileau*, *Racine*, & les autres Juges de la littérature françoise. Ce danger étoit prévenu, si *Quinault* avoit mis à la tête de ses poèmes lyriques, *Cadmus*, *Thésée*, *Atrys*, Opéra. Ce seul mot auroit donné l'idée d'un genre, desarmé les critiques, & adouci les rivaux.

Ce n'est pas cependant que l'Opéra françois ait été mal reçu dans sa nouveauté. Il fut au contraire accueilli de la nation avec un applaudissement presque unanime: mais tout l'honneur

du succès fut pour *Lulli*. Le Public enchanté de la représentation, entendoit dire que les poèmes de *Quinault* étoient mauvais. Par une conséquence fort simple, il crut que tout le charme étoit dans la Musique, & *Lulli* le laissa croire.

Le théâtre lyrique fit des progrès dont la marche étoit assez lente jusqu'en l'année 1697. où *la Motte*, en créant un genre tout neuf, acquit l'avantage de se faire copier à son tour. L'Opéra imaginé par *Quinault* est une grande action suivie pendant le cours de cinq actes. C'est un tableau d'une composition vaste, tels que ceux de *Rapbaël* & de *Michel-Ange*. Le spectacle trouvé par *la Motte*, est un composé de plusieurs actes différens, qui représentent chacun une action mêlée de divertissemens, de chant & de danse. Ce sont de jolis *Vateau*, des mignatures piquantes, qui exigent toute la précision du dessein, les graces du pinceau, & tout le brillant du coloris. Ce genre appartient tout-à-fait à la France. Les Grecs, les Romains, n'eurent aucun spectacle qui pût en avoir donné l'idée. *La Motte* a porté à l'Opéra la Pastorale & l'Allégorie. L'Europe Galante, Issé, le Carnaval & la Folie, ne sont pas inférieurs aux meilleurs ouvrages de *Quinault*: mais ses autres ouvrages lyriques sont froids, insipides, & languissans.

Le quatrième Livre de la seconde partie, qui est le dernier de tout l'ouvrage, roule sur la Danse théâtrale. Mr. de *Cabusac* en fixe le caractère, en indique la division, examine les obstacles au progrès de la Danse, rapporte l'é-

tat

tat actuel de la Danse théâtrale en France, combat les préjugés contre la Danse en action, prouve la possibilité de cette Danse, en établit la supériorité & les avantages, expose la ressource unique des Danseurs modernes, parle des actions convenables à la Danse théâtrale, des actions principales, & des actions épisodiques en Danse, & conclut par les règles générales à observer dans les actions de Danse. Tout cela est pensé avec force, & plein de génie. Nous n'en détacherons qu'un ou deux morceaux.

Voici l'idée que l'Auteur donne de l'état actuel de la Danse théâtrale en France. „ Le „ personnage le plus recommandable de la Chi- „ ne est celui qui fait une plus grande quantité „ de mots. L'érudition de ce pays n'effleure pas „ même les choses. Un Lettré passe sa vie à „ mettre, à arranger dans sa tête un nombre „ immense de paroles isolées; & les Savans de „ la Chine déclarent qu'il est savant. Je crois „ voir un homme, qui ayant dans sa main la „ clef du Temple des Muses, consomme ses „ jours, & toute son adresse à la tourner & à „ la retourner sans cesse dans la serrure, sans „ oser jamais toucher au ressort. Tel est notre „ meilleur Danseur moderne.”

Il oppose à cet état l'exhortation suivante, qu'il adresse à tout jeune Danseur intelligent, & par laquelle nous finissons. *L'art de la Danse a été poussé de nos jours aussi loin qu'il soit possible de le porter. Nul homme ne s'est mieux destiné encore que Dupré; nul ne fera les pas avec plus*

d'élégance, nul n'ajustera ses attitudes avec plus de noblesse. N'espérez pas de surpasser les graces de M^{lle}. Sallé. Vous vous flattez, si vous croyez jamais arriver à une gaieté plus franche, à une précision plus naturelle, que celles qui brilloient dans la Danse de M^{lle}. Camargo. Il semble que ces trois sujets aient épuisé ces sortes de ressources de l'art, mais par bonheur la Danse en action vous reste. C'est un champ vaste encore en friche: osez la cultiver. Vous trouverez d'abord quelques épines: ne vous rebutez pas: opiniâtez-vous. La moisson la plus abondante ne tardera pas à vous dédommager de vos peines. Connoissez votre siècle: il aime les arts. Tout ce qu'ils tentent pour lui plaire, est sûr d'être accueilli: tout ce qui a l'avantage d'y réussir est sûr de la gloire; & il est rare qu'un Artiste qu'il couronne ait longtems à se plaindre de la fortune.

ARTICLE VIII.

3. 10 LETTRES CRITIQUES sur les Lettres philosophiques de Mr. DE VOLTAIRE, par rapport à notre ame, à sa spiritualité, & à son immortalité, avec la Défense des Pensées de PASCAL, contre la Critique du même Mr. de Voltaire, par M. * * * Scribimus indocti doctique. Horat. 1753. in 12. pp. 215.

O n trouvera peut-être que cet ouvrage vient un peu tard; mais il est toujours de saison.

son. C'est incontestablement la production d'un habile Philosophe; il n'y a rien qui puisse le désigner & le faire reconnoître; mais en faisant attention à diverses choses qui se rencontrent dans ces Lettres, & à un certain tour qui les caractérise, nous croyons avoir deviné l'Auteur; & pour ne pas dévoiler un *incognito* qu'il est peut-être bien aise de garder, nous nous contentons de le désigner par les Lettres initiales J. R. Si cet Extrait tombe sous ses yeux, il devinera sans doute à son tour sur quoi nos conjectures sont fondées.

Les trois Lettres critiques sur l'ame, qui font la première partie de ce volume, ont pour objet la XIII. des Lettres philosophiques de M. de Voltaire, qui roule sur Locke, une autre Lettre sur la même matière (*), qui renferme mot à mot divers endroits de la précédente, mais qui contient aussi bien des choses qu'il n'y avoit pas inscrites, enfin quelques passages de la brochure intitulée, *La Métaphysique de Newton*. Le Critique suit pié à pié tous les raisonnemens découfus & hazardés de M. de Voltaire, & il ne lui laisse absolument aucun subterfuge. C'est sur-tout dans la troisième Lettre qu'il rassemble toutes ses forces, & qu'il établit victorieusement les dogmes auxquels

(*) Elle est insérée dans un Recueil intitulé, *Amusemens littéraires, ou Correspondance*, &c. Tom. II. p. 179. Ce Recueil est imprimé à la Haie chez van Duren, 1740. L'on y dit que M. de Voltaire écrivit cette Lettre le 4. Juin 1736.

R 4

quels le Poète Philosophe a voulu porter atteinte. Voici un des endroits les plus propres à mettre au fait des principes du Critique, & de sa manière de raisonner.

M. de *Voltaire* avoit dit, que *la grande difficulté est plutôt de savoir comment un Être tel qu'il soit peut penser, que de savoir comment la matière peut devenir pensante*. On remarque que c'est là un de ces éblouïsemens, trop ordinaires à ceux qui se hâtent de prononcer sur des questions qu'ils ne se sont pas donnés le tems d'approfondir. Ils mettent la difficulté où elle n'est pas, faute de la voir où elle est. C'est la méprise où M. de *Voltaire* tombe ici, & il est aisé d'en démêler la source. Elle vient de ce qu'il regarde la pensée comme une action de la substance pensante, croyant que la pensée est à l'ame à-peu-près ce que le mouvement est au corps. Mais c'est une erreur. L'ame ne devient point pensante, de non pensante qu'elle fût auparavant, comme un corps de l'état du repos passe à celui du mouvement (*). La pensée est un attribut de l'ame, dont on ne peut pas plus demander raison, que l'on en peut

(*) On pourroit peut-être exprimer ceci plus exactement. La pensée est effectivement à l'ame, ce que le mouvement est au corps. Le corps a en soi le principe du mouvement, c'est la *force motrice*; mais il faut que certaines déterminations surviennent, pour que de cette force résulte le mouvement. L'ame a de même le principe de la pensée, c'est la *force représentative*; mais elle ne pen-

peut demander de sa nature; n'étant pas plus difficile de comprendre comment un Être tel qu'il soit peut penser, que de comprendre comment un Être tel qu'il soit peut être étendu. S'enquérir pourquoi l'ame se détermine à certains choix plutôt qu'à d'autres, comment un corps est mu, comment un tel phénomène se produit, ce sont des questions très-raisonnables, parce qu'il s'agit là d'effets dont on cherche les causes, en s'informant de la manière dont elles opèrent. Mais pour ce qui regarde les attributs de chaque substance, on n'est pas plus reçu à demander la cause de ces attributs, qu'à demander celle de leur nature, ou pourquoi elle est telle qu'elle est en effet; la cause de la pensée n'étant autre que celle de l'Être qui pense, c'est-à-dire, n'étant autre que Dieu lui-même, qui a voulu que la nature pensante existât dans un tel individu.

L'essence des Êtres est fixe & immuable, & leurs propriétés découlent de leur essence. L'ame pense, parce que c'est là sa nature; elle veut, parce qu'elle est par sa nature un agent capable de détermination & de choix. La matière de son côté est étendue, solide, susceptible

pense pas toujours, entant que la pensée, suivant sa définition la plus exacte, consiste dans un acte réfléchi, qui fait appercevoir à l'ame les idées qui l'occupent. Il suffit que la force, d'où naît la pensée, soit essentielle à l'ame, pour la distinguer, non seulement du corps, mais des éléments de la matière.

R 5

ble de mouvement; mais elle ne l'est pas d'intelligence, ni de liberté. Dieu peut donc imprimer à la matière ce mouvement dont elle est susceptible, & le varier à l'infini, pour produire dans les différens corps la gravitation, la végétation, la vie. Mais il y auroit une contradiction évidente à supposer que Dieu donnât à cette matière des attributs qui ne sont point renfermés dans son essence, & qu'il lui fît produire des opérations qui repugnent à sa nature.

Il n'y a donc rien d'embarrassant dans cette Instance de M. de Voltaire. *Quel est le plus respectueux pour la Divinité, ou d'affirmer que des Êtres créés pensent indépendamment d'elle, ou de soupçonner qu'elle peut accorder la pensée à tel Être qu'elle daigne choisir ?* On répond : Ou vous entendez par la *pensée* un attribut de l'Être pensant, comme la solidité est un attribut du corps : ou bien vous entendez une action de cet Être, un effet qu'il produit au dedans de soi, une modification qu'il reçoit. Si par *pensée* vous entendez un attribut, alors les Êtres créés ne pensent pas plus indépendamment de Dieu, qu'ils subsistent indépendamment de lui. Dieu peut ôter la pensée à l'âme en lui ôtant l'être, comme il la lui a accordée en le lui donnant. Si par la *pensée* au contraire vous entendez une action, un effet, ou une modalité de l'Être pensant, Dieu peut bien empêcher que l'Être dont il s'agit ne pense actuellement ; mais l'ayant fait ce qu'il est, il ne sauroit empêcher qu'il ne soit susceptible de pensée, qu'il n'ait naturellement cette fa-
cul-

eulté de penser qui découle de son essence ; tout comme aiant fait la matière ce qu'elle est, il peut bien l'empêcher de se mouvoir actuellement , ou de prendre une certaine forme ; mais il ne peut faire qu'elle n'ait pas la faculté d'être muë & de recevoir toutes les diverses formes possibles.

Ici l'Auteur entre dans un développement si net , si judicieux , si triomphant , des vrais principes , non seulement de cette controverse , mais de toute la Philosophie , que je ne puis m'empêcher de faire usage d'un morceau de ce prix , & d'insérer ici le reste de sa troisième Lettre. Cela m'empêchera de toucher à la Défense de *Pascal* , mais on peut être assuré qu'elle n'est pas moins forte dans son genre.

Les natures des choses sont immuables , comme le sont les idées qui les représentent , & par conséquent elles ne sauroient se confondre. C'est le fondement de ce qu'on nomme *éternelles vérités*. Ces idées invariables , qui distinguent les différens genres d'Etres possibles , existent nécessairement en Dieu , sont essentielles à son intelligence , & par cela même sont indépendantes de sa volonté. Ainsi , prétendre que les natures qui répondent à ces idées , puissent se changer , se mêler , se confondre , au gré de la toute-puissance divine , c'est tout comme si l'on prétendoit soumettre à cette toute-puissance les idées de l'entendement divin , les attributs de Dieu , & son essence elle-même.

L'existence de chaque Etre dépend de la libre

bre volonté du Créateur, qui parmi les natures possibles a choisi celles qu'il lui a plu, pour les faire exister actuellement. Les modifications des substances, leurs opérations, leurs assemblages, leurs arrangemens, leurs systèmes, peuvent aussi varier à l'infini, suivant le bon plaisir de Dieu & les différentes vuës de sa sagesse. Mais quand on en vient à chaque substance primitive, qui entre dans le composé de ces systèmes, il y faut reconnoître une nature fixe, qui servant de fondement à ses propriétés, à ses facultés, à ses modifications, exclut nécessairement les modifications, les facultés, les propriétés d'une autre nature. Dieu peut sans doute perfectionner un Etre, c'est-à-dire, lui donner des modifications qu'il n'avoit pas, lui faire opérer ce qu'il n'opéroit pas, lui procurer, à l'égard d'autres Etres, certaines relations qui lui manquoient; mais c'est, bien entendu qu'il ne cesse point d'avoir la même nature qu'il avoit auparavant, & qu'il ne reçoit rien dont cette nature ne fut déjà susceptible.

Quand on demande après cela, s'il n'est pas possible à Dieu d'ajouter le don de la pensée à la matière, & si celui qui peut tout, ne sauroit faire penser un Etre matériel; en vérité on ne s'entend pas soi-même, & quelque sens qu'on veuille donner à cette question, il sera manifestement faux ou inutile pour le but qu'on se propose. Entend-on que la matière ait en soi le pouvoir, la faculté de penser? Que l'intelligence, que la pensée, soit une de ses modi-
fi-

fications , ou opérations possibles , laquelle il ne reste plus après cela qu'à mettre en acte ? Sans doute que dans cette supposition il n'est pas moins possible à Dieu de faire penser un Etre matériel , que d'imprimer à certaine portion de matière telle forme , ou tel mouvement ; & il n'y aura rien de plus surprenant dans ce dernier acte de la toute - puissance que dans l'autre. Mais la supposition elle-même , savoir que la matière soit douée du pouvoir naturel de penser , est plus hardie : aussi n'est-ce point celle de Locke , lorsqu'il a dit : „ que nous ne serons peut-être jamais capables „ de connoître , si un Etre purement matériel „ pense , ou non ; & si Dieu peut communi- „ quer la pensée à la matière.” Ce Philosophe Anglois entend-il donc , que la matière étant de sa nature privée d'intelligence , qu'étant dénuée de la faculté de penser , & ne comptant point la pensée au rang des propriétés & des modifications qui lui conviennent , Dieu pourtant , par un acte de son pouvoir souverain , lui peut imprimer cette modification , & la rendre surnaturellement intelligente , ou capable d'intelligence , de non-capable qu'elle en étoit naturellement ? C'est là renverser la nature même des choses pour admettre des contradictions. C'est dire qu'une chose en devient une autre , sans cesser d'être ce qu'elle étoit. C'est faire des substances autant de vains noms sans signification déterminée , autant de capacités vagues , également propres à recevoir toutes les propriétés qu'il nous plaira d'imaginer. C'est

en

enseigner que par le pouvoir de Dieu, la matière peut n'être plus matière, & que par un don spécial du Créateur, la substance essentiellement divisible, & composée d'autres substances, peut devenir simple & indivisible, ou une vraie unité.

Il y a bien de la différence entre le don de penser fait à la matière par la toute-puissance de Dieu, & un Etre pensant uni à la matière par cette même toute-puissance. Le dernier est très-intelligible, l'autre ne l'est en aucune sorte. Le dernier est un fait dont notre expérience nous assure actuellement, l'autre est une supposition absurde & impossible. Pourquoi faut-il que des Philosophes si sages, si éclairés d'ailleurs, se plaisent ainsi à confondre quelquefois toutes les idées, en ramenant la vieille chimère des Scholastiques, cette *puissance obédientielle* qu'ils attribuoient aux créatures, en vertu de laquelle, disoient-ils, d'une pierre Dieu peut faire un Ange, & qui leur faisoit trouver *omnia in omnibus*? La lumière de la raison débrouille ce noir Chaos. Elle nous apprend que ce qui pense n'est point matière, ni ne sauroit l'être; & dans l'immatérialité de nos âmes, elle nous donne un bon garant de leur immortalité.

Ce n'est pourtant pas à dire que l'anéantissement des substances soit une chose impossible, ni qu'on puisse donner pour un Axiome, que tout Etre immatériel, de quelque espèce qu'il soit, ne cessera jamais d'exister. La raison elle-même désavouë ces assertions trop hardies. Elle
nous

nous apprend que tout ce qui a commencé peut finir, & que le Créateur de l'Univers est toujours maître de réduire au néant ce que son pouvoir en a tiré. Il peut avoir de bonnes raisons pour mettre des bornes à la durée de certaines créatures dont l'usage n'est que passager, après qu'elles auront rempli les fins de leur création. Elles n'étoient faites que pour vivre un tems, elles étoient subordonnées à d'autres par des rapports de convenance & d'utilité qui doivent cesser un jour : devra-t-on s'étonner de ce que, ce tems expiré, elles cessent aussi de vivre ? Une telle dispensation ne déroge en rien à la sagesse, à l'immutabilité de Dieu ; & cela même peut servir de nouveau témoignage à son pouvoir & à son indépendance. Il faut donc prendre garde que c'est d'un esprit tel que l'ame humaine, dont on soutient que l'immatérialité nous garantit l'éternelle durée. Comment cela, dira-t-on ? C'est parce que cette immatérialité de notre ame une fois connue, la distingue totalement de notre corps ; & par là dissipant entièrement la crainte où nous étions qu'elle ne meure avec lui, nous faisse appercevoir dans toute leur force les puissantes raisons que la nature même de cette ame nous donne de son immortalité. Si vous la regardez comme de pure matière, vous la croirez un composé résolvable dans ses premiers élémens, sujet à toutes les révolutions des corps. Sa vie, qui sera le résultat d'une certaine forme, devra périr tôt ou tard avec cette forme. On sera même tenté de la confondre avec le corps organisé, en prenant
ses

ses facultés les plus nobles pour un pur effet de cette organisation : d'où l'on conclurra bientôt que l'ame meurt avec le corps, & que celui-ci venant à se dissoudre, ces excellentes facultés que nous appellons notre ame, doivent nécessairement disparaître. Toutes les raisons d'Immortalité, prises du caractère de ces facultés, ne tiendront plus contre un argument si naturel, & ne balanceront point les impressions de l'expérience. Car enfin nous voyons mourir les corps vivans, & nous savons que tous les composés sont naturellement dissolubles.

Mais, quand de bonnes démonstrations nous auront fait concevoir l'ame comme une substance immatérielle, simplement unie au corps pour un certain tems, capable d'en être séparée, & de subsister dans cet état de séparation comme elle faisoit auparavant; alors d'un côté l'excellence propre de cette ame, l'usage & le but de ses facultés, ses rapports avec Dieu, cette société, pour ainsi dire, où elle est susceptible d'entrer en lui; d'un autre côté la bonté, la sagesse, la justice du souverain Maître du monde, tout cela nous persuadera, non seulement qu'il ne la détruit point avec le corps, mais qu'il ne l'a point créée pour l'anéantir. Ceci ne conclurra rien pour des Etres immatériels d'une nature inférieure; pour des Etres qui, n'ayant ni raison, ni prévoyance de l'avenir, ni ce désir naturel du souverain Bien, qui renferme celui de l'immortalité, ni aucune idée d'ordre & de religion, ne pourront dès-lors intéresser la sagesse ni la bonté de Dieu à leur con-

ser-

Servation éternelle. Rien n'empêche en effet, qu'après avoir joui d'une certaine mesure de bonheur à leur manière, elles ne puissent cesser d'être, dès qu'elles cesseront d'être utiles à l'Univers.

Pour l'Homme, c'est tout autre chose. Doué de raison, & dès-là susceptible de religion, il est né membre de la cité de Dieu, il est fait pour vivre avec lui dans une éternelle société. Il porte au fonds de sa nature un désir d'immortalité & une idée de bonheur, que la sagesse infinie qui l'y a mis, ne sauroit rendre illusoire; outre que la bonté infinie s'y oppose, puisqu'avec un tel désir, il faut de nécessité que l'Homme soit immortel ou malheureux. L'ordre même dont notre ame devient essentiellement sujette, par l'idée naturelle qu'elle en a, ne permet point un anéantissement qui feroit cesser son empire. En un mot les relations de l'ame avec Dieu sont toutes de nature à ne devoir jamais finir. On peut en conclurre, que ces nobles prérogatives qui distinguent notre ame dans l'ordre des substances immatérielles, ont pour fondement son immatérialité; & cette immatérialité nous les montrant dans leur plus beau jour, ne souffre plus qu'aucun préjugé pris des Loix auxquelles les composés matériels se trouvent soumis, balance tant de raisons qu'elle renferme en elle-même de son immortalité. Ainsi d'un côté par ces raisons elle a tout à espérer, tandis que de l'autre la mort du corps ne lui laisse plus rien à craindre.

Achevons de nous former une juste idée de la grandeur de nos ames. Comme les esprits sont faits pour Dieu, qui se les attachant par les

Tom. X. Part. II.

S

liens

liens de la raison & de la religion , les fait entrer ainsi avec lui dans une société éternelle, nous ne devons pas douter que le monde des corps ne soit fait pour eux; & que comme ce monde visible doit contribuer à leur félicité en mille manières, & par le magnifique spectacle qu'il leur offrira sans cesse, leur fournir éternellement des sujets de glorifier le Créateur, ce même monde ne doive toujours subsister à cause d'eux. Et ce que l'on dit en général de l'Univers matériel, peut s'appliquer à ces corps que la résurrection doit un jour rejoindre à nos âmes. Quel'âme est donc une chose excellente en elle-même! qu'elle doit être précieuse aux yeux de Dieu! puisque loin de périr quand le corps meurt, Dieu veut rendre un jour ce corps immortel pour l'amour d'elle.

Nous croyons, sans trop allonger cet Extrait, pouvoir encore mettre ici la discussion d'une pensée de *Pascal*. Notre choix tombera sur celle-ci: *L'Homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit, même sans aucune cause étrangère, par le propre état de sa condition*: à quoi *M. de Voltaire* avoit opposé: *Au contraire l'Homme est si heureux en ce point, & nous avons tant d'obligation à l'Auteur de la Nature qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain & à nous mêmes*. L'Auteur dont nous annonçons l'ouvrage, fait intervenir son jugement en ces termes.

Lorsqu'on attaque un Auteur de la force de *Pascal*, il est difficile de trouver des pensées raisonnables qu'on puisse mettre dans une vraie opposition avec les siennes. „ L'ennui, dit *M.*
„ de

„ de V. est un sentiment qui nous pousse au
 „ travail pour nous rendre utiles au prochain &
 „ à nous-mêmes ; il nous est donc avantageux
 „ que le Créateur l'ait attaché à l'inaction.”

Écoutez à présent Pascal. „ L'ennui est la
 „ preuve & l'effet naturel de la misère de l'Hom-
 „ me, puisque sans aucune cause étrangère il
 „ s'ennuie dès qu'on le laisse à lui-même.”

Rapprochez ces deux pensées, & dites moi en
 quoi l'une contredit l'autre. L'ennui nous
 pousse vers un travail juste & nécessaire ; cela
 empêche-t-il que l'ennui ne résulte dans l'Hom-
 me du sentiment confus qu'il a de sa misère na-
 turelle, lorsqu'aucun autre objet ne l'occupe ?
 Représentons-nous Adam dans l'état d'innocen-
 ce, jouissant par conséquent de l'espèce de bon-
 heur le plus convenable à la nature humaine sur
 la Terre. Ce bonheur étoit un état de repos &
 d'activité tout ensemble. Adam avoit des sa-
 cultés pour spéculer & pour agir qu'il exerçoit
 tour à tour. Chez lui le plaisir étoit attaché au
 travail : il l'étoit aussi à l'interruption du travail,
 au repos proprement dit ; repos nécessaire au
 corps humain & à la vie animale. Il étoit de
 même au changement d'occupations. Mais l'en-
 nuï n'avoit nul accès dans le paradis terrestre,
 paisible séjour du bonheur & de l'innocence.
 Adam se portoit au travail par goût & par choix,
 non par inquiétude & pour fuir quelque tour-
 ment. Depuis le péché les choses ont changé
 de face : l'homme est devenu misérable, & son
 ennui naît de sa misère. Cependant, de ce mal
 fâcheux, l'auteur de notre nature en tire un
 bien ; ce sentiment inquiet devient un puissant

ressort pour nous animer au travail, & par le travail à la pratique de tous nos devoirs.

La dissipation est un remède à l'ennui, quoiqu'elle soit bien éloignée d'en tarir la source. Sur-tout c'est un remède à la douleur. Ce qu'on nomme *divertissement*, use nos chagrins comme une espèce de lime sourde, en affoiblit l'impression, du moins la suspend, & nous compose une félicité artificielle & passagère, qui vaut toujours mieux que rien. Mais revenons en là, que ce remède prouve de plus en plus que l'homme est misérable; comme le régime prescrit à un malade, prouve sa mauvaise santé, ou comme l'usage du quinquina prouve qu'on a la fièvre. L'ordre primitif de la nature humaine ne suppose point une telle misère, non plus que la constitution naturelle de notre corps ne suppose point la fièvre. Donc, le besoin que nous avons de dissipation marque un desordre de notre nature, donc nous ne devons point nous prendre à cette nature, ni à celui qui l'a créée droite & heureuse, mais à la seule corruption du péché.

Pascal a donc grande raison de conclure de ces principes, que ce n'est point être heureux que de pouvoir être réjouï par le divertissement, qui vient du dehors, & qui est sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables. C'est ce que les Sages du Paganisme ont bien compris, puisqu'ils s'accordent tous à mettre le vrai bonheur dans la plus grande indépendance qu'il est possible des choses extérieures. Leur illusion ne consistoit qu'à se persuader faussement, que le Sage pût atteindre à une parfaite indépendance à cet égard: au-lieu que la

· a vraie sagesse de l'état présent, est de reconnoître l'étenduë de nos maux, & d'y appliquer les secours que la religion fournit.

Il est vrai que l'assujettissement naturel de l'ame au corps, & plus encore la foiblesse que nous avons contractée par le péché, nous rend nécessaire à un certain point le secours des impressions extérieures & sensibles. Ces impressions réveillent l'ame de l'espèce de léthargie où sans cela elle court risque de tomber, elles la récréent & la renouvellent ; ce sont des secousses utiles, qui par la joie qu'elles y répandent, l'animent d'une nouvelle vigueur. Tout cela est vrai de l'homme considéré en qualité d'animal terrestre, quoiqu'il soit en même tems un Être spirituel ; sur-tout cela convient à l'homme, tant que déchu par le péché de sa condition primitive. La Religion même ne détruit pas ces besoins ; elle n'ôte pas cette dépendance, quoiqu'elle l'affoiblisse. Le meilleur Chrétien du monde, un Philosophe Chrétien, un *Pascal*, ne peut se passer entièrement d'amusemens sensibles qui le délassent. Mais de quoi s'agissoit-il ? De quels divertissemens Pascal a-t-il avancé, qu'on n'est point heureux quand on leur doit la joie que l'on a ? Il parle de ceux auxquels le monde donne ce nom. Il parle des grandes dissipations, des plaisirs d'éclat, qui ébranlent l'ame, de ceux dont les Mondains ne peuvent se passer, & dont la privation les plonge dans l'ennui. C'est de ces divertissemens, dont on peut dire qu'ils sont sujets à être troublés par mille accidens, & qu'ils rendent l'ame esclave des choses du dehors. Cela ne se dira point de ces plaisirs

simples, dont un Solitaire s'amuse dans sa retraite, ni des jeux d'enfant auxquels un Philosophe pourra quelquefois se délasser.

A R T I C L E IX.

L E T T R E à l'Auteur de la Bibliothèque
Impartiale, sur une accusation de Plagiat
faite à Madame DES HOULIÈRES.

Vous serez surpris, sans doute, MONSIEUR, d'apprendre que Madame des Houlières vient d'être soupçonnée, & à-peu-près convaincue d'un vol littéraire qui fait du bruit à Paris. C'est M. Fréron qui nous en informe dans une de ses Feuilles.

„ J'allai voir dernièrement, dit-il, un célèbre
„ Amateur qui a une très-belle collection de
„ livres qu'il a lus. Notre conversation tomba
„ par hazard sur les larcins littéraires. Je fus
„ bien surpris lorsqu'il me dit que la fameuse
„ Idille de Madame des Houlières, intitulée *Les*
„ *Moutons*, étoit copiée presque mot pour mot,
„ d'un ancien Poète François. Pour m'en con-
„ vaincre, il tira de sa Bibliothèque un volume
„ qui a pour titre, *Promenades de Messire Antoi-*
„ *ne Coutel, Chevalier, Seigneur de Monceaux,*
„ &c. Il me fit voir à la page 103. l'Idille en ques-
„ tion. C'est peut être un des plus jolis morceaux
„ qui se trouvent dans le Recueil des Bagatelles
„ de Madame des Houlières, & je suis persuadé
„ qu'il ne contribua pas peu à sa réputation. (*)

A cette occasion Mr. Fréron fait quelques re-

mar-

(*) Lettres sur quelques Ecrits de ce tems. Tom.
VI. Lettre I. du 15 Avril 1752. p. 66.

marques sur le Plagiat. Ce n'est pas de nos jours, dit-il, qu'il s'est introduit sur le Parnasse. Il y a longtems qu'on en a reconnu la commodité. Plus d'un Ecrivain s'est fait un nom pour s'être approprié des pièces charmantes ensevelies dans de vieux Bouquins ignorés. Un ouvrage où l'on découvroit ces larcins grossiers ou déguifés, ne seroit pas un ouvrage inutile. Il seroit bien agréable de voir la filiation des idées, & de remonter jusqu'à la source des choses que nous admirons le plus, & dont notre ignorance fait honneur à nos Auteurs modernes.

Le Plagiat se commet en prose aussi communément qu'en vers. Vous en trouverez, *Monsieur*, de fréquens exemples dans l'*Encyclopédie*. Les Journalistes de Trévoux ont beaucoup insisté sur ces larcins littéraires, à l'occasion de l'*Encyclopédie*. Dans deux ou trois longs Extraits qu'ils ont donnés de ce livre, ils se sont arrêtés à faire voir, que quantité d'Articles de cet immense Dictionnaire sont copiés mot à mot de quelques Auteurs célèbres, sans qu'on ait indiqué en aucune manière, la source où l'on a puisé. Le Plagiat va quelquefois jusqu'à plusieurs pages *in folio*. Il est vrai que l'*Encyclopédie* tenant beaucoup de la compilation, ces emprunts sont plus excusables qu'ailleurs. Cependant on fait voir dans les *Mémoires de Trévoux*, qu'il falloit nommer les Auteurs de ces longs Articles que l'on a transcrits mot à mot, & que cette réticence si fréquente dans cet immense Recueil, a de grands inconvéniens. (*) Heureusement le Magistrat

ne

(*) Mém. de Trévoux, *Année Février & Mars 1750.*

ne connoît point des vols littéraires. On peut les commettre impunément, & ce n'est point ce qui a fait condamner le livre. Mais en voilà assez sur le Plagiat en général; *Revenons à nos Moutons.*

Mr. *Fréron* n'a pas su qu'il y a environ vingt ans qu'on avoit intenté la même accusation contre cette Dame. Voici ce qu'on nous écrivit alors de Paris.

Je dois vous faire part d'un point littéraire assez curieux, c'est que les Moutons de Madame des Houlières ne sont pas d'elle, & qu'elle les a volés presque mot à mot, dans un livre intitulé, les Promenades de Messire Ant. Coutel, Seigneur de Monceaux, &c. imprimé à Blois chez Moette, sans date à la vérité, mais qui a l'air d'être de l'an 1649. Je me trouvai l'autre jour dans une maison, où le larcin fut dénoncé & vérifié.

Nous écrivîmes à Paris à d'autres gens de lettres pour avoir quelque éclaircissement là-dessus. On nous envoya un mémoire assez satisfaisant, & qui suffisoit pour justifier la Dame accusée de Plagiat. Munis de ce secours nous fîmes une réponse qui revenoit à-peu-près à ceci;

Si l'on s'en étoit tenu à dire que Mad^e. *des Houlières*, dans son *Idille des Moutons*, a profité habilement des pensées d'un autre Poète, qui avoit traité ce sujet avant elle, le mal ne seroit pas grand, & sa réputation n'y seroit pas fort intéressée. Hé bien soit, dirions-nous, le fond de la Pièce n'est pas d'elle, elle a mis en œuvre les pensées d'autrui, mais elle y a donné un tour fin & délicat. Si dans cette occasion elle n'a pas voulu se donner la peine d'inventer, on ne doit pas douter pour cela de la fé-

fécondité de son génie. On a d'autres poésies toutes de son crû, & du même genre que celle-ci, des Idilles sur les *Oiseaux*, sur le *Ruisseau* & sur l'*Hiver*, qu'elle n'a empruntées de personne.

Mais l'accusation est bien plus grave. *Les Moutons ne sont pas d'elle*, dit-on, *elle les a volés presque mot à mot ... le larcin fut dénoncé & vérifié l'autre jour dans une maison où je me trouvai.*

Voilà un ton bien décisif sur une chose qui demandoit que l'on suspendît un peu son jugement. C'étoit bien assez de nous informer de la grande conformité que l'on trouve entre ces deux pièces. Ceux qui firent cette découverte à Paris, devoient, ce me semble, dans l'embarras de savoir à qui appartenoient ces *Moutons*, les mettre en séquestre pour quelque tems, jusqu'à ce qu'on eût été plus amplement informé. La procédure eut été plus régulière. Cela valoit mieux que de crier si étourdiment *au voleur*.

Mr. *Fréron* renouvelle cette accusation avec aussi peu de ménagement pour cette Dame. Afin que le lecteur puisse bien juger du Plagiat, il produit les deux pièces en entier. Je me contenterai de donner ici un échantillon de chacune. Voici comment débute *Antoine Coustel* ;

Hélas ! petits Moutons, que vous êtes heureux !
 Vous passez dans nos Champs sans souci, sans alarmes ,
 Si tôt qu'étes aimés, vous êtes amoureux ;
 Vous ne savez que c'est de répandre des larmes.
 Vous ne formez jamais d'inutiles desirs ,
 Vous suivez doucement les Loix de la nature ,
 Vous avez sans douleur, tous les plus grands plaisirs ,
 Exemts de passions qui causent la torture

Les changemens que Mad^e. des *Houlières* a
 S 5 faits

faits à cette pièce, dit Mr. *Fréron*, ne lui ont pas coûté beaucoup de peine, comme vous allez voir.

Hélas ! petits Moutons , que vous êtes heureux !
 Vous passez dans nos Champs sans souci , sans alarmes ,
 Aussi-tôt aimés qu'amoureux ;
 On ne vous force point à répandre des larmes.
 Vous ne formez jamais d'inutiles desirs ,
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ,
 Sans ressentir les maux , vous avez ses plaisirs ,
 L'Ambition , l'honneur , l'intérêt , l'impoliture
 Qui font tant de maux parmi nous ,
 Ne se rencontrent pas chez vous , &c.

Pour justifier cette Dame , il seroit inutile d'essayer de diminuer le rapport que l'on croit remarquer entre ces deux *Idilles*, ceux qui les ont vues l'une & l'autre & qui les ont comparées, y ont trouvé le même nombre de vers, les mêmes images & les mêmes pensées. La seule différence est que l'*Idille* de la Dame est en vers irréguliers, & celle du Poète est toute de vers de douze syllabes. D'environ cinquante vers que contient l'*Idille* il y en a la moitié presque mot pour mot. On ne peut pas s'empêcher d'être surpris d'une si grande conformité. C'est le problème qu'il s'agit de résoudre.

Il me semble, *Monsieur*, qu'on doit d'abord convenir que le hazard ne fera jamais rencontrer deux Auteurs jusqu'à ce point. Il faut nécessairement reconnoître ici du Plagiat. La question est seulement de découvrir qui est le coupable. Tout dépend de la priorité de date.

Le procès seroit bientôt vuide si nous savions de quel tems sont les *Promenades du Seigneur de Monceaux*. Mr. *Fréron* conjecture qu'elles sont de 1640. La lettre que nous reçûmes sur
 le

le même sujet il y a environ vingt ans, marquoit qu'à la vérité ces Promenades imprimées à Blois, n'avoient point de date, mais que le livre a l'air d'être de l'an 1649.

Nous répondimes alors, qu'il y a longtems qu'on a dit qu'il ne falloit pas juger de l'âge des gens uniquement sur la mine. Tel paroît vieux quelquefois qui est encore assez jeune. Ceux qui ont examiné ce livre dont la date est inconnue, nous apprennent que la plus ancienne pièce est une Epitaphe de l'an 1661. Un curieux de Paris en a un exemplaire où l'on a écrit au premier feuillet, que l'Auteur en a fait présent en 1681. Voilà qui peut déterminer l'année de l'impression. On fait ces sortes d'honnêtetés à ses amis, pendant que l'ouvrage a encore le mérite de la nouveauté.

Pour la pièce de Mad^e. des Houlières, la date n'en est pas contestée. Elle parut sous son nom en 1674. De là il résulte que c'est le Seigneur de Monceaux qui s'est approprié l'Idille de cette Dame, avec de très-legers changemens. Afin que le vol frappât moins, il a d'abord changé le titre, & y a mis celui-ci, *Sur l'indolence; à Lucidas*. Il a changé quelques mots aux vers de douze syllabes, & a allongé ceux de huit, pour en faire des vers *Alexandrins*. Aussi le foible de la pièce est dans ces endroits qu'il a été obligé d'étendre pour déguiser son larcin. Il les a tirillés jusqu'à en estropier quelques-uns.

Malgré ces petits artifices, on voit assez que l'on a volé les *Moutons* de cette Bergère. On les a barbouillés assez grossièrement, dans l'espérance qu'ils ne seroient pas reconnus. Je ne
dois

dois pas oublier de remarquer que ce Recueil de poésies imprimé à Blois est fort mauvais, & qu'il n'y a rien de bon que l'*Idille* qui fait le sujet du procès. Il faut ajouter encore que le sieur *Coutel* ne risquoit pas beaucoup, en cas qu'il fût découvert, & que *Mad^e. des Houlières* avoit infiniment plus à perdre du côté de la réputation. Il n'est donc pas à présumer qu'elle ait rien tenté de semblable.

Le mémoire que nous reçumes de Paris ajoutoit, que cet Auteur obscur avoit joué le même tour au Poète *Bertaut*. Dès la 6. ou 7^{me}. page de ses *Promenades*, il a cousu à une de ses pièces ces vers si connus ;

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,

Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir !

En voilà assez pour juger qui est le Plagiaire de l'*Idille* contestée. Mr. *Fréron* sur la simple étiquette du sac, a proconcé un jugement des plus précipités. S'il avoit fait un peu d'attention au caractère de cette Dame, il se seroit abstenu de cette imputation odieuse. Voici ce qu'il en a dit lui-même dans une de ses feuilles.

„ *Mad^e. des Houlières* a traité presque tous
„ les genres. Elle a attrapé le naïf de l'*Epître*,
„ le noble de l'*Héroïque*, la finesse du *Badina-*
„ *ge*, & la perfection de l'*Idille*. Elle n'a point
„ d'égal en ce dernier genre. Tout éloigné qu'il
„ est de nos mœurs, elle a su le rendre piquant
„ par le contraste, habilement ménagé, des ob-
„ jets champêtres avec ceux des villes. Les
„ animaux, les fleurs, les eaux, tout lui fournit
„ des

„ des réflexions , tout entretient ses rêveries.
 „ Au premier coup d'œil , elles paroissent avoir
 „ une teinte de mélancolie ; cependant les nuan-
 „ ces varient. C'est une Philosophe , mais une
 „ Philosophe sensible , qui moralise souvent
 „ contre la force de son penchant , plus sou-
 „ vent contre l'impuissance de la raison . . .
 „ ses vers sont doux , simples & corrects. (*)”

Mr. *Fréron* reconnoit ici que cette Dame excelloit dans les *Idilles* , que c'est dans ce genre de poésie que son beau génie se dévelopoit le mieux. Mais dans la dernière feuille que nous avons vu de lui , Mad^e. *des Houlières* est devenuë Plagiaire , elle emprunte d'autrui , ou plutôt elle pille tout ce qui l'acommode. La plus belle de ses *Idilles* se trouve presque mot pour mot dans un Poète qui l'a précédée. Ici le journaliste paroît avoir sommeillé. Sa critique le plus souvent assez juste , est demeurée endormie dans cette occasion. Je me flatte , *Monsieur* , que ce jugement précipité n'aura fait aucune impression sur vous , & que vous consentirez à renvoyer ces Moutons dans la bergerie de Mad^e. *des Houlières* , comme lui appartenant en propre.

Je suis &c.

à Genève , ce 5 Juin 1752.

(*) Lettres sur quelques écrits de ce tems. T. IV.
 p. 55.

A R.

ARTICLE X.

ODE *sur les* ARTS.

Reine des Arts, divine Fée,
 Qui du goût fit naître ces airs
 Dont jadis la Lyre d'Orphée
 Charmoit les monstres des déserts;
 Invention, c'est sur ton aile
 Que perçant la voute éternelle
 Prométhée alla dans les Cieux
 Dérober cette vive flamme,
 Dont le rayon mis dans notre ame
 De l'esprit éclatra les yeux.

Fille du Ciel, qui nous retrace
 Dans l'hymne le plus solennel
 La Mer rouge s'ouvrant aux traces
 Des enfans du Dieu d'Israël,
 Inspire nous de beaux Cantiques,
 Tels que les Chantres prophétiques
 En apprirent à l'Univers;
 Et que de nos ames éprises
 Les Davids après les Moïses
 Triomphent par leurs doux concerts.

Quels accens frappent mes oreilles!
 D'où me vient cette volupté!
 L'air produiroit-il les merveilles
 Dont je sens mon cœur agité!
 L'Arion qui se fait entendre,
 Maîtrise l'ame d'Alexandre.
 Ses larmes coulent; il gémit,
 Et sous les Loix de Timothée,
 Au gré de la Lyre enchantée,
 Le Héros soupire, & frémit.

Sur cette toile qui rassemble
 Ces lignes avec ces contours,

Que

Que pourra contraster l'ensemble
 De ces ombres & de ces jours ;
 Pour en former les Tyndarides ,
 Rendre l'Iris des Arlittides (*)
 Emaillé de mille couleurs ,
 Et le père d'Iphigénie
 Par un heureux coup de génie ,
 Sous son voile inondé de pleurs.

Ici le marbre & le porphyre
 S'amolissent sous le ciseau :
 Là je vois l'airain qui respire
 Sous un Praxitele nouveau.
 Déjà la fonte obéissante
 Des touches d'une main savante
 Fait sortir des traits ménaçans.
 C'est Jupiter, sa foudre gronde.
 Phidias, le Maître du monde
 Te doit sa gloire & mon encens.

Triomphez, profonde Science ;
 Qui peut méconnoître vos droits !
 Enchaînez dans un cercle immense
 Tous les Arts soumis à vos loix ;
 De l'Océan frayez les routes ,
 Pénétrez les célestes voûtes ,
 Des aîtres dévoilez le cours ,
 Et que le fruit de votre étude
 Fixe à jamais l'incertitude
 Où l'esprit flotteroit toujours.

Mais tout-à-coup la Terre s'ouvre.
 Je pénètre dans ses secrets ,
 Son sein à mes yeux se découvre :
 Suivons sa marche & ses progrès.
 Dans les veines de la Nature ,
 Je vois filtrer sa nourriture ,
 Son germe éclos s'épanouir ,
 Et dans ce grand Laboratoire ,

Elle.

(*) Voy. Plin. H. N. L. XXXV. c. 41.

Elle-même dicter l'Histoire
Dont nos neveux doivent jouir.

Quel est ce fluide admirable
Qui circule dans tous les corps !
D'où vient qu'invisible, impalpable,
Cette matière a ses ressorts ?
D'où lui vient la force inconnue
Qui lui fait soutenir la nuë
Où l'orage est prêt d'éclater ?
Pourquoi résistant & docile,
De tout Etre premier mobile,
Sans lui tout cesse d'exister ?

Elevez-vous, source féconde,
Qui naîsez parmi des roseaux ;
Que les jeux brillans de votre onde,
Opèrent des charmes nouveaux !
Riquet, que ta main les dispense !
Que l'Hydraulique en sa balance
Pèse & redouble leurs efforts ;
Et que Marli par sa machine
Surprenne, en voyant l'origine
Où Flore a puisé ses trésors.

Tel notre sang dans sa carrière
Que l'Etre suprême a tracé,
Ouvre & renferme la barrière
Au même instant qu'il est passé.
Des glandes sans nombre l'épurent,
Qui reçoivent, rendent, mesurent,
Ce flot par l'aorte apporté,
Et cette sage Mécanique
En forme ce suc balsamique,
Source de vie & de santé.

Art fécond, rival des Protées,
Dont les rapides changemens,
Loin de laisser tes Aristées,
Redouble leurs empressemens ;
Que ton Alembic, que ta flamme
A ton gré sépare, amalgame,

Les

Les sels extraits des végétaux;
Mais ne pousse pas le délire
Jusqu'à vouloir régir l'Empire
De Plutus, & de ses métaux.

Quel est cet autre Briarée
Qui soulève ces corps péfants!
La guerre est-elle déclarée
Aux Dieux par de nouveaux Géants!
Le levier meut l'énorme masse,
Par puissance la grûe entasse
Ces marbres flottans dans les airs,
Et d'un seul point hors des limites
A l'espace connu prescrites,
Pourroit soulever l'Univers.

Ainsi quand le Père d'Icare,
Epris d'un sublime transport,
A son fils malheureux prépare
Des ailes pour hâter sa mort,
Pallas à l'ouvrage préside,
Elle tient l'outil qu'elle guide;
Elle en est & l'âme & la main:
Et c'est dans ses divines sources
Qu'Archimède prend les ressources
Qu'Hieron oppose aux Romains.

Par quel secours vois-je mon être
Se ranimer près du tombeau!
La nature pour le connoître
Me prête-t-elle son flambeau!
Des suc's salubres se préparent,
Et déjà mon sang, qu'ils réparent,
N'est plus infecté de poison.
Où, c'est toi, nouvelle Médée,
Qui par ton art vainqueur guidée,
Rends la vie à l'heureux Esou.

Qui conduit cette main habile,
Et fait mouvoir tant de ressorts!
D'où part cet assemblage utile
De pignon, de rouë, & d'accords!

Le cours du Soleil le dirige ;
 L'espace étroit fait le prodige
 Qui fixe mes yeux étonnés.
 Le tems vole, tu le captives,
 Et de ses heures fugitives
 Les instans sont déterminés.

Vertu, qu'au sein de la nature
 Tous les siècles ont ignoré ;
 Qu'au travers d'une nuit obscure
 L'œil de nos Lynx a pénétré,
 De l'aigrette que tu recèles,
 Dardes les vives étincelles.
 A ses traits tout va s'émouvoir ;
 Et protectrice de la Terre,
 Forces même jusqu'au tonnerre
 A reconnoître ton pouvoir.

Et vous qu'au faite de la gloire
 L'honneur des tems a dévoué,
 Vous qui signalez la mémoire
 D'un Héros de tous avoué,
 Clio, déposez dans ce Temple
 Un tableau fini, dont l'exemple
 Instruise la postérité ;
 Et que cette riche peinture
 Eclaire la race future
 Du flambeau de la Vérité.

De FREDERIC qui vous protège,
 Beaux Arts, consacrez les vertus !
 C'est votre auguste privilège
 D'immortaliser les Titus.
 Sur un Prince, votre modèle,
 Tracé par un pinceau fidèle,
 Fixez tous les yeux des mortels,
 Et mêlez de fleurs la guirlande,
 Dont Minerve, & Mars, pour offrande
 Firent hommage à ses Autels.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

Venise.

Voici une réimpression d'un Ouvrage fort estimé, qui avoit paru pour la première fois en 1719. & depuis en 1731. & 1733. *Abecedario Pittorico del M. R. P. Pellegrino Antonio Orlandi, Bolognese, contenente le notizie de' Professori di Pittura, Scultura, ed Architettura, in questa edizione corretta, e notabilmente di nuove notizie accresciuto, da Pietro Guarienti, Academico Clementino, ed Inspectore della Regia Galleria di S. M. Augusto III. Rè di Polonia, ed Eletto di Sassonia, &c. 3 Alph. 4 f. in quarto.*

Simon Ocabî débite: *Disputationes ad Sacram Scripturam spectantes, de Festis & Sabbis Judæorum, ex antiquis & recentibus, cum Rabbînorum, tum Christianorum, monumentis collectæ ab Antonio Zanolini, J. U. D. & in seminario Patuvino Linguar. Orient. Preceptore, cum ejusdem auctoris annotationibus. 1 Alph. 6 feuil. in quarto.*

Florence.

Le Libraire Cacciati a mib en vente: *Deliciæ Eruditorum, seu Veterum Auctorum Opusculorum Collectanea. Joannes Lamius collegit, illustravit, edidit. Tomus XVI. 1754. in quarto, pp. 430. Le mérite de cette savante Compilation est connu.*

Rome.

La Morale des Jésuites, tant de fois combattuë, fait le principal objet de l'Ouvrage suivant: *F. Vincenti Mariæ Dinelli, Cathedrali Casanatensis Ordinis Prædicatorum ad Carolum Noetium, Soc. Jesu Theologum, de Daniel. Concine in judicandis describendisq. Casuistarum locis, summa fide ac diligentia, Epistole. 6 feuil. grand in octavo.*

T 2

Na.

Naples.

La description d'une maladie singulière de la peau, qui s'étoit durcie dans une jeune femme de 17. ans, au point de ressembler à l'écorce du bois le plus sec, & qui n'a pas laissée d'être heureusement guérie, se trouve dans la Dissertation intitulée : *Discussiōni anatomico-pratiche di un raro estravagante morbo cutaneo in una giovane Donna felicemente curato in questo grande Ospedale degl' Incurabili*, indirizzate al Chiarissimo Sign. Abbate Nollet, Membro della Real Academia delle Scienze in Parigi, &c. da Carlo Curzio, Medico Napoletano. 83. p. in oct.

A N G L E T E R R E.

Londres.

Thomas Osborne, & deux autres Libraires, réimpriment, & donnent par feuilles toutes les semaines l'Ouvrage de Guillaume Maitland, intitulé *History and Survey of London, Westminster, Southwark, and Places adjacent*. Cela fera 2 Volumes in folio, avec environ 150. Planches.

M. Samuel Mible, Docteur en Médecine à Glasgow, a traduit du Latin, & fait imprimer chez Innig & Richardson, en 2 Tomes in octavo; D. Albert Hallers *Physiology being a course of lectures of the visceral anatomy, and vital œconomy of human body for the use of the University of Göttingue*.

Les mêmes Libraires ont donné en un Volume gr. in octavo de 96. pages : *Remarks upon pestilence and pestilential diseases interspersed with some observations on the mortality among the horned Cattle*, by William Hird, M. D. On y fait envisager le seton & le cautère comme les meilleurs remèdes contre la maladie contagieuse des bestiaux.

On trouve un cas bien remarquable, & peut-être unique, de la guérison d'un homme déjà attaqué d'hydrophobie, après la morsure d'un chien enragé, dans le Livre du D. Christophe Nugent, Mé-

decin à *Barb*, intitulé ; *Essay on the hydropobia to which is prefixed the case of a person who was bit by a maddog*. in octavo. pp. 204.

Les Libraires *Davis, Mauby, & Compagnie*, ont donné le troisième Tome du savant Ouvrage de *M. Fortin*, qui a pour titre : *Remarks on Ecclesiastical History* : *Ἀἰὶς ἐκκλησιαστικῆς καὶ ἱστορίας*. in octavo. pp. 469. Un peu plus de liaison entre les matériaux dont cet Ouvrage est composé, en augmenteroit considérablement le prix.

Oxford.

On fait espérer d'ici une découverte de l'Alphabet Palmyrénien, qui mettra en état de déchiffrer les monumens de cette fameuse ville, qui occupe aujourd'hui si agréablement l'attention du Public.

F R A N C E.

Paris.

L'Examen du Matérialisme, en deux Tomes in duod. par *M. Deneffe*, est un Ouvrage ténébreux, dans lequel l'Auteur paroît ne s'être pas entendu lui-même. On pourra confirmer ce jugement par un Extrait ;

Le *Journal Etranger* a commencé à paroître avec le mois d'Avril. Le début n'en est pas des plus attirans ; mais les Auteurs font espérer qu'ils répondront de plus en plus à l'attente du Public dans la continuation de cet Ouvrage périodique. Comme *M. Toussaint* en a la direction, cela donne lieu de compter que cette promesse sera suivie de l'exécution.

Voici un Ouvrage qui appartient à la célèbre & minutieuse Controverse qui s'est élevée entre *Mrs. Bouguer & de la Condamine*. C'est une Brochure in quarto, de 51. pages, intitulée ; *Lettre à M***. dans laquelle on discute divers points d'Astronomie pratique, & où l'on fait quelques remarques sur le Supplément au Journal historique du voyage à l'Équateur de M. de la Condamine par Mr. Bouguer*.

On a imprimé les *Discours prononcés dans l'Acadé-*

mie Française, le Jeudi 30. Mai 1754. à la réception de M. de Bougainville. Celui du nouvel Académicien a été fort goûté.

M. Chompré continué à travailler pour l'instruction de la jeunesse. Son dernier Ouvrage est un *vocabulaire universel françois - latin*, contenant les mots de la latinité des différens siècles, à l'exception de ceux qui sont analogues à la langue françoise, avec un *vocabulaire françois - latin des mots qui sont le plus d'usage dans la langue latine*. En un Volume in octavo.

On estime les *Olympiques de Pindare*, traduites en François, avec des *Remarques historiques*, in duodecimo. Le Discours préliminaire sur *Pindare*, est un fort beau morceau.

M. J . . . Docteur en Médecine, & Professeur Royal, a traduit du latin la *Pneumato - Pathologie*, ou *Traité des maladies venteuses*, de M. Combalusier, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Professeur de Pharmacie dans la même Faculté, & Docteur de celle de Montpellier, 2 Vol. in duodec.

Mademoiselle Faut, qui donna, il y a deux ans avec succès, le *Triomphe de l'amitié*, vient de faire paroître un autre Roman, intitulé : *Abbasat, Histoire Orientale*, en trois petits Volumes, in duodecimo.

Voici encore deux Romans tout nouveaux; *La jardinière de Vincennes*, ou *les Caprices de l'Amour*, par Madame de Villeneuve; & *l'Education du Marquis D****, ou *Mémoires de la Comtesse de Zurlat*, par Madame de Puisieux, Auteur des *Conseils à une amie*, des *Caractères*, &c.

A L L E M A G N E.

Jena.

Il y a déjà trois Volumes, grand in octavo, des *Acta Societatis Latinae Jenensis*, edita ab ejus Directore Jo. Ern. Imman. Walchio, Phil. Doct. & Prof. publ. Les Pièces qui composent cette collection, sont marquées au coin de la bonne érudition, & de l'élégance.

M.

M. l'Abbé Schœber a fait imprimer ici un Volume Allemand de 19. f. in qu. qui a pour titre : *Pensées conformes à la Raison & à l'Ecriture Sainte sur l'élection gratuite*. L'Auteur se montre un Théologien éclairé & modéré; deux qualités aussi rares qu'estimables.

Leipsig.

M. Justi, à présent de Justi, qui a fait son entrée dans le Monde en remportant une victoire signalée sur les Monades, & qui, après avoir porté ses lauriers en Autriche, a quitté cette contrée dont l'air ne lui étoit apparemment pas favorable, fait paroître à Leipsig un Ouvrage périodique, Allemand, dont chaque Partie est de deux mois, & qu'il intitule : *Nouvelles vérités pour l'avancement des connoissances naturelles & le bien de la société humaine*. Chaque Partie de 8. feuil. in octavo.

La Librairie de Gleditsch débite : *Christiani Gottlieb, Physiologia P. P. Ordinarii, Collegii beatæ Mariæ Virginis Collegiati, & Societatis Regiæ Borussiae Sententiarum Sadalis, Institutiones Therapiæ generalis, prælectionibus Academicis accommodata*. 11 feuil. in octavo. C'est un excellent abrégé de tous les principes qui peuvent servir à connoître & à guérir les maladies.

Vienne.

Les Curieux accueilleront avec empressement l'Ouvrage qui paroît chez Trattner; & qui est intitulé : *Catalogus duplex numismatum antiquorum Cimmerii Austriaci Vindobonensis; generatis alter & brevissimus, alter rariorum tantum, confectus editusque jussu Mariæ Theresiæ Imperatricis, & Regiæ Augustissimæ, adjectis iconisimis nummorum anecdotorum aut præstantissimorum*.

Brunswick.

On a imprimé ici à la Maison des Orphelins en sept feuil. in folio, papier Royal : *Laurentii Heisterii, Ser. Br. & Lun. Ducis Cons. aul. & Archiatri, Med. Chir. ac Roten. in Acad. Jul. Carolina, quæ Helmst. est Prof. P. Acad. Sc. Cas. Regiæque Lond.*

at-

296 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

atque Berol. Collegæ. Descriptio novi generis Plantæ rarissimæ & speciosissimæ Africanæ ex balsosarum Classe, cui in honorem ac sempiternam memoriam Ser. Princ. ac Domini, CAROLI Br. ac Lun. Ducis bodie regnantis, tanquam rei herbariæ summi promotoris & fautoris munificentiss. BRUNSVIGIÆ illustre nomen imposuit, in qua simul multæ Botanicorum quorundam hallucinationes indicantur & emendantur, cum tribus magnis tabulis æneis, bujus Plantæ coloribus naturalibus representatæ.

Tubingue.

Cette Université a fait une perte considérable par la mort de M. George Wolf Krafft, Professeur de Physique & de Mathématique très-célèbre, arrivée le 16. Juillet dans sa 53. année.

H O L L A N D E.

Leide.

J. & H. Verbeek, Libraires, ont imprimé & débiteront B. S. ALBINI *Academicarum Annotationum Liber primus. Continet Anatomica, Physiologica, Zoographica, Phytographica*, in quarto, cum fig.

TABLE DES ARTICLES.

I. HISTOIRE NATURELLE avec la DESCRIPTION du CABINET du Roi, Tome 4.	Pag. 147
II. LA CLÉ DIPLOMATIQUE, par BARING.	169
III. DEFENSE des HISTOIRES de l'Ancien & du Nouv. TESTAMENT, par le D. CLAYTON.	183
IV. HISTOIRE du Comté de NAMUR.	
SECOND EXTRAIT.	192
V. OEUVRES diverses de POPE. SECOND EXTRAIT.	199
VI. HISTOIRE de la PATRIE.	
DIXIEME EXTRAIT.	217
VII. LA DANSE ancienne & moderne, par M. de CAHUSAC. SECOND EXTRAIT.	249
VIII. LETTRES critiques sur les Lettres philosophiques de Mr. DE VOLTAIRE.	262
IX. LETTRES à L'AUTEUR de la BIBL. IMP.	278
X. ODE sur les ARTS.	286
XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES,	291

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de

NOVEMB. ET DÉCEMBRE,

M D C C L I V.

T O M E X.

TROISIÈME PARTIE,



GÖTTINGUE & LEIDE,

CHEZ ELIE LUZAC, FILS. Imp.-Libr.

M D C C L I V.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

RECEIVED

1964

1964

1964

1964

1964



BIBLIOTHEQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de NOVEMBRE & DECEMBRE

M D C C L I V.

ARTICLE I.

Der Königl. Schwedischen Academie der
Wissenschaften abhandlungen, &c.

c'est-à-dire,

ME'MOIRES de l'Académie Royale de Suède pour l'année 1749. traduits du Suédois par M. KAESTNER, &c. A Hambourg chez Grund, & à Leïpsig chez Holle. 1754. in octavo. Tom. XI. pp. 324. sans les Tables, avec IX. Planches.

L'Académie Royale de Suède; toujours attentive à soutenir le rang distingué qu'elle s'est acquis parmi les Compagnies savantes, acquiert annuellement de nouveaux Membres fort

Tom. X. Part. III. V 2 pro-

propres à y contribuër. Ceux qui y ont été aggrégés en 1749. sont M. *Magnus Lagerström*, Conseiller de Commerce; M. *Nicolas Gïslér*, Professeur en Médecine & en Physique à *Hernösand*; M. le Comte *Gustave Bonde*, Conseiller de Sa Maj. & d'Etat, Chevalier & Commandeur de l'Ordre Royal; Madame la Comtesse *Eve de la Gardie*, Conseillère d'Etat; M. *Pierre Wargentin*, Adjoint de la Faculté philosophique à *Upsal*; M. *Pierre Högström*, Pasteur à *Schetefta* en *Norrland*; M. *Herman Schützer*, Chirurgien du Roi; M. *Jacques Henri Mörk*, Pasteur à *Bro* en *Upland*; M. le Baron *Jean de Setb*, Chambellan & Archivaire de tous les Ordres Royaux.

Membres externes. M. *René Antoine de Reaumur*, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris; M. *François de Sauvage*, Professeur à Montpellier; M. *Charles Frideric Hundertmark*, Docteur & Professeur en Médecine à *Leipsig*.

Les quatre Trimestres de l'année 1749. qui sont renfermés dans ce Volume, comprennent les Mémoires suivans.

JANVIER, FEVRIER & MARS.

1. *Histoire des Sciences*, par M. *Elvius*. De la Géographie.
2. *Description de la manière de préparer le lait épais*, (en Suédois *Taltsmiälk*) par M. *Gïslér*.
3. *Remarques sur les animaux dont on prétend en Norwége qu'ils sortent des nuages*, par M. *Högström*.
4. *Examen du profit ou de la perte relativement aux opérations qui*

con-

concernent la fonte des métaux, par M. Lind-
 for. 5. Recherches sur le véritable tems de la
 moisson, par M. Cronstedt. 6. Description d'u-
 ne espèce de grain, nommé en Suédois Himmels-
 kornet, par M. Tiburtius. 7. Essais concernant
 la même graine, par M. Schultze. 8. Descri-
 ption de l'Arbre, ou Buïsson, nommé Berberis,
 des fruits qu'il porte, & des divers usages éco-
 nomiques qu'on en peut tirer, par M. Anker-
 krons. 9. Relation d'une luxation extraordina-
 ire du Tibia, par M. Schutzer. 10. Extrait du
 Journal de l'Académie.

AVRIL, MAI & JUIN.

1. Histoire des Sciences. De la pesanteur de
 l'air, & du Baromètre. 2. Observations astro-
 nomiques, faites dans la mesure des frontières du
 Royaume, & dans un voyage entre Torne &
 Wårdhus, dans les années 1748. & 1749. par
 M. Hellant. 3. Relation d'un coup de tonnerre
 extraordinaire, par M. Palmstiern. 4. Descri-
 ption d'une Machine construite à Söderhamm,
 par M. Knutberg. 5. Description d'une chenil-
 le qui se trouve sur les feuilles des Pommiers sau-
 vages, & de quelques Buïssons, par M. Raben.
 6. Essais sur la chaux, par M. Brand. 7. Ex-
 trait du Journal de l'Académie.

JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE.

1. Dissertation sur les Thermomètres, par
 M. Wargentini. 2. Sur la manière de semer les
 glands, & de former des pépinières de chênes,
 par M. Bohnsack. 3. Essai sur la disposition des
 for-

formes qu'on emploie dans la fusion des mines, par M. Simélaire. 4. Moyens d'extirper une mauvaise herbe qui se trouve dans les champs, (en Suédois *Land eller Flyg-Hafra*.) par M. Siösteen. 5. De l'usage qu'on peut tirer des plongeurs dans la pêche, par M. Ilström. 6. Addition au quatrième Mémoire du premier Trimestre, par M. Lindfor. 7. Essais concernant le sarrasin & le tabac de Turquie, par M. Hufs. 8. Relation d'une dysenterie qui étoit épidémique en 1743. dans l'Helsingland, par M. Bromann. 9. Description d'une pierre considérable, tirée heureusement de la vessie où elle étoit adhérente, par M. Schützer. 10. Correction des proportions ci-devant assignées entre les poids de Suède & ceux de Dannemarck, par M. Berch. 11. Relation de la cure d'une hydropisie accompagnée de symptômes très-fâcheux, par M. Rothmann. 12. Des indices de la pierre dans la vessie, par M. Bæck. 13. Extrait du Journal de l'Académie.

OCTOBRE, NOVEMBRE & DÉCEMBRE.

1. Histoire des Sciences, par M. Wargentin. De la grandeur & de la figure de la Terre. 2. Description d'un Serpent, par M. Linnæus. 3. Recherches sur la coqueluche, par M. Strandberg. 4. Description d'un animal des Indes Orientales, nommé Manis, par M. Dahlmann. 5. Expériences chymiques, concernant un sel doux d'or, & un salpêtre artificiel, par M. Wallerius. 6. Bons effets du Selon, dans une catarrhe qui s'étoit formé à la suite d'une fièvre de deux

deux jours, par M. Acrell. 7. Sur quelques outils de fer, propres à l'agriculture, par M. Brauner. 8. Problème de Mathématique, concernant une Ligne courbe, qui après deux réflexions ramène un rayon de lumière au même point d'où il étoit parti, résolu par M. Klängenstierna. 9. Description d'une nouvelle Machine pour enseigner, par M. Thurnberg. 10. Remarques sur la Méthode de M. Belidor, pour bien déterminer la véritable charge des Mines. 11. De la forme qu'a l'ouverture d'une Mine après avoir sauté, par M. Meldereureux.

Commençons par jeter un coup d'œil sur ces animaux qu'on prétend sortir des nuës en Norwége. Pour cet effet il faut remonter à un autre Mémoire sur le même sujet, qui est de M. *Linnaeus*, & qu'on trouve dans le tome II. de cette traduction de M. *Kæstner*, p. 75. & suivantes. C'est le célèbre *Wormius* qui a donné lieu à cette tradition, ou erreur populaire, en écrivant un volume entier sur ce sujet, & en faisant tous ses efforts pour établir la possibilité & la probabilité du fait. Ce Volume, ou cette Brochure, de 66. pages in quarto, parut à Stockholm, en 1653. sous le titre d'*Olas Wormii Historia Animalis, quod in Norvegia a nubibus decidit, & fata ac gromina, magno incolarum detrimento, celerrime depascitur.*

M. *Linnaeus*, dans le cours de ses voyages, avoit pris des informations en Hollande, en Angleterre & en France, au sujet de cet animal, afin de se mettre en état de détromper ses compatriotes sur sa prétendue origine. C'est

celui qu'on nomme *Mus cauda abrupta*, *corpora fulvo nigra maculato*, ou *Mus montanus*. Les Norwégiens l'appellent *Löming*, *Lömmar*, ou *Lömmel*, & les Lapons, *Lummick*. *Gesner*, *Scaliger*, *Ziegler*, *Fonstén*, & d'autres lui ont encore donné diverses dénominations, qu'ils ont accompagnées de descriptions.

Cet animal est un peu plus petit qu'un rat, ou de la grosseur d'une taupe ordinaire; sa couleur est d'un jaune qui tire sur le brun, & plus clair sous le ventre; la tête, les épaules & les reins sont noirs, avec de petites tâches parsemées sur les côtés. La figure de la tête est comme celle des têtes de souris avec une petite barbe; les oreilles sont tout-à-fait courtes, de même que la queue, qui est velue, & mêlée de jaune & de noir. On en trouve une quantité prodigieuse dans les montagnes de Laponie. Il n'y a guères de petite motte de terre qui n'ait un trou, de la profondeur d'un doigt, mais si large que les cinq doigts peuvent y entrer en même tems. Ces petits animaux les font, mais il est fort rare de les y trouver. Ils ne sont pas fort timides; leur cri est comme l'aboïement d'un petit chien, & ils le font entendre, lorsqu'on passe trop près d'eux; quand on les relanète dans leurs trous, ils ne cherchent point à s'enfuir, mais présentent les dents pour se défendre. Le nombre de leurs petits va à 5. ou 6. Leur nourriture est l'herbe & la mousse des Rennes, comme M. *Linnæus* l'a vu en les ouvrant.

Si l'on en croit les Lapons, quand les Ren-

nes

nes voient ces animaux, elles courent après, souvent même en faisant un écart considérable du chemin qu'elles tenoient, les attrapent & les avalent. La chose paroît pourtant singulière, vu que suivant toutes les apparences l'estomach des Rennes n'est pas propre à digérer de la chair. Mais il y a dans les montagnes une espèce de Renards, qui diffèrent de l'espèce ordinaire en ce qu'ils sont plus blancs; ceux-ci vivent toute l'année de ces souris de Norwége, & de petits insectes qu'on trouve dans la neige. Les chiens de Laponie, qui sont en aussi grand nombre que les Lappons mêmes, chacun aiant le sien, donnent la chasse aux mêmes animaux, les tuënt, mais n'en mangent ordinairement que la tête.

Ce qu'il y a de plus singulier à l'égard des souris en question, ce sont les espèces de migrations qu'elles font en certains tems, & pour l'ordinaire au plutôt au bout de dix ans, & au plus tard au bout de vingt. On en voit alors partir une multitude étonnante; & ce qui excite sur-tout l'admiration, c'est leur division en troupes régulières, & placées sur la même ligne, comme si elles étoient tirées au cordeau. Dans leur marche elles broutent l'herbe, & rongent les racines qui poussent; il y en a plusieurs qui mettent bas en route, & aussitôt elles prennent un de leurs petits dans la bouche, mettent les autres sur leur dos, & continuent à marcher. Elles partent des montagnes, mais on ne fait pas bien où leur marche aboutit; car, quoiqu'elles paroissent descendre vers le Golfe de Bóth-

nie, il n'y en a presque point qui y arrivent; elles se dispersent & périssent presque toutes en chemin.

La direction de leur marche est si droite, que rien ne peut les en détourner. Si, par exemple, un homme se présente à leur rencontre, elles ne font pas le moindre détour, mais elles essaient de passer entre ses jambes, ou bien elles se redressent sur les piés de derrière, & mordent même dans son bâton, s'il le leur présente. Si c'est un monticule de terre qui les arrête, elles n'en font pas le tour, mais elles le percent & le traversent. Quand c'est une grosse pierre, elles sont forcées à la vérité de décrire un demi-cercle, mais elles reprennent aussitôt leur ligne droite. L'eau ne les fait pas changer de direction; quand elles arrivent au bord d'un Lac, fut-ce vis-à-vis de sa plus grande largeur, elles le traversent à la nage précisément dans cet endroit; un bateau qu'elles rencontrent, ne les arrête point, elles grimpent dessus par un bout, & resautent dans l'eau par l'autre. Un tournant d'eau, un gouffre rapide, ne les effraie pas davantage, elles y entrent sans façon, & y sont quelquefois submergées, sans faire le moindre mouvement pour se jeter de côté, ou en arrière.

Tant de singularités ont donc persuadé au vulgaire qui ne connoissoit pas leurs retraites ordinaires, que ces animaux tomboient du ciel, ou du moins que les nuages les enlevoient de dessus les montagnes, & les répandoient ensuite sur le plat-pais; & c'est là-dessus qu'Olaus Wormius

meur a fait toutes sortes d'hypothèses pour rendre la chose plausible. Mais il n'y a point aujourd'hui de Physiciens qui puisse les adopter. Le préjugé va si loin en Laponie qu'on y croit que les nuages peuvent enlever les Lapons eux-mêmes avec leurs Rennes, lorsqu'ils voyagent sur de hautes montagnes; c'est pourquoi dès que les Lapons se voient environnés de nuages, ils s'arrêtent tout court. Il est vrai que si par là ils n'évitent pas ce danger imaginaire, ils en évitent un réel, qui peut avoir donné lieu à la fiction. Le haut des montagnes, qui a quelquefois trois ou quatre milles de largeur, est couvert d'une neige durcie, qui ne laisse pas entrevoir la moindre place de verdure, ou de terre découverte. Mais il y a quelques endroits où l'action du soleil a produit des crevasses dans cette neige, & l'eau qui s'y est écoulée, fait quelquefois un trou qui va jusqu'au fond de la neige, c'est-à-dire, de quinze à trente brasses de profondeur. Quand il s'élève des nuages sur l'Horizon, l'obscurité devient pour l'ordinaire si grande qu'on ne voit plus la neige. Si donc un Lapon en route continuë à marcher, il peut fort bien tomber dans un des trous dont on vient de parler, & disparoitre pour jamais. C'est cet accident arrivé à quelques-uns, qui a fait croire aux autres que les nuages les avoient enlevés, & qui les engage à s'arrêter tout court de peur de pareille aventure. Il n'est pas besoin de dire qu'un nuage n'est pas plus propre qu'un brouillard à enlever un corps pesant, & à le porter d'un lieu dans un autre.

Dans

Dans une migration de souris, qui étoit arrivée l'année avant que M. *Linnaeus* écrivit son Mémoire, le peuple avoit été dans une très-grande consternation, ceux qui n'en avoient jamais été témoins sur-tout; & dans la pensée que c'étoit un fléau extraordinaire, envoyé immédiatement de Dieu pour la punition de leurs péchés, l'on ordonna des prières publiques; du tems de *Wormius* on y joignoit des conjurations, dont il rapporte les formules.

Jusqu'ici nous avons suivi le récit de M. *Linnaeus*; voyons à présent ce que M. *Högström* y ajoute. Etant allé au Printems de 1742. en Laponie, il y apprit qu'environ trois ans auparavant les souris avoient fait un voyage en tirant vers l'Orient, & que leur multitude avoit été incroyable. Dans l'Eté de la même année il remarqua que ces souris revenoient vers les montagnes d'où elles étoient parties, & qu'on en remarquoit des troupes qui prenoient cette route. Les habitans du país assurèrent M. *Högström*, que c'étoit la coutume de ces animaux de revenir, au bout d'un tems, quelquefois plus long, quelquefois plus court, & que leur marche de retour étoit comme celle de leur départ, à cette différence près qu'à peine en revenoit-il la centième partie, parce que toutes sortes d'accidens faisoient périr le reste en voyage. Voilà pourquoi peut-être ce retour n'est pas une chose bien connue, parce que quelquefois elles périssent toutes, ou reviennent en si petit nombre qu'on ne les remarque pas. Mais notre Observateur vit, de manière à n'en pouvoir douter, que

que ce retour étoit bien réel, & aussi régulier que le départ. Il s'informa aussi jusqu'où elles avoient été à l'Orient, & il apprit qu'elles s'étoient arrêtés dans les premières terres cultivées qu'elles avoient rencontré, & que leurs escadrons s'étant alors rompus, elles s'y étoient dispersées de manière à n'être aperçues que de ceux qui alloient travailler tous les jours à la campagne. Les Lapons disoient aussi que depuis la migration on n'en avoit presque point vu dans les montagnes.

M. *Högström* poussant ses recherches, apprit que l'année que ces fouris étoient parties, le país de montagnes qu'elles avoient quitté, & toute la *Westbotnie*, avoient éprouvé un froid des plus violens, qui avoit détruit les créatures vivantes qui se nourrissent d'herbes, ou les avoit forcé à changer de demeure. Depuis ce tems-là tous les Lacs étoient restés gélés, & l'ancienne neige, sans se fondre, avoit toujours été recouverte de nouvelle. En comparant donc le tems du départ de ces animaux avec celui de leur retour, M. *Högström* a formé la conjecture, qu'ils avoient un pressentiment des saisons, extraordinairement rigoureuses, & que c'est ce qui les déterminoit, dès le Printemps même qui précédoit un violent hyver, à quitter leurs retraites, pour aller se domicilier dans des lieux plus tempérés. Ces lieux ne se trouvent ni au Nord, ni au Sud, parce que de hautes & froides montagnes y règnent. Ils se rendent donc à l'Est ou à l'Ouest, où ils trouvent un plat-païs, & un climat plus doux. Les

at.

attroupemens prodigieux qu'ils forment pour ce voyage, ont pu persuader qu'ils tomboient du ciel, ou des nuës, ce que croient encore fermement la plupart des Lapons.

Il n'y a rien là qui ne soit commun à quantité d'oiseaux & d'autres animaux. Quand ils sont dispersés en Esé, on ne s'imagineroit jamais qu'il y en eut une quantité aussi grande que celle qu'on apperçoit, lorsqu'ils se rassemblent dans certaines saisons de l'année. Il en est comme des soldats répandus dans une contrée, ou rassemblés en corps d'armée.

Pour bien constater la cause du départ & du retour de ces souris, M. Högström fit attention à la température de l'année 1749. où elles étoient revenues, & il apprit que l'Hyver précédent avoit été plus doux, & avoit remis les choses dans leur état naturel. Cependant elles ne reprirent possession que d'une partie de la Laponie; & celle qui en fut exemte, dut en reconnoître la cause à la glace dont elle fut couverte de nouveau l'Hyver suivant, & qui fut telle que les Rennes mêmes ne purent pas y subsister. Voilà trop de circonstances réunies, pour douter à présent de la solidité de la conjecture qui attribue au pressentiment des saisons les marches & contre-marches des animaux singuliers, dont nous avons parlé jusqu'à présent. Le sujet nous a paru assez divertissant pour nous y étendre. Une autre manière curieuse, c'est celle des effets de la foudre; & nous allons employer le reste de cet Extrait à en rapporter quelques phénomènes.

Ils

Ils sont tirés d'un Mémoire de M. *Palmstiern*, qui rapporte quatre coups de tonnerre, accompagnés de circonstances remarquables, dans l'ordre suivant. Le premier donna en 1719. dans une Eglise voisine de *Carlberg*. M. le Comte d'*Osterman*, alors Ambassadeur de Russie en Suède, passant dans cet endroit-là, peu après le coup, s'arrêta pour en examiner les singularités; & l'Auteur de ce Mémoire se trouva présent à cet examen. La foudre avoit frappé dans le Chœur derrière l'Autel, avoit fendu le mur, & étoit entrée dans un caveau, & de celui-là dans d'autres, jusques dessous la Sacristie. Ensuite remontant, elle étoit parvenue jusqu'au haut de l'Edifice, & étoit ressortie; mais ce qui faisoit le merveilleux, c'est qu'elle avoit traversé une grosse pierre fort épaisse, sans la faire éclater, en la perçant simplement comme une planche l'est par un villebrequin.

Le second coup arriva sous les yeux même de M. *Palmstiern*, & en présence de feu M. le Lieutenant-Général *Ribbing*, à *Borholm*, en *Ostgothland*. Ces Messieurs étoient à la porte d'un poêle de devant, occupés à considérer une pluie violente, mais qui n'étoit point mêlée de tonnerres. Tout à coup il partit un éclat, & l'on vit un trait de flamme qui alloit reposer sur un toit, qu'il perça, & s'engloutit aussitôt dans la terre au-dessous, en élevant une poussière qui dura quelques instans. Les deux Spectateurs qu'on vient d'indiquer, allèrent d'abord à l'endroit où la foudre s'étoit perdue, dans le dessein de voir, s'ils y découvriraient ce que le vul-

vulgaire appelle *pierres de foudre*. Ils découvrirent un trou rond, de deux pouces de diamètre, & dans ce trou une ouverture de côté, qui alloit à une assez grande profondeur, que l'on creusa sans rien trouver.

Le troisième coup, observé par M. *Felåströme*, est du 4. Mai 1746. à quatre heures après-midi. On en donne un récit fort détaillé. La fille du Sonneur de l'Eglise, ramenant des brebis au logis, à cause de l'orage qui venoit de commencer, vit & entendit un coup très-violent, qui fondit sur l'Eglise, & fut suivi le moment d'après d'une épaisse fumée. En approchant elle apperçut que la Tour étoit fracassée, & que la foudre en avoit détaché quantité de morceaux de lattes & des autres bois qui entroient dans sa charpente. Toutes ces pièces brisées étoient répandues dans le Cimetière, dans la rue, & dans le Jardin du Sonneur. La femme de celui-ci, qui étoit dans sa chambre, sentit une secousse épouvantable, & vit en même tems la suite & les cendres de son foyer se répandre au milieu de son appartement, tandis qu'une fenêtre se brisoit avec violence. On alla ensuite reconnoître la trace de la foudre, & l'on trouva dans le Cimetière un trou profond en terre où elle étoit entrée. Tandis qu'on étoit occupé à ces observations, il parut un second coup, qui fit tomber un gros peloron de feu sur l'Eglise, où se fit entendre aussitôt un bruit retentissant, comme si l'on y avoit tout mis sans dessus dessous. En effet, si nous avions assez d'espace pour raconter cette relation, elle est tout-

tout-à-fait curieuse; & il n'est pas concevable comment en un clin d'œil tant de choses différemment placées, la plupart clouées & affermies dans leurs places, & de toutes sortes de matières, ont pu recevoir tant d'altérations & de modifications différentes.

Enfin le quatrième coup n'est pas moins singulier; il est arrivé en Juillet 1744. dans la maison d'un Païsan, & descendant par la cheminée, comme un balon de feu, il a passé entre les piés de la Païsanne, qui ôtoit son pot de dessus le feu, a fait divers tours, s'est présenté une seconde fois à la même femme, qui est tombée évanouïe, & aiant regagné le haut du toit, y a éclaté, comme une bombe, mettant tout en feu au moment même.

A R T I C L E II.

ESSAI sur la queue des COMÈTES, par
Mr. HANOW, Professeur de Philosophie,
& Bibliothécaire, à Dantzig*.

Je commence par rejeter l'opinion qui regarde la queue des Comètes, comme des exhalaisons d'un corps brûlant. L'effet d'une semblable fumée, lorsqu'elle deviendrait visible, ne
pour

* Cette pièce a été inserée dans les Observations que M. Hanow publie par semaine en Allemand depuis 1739. Elle est dans l'année 1742. semaine
Tom. X. Part. III. X XII-XV.

pourroit être autre que celui d'une nuée épaisse, qui obscurciroit les corps lumineux, fussent-ils des étoiles ou des soleils. De là vient que quelques Physiciens n'attribuent les tâches mêmes du soleil qu'à des fumées, qui s'élèvent des Volcans solaires, & qui ternissent la clarté de cet astre. Nos jours nébuleux prouvent assez que de pareilles fumées & vapeurs élevées par l'action du feu, dérobent le soleil à nos yeux. De plus une fumée de cet ordre ne peut pas monter dans la région de l'air aussi haut que la longueur de la queue d'une Comète le demande. Les vapeurs aqueuses sont trop grossières & trop pesantes pour se soutenir dans un si grand éloignement du corps dont elles partent. Quand il y a des nuées exactement blanches au ciel, on remarque bien que leurs apparences sont toutes différentes de celles de l'Aurore boréale. Or on peut appercevoir au travers des queues des Comètes, les étoiles ordinairement visibles, ou à l'œil seul, ou par des Télescopes.

Dans toute notre atmosphère terrestre on ne connoit aucune lueur fort étendue, à travers laquelle on puisse distinguer les étoiles, excepté

XII.-XV. Elle nous a été envoyée par *M. Kæstner*, Professeur de Mathématique à Leipsig, auquel l'Auteur a fourni quelques Additions que l'on a fait entrer dans cette traduction. *M. Hanow* n'a pas voulu pousser ses recherches jusqu'à l'examen des idées que *Mrs. Euler & Kühn* ont proposées depuis sur la même matière.

pté les Aurores boréales. Celles-ci s'étendent bien avant dans l'air; & elles sont d'une matière si déliée & si transparente, qu'elles n'obscurcissent point les astres, & qu'elles nous fournissent quelquefois une lumière plus claire que celle des étoiles mêmes. Et, parce qu'elles sont à notre portée, elles surpassent, ou du moins elles égalent le clair de lune, qui ne les obscurcit point. Si elles étoient aussi éloignées que les Comètes, elles deviendroient beaucoup plus foibles; cependant l'agitation de leur matière les rendroit encore visibles pendant la nuit dans un aussi grand éloignement. Il est fort croyable qu'un spectateur placé dans la lune, là où elle a sa pleine nuit, regarderoit nos Aurores boréales, comme des queue's de la terre.

La clarté de la lune étant beaucoup plus proche de nous, & plus forte à notre égard, que la queue d'une Comète, elle peut, à mesure qu'elle augmente de force, obscurcir l'éclat d'une telle queue, au point de le faire disparoitre entièrement. C'est ce que nous avons vu dans la Comète du mois de Mars 1742. dont la queue très-déliée en elle-même, fut diminuée dans toutes ses parties par la lumière septentrionale, & se déroba entièrement aux yeux dans le tems de la pleine lune; principalement, parce que la Comète en remontant s'éloignoit de la terre, & commençoit à paroître toujours moins grande.

Qu'est-ce donc qui nous empêche de ne pas prendre la queue d'une Comète pour son Aurore boréale? Celle-ci ne paroît que pendant la nuit;

nit; & la queue n'est de même visible que du côté de la nuit de la Comète, opposé au soleil, & aiant peut-être son hyver. Car elle ne se montre jamais vers le soleil, & se détourne toujours à l'opposite. La lueur & la transparence de l'une étant fort semblable à celles de l'autre, comme nous venons de le remarquer, cette identité de phénomènes conduit à une identité de causes; suivant les principes généralement reconnus, que les mêmes causes produisent les mêmes effets, & que des causes proportionnelles produisent des effets proportionnels.

Il est vrai que la queue des Comètes a plus d'étendue que nos lumières septentrionales, quoique la distance de celles-ci à la terre aille à cent lieues. Mais cela peut venir, tant de la nature particulière de leurs atmosphères, que de la forte vibration des particules lumineuses qui nagent dans l'air, en traversant les espaces de l'Univers, où l'on ne sauroit admettre de vuide, & qui venant à heurter celles qui se trouvent dans l'atmosphère de la Comète, communiquent pareillement cette agitation à toutes celles qui l'environnent; tout comme une petite chandelle éclaire l'air le plus proche, & par celui-ci le reste de l'air d'une chambre, en sorte que les objets y deviennent visibles. Plus les Télescopes écartent la lumière étrangère, & plus ils rendent sensible & distinct le diamètre du corps lumineux; plus aussi la lumière qui part des surfaces de la lune, des planètes & de leurs satellites, vient à nos yeux, & mieux nous en découvrons les phénomènes. Cet effet des
rayons

rayons de la lumière est remarqué par-tout où il y a des Observateurs, ou Spectateurs. C'est par-là que nous acquérons la conviction, que les actions de la lumière, ou les vibrations de l'éther, se répandent de toutes parts, autant que la distance & la résistance même de l'éther le permettent.

Il résulte de là que cette lumière peut s'étendre en largeur au de là de l'ombre de la Comète, & par conséquent devenir visible pendant la nuit, lorsque la splendeur du soleil ne nous empêche plus de distinguer cette Aurore boréale, qui règne même sur les côtés de la Comète, où les rayons du soleil traversent en partie son atmosphère; & y excitent des vibrations lumineuses. Nos Aurores continuent de même quelquefois pendant le jour; mais le soleil en fait disparaître la foible lueur. On dira peut-être que les lumières boréales sont interrompues & de peu de durée, au-lieu que les queues des Comètes sont perpétuelles, & se font voir tant que la Comète est observable. Mais ceux qui se sont trouvés pendant l'hiver en Groenlande, en Islande, & dans le voisinage de ces contrées, témoignent que cette lueur y donne un jour continuel au de là du Cercle polaire, à moins que des nuages épais ou le clair de lune ne l'affoiblissent.

Il faut encore observer, 1. Que ces lumières ne paroissent ordinairement qu'en hyver, c'est-à-dire, quand la Terre s'approche de son périhélie, & en revient; 2. Que le clair de lune les affoiblit. On remarque les mêmes choses

ses à l'égard des Comètes; elles ne deviennent visibles qu'en s'approchant du soleil, & la lumière de la lune diminuë la leur. C'est aussi par le voisinage du soleil qu'on peut expliquer l'étrincellement & le mouvement qu'on observe dans la queue. Il est pourtant à remarquer qu'il y a rarement des phénomènes semblables aux Aurores boréales, quand la terre est au delà des Equinoxes vers son aphélie. Mais il faut renvoyer à un autre tems la discussion de ces phénomènes.

Divers Savans, en considérant exactement la queue des Comètes, s'en sont faits la même idée que j'en avois conçue. On mandoit de *Delft*, le 9. Mars 1742. que des Astronomes y avoient attentivement observé la Comète le 7. & le 8. mais que malgré toute leur attention ils n'avoient pas été en état de déterminer, si c'étoit en effet une Comète, ou si ce n'étoient pas plutôt des rayons lumineux, tels que les lumières septentrionales; & cela d'autant plus que l'air étant clair & serein, ce phénomène devenoit tantôt plus fort, tantôt plus foible. On ne sauroit être trop sur ses gardes en observant ce qui se passe au ciel, parce que l'état de nos yeux s'y mêle souvent, sur-tout quand ils sont foibles ou las. On doit alors les délasser, & les préserver des altérations qui gâtent l'exactitude de l'observation. Souvent le Télescope nous montre les étoiles tout autrement que nous ne les avons vues sans Lunettes d'approche.

Les Astronomes dont j'ai parlé, apperçoivent une telle ressemblance entre la queue de la

la

la Comète & une Aurore boréale , qu'après les deux premières observations ils étoient encore en suspens , si ce qu'ils voyoient , n'étoit point un phénomène composé de l'apparition d'une nouvelle étoile & d'une lumière boréale. Comme j'avois déjà ouï dire que la Comète avoit été vuë ailleurs , avant que je l'eusse observée , je ne pus me livrer à de pareilles conjectures , & je ne doutai pas que ces Messieurs n'en revinssent bientôt.

Je vais à présent lever quelques-uns des doutes qu'on pourroit opposer à mon hypothèse , autant que j'ai pu les prévoir.

Le premier , c'est qu'il ne sera jamais possible de rendre raison par cette voie de la longueur extraordinaire qu'ont les queue's de certaines Comètes. On s'imagine que l'Aurore boréale n'est formée par-tout que des vapeurs enflammées qui s'élèvent de notre atmosphère. Or ces vapeurs ne sont pas capables de monter à une hauteur fort considérable , & bien moins encore de surpasser son diamètre. Qu'est-ce que 50. ou 100. lieuës en comparaison de 1720. qui font le diamètre de la terre. Comment donc la Comète , dont le diamètre est supposé plus grand que n'est la moitié de son atmosphère , ne paroît-elle que très-petite , tandis que son Aurore boréale s'étend à une si grande distance ?

Pour détruire ce raisonnement , il faut en écarter ce qu'on y suppose sans preuve , savoir que la lumière boréale n'est qu'un assemblage de vapeurs brûlantes , & qu'elle ne sauroit être

aperçue au delà de son étendue réelle. Alors le doute s'évanouira de lui-même. Quand je regardai la Comète, en suivant des yeux sa queue, elle me parut fort longue; mais en regardant d'un autre côté les étoiles qui me paroissent auparavant être dans cette queue, & que j'apercevois à travers, je vis qu'elles n'y étoient plus; & alors la queue me parut bien plus courte. J'en avertis quelques-uns des spectateurs, qui portèrent le même jugement que moi. C'est là-dessus qu'un Anglois soutenoit que la Comète n'avoit point de queue, & que ce phénomène n'étoit qu'une illusion d'optique.

Il n'y a aucune raison de dériver la plupart de nos Aurores septentrionales des vapeurs allumées; car toutes les propriétés qui caractérisent de semblables vapeurs, manquent aux Aurores. Pour peu qu'on ait les yeux connoisseurs, on s'aperçoit aisément que la plupart de ces Aurores ne sont qu'un Phosphore naturel, qui doit son origine à l'agitation & collision extrêmement rapide de l'éther, ou des particules de la lumière; de même que les grands tuyaux de verre frottés dans l'obscurité, où les globes de cette même matière, tournés rapidement autour de leur axe, jettent une lumière assez vive, dès qu'on vient à les toucher.

Cela se remarque encore mieux dans un tube, ou dans un globe bien vuide d'air, & même placé outre cela dans des récipiens dont on a pompé l'air, & qu'on fait ensuite tourner de façon qu'il jette de la lumière. Si vous avez un Baromètre dont le tuyau ait 4. à 6. piés de hau-

hauteur, & qui soit bien préparé pour être lumineux; dès que vous remuerez tant soit peu le mercure qu'il contient, vous verrez la lumière que cette agitation produit, se répandre en haut jusqu'à l'extrémité du tuyau, sans qu'il y ait au dedans, ni air atmosphérique, ni poussière. D'où il s'ensuit que pour causer la lumière boréale, il n'est pas besoin de vapeurs grossières, mais que le mouvement très-rapide & le choc de la matière éthérée suffit pour cet effet. On apperçoit d'une manière distincte ce mouvement rapide dans nos Aurores boréales; & la plus forte agitation d'un globe ou d'un tube lumineux n'est rien en comparaison.

Comme ce Phosphore des globes ou des tubes ne se produit pas par tous les corps, ni par toute sorte de mouvement accéléré, mais seulement par le frottement du verre & des corps qui lui sont semblables; il faut aussi que la source de l'Aurore boréale se trouve dans quelque matière très-propre à lui donner naissance, avant qu'elle se répande plus loin. Peut-être que la sorte de verre naturel qui produit cet effet, c'est l'Océan glacé autour du Pole septentrional, la neige, &c. Si l'on me demande par quel frottement on pourroit y expliquer l'ébranlement de l'éther, je répons qu'il pourroit consister dans le mouvement perpétuellement accéléré vers le périhélie, dont la rapidité surpasse de beaucoup tous les mouvemens que nous sommes en état de produire, & que nous appelons les plus rapides.

Une autre question, c'est, pourquoi on n'a

encore aucune connoissance des Aurores australes? Pour la résoudre, qu'on calcule l'étendue jusqu'où une semblable lueur peut se faire voir. Soit l'ouverture intérieure du tube d'un Baromètre lumineux d'une ligne. Le Baromètre étant secoué pour lui faire jetter de la lumière, que quelqu'un s'en éloigne, autant que l'espace le permet, par exemple, de 10. 20. 30. aunes, il appercevra toujours la lueur au dedans du tuyau, quoiqu'un peu moins forte qu'elle ne paroît, quand on la regarde de plus près. Une ligne ne fait que la 120^{me}. partie d'un pié, & la 240^{me}. d'une aune. Supposez donc que quelqu'un étant éloigné d'un Baromètre de l'espace de dix aunes lui tourne le dos, & que le Baromètre étant subitement secoué, il aperçoive encore sa lueur dix aunes au delà sur la paroi. Cette distance est 4800. ou bien 7200. fois plus grande que n'étoit la source d'où part la lumière, c'est-à-dire, le diamètre intérieur du tube. Et c'est encore fort peu de chose, si vous comptez à quelle distance la même lueur pourroit être vuë dans une chambre, ou dans une nuit bien noire, soit directement, soit par réflexion.

Il y a toute apparence que les rayons de la lumière ne sont composés que de très-petits globules de poussière, si denses & si fermes qu'ils n'ont besoin d'aucune substance étrangère pour se rendre visibles eux-mêmes & d'autres corps, pourvu qu'ils aient reçu un mouvement aussi vîte, & un choc tel que la lumière le demande, & qu'il n'y ait rien au dehors qui empê-

pêche leur visibilité. Mais les vapeurs aqueuses, les nuées, & quelques autres corps grossiers leur résistent, de façon qu'ils ne peuvent parvenir à notre vuë, & que l'œil ne sauroit être affecté par leur mouvement. Car nous voyons très-souvent que la fumée, le brouillard & les nuées nous dérobent la lumière du soleil la plus resplendissante. Cela ne pourroit arriver, si les vapeurs aqueuses ne coupoient pas la route ordinaire du soleil; & par conséquent ne les forçoient pas de se détourner du point vers lequel ils dirigeoient leur cours, ou ne leur permettoient d'y arriver que très-affoiblis. Frottez un tube mouillé, ou plein de vapeurs aqueuses; il ne jettera point de lueur, quelque force que vous employiez en le frottant.

Un autre obstacle, c'est l'existence d'une lumière beaucoup plus forte. On ne voit pas pendant le jour les étoiles du ciel, quoiqu'elles ne laissent pas d'y briller tout comme pendant la nuit la plus belle. Un tube de verre sec bien frotté jette une lueur assez vive dans les ténèbres, & n'en donne qu'une foible dans une chambre éclairée, ou par le jour, ou par quelque feu.

Au défaut de la lueur d'un pareil tube, quand on n'est pas à portée de s'en servir, il suffit d'employer une étincelle produite par quelque caillou. Comme je tâchois vainement d'observer la Comète pendant des nuits fort obscures, & que je regardois une fois par la fenêtre ouverte dans cette intention, j'aperçus la lumière fort claire de telles étincelles, qui venoient d'un soldat en sentinelle à cent cinquante pas, qui

qui battoit du feu pour allumer sa pipe. Elles rassembloient à de petites étoiles, à des fusées crevées, ou à l'éclat des météores qu'on appelle *étoiles tombantes*; & leur lumière frappa mes yeux, avant que je les eusse tournés de ce côté-là, comme un foible éclair, excité tout près de moi. Quelques petites que fussent ces étincelles, cependant chacune paroissoit à part très-clairement. Qu'est-ce pourtant que la grandeur d'une telle étincelle en comparaison d'un espace quarré de 150. pas au moins, dans lequel elle répandoit l'éclat de sa lumière, en sorte que si cet espace avoit été rempli d'une foule de spectateurs, ils auroient tous aperçu cette lumière ?

Il m'est assurément plus facile de justifier le mouvement très-rapide que j'attribuë à la matière éthérée dont les cieux sont tout-à-fait remplis, qu'il ne l'est de faire comprendre que la lumière, ou même la chaleur du soleil puissent chasser les vapeurs aqueuses & les atomes terrestres à une si grande distance de la Comète. Ceux qui disent que la lumière qui environne la Comète ne peut arriver à nos yeux, à moins qu'elle ne soit réfléchië par les corps qui voltigent dans l'air, ne font pas attention à la Comète-même. Car si une Comète, qui est un globe céleste de quelques centaines de milles d'Allemagne de diamètre, ne nous paroît que fort petite, quelle grandeur ne faudroit-il pas attribuer aux corps qui voltigent autour de la Comète pour réfléchir une lumière visible sur notre terre? N'en faut-il pas dire autant des par-

parties subtiles, qu'on prétend être chassées de la Comète par les rayons du soleil ?

L'ombre & la pénombre d'un globe céleste, en forme de queue d'hirondelles, se répandent si loin, qu'en y joignant le voisinage des Comètes à l'égard de notre terre, & l'atmosphère de celle-ci, au travers de laquelle nous voyons la queue des Comètes, ces principes sont bien suffisans pour expliquer tout ce qu'on y observe. Cette queue d'hirondelle dont on vient de parler, est précisément la forme apparente des queues des Comètes, qui paroissent plus claires vers le milieu qu'aux côtés. Car c'est sur le milieu que porte son ombre; & la lumière foible ne se montre plus claire que là où réellement elle est le plus obscure. La pénombre n'intercepte qu'une partie des rayons solaires; & de là vient que les côtés de la queue des Comètes sont bien moins lumineux que son milieu. Si vous dites que les rayons du soleil dans la pénombre d'une Comète devraient surpasser, par exemple, la lumière électrique, la difficulté est égale dans toute hypothèse; mais elle peut pourtant s'expliquer par le frottement incroyable qui se fait autour du périhélie, d'où peut résulter une lumière assez forte pour être aperçue en plein jour, & encore plus dans un demi-jour, comme celui de la pénombre.

Plus j'ai comparé ensemble l'Aurore boréale & la queue des Comètes, plus je me suis convaincu de la ressemblance entre ces deux phénomènes; & j'ai trouvé un moyen de l'étendre jusqu'à l'agitation que d'autres ont observée dans

dans la queue des Comètes. Ce moyen peut être employé, lorsqu'en observant à l'aide d'une Lunette d'approche la vibration des rayons sur la surface de la Comète, on tient la Lunette à une distance déterminée des deux yeux ouverts, en sorte que l'un voit la Comète à travers le Télescope, & l'autre l'observe immédiatement.

On ne doit pas non plus passer sous silence les diverses apparences des Aurores septentrionales, qui ne viennent que de causes optiques. Cette réunion, par exemple, de tous les rayons, qui paroissent se rendre de toutes parts vers le Zénith, n'est qu'un phénomène, dont l'explication m'écarteroit trop de mon sujet. Telles sont encore ces différentes figures, de flèches, d'écharpes, de faisceaux, qui sont causées par les nuages dispersés çà & là. Il ne faut que des vapeurs aqueuses, & peu visibles dans notre atmosphère, pour nous persuader qu'il y a de pareils dérangemens dans la Comète.

On demande encore; D'où vient que nos autres Planètes n'ont rien de semblable aux queues des Comètes? Pour répondre à cette question, il faut favoir que la production d'une Aurore boréale ne dépend pas seulement du mouvement d'une Planète qui tourne autour du soleil, qui dans des tems périodiques s'en approche & s'en éloigne, & sur laquelle régnent de longues nuits; il est encore nécessaire que cette Planète contienne une matière propre à former l'Aurore boréale. Car ce n'est pas l'éther seul qui lui donne naissance: il doit s'y joindre quel-

quelque autre chose, comme le frottement de corps semblables au verre. De plus je dirois presque qu'il faut que les Planètes aient besoin d'Aurore boréale, pour qu'elles en aient effectivement. Car enfin la sagesse de Dieu ne fait rien d'inutile. Les fins auxquelles nos Aurores boréales sont destinées, ne sauroient être méconnues; & l'on en découvrira peut-être encore d'autres. Or les globes qui ont assez de lumière & de chaleur, & dont la nuit est moins longue, n'ont pas besoin de l'Aurore boréale, qui sert principalement à remplacer le jour & à suppléer au clair de lune.

La lune, par exemple, n'a jamais faute de lumière sur l'hémisphère qui regarde constamment la terre, & qui en emprunte, ou du soleil, ou de la terre, qui lui fournit une lumière quatorze fois plus grande que n'est celle que la terre reçoit de la lune. Une si forte lumière rendroit toute Aurore invisible & inutile. L'hémisphère opposé de la lune ne se fait jamais voir à nous; ainsi nous ne savons quelle ombre y règne, ni de quelle Aurore il jouit. Si elle est privée de toute ressource de cet ordre, le séjour ne peut qu'en être affreux; mais la providence est si féconde en moyens, qu'on peut bien s'en fier là-dessus à elle.

Il n'est pourtant pas à présumer que la lune ait d'Aurore boréale pour l'hémisphère qui est opposé à nos yeux; car sa nuit ne dure au plus que quatorze de nos jours, & pendant ce temps-là la lumière de Vénus, de Mars & de Jupiter lui rend beaucoup plus de services qu'à nous.

Car

Car la lune est souvent plus voisine que notre terre de toutes ces Planètes, d'une distance de dix diamètres de la terre, c'est-à-dire, 17200 lieues d'Allemagne. Peut-être aussi que la rotation de la lune autour de son axe, qui ne se fait qu'en 27. jours terrestres, est une circonstance qui ne pourroit s'accorder avec une Aurore boréale. Notre terre est de même obligée de se passer pendant presque autant de jours de la lumière de la lune. Il est vraisemblable qu'elle montre alors à la lune une queue affreuse, quand elle a ses Aurores septentrionales autour du Pole arctique, qui est enseveli dans un hyver perpétuel & dans une nuit de près de six mois.

Vénus étincelle si vivement de la lumière du soleil qu'elle se présente toujours à l'œil comme une étoile grande & pleine, quoiqu'elle ait comme la lune son déclin & son accroissement. Mais ce n'est pas là la seule raison pour laquelle nous n'y voyons point d'Aurore boréale. Son année est plus courte que celle de notre terre, puisqu'elle achève sa révolution en neuf mois. Son axe s'incline par rapport au soleil, de manière qu'à chacune de ses révolutions, le soleil donne presque verticalement dans toutes ses contrées. Ainsi il ne sauroit y avoir dans Vénus, ni un froid excessif, ni des nuits assez longues, pour demander le secours des Aurores boréales.

Mercure est à-peu-près dans les mêmes circonstances. Il est de la moitié plus près du soleil que Vénus; & son année n'est que de six de

de nos mois. Il est si petit que les rayons du soleil nous le cachent presque toujours, & qu'il ne se présente à nos yeux que très-rarement; de façon qu'il n'y a que de bons Télescopes, qui puissent découvrir ses diverses phases. Y auroit-il moyen après cela de voir son Aurore boréale? Et à quoi lui serviroit-elle, puisqu'il n'a, ni les nuits aussi longues, ni l'hiver aussi froid que la Terre; & que Vénus & la Terre même lui envoient une lumière assez claire pendant sa nuit.

La surface obscure, ou la nuit de Mars, ne nous paroît jamais. Les Télescopes les plus parfaits ne nous découvrent que quelques faibles changemens dans la lumière de la partie de cette planète qui est opposée à nos yeux. Notre terre, & sur-tout Jupiter avec ses satellites sont assez capables d'éclairer sa nuit. Il est aussi remarquable, que plus les planètes décrivent des orbites éloignées du soleil, moins elles se hâtent d'achever en même tems la même carrière.

Enfin Jupiter & Saturne sont environnés de tant de satellites, qu'ils n'ont aucun besoin d'Aurore boréale. Nous ne voyons jamais non plus la nuit de leur hémisphère; & les meilleurs Télescopes ne nous font appercevoir aucune diversité dans leurs faces lumineuses.

ARTICLE III.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE, ou Considérations sur les opérations de l'ame, sur l'habitude, & sur l'éducation. Auxquelles on a ajouté des Principes philosophiques sur la Cause première & sur son effet. Londres 1755. in octavo, pp. 390. sans la Préface & la Table des Chapitres, qui font ensemble pp. XLII.

Quels sont les différens états de l'ame depuis la naissance ? Quelle est l'origine & la nature des idées ? L'homme est-il libre ? Quel est le pouvoir de l'éducation ? Quelle est la raison, & la nature de cet Univers ? Quelles loix conduisent les hommes & les animaux ? &c. Voilà les questions importantes qu'on a traitées dans les deux ouvrages qui forment le volume dont on vient de voir le titre. On y trouve beaucoup de méditation, de la profondeur ; souvent de l'obscurité, & des choses hasardées, parmi beaucoup d'autres très-utiles ; & très-intéressantes ! d'ailleurs ce qui n'est pas ordinaire dans des ouvrages de ce genre, les agrémens, la correction, & la vivacité du stile, revêtent dans celui-ci les idées les plus abstraites, & le Philosophe méditatif y laisse entrevoir quelquefois l'heureuse imagination du Poète ; joignez à cela l'amour pour la vérité & les bonnes intentions que montre l'auteur ; son livre ne peut

peut manquer d'être bien reçu, sur-tout dans un tems où le goût des méditations métaphysiques semble plus à la mode que jamais, & menacer de s'élever sur les ruïnes de celui de la Géométrie.

Il ne faut pas s'attendre à prendre une idée un peu complète de cet ouvrage par un Extrait. Presque tout y est si précis & si serré qu'on ne sauroit l'abrégér sans le gâter, & l'auteur est bien en droit d'exiger qu'on ne le juge qu'après l'avoir lu tout entier. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'est d'indiquer le plan de l'ouvrage & les principales matières qui y sont traitées; en nous arrêtant un peu plus sur les endroits qui peuvent justifier l'idée générale que nous en avons donné, sans prétendre ni approuver, ni rejeter ceux des sentimens de l'auteur dont nous ne porterons point de jugement.

Il proteste dans sa Préface contre les conséquences qu'il s'attend qu'on tirera de son livre, pour rendre suspect son attachement à la Religion révélée, laquelle il prétend pouvoir se concilier aisément avec ses idées. Loin de chercher à ébranler les fondemens de cette Religion qu'il croit au-dessus de toute atteinte, il voudroit la „ rendre plus chère à ces ames „ fortes qui peuvent la contempler d'un œil „ philosophique & en embrasser le plan.” Il regarde le Christianisme comme la meilleure Philosophie, & ne croit point qu'en établissant que tout est nécessaire on renverse la Religion.

Il seroit injuste sans doute, après ces prote-
 Y a sta-

stations, & plusieurs autres traits de respect pour la Religion répandus dans cet ouvrage, d'accuser l'auteur de la rejeter; il n'aura pas la même facilité à justifier son orthodoxie sur quelques articles, mais il vit dans un tems, & sans doute dans un pays, où il n'a pas à craindre que la charité emploie le fer & le feu pour forcer ses opinions; procédé qu'il regarde avec raison comme très-contraire au Christianisme, & comme un opprobre pour l'humanité.

Le commencement de l'ouvrage est destiné à expliquer les différens états de l'ame depuis sa conception; la nature de l'imagination, de la reminiscence, de l'attention; la formation & la mécanique des idées & de leur reproduction. Dans une matière aussi ténébreuse, l'auteur ne se flatte pas d'avoir toujours saisi le vrai, & l'on trouvera sans doute dans ce qu'il en dit bien des choses purement hypothétiques.

Dès le moment de la conception il suppose dans l'ame des sensations extrêmement confuses d'abord, puis, à mesure que les liens du fœtus avec le corps qui le nourrit se fortifient & se multiplient, plus vives, accompagnées de quelque degré de plaisir ou de douleur, & de quelque velléité, l'ame est alors plus passive qu'active, ce n'est qu'à la naissance que sa force motrice commence à se déployer. Les impressions que reçoivent avec plus de facilité les membres à présent dégagés, se communiquent par les nerfs au cerveau, y portent à l'ame le sentiment de l'existence de ces membres, sentiment confus d'abord, qui ne fait pas discerner la main du

du pié, mais qui après bien des expériences & des méprises, devient peu-à-peu plus distinct, „ la main ne reçoit plus les ordres qui s'adres- „ soient au pié, l'ame apprend à régner, „ chaque jour son empire se fortifie, par l'acquisition de nouveaux sujets, par de nouveaux mouvemens, de nouvelles sensations. „ Déjà le plaisir & la douleur voltigent sous cent formes „ autour du trône de l'ame. Amie du plaisir, „ l'ame jette sur lui des regards empressés: elle „ lui tend les bras: elle le saisit avec transport, „ elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la „ douleur, l'ame se trouble, & s'aigrit à sa „ présence: elle tâche de détourner la vue de „ dessus le monstre odieux qui l'obsède: elle „ s'émeut, elle s'agite avec violence: elle fait „ effort pour le repousser.”

Nos idées dépendent originairement des mouvemens excités dans certaines parties du cerveau; à la présence des objets extérieurs; de pareils mouvemens excités par la force motrice de l'ame, produisent le rappel de ces idées, c'est l'*imagination*. La *réminiscence*, par laquelle l'ame distingue les perceptions nouvelles de celles qui l'ont déjà affectée, dépendra de la différence d'impression faite sur une fibre selon qu'elle est muë pour la première ou la seconde fois; l'*attention* est la faculté qu'a l'ame en réagissant sur les fibres de rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé par l'objet.

Ces opérations paroissent à l'auteur être les seules, de l'ame privée de l'usage de la parole, qui n'auroit pas jusques là d'avantage sur l'ame

des bêtes, principe immatériel, doué de perceptions, de sentimens, de volonté, d'activité, de mémoire, d'imagination; mais qui ne réfléchit point sur ses opérations, qui ne généralise point ses idées, qui n'est point susceptible de moralité.

C'est donc à la parole qu'il faudra attribuer les privilèges de l'homme sur les autres animaux; & après avoir expliqué comment l'enfant apprend à lier ses idées à des sons, & à des caractères, & à former les uns & les autres par les essais de la force motrice sur les fibres de la main & sur celles de la voix; l'auteur entreprend de montrer comment, au moyen de cet avantage, l'ame parvient à universaliser ses idées, fixées & exprimées par des termes, qui offrent un fonds au raisonnement; comment elle forme les idées d'homme, d'animal, de corps, d'être; de pensée, de volonté, de liberté, de vrai, de faux, de juste, d'unité, de nombre, d'étendue, de mouvement, de tems; de classes, de genres, d'espèce, de cause, d'effet.

N'est-ce point attribuer un peu trop à la parole, que d'avancer que nous n'aurions sans elle aucune de ces idées? Il me semble qu'il en est à-peu-près du langage, comme des caractères algebriques, ils sont infiniment utiles sans doute pour faciliter la solution des problèmes, ils épargnent de la peine, du tems, & des efforts d'attention; mais absolument parlant, il ne seroit pas impossible de résoudre sans leur secours beaucoup de questions qu'ils rendent plus faciles, c'est ainsi que le païsan sans le se-
cours

cours de l'arithmétique, parvient à tirer des conclusions qui demanderoient des calculs assez compliqués: il suffit pour former des raisonnemens de pouvoir retenir & comparer ses idées, & il n'est pas démontré qu'il faille nécessairement pour cela qu'elles soient attachées à des signes artificiels.

Quoiqu'il en soit, on ne peut nier que l'usage des termes n'ait des avantages infinis; aussi les nations les plus barbares sont celles dont les langues sont les plus pauvres.

En supposant toujours que chaque idée est occasionnée par quelque mouvement dans le cerveau, voici une prodigieuse variété de mouvemens que la parole y imprime, puisque l'idée de la chose est presque toujours accompagnée de celle du son & du mot, & si on considère combien d'idées peuvent exister dans la tête d'un homme; „ Si on se rappelle ce qu'a été „ un Aristote, un Leibnitz, un Newton, ce „ qu'est un Fontenelle, un Montesquieu, on „ jugera du plaisir que goûtent les Anges à la „ vuë de la petite machine qui exécute des „ choses si surprenantes. Assurément s'il nous „ étoit permis de voir jusqu'au fond dans la „ mécanique du cerveau, & sur-tout dans celle „ de cette partie qui est l'instrument immédiat „ du sentiment & de la pensée, nous verrions „ ce que la création terrestre a de plus ravissant. Nous ne suffisons point à admirer l'appareil & le jeu des organes destinés à incorporer un morceau de pain à notre propre substance, qu'est-ce pourtant que ce spectacle

„ comparé à celui des organes destinés à pro-
 „ duire des idées , & à incorporer à l'ame le
 „ monde entier ? Tout ce qu'il y a de grandeur
 „ & de beauté dans le globe du soleil , le cède
 „ sans doute , je ne dis pas au cerveau de
 „ l'homme , je dis au cerveau d'une mouche.”

Chaque idée a-t-elle sa fibre particulière, destinée à la produire, ou la même fibre muë différemment produit-elle différentes idées ? La faveur du salé, par exemple, est-elle produite par des fibres différentes de celles qui occasionnent la sensation de l'amer ? Notre auteur ne croit pas qu'il soit besoin de recourir à cette différence de fibres, pour rendre raison des différentes sensations reçues par le toucher, le goût, & l'odorat, qui peuvent n'avoir pour cause que les différentes impressions produites sur la même fibre par différens objets ; mais il ne pense pas de même sur les différentes sensations de l'ouïe & de la vuë ; les différens tons & les différentes couleurs semblant exiger des fibres à leur unisson pour être apperçûes. Après avoir expliqué dans ces deux hypothèses la mécanique des idées des cinq sens, il explique par même moyen la mécanique de leur reproduction ; qui sera ainsi l'effet de la force motrice de l'ame, tantôt donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rappeler ; tantôt remuant l'espèce de fibre appropriée à cette idée ; la difficulté de concevoir comment l'ame exécute tant de mouvemens divers, ne doit pas nous arrêter, puisque nous ne concevons pas mieux comment l'ame meut son

son corps, ce qui paroît cependant un fait incontestable, à moins qu'on ne veuille recourir à l'harmonie préétablie, supposer que le corps de l'homme est une espèce d'*automate*, dont tous les mouvemens extérieurs & intérieurs exactement déterminés, s'exécutent par les règles de la plus belle Méchanique, & dont l'ame seroit simplement spectatrice, s'en croyant l'auteur & aiant diverses volontés à l'occasion de ces mouvemens. Une autre hypothèse plus hardie, soutenue par l'Evêque Berkeley, pour lever la difficulté de l'action réciproque de l'ame & du corps, l'un sur l'autre, c'est de nier absolument l'existence des corps, & de n'admettre que des substances spirituelles. Ces hypothèses & tant d'autres imaginées pour expliquer la nature de notre être, prouvent du moins de quelles ténèbres elle est environnée, cette conséquence humiliante est sans doute le résultat le plus sûr de leur examen.

Du reste quelque obscurité qu'il y ait sur l'union de l'ame & du corps, l'immatérialité de l'ame, du principe qui pense, & qui veut en nous, n'en est pas moins assurée; c'est à la prouver, & à répondre aux objections, que sont employés les chapitres suivans: on y fait sentir avec beaucoup de force, l'impossibilité qu'il y a de concilier les modifications de l'ame avec les attributs du corps; & les difficultés, ou plutôt les contradictions qui naissent à chaque pas en supposant l'être pensant, étendu.

On demande si l'ame a plusieurs idées présentes à la fois: il faut distinguer ici les idées

auxquelles l'ame donne attention, d'avec celles auxquelles elle ne la donne pas: il est certain qu'elle peut avoir à la fois un grand nombre de celles-ci, toutes les idées composées en renferment plusieurs; & les jugemens & les raisonnemens ne se forment qu'en fixant à la fois plusieurs idées: mais par l'usage on dit qu'une idée n'est présente que lorsqu'on lui donne une attention particulière, ou lorsqu'elle nous occupe le plus vivement.

Par cette même distinction on peut expliquer ces mouvemens qui paroissent purement machinaux, & qui dépendent néanmoins du bon plaisir de l'ame. Un Philosophe enfoncé dans quelque profonde méditation, se promène sans penser, ce semble, à mouvoir ses jambes, à diriger ses pas, sans voir ce qui est sous ses yeux. Un Musicien exécute un air sans que son ame paroisse présider à la formation de chaque note, il est évident cependant que dans l'un & dans l'autre, l'ame dirige chacun de leurs mouvemens, qu'elle a la perception de tous les objets qui frappent leurs sens, mais l'objet le plus intéressant occupe son attention, elle ignore presque les autres perceptions qu'elle a eues, elles n'ont fait pour ainsi dire que glisser à sa surface.

(*La suite dans le Journal suivant.*)

ARTICLE IV.

ESSAIS sur divers sujets de Littérature & de Morale, par M. l'Abbé TRUBLET,
de

de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, Archidiacre & Chanoine de S. Malo. A Paris, 1754. Tome troisième. pp. 487. in octavo.

Quand on compare les fameux *Caractères de Théophraste* avec les productions de nos Moralistes distingués, on doit convenir que l'étude de l'homme n'a pas fait des progrès moins considérables que les autres parties de nos connoissances. Que de finesse ! que de développement ! que de vues neuves & heureuses dans les ouvrages des *La Bruyère*, des *Du Clos*, des *d'Alembert*, (car l'*Essai sur les gens de Lettres* appartient à la classe d'ouvrages dont nous parlons,) mais sur-tout dans l'aimable & solide Auteur, dont nous annonçons avec un vrai plaisir les nouveaux essais. Il ne nous appartient point de régler les rangs entre des Ecrivains de cet ordre ; & quand nous en aurions le droit, il ne faudroit jamais s'en servir à l'égard d'Auteurs vivans. Mais, sans déroger au mérite de qui que ce soit, nous pouvons bien, & comme particulier, & comme Journaliste, dire qu'il y a peu de lectures plus attachantes & plus instructives que celle de cet ouvrage ; & que, si rien n'est à l'abri de la critique, on doit certainement dire, *ubi plura nitent*, &c.

Les trois premières Editions de ce Livre n'avoient qu'un volume. Les augmentations faites à la quatrième en 1749. en produisirent un second ; & M. *Trublet* dit en le finissant, qu'il avoit encore dans son porte-feuille de quoi en don-

donner un troisième. C'est celui qui paroît aujourd'hui avec une nouvelle Edition des deux premiers; & il se vend aussi séparément. Un quatrième pourroit bien le suivre; & si l'Auteur ne se lasse d'écrire, que quand le Public se lassera de lire, il ira encore plus loin.

Ce sont, comme on fait, des pensées détachées, quoique relatives à certains chefs généraux, qui forment cet ouvrage. L'Abbé Trublet, digne & fidèle ami de M. de Maupertuis, adopte la déclaration que celui-ci a mis à la tête de ces Lettres *si ingénieuses & si philosophiques*, *quoi qu'en ait dit un Critique plus ingénieux lui-même que philosophe, ou du moins qu'équitable*. Cette déclaration est ainsi conçue: „ Je ne suis
„ vrai aucun ordre : je parcourrai les sujets
„ qui se présenteront à mon esprit, je me per-
„ mettrai peut-être jusqu'aux contradictions.” Les contradictions, suivant l'Auteur, ne peuvent que faire du bien à un Livre de pensées détachées. Il semble que cela mériterait quelque explication, ou restriction. Les divers points de vue sous lesquels un même objet se présente à un Auteur qui écrit dans ce genre, peuvent bien l'engager à mettre dans son ouvrage des Pensées qui auront l'apparence de la contradiction; mais il faut qu'elles soient toujours subordonnées à des notions plus générales, à l'aide desquels un lecteur intelligent puisse lever cette contradiction, sans quoi il perd la confiance & l'estime qu'il avoit pour l'Auteur, tant qu'il le considérait comme un bon guide en fait de Philosophie & de Morale. — Quicon-
que

que dit blanc & noir en divers endroits, & en divers tems, enforte qu'il n'y ait aucun moyen de conciliation entre les assertions opposées, manque de lumières suffisantes pour traiter les sujets dont il s'agit, & il auroit mieux fait de s'abstenir d'en parler, que de jeter dans l'embarras ses lecteurs, & de ne leur rien dire dans le fonds; car celui qui dit les contraires, ne dit réellement rien, l'un détruisant l'autre. Un Livre de Pensées détachées doit être aussi systématique dans le cerveau de l'Auteur, que le Traité le plus didactique; il ne s'affranchit que de la forme, & s'il le fait, c'est pour arriver mieux à son but, pour persuader & convaincre un grand nombre de lecteurs qui se tiennent en garde contre les démonstrations d'apparat. Sans doute Mrs. de Maupertuis & Trublet ne pensent pas autrement eux-mêmes; & dans des ouvrages où ils poussent l'analyse & la justesse beaucoup plus loin que les Ecrivains ordinaires, ils ne voudroient pas qu'on crût qu'ils ont écrit de fantaisie, & que leurs jugemens ne leur paroissent vrais que dans le moment où ils se présentent à leur esprit & à leur plume.

Les matières traitées dans ce troisième tome, sont rangées sous les titres suivans. *Suite sur l'Esprit. Du Génie. Du Goût. Suite sur le Bonheur. Du Désir, de l'Espérance & de la Jouissance. Du Plaisir. De la Gaieté & de la Mélancolie. Du Stile.*

Il y a bien de l'esprit, & plus que de l'esprit dans tout ce que l'Auteur dit sur les différentes sortes d'esprit, sur les combinaisons qui en re-
sul-

sultent, & sur les caractères qui y sont opposés. Il distingue trois principales classes en fait d'esprit, les *bons esprits*, les *beaux esprits*, & les *gens d'esprit*, qui sont les deux; mais les uns plus l'un les autres plus l'autre. Il n'y a personne qui réunisse toutes les sortes d'esprit, même dans le degré le plus médiocre; mais cette réunion, fût-elle possible, ne suffiroit pas encore, dans un degré médiocre, pour mériter le titre d'homme d'esprit; la médiocrité ne sauroit être compensée par l'universalité. L'homme d'esprit est donc, ou celui qui réunit plusieurs sortes d'esprit dans un haut degré, ou celui qui, n'en possédant qu'une seule, la possède dans le plus haut degré.

Je ne saurois bien acquiescer à ce que dit M. *Trublet*, qu'on n'est point méprisable pour manquer de bel esprit, ou de génie, mais qu'on l'est pour manquer de jugement & de goût, parce qu'ils sont indispensables. Je crois que le fondement de l'estime qu'on doit aux hommes tient en général à ce qu'il y a en eux de *naturel*, ou d'*acquis*, & que s'il ne dépend pas plus de quelqu'un d'avoir du jugement & du goût que d'avoir de l'esprit, il n'est pas plus méprisable, pour être privé de ces qualités, que pour manquer d'esprit. C'est proprement la culture, ou la négligence, & ensuite l'emploi, l'application, le bon ou mauvais usage des qualités naturelles, qui rendent les hommes estimables, ou méprisables. On répondra peut-être que le jugement n'est autre chose que l'esprit bien employé; mais j'en reviens toujours à demander, s'il

s'il a dépendu de ceux qui ont le jugement sain & droit de l'avoir tel ; & si cela n'est pas, je les félicite plutôt de cette prérogative, que je ne les estime par cet endroit. Mais cette question rentre dans une autre plus importante encore ; c'est celle de la vertu & de la liberté.

Immédiatement après ce passage, il en vient un autre, auquel je ne souscrirois pas non plus sans réserve. „ Dans mes intimes amis je veux „ avant tout les qualités du cœur, ou du bon „ esprit. Dans mes simples connoissances, je „ veux avant tout les qualités de l'esprit, & sur „ tout les qualités agréables.” Rien de plus juste que le premier souhait ; mais quant au second, j'aimerois bien autant vivre habituellement, & en simple liaison de connoissance, avec des gens d'un sens droit, qui n'eussent rien de saillant dans le génie, qu'avec ces gens à qualités agréables, qui vous font à la vérité quelquefois passer des quarts d'heure divertissans, mais dont le commerce à la longue est peu sûr. D'ailleurs, à moins que de se rencontrer avec des esprits d'un ordre trop distingué, pour être à portée de tout le monde, ceux qu'on appelle gens d'esprit, & d'une société agréable, sont bientôt épuisés, quand on a de fréquentes relations avec eux, les contes & les bons mots s'usent & se répètent, & à la fin on court plus risque de s'ennuyer avec eux qu'avec des gens tout unis.

La réflexion suivante ne me paroît pas bien intelligible, soit que cela vienne de l'expression, ou qu'effectivement elle ne soit pas tout-à-fait juste.

juste. „ Il y a toujours beaucoup de choses
 „ dont l'homme du monde qui a le plus d'es-
 „ prit, n'est pas plus capable que celui qui en
 „ a le moins, & qui n'est capable de rien.”
 Sur quoi cela porte-t-il? Il faudroit quelque
 exemple pour y répandre du jour. Si cela veut
 dire simplement qu'il y a des choses dont per-
 sonne n'est pas capable, la maxime est trop tri-
 viale pour l'envelopper dans ces expressions re-
 cherchées. Cela se rapporte-t-il à la période
 précédente, où il est dit qu'on n'a jamais tou-
 tes les sortes d'esprit, & qu'ainsi, faute dans
 un cas particulier d'avoir la sorte d'esprit
 qui y convient, on n'y est pas plus propre que
 celui qui n'est capable de rien. Mais cela n'a-
 joute rien à l'idée précédente, & ne valoit pas la
 peine d'être reproduit en forme d'article séparé.
 Dans des compositions de cette nature il se pré-
 sente quelquefois un tour sententieux qu'on ne
 veut pas perdre, & qu'on croit même dans l'en-
 thousiasme de la méditation plus significatif
 qu'il n'est.

M. Trublet fait d'excellentes réflexions sur la
 mémoire. „ Après le bon sens, dit-il, la mé-
 „ moire est ce qu'il y a de plus utile dans le
 „ courant de la vie, en sorte que pour la plu-
 „ part des hommes il vaudroit mieux avoir plus
 „ de mémoire & peu d'esprit, pourvu que ce
 „ peu fût bon, que plus d'esprit & moins de
 „ mémoire. Le défaut de mémoire a des in-
 „ convéniens infinis, & de toute espèce. Ceux
 „ qui en manquent, l'éprouvent tous les jours;
 „ & ces inconvéniens sont bien plus sentis par
 „ les

„ les autres & par nous-mêmes, que ceux qui
 „ peuvent naître de la médiocrité d'esprit. Ain-
 „ si par bon esprit, j'acheterois de la mémoire
 „ plutôt que de l'esprit, s'il y avoit de l'un &
 „ de l'autre à vendre.”

L'Auteur remarque en particulier, que „ c'est
 „ souvent faute de mémoire qu'on est incapa-
 „ ble de suivre un raisonnement.” On pour-
 roit comparer un homme qui a peu de mémoi-
 re avec celui dont l'ouïe est foible. Le premier
 ne se rappelle qu'un nombre imparfait des cho-
 ses qui devroient servir de matériaux à ses rai-
 sonnemens; & le second ne saisissant qu'à bâ-
 tons rompus ce qu'on dit dans les conversations
 où il se trouve, n'y peut mêler son mot qu'au
 hazard, & court risque de prendre souvent le
 change (*). Ce qu'on appelle présence d'es-
 prit n'est le plus souvent qu'un acte vif de la
 mémoire, un bon office qu'elle nous rend à
 propos. La repartie manquera également faute
 de mémoire, & faute d'ouïe. „ A esprit é-
 „ gal, c'est encore un mot de M. *Trublet*, ce-
 „ lui.

(*) La remarque peut s'étendre à tous les sens.
 Suivant qu'on est bien organisé, les impressions
 sont plus vives & plus nettes; ce qui met en état
 d'exprimer sur le champ ce qu'on sent; au-lieu
 que quand les opérations des sens sont plus lentes,
 il faut que celles de l'ame en souffrent. D'où vient
 l'éloquence des Amans sinon de ce que la passion
 rend l'exercice de leurs sens beaucoup plus actif.
 Ils sont tout yeux, tout oreille; rien ne leur échap-
 pe, & ils rendent tout avec la même force qu'ils
 le reçoivent.

„ lui qui a le plus de mémoire, a le plus d'es-
 „ prit.”

Nous ne saurions finir la matière de l'esprit, sans mettre en son entier le §. LIX. qui joint à la justesse & à la vérité une générosité méritoire dans un Auteur françois, & qui écrit pour sa nation. Il a raison de dire dans le §. LX. & dernier de ce morceau, que c'est ce qu'il y dit de plus vrai, & de plus utile. Écoutons le donc avec toute l'attention qui lui est due.

„ En tout tems & en tout païs les grands
 „ hommes, les hommes d'un mérite distingué
 „ dans leur état & dans leur profession ont
 „ toujours été très-rares; les raisons générales
 „ en sont assez connues. Mais ils pourront
 „ bien devenir encore plus rares de jour en
 „ jour parmi nous, par une raison, qui, quoi-
 „ qu'assez générale aussi, est peut-être plus
 „ particulière à notre nation & à notre siècle;
 „ je veux dire, la rareté de l'application, de
 „ l'amour du travail, de la science de son mé-
 „ tier. On peut savoir son métier, & ne le
 „ savoir pas faire; mais on ne sauroit le bien
 „ faire, du moins le faire constamment, sans
 „ le bien savoir. Or rien n'est plus rare main-
 „ tenant dans tout état & profession, que de
 „ bien savoir son métier. On ne fait que ce
 „ qu'on a étudié, que ce à quoi on s'est appli-
 „ qué. Mais on n'étudie point, on ne s'ap-
 „ plique point; on est trop dissipé, trop ré-
 „ pandu, trop amoureux du plaisir ou de la
 „ bagatelle. Si quelques-uns s'appliquent &
 „ travaillent, ce ne sont guères que les hom-
 „ mes

„ mes médiocres, & cela par diverses raisons,
 „ tant morales que physiques.

„ 1°. Les hommes médiocres veulent sup-
 „ pléer à leur médiocrité par l'application. 2°.
 „ La même conformation physique qui les rend
 „ médiocres, les rend aussi plus capables d'ap-
 „ plication, en la leur rendant, & moins pénible,
 „ & moins ennuyeuse. 3°. Aiant moins
 „ de quoi plaire dans le monde, ils y vont
 „ moins, & y perdent moins de tems.

„ Au contraire la même conformation phy-
 „ sique qui donne les grands talens, rend en-
 „ nuyeux le travail qui les perfectionneroit.
 „ D'ailleurs il est naturel qu'un homme aimable
 „ se borne à l'être, & ne travaille point à
 „ se rendre un homme estimable. Il est hom-
 „ me aimable sans travail & sans peine. Il le
 „ devient tous les jours davantage; le plaisir est
 „ son maître; les plaisirs sont ses leçons. On
 „ devient aimable en vivant avec des gens qui
 „ le sont, en faisant continuellement des cho-
 „ ses agréables; mais on ne devient estimable
 „ qu'en faisant des choses pénibles, dégoûtan-
 „ tes même. Ainsi, par cela seul que les Fran-
 „ çois sont les plus sociables & les plus aimables
 „ de tous les peuples, il doit y avoir parmi
 „ eux moins de grands hommes, ne fut-ce
 „ que parce qu'il y en aura moins d'appliqués
 „ & de laborieux. De plus la conformation
 „ physique d'où résultent les qualités aimables,
 „ n'est pas celle d'où résultent les grandes qua-
 „ lités. Ce défaut d'application & de travail
 „ est la principale raison par laquelle y aiant à

„ présent en France autant & plus d'esprit
 „ que dans le siècle passé, il y a pourtant
 „ moins de génies supérieurs, & d'hommes
 „ qui excellent dans leur profession.” Je pose
 en fait qu'il n'y a pas dix hommes en France,
 qui aient autant donné de tems à la réflexion
 que l'Auteur de ces *Essais*. J'avois ouï dire
 dans le tems que les premières Editions paru-
 rent, que l'Abbé *Trublet*, en liaison avec ce
 qu'il y avoit de plus spirituel en France, avoit
 glané dans la conversation le fonds de son ou-
 vrage. Mais quiconque lira ce dernier volume
 se défera aisément de cette fausse idée. C'est
 aux personnes les plus spirituelles de France à
 venir s'instruire à son Ecole; & comme *Des-
 préaux* apprenoit à ses amis l'art de faire des
 vers difficilement; on peut dire que notre pro-
 fond Ecrivain enseignera l'art de penser diffi-
 cilement, le seul qui puisse faire disparoitre ces
 riens superficiels, ou alambiqués, qui tiennent
 la place des Pensées proprement dites dans pres-
 que tous les ouvrages modernes.

Nous nous étendrons avec la même com-
 plaisance sur les autres matières de ce volume,
 si la mesure de nos Extraits le permettoit. Le
 Génie & le Goût sont deux objets des plus im-
 portans, qui fournissent des réflexions bien di-
 gnes d'être luës & reluës. En voici quelques
 traits.

C'est le génie qui produit les beautés; l'art
 & le goût ne font que les perfectionner & ban-
 nir les défauts. Si quelque chose doit l'empor-
 ter dans un Auteur d'ouvrages, qui demandent
 essen-

essentiellement du génie, par exemple; dans un Orateur & dans un Poète, c'est le génie; il est au-dessus de tout. Ne parler que de goût, ne recommander que le goût dans les ouvrages d'esprit, c'est ordinairement signe de peu de génie. Un homme qui à la guerre ne parleroit que de prudence, se rendroit suspect du côté de la valeur.

Nous devons les règles aux premiers ouvrages, & ceux-ci au génie seul. Nous devons les seconds ouvrages en partie aux premiers, en partie aux règles, mais en plus grande partie encore au génie. Un homme ordinaire fait un ouvrage conforme aux règles connues. Un grand homme en fait un qui donne lieu à de nouvelles règles.

Le génie proprement dit consiste peut-être plus dans la manière de rendre une pensée, que dans la pensée-même. Quelque belle & neuve que puisse être une pensée, si elle est renduë tout simplement, ce n'est encore que de l'esprit, de la lumière, à moins pourtant que cette simplicité n'ait quelque chose de très-fort & de très-noble. On dit un stile de génie, une expression de génie, un tour de génie; on n'a jamais dit une pensée de génie: on dit seulement une idée, une pensée ingénieuse. *Pascal, la Bruyère*, sont des hommes de génie; mais quoiqu'ils pensent beaucoup, c'est principalement à leur stile qu'ils doivent cette dénomination. *La Rochefoucault, Nicole, Fontenelle*, pensent autant & plus que les Ecrivains qu'on vient de nommer; on ne dit, pourtant point que

ce soient des hommes de génie, mais des hommes de beaucoup d'esprit, de grand esprit même.

Passons au goût. Il vient moins de la raison, du jugement, d'un grand sens, que d'une certaine finesse d'esprit, & de la délicatesse du sentiment. Les grands esprits & les personnes d'une imagination fouguese, ont rarement beaucoup de goût. Cette qualité est plutôt le partage de ceux dont l'esprit est plus fin & délicat que fort & vif.

Les deux grands moyens d'avoir du goût, lorsqu'on est né pour en avoir, ce sont d'abord de bonnes études, ensuite l'usage de la bonne compagnie. De leur réunion résulte le goût parfait.

Les partisans zélés du bon goût disent qu'il *est plus rare que l'esprit, que le génie même.* Il faut s'expliquer. 1. Le goût joint à l'esprit & au génie, est sans doute plus rare que l'esprit & le génie seuls, parce qu'il est naturel que deux qualités réunies soient plus rares qu'une seule. Mais si on veut que le goût seul est plus rare que l'esprit, ou que le génie seuls, M. *Trublet* croit qu'on se trompe. Mille gens ont assez de goût pour faire de bons ouvrages, si avec du goût seul on en faisoit de tels. 2. Quand même le goût seroit plus rare que l'esprit & le génie, il ne s'ensuivroit pas delà qu'il fût plus estimable. La rareté d'une chose n'en fait pas seule le prix.

Ce qu'on appelle bon goût, goût fin & délicat, n'est souvent qu'un goût de bagatelles. On n'a ce prétendu goût exquis qu'aux dépens
de

de qualités bien plus importantes & bien plus estimables, par exemple, la solidité, la force & l'étendue de l'esprit. Les Etrangers ont quelque raison de dire qu'il y a bien de la petitesse dans cette délicatesse dont les François se piquent tant.

Finissons par le stile; car il n'est pas possible de toucher au Bonheur, au Désir, au Plaisir, &c. Sujets qui d'ailleurs par leurs seuls titres inviteront suffisamment les lecteurs à n'en rien laisser échapper.

Le stile est l'expression de la manière de voir & de sentir les choses dont on parle. Delà les différences de stile entre les Auteurs, sur-tout entre ceux de différens pays & de différens siècles. Où trouver un stile noble & sublime sans enflure, fort sans dureté, juste sans contrainte, concis sans obscurité & sans sécheresse, simple sans bassesse, naturel sans négligence, fin & délicat sans affectation? Il n'y a point d'Auteur qui réunisse dans sa manière d'écrire, toutes les qualités d'un bon stile; & on demande même où est celui qui possédant une de ces qualités, ne tombe pas souvent dans le défaut voisin; soit en demeurant en deçà du but & du juste milieu, soit en le passant?

Il y a aujourd'hui un art pour bien écrire à un certain point; cet art est assez connu, & il n'est pas fort difficile. Ce qui étoit autrefois talent, est devenu métier. Mais il y a encore un point de perfection que les règles ne donnent point; il y a les finesse du métier, & il est aisé de distinguer le pur Artisan,

fan, de l'Artisan homme d'esprit & de goût.

On dit qu'il faut écrire comme on parle. Ne pourroit-on pas dire aussi qu'il faut écrire comme on pense ? Il faut écrire comme on parle, cela est vrai en plus d'un sens & par plus d'une raison ; mais la principale est peut-être qu'écrire comme on parle, est le meilleur moyen d'écrire comme on pense ? Oui sans doute ; & c'est un bon conseil à donner aux Ecrivains, que celui de se demander dans le cours de leur travail : *Est-ce bien là ce que je pense, ce que je veux dire ?*

On est concis en employant le moins de mots qu'il est possible ; on est précis en employant le mot propre, ou celui qui rend exactement notre idée ; on est ferré en retranchant les propositions intermédiaires, les mots & les phrases synonymes. Il y a de la différence entre un stile concis, & un stile précis. La précision dans le stile naît du choix des termes & des tours les plus propres à donner une idée juste, exacte & nette de ce qu'on veut dire. Tels sont en effet les caractères d'une idée *précise*. Le stile concis est opposé au stile allongé & diffus. Le stile précis est opposé au stile vague & confus. Cela fait voir que ces qualités d'un bon stile peuvent être séparées.

De toutes les qualités du stile, la précision est peut-être la plus estimable & la plus rare. La plupart des Ecrivains ne s'expriment qu'à-peu-près. Ils sont à côté, aux environs de leur pensée, presque jamais dans le point juste & précis.

La précision dans le stile est l'effet de la justesse

tesse & de la netteté de l'esprit, & d'une grande connoissance de la langue dans laquelle il écrit. Il s'ensuit de cette dernière cause, qu'il faut encore une mémoire heureuse & prompte qui rappelle au besoin le mot propre; car l'idée ne la rappelle pas toujours dans le moment qu'elle se présente; & l'on tient la chose sans tenir le mot. On en a la preuve dans ceux dont la mémoire s'est affoiblie.

Fermons le Livre, sans quoi nous ne finirions point d'extraire. On a si rarement le plaisir de manier de semblables ouvrages, tout d'or & sans clinquant, qu'il est bien naturel de s'y livrer avec une espèce de passion.

ARTICLE V.

SUITE des Remarques sur la Défense de MYLORD BOLINGBROKE, &c. (†)

Les Adversaires de Mylord le traitent de débauché, parce qu'il communique à Mylord Cornsbury ses pensées sur l'histoire. Les pitoyables raisonneurs que ces Adversaires de Mylord! Aussi Mr. de V. les bat en ruine d'un trait de plume & les livre à la risée du Public. L'argument paroît en effet si ridicule, qu'il y a tout lieu de soupçonner qu'il l'a mal résumé : réduit

(†) Voy. la *Bibl. Impart.* Tome IX. Partie II.
Art. IX.

duit en forme il revient apparemment à ceci. Il est tout naturel qu'un homme plongé par goût & par habitude dans la débauche, combatte une Religion dont les menaces importunes viennent troubler ses plaisirs. Mylord Bolingbroke étoit cet homme-là; donc il est tout naturel de chercher dans son goût habituel le vrai principe des traits injurieux à la Religion, répandus dans *ses Lettres sur l'histoire*. En supposant que ce soit là le raisonnement des Adversaires du Vicomte, il ne manqueroit plus, pour les décharger du ridicule, dont son Apologiste cherche si spirituellement à les couvrir, que d'établir leur assertion, par rapport au caractère dominant de Mylord. Il ne leur seroit pas sans doute fort difficile de la justifier. Forcés par le ton insultant dont on les attaque à dire tout ce qu'ils savent, tout ce qu'ils auroient pu dire & qu'ils n'ont point dit, ils pourroient produire un assez joli recueil d'anecdotes, qui ne déposeroient pas autrement en faveur de l'austérité des mœurs de Mylord, dans sa prétendue retraite philosophique. Mr. de V. si souvent témoin des nobles occupations qui y partageoient son loisir, auroit-il pris par hasard dans les mémoires qu'il en a conservé pour son édification, l'idée de ce Musulman qui du fond d'un Serrail écrivoit en faveur du concubinage, de cet Apicius qui écrivoit sur la bonne chère, de ce Sujet rebelle qui écrivoit contre les loix & trameroit contre l'Etat, & qui, de son aveu, mériteroient tous qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits ? Si on n'étoit pas convaincu que c'est de bon-

bonne foi, & par pur zèle pour leur commun système, qu'il entreprend de défendre la cause de Mylord, on seroit tenté de croire qu'il a voulu la trahir dans cet endroit.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les desordres de sa vie ? C'est dans ce seul cas - ci peut-être, quand les mœurs démentent ce qu'il enseigne. Nous sommes trop généreux, Mr. de V., pour ne point vous accorder un principe, à la faveur duquel Mylord, Vous & vos Consorts serez pour toujours, & dans tous les cas, à couvert de tout reproche. Vos mœurs s'accordent, il ne se peut mieux, avec ce que vous enseignez. On vous rend volontiers ce témoignage, mais prenez garde que c'est précisément delà qu'on infère que vos principes ne valent rien. Vous voyez que vous vous êtes enlacé là mal à propos; mais vous aviez besoin de cette transition pour vous jeter chemin faisant sur les Ecclésiastiques; malheureusement c'est encore en pure perte, & au détriment de votre cause que vous épuisez tout ce que votre mémoire & vos recueils historiques vous fournissent de traits pour les noircir. Qu'il y ait eu dans l'Eglise des Ministres qui par leurs mœurs lui ont été en scandale (†); qu'il y ait eu des Curés, des Evêques, des Papes, fornicateurs, adul-

(†) Vous auriez pu au reste rayer de cette liste le fameux Prédicateur que vous désignez. On ne voit pas qu'un pur trait de Jeunesse puisse invalider le mérite de ses Sermons; pour ses intrigues galantes, elles n'ont jamais existé que dans votre imagination.

adultères, empoisonneurs, assassins, en les abandonnant à toute l'amertume de votre fiel, en vous permettant d'étaler leurs affreux désordres, nous conviendrons avec vous que ce n'est qu'en démentant les principes de la Religion, dont ils étoient Ministres, qu'ils s'y sont abandonnés; ou plutôt nous en inférerons qu'ils suivoient des principes secrets, semblables à ceux qui, au dire des *Détracteurs de Mylord*, lui permettoient de se livrer tranquillement à sa passion pour le vin & les filles, pour me servir de vos nobles expressions. Autant en dirons-nous, si vous voulez, de *David & de Salomon*, que vous associez si heureusement au *Grand-Turc*. Toutes les fois qu'ils s'abandonnèrent au vice, ils démentirent leurs principes, ou en suivirent de tout opposés. On trouve dans leurs propres écrits la condamnation de leurs désordres. Cherchez celle du concubinage dans l'Alcoran, dans les Lettres de Bolingbroke & dans toutes les productions édifiantes dont vous avez enrichi le Public, sans en excepter cette modeste Apologie.

Nous convenons qu'il n'y a que trop de Déistes. Nous gémissons de voir que l'Europe en est remplie. Ils sont dans la magistrature; Magistrats graves, sans doute, intègres & désintéressés. Dans les Armées; gens d'honneur, plus distingués encore par leur valeur, que par leurs débauches & par leurs sermens. Dans l'Eglise; gros Bénéficiers probablement, qui, pour ne point perdre leurs revenus, veulent bien s'avilir au point d'être regardés comme Prélats dans une

une société d'idiots. *Auprès du Trône; trop près peut-être & en danger de succomber sous le poids de la faveur, crede experto, sur le Trône même; sit fides penes Autorem. Non nostrum est tantum componere litem. La littérature en est jur-tout inondée, bien entendu celle que Mr. de V. & autres Littérateurs de cet ordre cultivent. Les Académies en sont pleines; ils y sont donc apparemment aussi Professeurs en Théologie. Peut-on dire avec la moindre ombre de vraisemblance, que ce soit l'esprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunit? Osera-t-on parler de tant d'illustres, avec un mépris affecté? Si on les méprise tant, pourquoi écrit-on contre eux avec tant de fiel? N'y a-t-il pas lieu de craindre que ce fiel & ces faux airs de mépris ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charitable pourroit produire? Non, ne craignez rien, Mr. de V. nous en prenons les risques sur nous. Seulement craignez qu'on ne retorque; craignez que ce fiel, ces faux airs de mépris, ce défaut d'un zèle doux & charitable, qui caractérisent surtout vos écrits, ne fassent penser aussi que vous ne regardiez pas le parti que vous attaquez comme au fond si méprisable. A balancer en effet de part & d'autre le rang, le savoir, le nombre, il semble que, jusqu'à présent du moins, nos forces valent bien les vôtres. D'abord, il faut l'avouer, cette formidable colonne de Déistes, tirés de tous les ordres & rassemblés de tous les coins de l'Europe, épouvante un peu. A ne l'examiner qu'en gros, sans compter la hauteur.*

&

& la force des rangs, on diroit que le Christianisme touche au moment de sa ruine, & qu'un monde Déiste va bientôt prendre la place du monde Chrétien. Heureusement pourtant, en faisant la revue des *Sénats, des Armées, des Cours, des Académies & du Clergé* dans les différentes sociétés Chrétiennes, on trouve qu'il y a beaucoup à rabattre de ce pompeux étalage; mais n'y entre-t-il point de fiction, qu'en voulez-vous conclurre? Tout dégagé de préjugés que devroit être un Philosophe de votre trempe, votre logique se ressent encore des principes qu'on vous a inspirés dans votre enfance; vous raisonnez en fils soumis à l'autorité de l'Eglise & à la foi de son Curé. Le Déisme a ses Evêques, ses Cardinaux; ses Papes; il acquiert du lustre de jour en jour; il étend en tous lieux ses conquêtes; *ses partisans couvrent l'Europe*; donc hors du Déisme point de salut. Qui ne voit que, quoique vous ne lui en fassiez pas honneur, c'est pourtant à votre premier catéchisme que vous devez la découverte de cet argument. Manié par un Musulman, qui auroit votre génie, que de prosélytes ne feroit-il pas à l'Alcoran! Le grand Seigneur, son Vizir, le Mouphti, les Cadis, les Chiaoux, les Bacha, les Beglierbeys, sont Mahométans, diroit-il, donc il faut courir à la Mosquée; cela est démontré.

Pourquoi traitons-nous plus durement les Déistes qui ne sont point idolâtres, que les Papistes à qui nous avons tant reproché leur idolâtrie, &c. Qui ne diroit à cette touchante plainte qu'on voit par-tout ruisseler le sang de ces Messieurs, qu'ils

qu'ils sont tous les jours exposés au martyre? De quoi est-il pourtant question? On repousse leurs attaques. On relève leurs impiétés. On se réunit pour travailler à prévenir les dangereuses suites des détestables écrits dont ils ne cessent d'inonder le monde. On dit, on soutient à ces Philosophes, prétendus adorateurs d'un Dieu, dont ils déclarent hautement pour la plupart qu'ils ne craignent ni n'espèrent rien, qu'il n'y a qu'un intérêt vicieux, manifeste chez les uns, comme chez les Bol. les la Met. les V. plus caché chez les autres, & qu'ils ont l'art de voiler, qui puisse les porter à décréditer une Religion, qui, de leur propre aveu, ne tend qu'à inspirer la vertu, & multiplie les motifs qui doivent la rendre respectable. Prouvez que, quand vous aurez en effet réussi à la détruire, il y aura plus de vertu, plus d'ordre dans le monde, que le genre humain sera plus heureux, & nous révoquerons cette accusation. Mais aussi jusques-là permettez-nous de poser comme démontré, que tout Déiste, qui dogmatise, doit nécessairement avoir le cœur vicieux.

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer avec des invectives indécentes des personnes qui, à la vérité, sont assez malheureuses pour se tromper; mais dont la vie pourroit servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des Journalistes qui ont porté l'imprudencce jusqu'à désigner injurieusement, &c. On sait assez qui est l'objet de cette violente philippique. Du moins pour l'honneur de cet esprit de tolérance, dont vous vous applaudissez si fort, & que vous réclamez
 si

si pathétiquement pour vous-même , vous auriez dû voiler un peu ce zèle violent dont vous paroissez animé. On s'apperçoit trop à votre stile chagrin, qu'à la place du Prince philosophe, vous auriez accablé le Journaliste sous le poids de votre indignation, sans faire attention comme lui, qu'après tout la Religion est pourtant le plus ferme appui du Trône, & qu'en sévisant contre ceux qui la prêchent, & qui ont assez de courage pour en défendre les intérêts, on risque de rompre le seul lien qui puisse retenir les Sujets dans les bornes de la fidélité & de la soumission. Vous ne soupçonnez pas encore, lorsque vous écriviez ceci, que vous fourniriez dans peu vous-même la preuve du discernement que le prudent Monarque fait faire entre le Journaliste attaché par principe à la Religion, à son Roi, à ses devoirs, & un Courtisan ingrat, dont les soins, le zèle & la probité n'ont que l'intérêt & l'irreligion pour soutiens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations: c'est que cette foule de Déistes, qui couvrent l'Europe, est bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la communion Romaine. Il ne leur manqueroit en effet pour grossir dans peu le nombre des Chrétiens protestans, que la réalité des dispositions que vous leur prêtez si libéralement. Ils adorent un Dieu, dites-vous; ils enseignent la vertu; ils veulent qu'on regarde tous les hommes comme des frères. Vous êtes trop modeste, sans doute, vous respectez encore trop le Public, pour vous pla-

placer à la tête de ces Déistes vertueux qui marchent à si grands pas vers la réformation; vous, qui déclarez sans détour, que vous regardez les muses, les graces & les amours, comme vos seuls Dieux (†); vous, qui ne respectez ni vertu, ni pudeur dans vos écrits; vous, qui semblez avoir fait vœu de violer la charité dans toutes les branches; vous, dont l'envieuse malignité ne se plaît qu'à flétrir ou à calomnier le mérite. En vérité, si tous Messieurs vos confrères vous ressemblent, si c'est d'après le vôtre que vous avez dépeint leur caractère, les Protestans tenteront toujours inutilement d'en faire la conquête. Plus ils conservent précieusement dans toute leur intégrité les *papiers originaux de la maison paternelle*, & plus ces Messieurs trouveront que le droit de rentrer dans l'héritage de *notre commun père*, leur y est alloué à titre trop onéreux.

Un Déiste est un homme qui est de la Religion d'Adam, de Sem & de Noé. Vous le diriez mille fois que nous n'en croirions rien. En admettant pourtant cette confession de foi, que vous faites apparemment au nom du corps, comme sincère, nous tâcherions de conduire le Déiste à la profession du Christianisme, mais par une tout autre route que celle que vous avez la générosité de nous indiquer. Nous ne lui dirions point, *Vous n'avez qu'un pas à faire de la Religion de Noé aux préceptes donnés à Abraham;*

(†) Epître sur la mort de Mademoiselle Le Couvreur.

Tom. X. Part. III.

Aa

bam ; après la Religion d'Abraham passez à celle de Moïse. Quittez tout de suite la Religion de Moïse pour celle du Messie ; mais nous lui dirions que la Religion de Noé, d'Abraham, de Moïse & du Messie est au fond la même Religion , révélée successivement & par degré aux hommes. Pour qu'il s'en formât une juste idée , nous ne l'exhorterions point à examiner ce que *Wiclef, Luther, Jean Hus, Calvin, &c.* ont enseigné , mais à puiser dans les sources-mêmes , à lire sans préjugés les livres sacrés où cette Religion est révélée , de même qu'il va puiser , sans doute , les dogmes *de Socrate, de Platon, &c.* dans leurs propres écrits , sans s'arrêter aux différentes explications qu'en donnent leurs Commentateurs ; & si , après toutes ces précautions prises , il ne trouve dans cette Religion rien qui le satisfasse , nous laisserons au scrutateur des cœurs à juger de la sincérité de ses dispositions & à décider de son sort. C'est là le parti charitable , que cette Religion même nous enseigne à prendre. D'injures nous n'en disons point. Si vous trouvez quelquefois dans nos réponses des vérités offensantes , pourquoi nous forcer à les dire ? Soyez Déiste , si vous voulez , ne faites profession d'aucune Religion quelconque ; renfermez dans votre cœur le culte que vous rendez à la Divinité ; justifiez en la sincérité par vos mœurs ; gémissiez en secret de la crédulité de tant de petits esprits , qui croient bonnement à l'Évangile , qui le professent , ou bien si vous sentez votre zèle pour eux s'enflammer , prenez la plume , écrivez , on vous le permet ,

met, mais ne leur alléguez que de bonnes raisons, ne les révoltez pas par des injures, respectez, ne fût-ce que par politesse, ce qu'ils regardent comme sacré; parlez-en en termes décents, & quoique vous ne réussissiez point à leur faire adopter votre *Tbéologie*, comptez qu'ils auront pour vous la même indulgence qu'ils ont pour les *Juifs*, les *Musulmans* & les *Disciples de Confucius*.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendoit les Indulgences & les Bénéfices, &c. Vous auriez pu donner un autre tour à ce dernier moyen de défense, & il n'en auroit été que plus propre à éblouir. En travaillant à détruire le Christianisme, auriez-vous pu dire, Mylord Bolingbroke, Mylord Shaftsbury, & l'illustre Pope, qui a immortalisé leurs principes, ont attaqué visiblement les Ministres-mêmes, & n'ont pas buté à moins qu'à les faire congédier. Faut-il être surpris s'ils se soulèvent, s'ils poussent des cris terribles? (les disciples zélés du respectable Bayle, jettent bien encore les hauts cris contre Juvien, qui lui fit ôter sa pension.) Le Christianisme une fois anéanti, que prêcheront-ils? Desormais serviteurs inutiles par qui seront-ils gagés? En plaidant pour l'Evangile, ils plaident donc pour leur revenus. On a si souvent fait valoir cet argument, que c'est, sans doute, pour lui donner un air de nouveauté que vous l'avez déguisé sous le voile de l'ironie. Malheureusement il n'est pas fort concluant contre les ministres de la réforme de Calvin. Qu'est-ce qui

les feroit tant crier? Ils n'ont point de si gros revenus à perdre. Aussi chercheroit-on inutilement parmi eux les Déistes ecclésiastiques que vous connoissez. Ce n'est point non plus l'intérêt qui a animé le zèle des Grotius, des Boyle, des Littleton, des West, & autres Théologiens laïques de cet ordre. Avec toutes les ressources de votre esprit, si fécond en heureuses faillies, vous ne réussirez jamais à rendre de ce côté-là les Apologistes de la Religion suspects; & fût-il démontré après tout, que c'est pour ne point perdre leurs revenus qu'ils en prennent la défense, qu'est-ce que cela a de commun avec l'autorité de Mylord en matière de Religion & de morale? On ne devineroit pas que cet argument est destiné à la réhabiliter. En général si le jugement qu'en doit porter la postérité, dépend de la solidité de ceux que vous avez mis en œuvre dans cette Apologie, il est à craindre qu'elle ne s'en tienne à celui que les Journalistes ont prononcé. Mylord ne sera jamais compté parmi les Théologiens, & les Casuistes dans les Annales de l'Eglise. A peine obtiendra-t-il rang parmi les *Philosophes adorateurs d'un Dieu, qui d'accord avec le vulgaire Chrétien sur ce grand principe, enseignent les vertus qui en découlent.* On ne trouvera point son droit à ce titre suffisamment constaté par ses ouvrages. Après tout en est-il de plus glorieux que celui de Héros:

Dans ces légions ces bruyantes Armées
D'esprits subtils, d'ingénieux Pygmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel arrogamment haussés,

De

De jour en jour, superbes Encelades,
 Vont redoublant leurs folles escalades;
 Jusques au sein de la Divinité
 Portent la guerre avec impunité,
 Et qui au fort de leurs déréglemens,
 Pour se soustraire à de trop durs tourmens,
 Au ver caché, au remord qui les ronge,
 Et de leur heur trouble le gracieux songe,
 Pour se livrer au crime sans contrainte,
 Fort sagement étouffent toute crainte,
 Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
 D'un Dieu vengeur chassent le souvenir;
 Posent en fait qu'au corps subordonnée,
 L'Âme avec lui meurt ainsi qu'elle est née. (†)

(†) La pièce à laquelle on vient d'achever de répondre, a trop généralement révolté les honnêtes-gens, pour ne point être desavouée par Mr. de V. c'est aussi ce qu'il a fait par un Avertissement, inséré à sa réquisition dans ce même Journal, Tom. VII. Part. II. pag. 315. malgré ce desaveu formel, on fait pourtant de très-bon lieu qu'il en est l'Auteur, comme on l'a supposé dans cette réponse. Il faut espérer que ce sera le dernier morceau de ce genre qui sortira de sa plume. Après tant de services signalés rendus à son parti, il est tems qu'il se repose à l'ombre de ses lauriers.

ARTICLE VI.

SATIRES DE M. RABENER, *Traduction libre de l'Allemand, par M. DE BOISPREAUX*, 4 vol. in octavo. A Paris,
 Aa 3

ris, chez Simon, 1754. Tom. I. pp. 172. sans la Préface, qui en a xxxvi. Tom. II. pp. 212. Tom. III. pp. 190. Tom. IV. pp. 198.

IL y a longtems qu'on a trouvé la solution de l'ingénieux problème, proposé par un bel esprit françois du siècle passé. Un Allemand peut-il avoir de l'esprit? Ce n'est plus seulement par des compilations immenses, preuves de travail, d'érudition, & d'une vaste littérature, qu'on n'a jamais contestée à cette nation, qu'elle se distingue dans l'empire des lettres; elle a produit assez d'Orateurs, d'Historiens, de Poètes, & d'autres écrivains de goût, pour qu'on puisse décider qu'un Allemand peut être homme d'esprit, & même bel esprit, & pour reléguer dans la classe des petits maîtres ignorans le préjugé ridicule, commun autrefois en France, contre tout ce qui pouvoit venir de delà le Rhin.

S'il étoit besoin de nouvelles preuves, on en trouveroit une dans le livre que nous annonçons. Quoiqu'il y ait à perdre sans doute pour des lecteurs françois, & en général pour tous ceux qui ne sont pas au fait des vuës particulières de l'auteur, & des allusions que renferme son livre, on y trouvera cependant assez de choses d'un goût général, assez de fine satire, de délicatesse, & d'esprit pour le lire avec plaisir. Les Satires d'Horace & celles de Boileau, malgré ce que leur fait perdre de leur sel l'éloignement des tems & des lieux, en conserveront

font toujours assez pour faire les délices de tous ceux qui les liront; & l'on doit savoir gré à Mr. de Boispreaux de n'avoir pas été arrêté, par l'inconvénient commun à toutes ces sortes d'ouvrages, dans le projet de donner en françois les Satires de Mr. Rabener. Il a senti toutes les objections qu'on pourroit lui faire, & elles font la matière d'une Préface qu'on pourroit regarder comme une nouvelle pièce de l'auteur Allemand, tant le Traducteur y a bien pris son tour d'esprit, son ton ironique, & son goût de satire, en s'y égayant sur sa nation, comme l'auteur l'a fait sur la sienne.

A quoi bon, se fait dire Mr. Boispreaux, nous donner des Allemands pour modèles? Nos défauts sont des perfections à leur égard, l'on pourroit, tout au plus, les consulter sur le bon sens, si cette drogue étoit encore de mode ici.

Mr. Rabener se moque avec raison de l'abus qu'on fait en Allemagne de la Méthode Wolfienne, en voulant faire, des moindres écrits, un enchaînement d'Axiomes, de Postulata, de Définitions, de Théorèmes, de Démonstrations, de Corollaires, de Scholies, &c. ornés de renvois continuels d'un paragraphe à l'autre: mais les François n'ont pas besoin de leçons là-dessus, leur génie supplée à la méthode, elle ne serviroit qu'à assujettir le raisonnement à des conséquences gênantes, qui enchaîneroient l'esprit & l'empêcheroient de pétiller.

Ils n'ont pas plus besoin de leçons sur la manière que sur la méthode, ils se suffisent à eux-mêmes; quelque sujet qu'ils daignent traiter, ils

savent le parer de fleurs, & laissent la vérité sèche aux nations pesantes qui peuplent la Germanie. Pourquoi donc leur donner les leçons d'un moraliste Allemand?

C'est sur ce ton ironique que continuë la préface du Traducteur, dont tout le monde n'approuvera pas sans doute le coup de dent qu'il donne à cette occasion à l'Encyclopédie, qui n'avoit pas lieu de s'attendre de venir là.

„ Nous sommes assez instruits, fait-il dire aux
 „ François, sur la Philosophie des Allemands.
 „ L'immense Dictionnaire du savant M. Wal-
 „ chius, Professeur à Jena, est fondu dans
 „ l'Encyclopédie. Trois mille pages de mesu-
 „ re allemande qu'il contient, jointes à cinq
 „ mille de l'histoire de la Philosophie de Mr.
 „ Braker, suffisent pour nous faire connoître
 „ la manière de philosopher de nos voisins; &
 „ nous ne saurions trop remercier le zèle infatigable des Traducteurs, qui nous cachent
 „ ces sources étrangères, pour nous faire avaler
 „ la pillule sans dégoût.”

Je doute que Messieurs les Encyclopédistes soient fort sensibles à ce reproche: en le supposant même exactement fondé, le mérite de la compilation n'est pas assurément un des moindres de leur ouvrage, & qu'importe que les sources où ils puissent soient Allemandes, si elles sont bonnes? Monsieur Boispreaux ne retomberoit-il point, sans s'en appercevoir, dans le préjugé de nation qu'il condamne sans doute?

Les Encyclopédistes ne sont pas les seuls qu'il morde en passant dans sa préface: se faisant ob-
 je-

jecter l'imutilité pour les François, de ce que Mr. Rabener dit contre les critiques & les ouvrages périodiques, qui paroissent en Allemagne, quel besoin avons-nous d'être instruits là-dessus, fait-il dire à ses compatriotes, la bonté de nos ouvrages périodiques est connue, nous n'avons point de Scriblerius à Paris, & si nous en avons & qu'ils nous fassent rire, pourquoi ne les lirions-nous pas? Se fâcheroit-on de voir avilir notre nation par une lecture qui n'a rien de piquant ni d'instructif, de la voir rire d'une pointe fade, ou d'un trait malin lancé contre un honnête homme? Mais ces traits sont essentiels dans ces sortes d'écrits, qui sans cela seroient ennuyeux & secs: nous ne lisons pas, pour nous instruire, ces auteurs qui sont de si bonne foi qu'ils nous donnent à chaque page des certificats d'ignorance; mais nous courons après l'esprit: un stile léger & fleuri nous enchante; la saillie nous réveille, la malignité fine & qui ne fait que chatouiller nous enlève; & c'est ce que nous nous imaginons de trouver chez nos Rhapsodistes hebdomadaires.

Notre Traducteur compte sans doute sur l'équité des lecteurs, pour faire à ce sujet les distinctions nécessaires; mais personne sûrement ne lui fera un crime d'être tombé en passant sur le *Journal étranger*, qu'il désigne par le titre superbe d'*Archives des nations savantes*, se contentant au reste pour toute critique de citer ces paroles de la page 16. de la Préface: „ Un „ sujet mal traité par un auteur étranger, de- „ viendra un sujet tout neuf sous la plume d'un

Aa 5 „ Ecri-

„ Ecrivain françois. Si l'un a fourni de meilleurs idées, l'autre saura mieux les mettre en œuvre. Car, pour rendre à chacun la justice qui lui est due, si les bonnes choses se trouvent chez les autres nations, il faut avouer au moins que ce n'est guères qu'en France que ce font les bons livres;” & plus bas: „ Les uns fourniront les matériaux, les autres l'art de les employer.”

Venons à l'ouvrage de l'auteur, il n'est pas susceptible d'un extrait suivi, nous nous contenterons en indiquant les pièces qui le composent, de rapporter quelques-uns des morceaux qui nous paroîtront d'un goût le plus général, & les plus propres à faire connoître le tour d'esprit, & le génie de Mr. Rabener, & le goût du Traducteur.

La première pièce est un *Discours préliminaire de l'auteur sur l'abus de la Satire*, il nous y apprend qu'il rassemble dans ce recueil des essais satiriques, qu'il avoit répandus dans différens ouvrages périodiques, pour essuyer le goût du Public, auquel il a eu le bonheur de plaire. On trouve dans ce discours d'excellentes choses sur la satire. Selon la définition de l'auteur, elle a pour but l'avancement des vertus, en découvrant le ridicule des vices; malgré un but si sage, ces sortes d'ouvrages sont dans une sorte de discrédit, dont on indique ici les causes; elles sont, ou dans les lecteurs, ou dans l'auteur. Dans le lecteur c'est quelquefois la simple ignorance, ou le préjugé qui confond la satire avec le libelle: d'autre fois c'est l'envie & la jalousie dans

dans des gens qui se font un métier de la censure, qui se font arrogés le privilège exclusif de médire, & regardent la satire raisonnable comme un attentat contre leurs droits. D'autres la haïssent parce qu'ils s'y reconnoissent, & décrient l'auteur, pour se mettre en sûreté, comme des écoliers libertins qui brulent les verges du maître pour se mettre à l'abri de la correction.

Le misantrophe est indisposé contre un écrit qui respire la gaieté, il hait le vice & le vicieux, & veut qu'on les attaque de front au-lieu d'employer le ridicule. „ Je n'ai point de recette
 „ contre cette espèce de maladie, dit Mr. Ra-
 „ bener, mais je suis convaincu qu'une plaisan-
 „ terie légère & délicate avance plus la correction
 „ que l'amertume du reproche. L'inculpation
 „ la plus grave n'excite que la colère. Le pi-
 „ quant d'un badinage plein de sel mortifie l'a-
 „ me, & fait rougir même des vices dont quel-
 „ ques fous semblent tirer vanité. . . . Au
 „ surplus, je crois que je ne ferai pas mal de
 „ m'associer avec les misantropes. Nous réus-
 „ sirons peut-être en réunissant nos forces. Ils
 „ querelleront les vices, & je m'en rirai. Ils
 „ mettront tout à feu & à sang, & je me mo-
 „ querai de leur fureur & de ceux qui la cau-
 „ sent.”

Une autre source de préjugés contre la satire, ce sont les défauts des auteurs. Au-lieu de la droiture de cœur, du respect pour la Religion, & pour leurs supérieurs, de l'amour de leurs concitoyens, de la prudence & de la sagesse qui de-

devroient animer ou régler leurs écrits , ils se laissent quelquefois entraîner par leur bile ; ils attaquent des adversaires qu'ils aiment mieux livrer à la risée publique que de corriger ; l'envie aiguise leur plume , ils veulent troubler la satisfaction de ceux dont la félicité les afflige , se dédommager de leur pauvreté par des satires contre la magnificence & le luxe.

D'autres ne veulent que faire rire sans s'embarrasser de corriger ; ils seroient même fâchés que les hommes fussent vertueux ; ils perdroient ce brillant qui fait leur mérite ; ils plaisantent avant de penser.

Un défaut bien plus criminel c'est d'attaquer dans la satire , le Prince & les autres supérieurs , qui , quand ils seroient indignes de la place qu'ils occupent , devroient être respectés pour leur rang , parce que le repos de la société dépend du respect qu'on a pour eux.

Mais que dire d'une espèce de fous qui se font satiriques pour se donner la réputation d'esprit fort ? Leur impudence tient de la fureur , & c'est leur faire grace que de les renfermer avec les maniaques.

Mr. Rabener fait gloire d'avoir montré dans tous ses écrits , son profond respect pour la Religion : cela n'a pas empêché qu'il ne fut attaqué sur ce point , & il raconte ici un procès assez singulier qu'il eut à soutenir là-dessus.

Pénétré de douleur des abus du serment , de la facilité avec laquelle on admet sans examen à se prêter ceux qui se présentent , de voir une fille se présenter à l'autel avec un air riant &

CO-

coquet, pour jurer la foi conjugale, les Juges établis pour vanger les parjures, jurer en présence de Dieu avec un air si distrait qu'on croiroit qu'il font toute autre chose, les légistes employer leurs talens pour lever les scrupules de leurs parties, les agguerrir contre la honte, & leur apprendre l'usage des restrictions & réticences mentales, l'auteur résolut de tourner en ridicule un crime si horrible, & dans une satire intitulée *Essai d'un Dictionnaire Allemand*, il mit cet article, SERMENT. Ce mot étoit à peine connu de nos Pères. Les bonnes gens mal éduqués, & presque stupides, le regardoient comme un acte important. L'utilité qu'on en retire, l'a rendu plus familier, & l'usage nous a familiarisé avec son idée. Quiconque pense un peu mieux que le peuple, l'envisage comme un pur cérémonial. Il est question de se présenter de bonne grâce devant le Juge, de lever la main, de se tenir debout, la tête nue, & de prononcer devant Dieu un petit compliment à la Justice. Or un compliment est au rang des choses qui n'ont aucune valeur. *Voyez l'article Compliment*. Un homme d'esprit ne regarde donc le serment que comme un moyen de donner de la vraisemblance au mensonge. Van Hoëken dans son *Jurisconsulte toujours prêt*, le nomme *Herba Betonica*, il nous assure que *désérer le serment à sa partie* est équivalent à *lui donner gain de cause* . . . Jurer n'est plus qu'un ornement du discours. *Je me donne au Diable* est une expression galante du militaire; & j'ai

,, vu

„ vu en Poméranie un jeune Officier qui les
 „ employoit par millions, parce qu'il étoit d'u-
 „ ne ancienne noblesse. Je connois un esprit
 „ fort qui ne peut dire quatre mots sans les as-
 „ faisonner d'un *Diabie m'emporte* ; en sorte
 „ qu'il semble croire un Diabie dans le tems
 „ qu'il assure qu'il ne croit pas un autre monde.
 „ *Violier son serment*, est une vieille expression,
 „ dont on ne connoit plus la signification. *Man-*
 „ *quer à la foi conjugale*, n'est plus qu'une ga-
 „ lanterie du bel air. Rien n'est si commun
 „ dans les grandes villes, on commence à s'en
 „ mêler dans les petites. L'esprit se forme par-
 „ tout, & nous serons bientôt aussi savans que
 „ nos voisins.

Cette ironie scandaliza un Ministre du Voigt-
 land, le Baillif se mit sous les armes, la com-
 mune fut assemblée, l'ouvrage périodique où
 avoit paru cette satire, fut saisi & mis au cachot.
 On proceda contre ceux que le Diabie avoit
 poussé à le lire; pour sauver l'honneur du ser-
 ment, Mr. le Baillif le multiplie sans nécessité,
 & prononce que le livre est plein de principes
 téméraires, erronés, impies, autorisant le
 parjure &c.

Je n'ai garde de vouloir justifier ce Ministre
 & ce Baillif imbécilles. Mais ne pourroit-on
 pas accuser l'auteur de manquer un peu de goût
 dans cet article. Je n'ai rien à dire sur l'ironie
 contre la mauvaise habitude d'employer le nom
 de Diabie à tout propos: comme il y a plus
 d'indécence & de grossièreté que de noirceur
 dans l'usage de ce stile, le ridicule est tout aussi
 bon

bon que le sérieux pour en corriger. Mais est-ce par l'ironie qu'on peut attaquer le parjure proprement dit ? les idées qui accompagnent celle de ce crime, sont trop graves & trop noires, pour qu'on puisse être d'humeur de rire en y pensant. J'avoué que je suis choqué de ces mots, *il est question de se présenter de bonne grace devant le Juge* &c. je ne crois pas qu'on puisse plus raisonnablement plaisanter sur le parjure, que sur l'empoisonnement, l'assassinat, & les autres crimes révoltans.

Quoiqu'il en soit, ce n'est certainement ni la Religion ni la morale qu'on pourra accuser l'auteur d'avoir blessées par cette plaisanterie, & il les respecte dans tout son ouvrage.

Il ne s'est pas cru moins obligé d'éviter toute satire personnelle; elle est criminelle quand il s'y mêle quelque motif de vengeance ou de jalousie : indépendamment de ces vices, elle est dangereuse, parce qu'on y court risque de perdre & de désespérer celui qu'elle attaque, au-lieu de le corriger. Elle ne peut conduire l'auteur à l'immortalité, parce que le mérite de la ressemblance s'évanouit avec les originaux : aussi Mr. Rabener proteste qu'il a évité avec soin de personifier le vice, & que tous ses portraits sont composés des traits de différens modèles. „ Si je „ veux peindre l'Orgueilleux, dit-il, j'emprunte „ le front impudent de *Bavius*, les fiers souf- „ cils de *Mævius*, les regards noblement stupi- „ des de *Garguille*, les jouës enflées de *Crispin*, „ la démarche altière de *Néron*, la morgue de „ *Cléanthe*, le ventre bouffi d'*Adrasfe*, & de „ tous

„ tous ces traits je forme un original que j'appelle *Juffen*. . . . si le hazard ne fournit
 „ un sujet qui remplisse mon plan, je m'étudie
 „ à le rendre méconnoissable, je le charge de
 „ traits étrangers . . . Ces ménagemens me
 „ paroissent nécessaires pour remplir mon devoir,
 „ & satisfaire l'amour que j'ai pour le
 „ genre humain, & toute mon attention se
 „ porte à n'offenser aucun particulier.

Je rapporte ces traits propres à faire connoître le cœur de l'auteur, avec autant de plaisir que ceux qui montrent son esprit.

Après ces ménagemens, & avec de pareils sentimens, il ne put qu'être surpris, il fut même effrayé des clefs qu'on publia de ses portraits; & ces faiseurs de clefs devinrent à leur tour l'objet d'une jolie satire, qu'il publia dans un ouvrage périodique intitulé le Jeune homme. Il y remercie ses lecteurs qui traitent ses portraits comme des problèmes que chacun s'empresse de résoudre; se trompant à la vérité dans la solution, mais toujours établissant sa réputation, par la fidélité qu'ils attribuent à son pinceau, & lui faisant connoître son véritable modèle. Il est tout glorieux d'avoir si bien réussi sans l'avoir connu, & plaint celui qui se trouve l'original de la copie qu'il a faite sans le savoir.

„ Il n'en est pas de même, ajoute-t-il, de
 „ ceux que j'ai peint en beau. Je déclare qu'ils
 „ sont tous tirés d'après nature, & j'exhorte mes
 „ lecteurs à les nommer. Ils me taxeront peut-être
 „ d'un peu de malice, mais je veux éprouver
 „ s'ils sont connoisseurs en beauté, comme
 ils

„ ils se piquent de l'être en difformités. Je
 „ suis en droit d'avance de soupçonner leur
 „ bonne foi. Je trouve plus d'un nom au bas
 „ des tableaux grotesques, & je n'en lis aucun
 „ sous ceux qui flatteroient l'original : la vertu
 „ seroit-elle devenuë si rare, ou les yeux de
 „ nos Oedipes, seroient-ils taillés de façon
 „ qu'il leur fût impossible de l'appercevoir ?”

Pour continuër à exercer leur pénétration ,
 Mr. Rabener leur propose de nouveaux problèmes à résoudre, & leur offre même une correspondance pour éclaircir leurs doutes ; ces problèmes sont quelques épigrammes ou portraits copiés d'après Martial , la Bruyère, ou d'autres, à propos desquels il suppose fort plaisamment qu'il reçoit des lettres de différentes personnes. L'un a reconnu d'abord une ou deux des imitations , mais les regarde comme une ruse pour couvrir la méchanceté des autres portraits. Un autre a trouvé presque tous les originaux parmi ses connoissances ; un autre s'emporte contre l'auteur se croyant l'objet de ses plaisanteries. Une vieille fille abandonnée & dévote, a reconnu d'abord Madame M * * * & Madame M * * & les déchire à cette occasion.

Je me suis arrêté longtems sur ce discours préliminaire, parce qu'il m'a paru fort propre à faire connoître le bon sens de l'auteur, son caractère, le goût, & le tour de ses satires : j'en aurai moins à dire sur le reste. Soutenant le ton oratoire & philosophique, il définit ensuite les *Vignettes* &c. en recherche l'origine, & se

refuse au plaisir de voir plusieurs auteurs copier des citations d'Ecrivains anciens, ou modernes, qui n'existent point, & qu'il pourroit alléguer sur cette matière.

Il examine ensuite quelles vignettes devroient accompagner les écrits de différens genres : il voudroit que pour ceux de Jurisprudence, on retranchât le bandeau de la Justice, ou du moins qu'on le laissât tomber de dessus les yeux, sur les oreilles, & qu'elle eût l'usage libre des deux mains. Il possède un vieux bouquin intitulé, *De la dernière fin des Praticiens*, à la tête duquel est une vignette représentant des Bergers qui tondent leurs moutons, avec ces mots, *Le devoir d'un Berger est de tondre ses moutons*; & le cul de lampe de la fin représente un serpent qui mord sa queue, avec ces mots, *Au siècle des siècles*, souhait qui peut regarder, ou le livre, ou l'usage établi de l'éternité des procès.

„ J'avois imaginé, dit Mr. Rabener, une
 „ vignette pour un ouvrage dans lequel je pré-
 „ tendois prouver que la partie la plus hono-
 „ rable de la profession étoit la défense gratuite
 „ des Pauvres, des Veuves & des Orphelins;
 „ mais on m'a conseillé de supprimer la vig-
 „ nette & l'ouvrage, comme purement spécu-
 „ latif, & ne pouvant trouver ni Imprimeur
 „ ni Acheteur. . . . Je regrette cette perte,
 „ mes dissertations auroient du moins été pla-
 „ cées au rang de celles qui traitent de l'on-
 „ guent des Grecs, & des habillemens des Ro-
 „ mains. Mais la personne qui recient ma plu-
 „ me,

„ me, est riche : elle a trois Médecins qui
 „ dirigent sa santé ; & pour peu que ces Mes-
 „ sieurs entendent leur métier , sa succession
 „ qui me regarde, n'est pas éloignée. Ce mor-
 „ tif est décisif : si quelqu'un me reproche d'a-
 „ voir immolé la vérité à l'intérêt, il faut que
 „ ce quelqu'un n'ait rien à attendre de ses pa-
 „ rens , & dès-lors son reproche est invalide.”

Je ne puis m'empêcher de transcrire encore
 une partie de ce que dit Mr. Rabener au sujet
 des esprits forts, pour montrer en même tems,
 & sa façon de penser sur la Religion , & com-
 ment il fait amener à son sujet les matières les
 plus importantes , & qui en paroissent le plus
 éloignées. „ J'ai cherché longtems , dit-il,
 „ une vignette convenable aux écrits dont les
 „ esprits forts nous inondent depuis quelque
 „ tems. La plupart sont fabriqués au delà de
 „ la mer ; ce qui m'a fait croire que les souf-
 „ fres & les sels, dont elle est chargée, ont la
 „ propriété de fortifier le crane. Car on m'a-
 „ vouëra qu'il faut plus de capacité qu'on n'en
 „ trouve ordinairement dans une créature rai-
 „ sonnable , pour se moquer de ces vérités
 „ que les petits génies regardent comme im-
 „ portantes au salut. Je n'envie pas le grand
 „ titre de spinozistes à ceux qui s'en parent...
 „ Il y auroit de la dureté à disputer une distin-
 „ ction si glorieuse à un homme assez coura-
 „ geux pour se refuser aux sensations qui prou-
 „ vent l'existence d'un Créateur ; qui soutient
 „ ce que sa propre raison condamne ; qui se
 „ livre au mépris général ; qui renonce à son

„ bonheur dans ce monde, pour prouver qu'il
 „ n'en espère pas dans l'autre; en un mot qui
 „ veut bien passer pour fou, afin de devenir
 „ auteur. . . . Je cherchois en vain pour ces
 „ Messieurs un sujet de vignette expressif &
 „ convenable, lorsqu'un livre de ces auteurs
 „ modernes me tomba sous la main. Je vis à
 „ la première page un ornement de forme quar-
 „ rée, dont le dedans étoit vuide, & sur le-
 „ quel étoit un renard assis qui tenoit une tête.
 „ La gravure n'étant qu'en bois, il me fut
 „ impossible de distinguer si c'étoit la tête d'un
 „ homme ou d'une bête. Cependant je crus
 „ reconnoître le buste de l'auteur. J'imaginai
 „ aussitôt que le Graveur avoit voulu repré-
 „ senter le renard de Phèdre, qui trouve plai-
 „ sant qu'une tête de bonne mine fût sans cer-
 „ velle. ”

Le reste de cette satire est dans le même
 goût; en suivant cette idée de vignettes, il y
 peint fort bien différens caractères. A ces
 auteurs qui affectent de traiter les matières les
 plus abstraites avec un stile vif & badin, qui
 parlent des yeux de Cloris, dans la question
 du *meilleur monde*, il donne pour vignette un
 Philosophe revêtu de la robe respectable des
 Grecs, dans une attitude comique, avec le
 manteau de Scapin. A ceux qui affectent l'ob-
 scurité dans leurs écrits, il leur donne la Pré-
 tresse de Delphes sur son trépied, les yeux éga-
 rés, les cheveux épars, débitant ses énigmes,
 que le peuple reçoit comme des oracles. Aux
 écrits de ces Philosophes qui pratiquent peu ce
 qu'il

qu'ils enseignent, qui édifient par leurs écrits, & scandalisent par leur conduite, il met pour vignette le portrait même de l'auteur, permis à lui de couvrir d'un masque la moitié de son visage, pour qu'on voie d'un côté les glaces de la morale, & de l'autre le feu des passions.

L'auteur finit en avertissant qu'un Graveur de ses amis lui a envoyé six vignettes, en le chargeant de chercher des livres propres à les employer. Cet emploi ne sera pas difficile à faire. La première représente au milieu d'un temple ruiné un hibou effrayant les autres oiseaux par ses cris. La 2^e. un homme affairé, qui prend des mouches. La 3^e. ce Philosophe Grec qui se précipite dans un puits en regardant les astres; vignette que l'auteur veut qu'on applique non seulement à un traité d'Astronomie, mais aussi à ceux qui se perdant dans la grandeur de leurs idées, négligent les vertus essentielles à la société; qui en multipliant leurs expériences sur l'électricité, ne font point d'attention à celles que leurs femmes font de leur côté sur une physique plus réelle.

La 4^e. Vignette représente une troupe de Barbiers, qui s'échauffent & se battent autour d'une table, sur laquelle on a étendu une carte de Géographie.

La 5^e. un Indien posterné devant une Idole qui a le ventre d'un homme, & la tête composée des parties de différentes bêtes.

La 6^e. enfin, que l'auteur a mise à la tête de son livre, représente un Visionnaire qui veut discipliner des singes, & à qui un mauvais plai-

sant, en jettant une poignée de noix dans la troupe; fait perdre tout le fruit de ses travaux, en ramenant les singes à leur naturel.

La pièce qui suit est un *éloge des maris à la mode par une veuve du bel air*, qui a fait son étude favorite des maris; & dans qui vingt-cinq ans de pratique ont rectifié la théorie qu'elle avoit acquise étant fille. Par une ironie soutenue, l'auteur peint ici un mari qui, pour conserver sa souveraineté, se fait une étude d'humilier sa femme, de déprimer son mérite & ses grâces, de retrancher tous ses plaisirs, & qui par-là la prépare à la résignation lorsqu'elle viendra à le perdre.

Ce volume est terminé par un traité, en forme de dissertation juridique, accompagnée de citations, de loix, de code, & de digeste sur cette question, *si l'on peut imposer les Poètes*; c'est tout à la fois une Ironie contre les dissertations pédantesques sur des riens, & une plaisanterie contre les Poètes, en faveur de qui l'on décide, se fondant en particulier sur la possession immémoriale où ils sont de ne rien payer.

(*La suite dans le Journal suivant.*)

ARTICLE VII

DEFENSE des Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament, par M. l'Evêque de CLOGHER.

SECOND EXTRAIT.

LETTRE VII. Selon le plan de Création que M. l'Evêque de CLOGHER a expli-

pliqué dans ses six premières Lettres, notre globe au sortir des mains du Créateur, ne pouvoit pas contenir à beaucoup près autant d'habitans qu'il en contient aujourd'hui. Partagé en deux hémisphères, que divisoit une bande immense d'eaux attirées à droite & à gauche sous l'Equateur, il n'étoit habitable au Nord & au Sud, que des bords de l'abîme jusqu'aux cercles polaires, au delà desquels le froid & une sécheresse perpétuelle ne permettoient à aucune Créature vivante de s'établir. Adam fut placé sur l'un de ces deux hémisphères; & comme dans sa famille on vécut huit à neuf cens ans, le nombre des habitans de cette moitié de la terre habitable, se trouva monter à plusieurs centaines de millions d'hommes au bout de 1656. ce qui détermina Dieu à se servir du déluge plutôt que de tout autre fléau pour punir l'obstinée méchanceté des humains. Il avoit mille autres moyens pour les châtier (*), mais dans sa juste colère il se souvint d'avoir compassion. Il punit le monde d'alors de la manière la plus avantageuse pour les futurs habitans de la Terre; en submergeant les premiers, il fit périr (†) leur demeure, il altéra tellement la forme originale de notre globe, qu'il devint un nouveau monde plus commode que le précédent.

Ce terrible déluge, ce ne furent pas seulement les pluies qui le produisirent, les fontai-
nes

(*) Sap. XII: 9.

(†) 2 Pier. III: 6.

nes du grand abîme furent rompuës (§), & par-là un nouveau lit creusé pour contenir la mer dans une position nouvelle, d'où elle ne doit plus sortir (*). Des matériaux qui sortirent de cet immense canal, se formèrent les montagnes & leurs chaînes. Par la manière dont il fut coupé, un passage s'ouvrit de l'un des hémisphères à l'autre : tout de suite la Terre se vit partagée en continens, îles, presque îles, golphes, &c. La mer qui auparavant n'étoit pas navigable, le devint, & Noé en inventant la navigation, accomplit ces paroles prophétiques de son père Lemec : *Celui-ci nous soulagera de notre œuvre & du travail de nos mains, sur la terre que l'Eternel a maudite* (†).

C'est ainsi que l'imagination créatrice de notre Prélat représente cette grande révolution que le déluge causa sur la Terre. Et qu'on ne croie pas que ce soit là tout le neuf de son système ; avec un peu de patience, les lecteurs qui ont du goût pour les conjectures, sauront bientôt que M. l'Evêque de CLOCHER a tout ce qu'il faut pour donner un tour original à toutes les parties de l'édifice qu'il a entrepris de construire ; qu'on le suive un moment avec nous, on n'aura pas lieu de s'en repentir.

Eden, où l'homme fut placé, étoit un beau jardin. Ce terme est un mot appellatif & non pas

(§) Gen. VII: 11.

(*) Job. XXXVIII: 10. Pl. CIV: 9.

(†) Gen. V: 29.

pas un nom propre. Nos Interprètes ont grand tort de décrire ce lieu délicieux comme si un fleuve l'eût traversé : hé qu'auroit fait Adam pour aller d'un côté à l'autre ! Il n'avoit ni pont ni bateau. Notre Auteur plus ingénieux suppose que le fleuve coulant hors du jardin, l'entouroit presque de tous côtés, & que cette magnifique plantation disposée en forme de fer de cheval, n'avoit qu'une entrée vers l'Orient, où les Chérubins placés dans la suite, suffirent pour écarter l'homme rébelle de cet incomparable séjour. On se trompe donc quand on rend le vs. 9. du Chap. II. de la Genèse en ces termes : *Un fleuve sortoit d'Eden pour arroser le jardin, & de là il se divisoit en quatre chefs* : il faut dire que ce fleuve commençoit là à entourer le jardin, au confluent de quatre rivières qui le formoient. La principale étoit l'*Euphrate*, qui recevoit le *Hiddekel* à l'Est, le *Pison* & le *Guibon* à l'Ouest, trois rivières antédiluviales qui ne se trouvent plus. Mais si l'*Euphrate* d'*Eden* étoit le même fleuve qui porte actuellement ce nom, peut-être, dit notre Auteur, *Eden* est-il aujourd'hui sous les eaux du Golphe Persique à l'Orient de l'Arabie heureuse.

Quoiqu'il en soit, puisqu'avant le déluge il y avoit des fleuves qui couloient à la mer, il faut qu'il y eût dès-lors des inégalités sur la terre, & des lits creusés pour ces fleuves. Mais comment cela ? Le savant Evêque a pensé à tout. Il conjecture que quand les eaux coulèrent vers l'Equateur, au premier branle qui fut imprimé à

la terre sur son axe, elles charièrent avec elles plus ou moins de limon, qu'il s'en fit des amas sur la route, que de place en place ces traînées de bouë laissent entre elles des intervalles plus ou moins profonds, & que dans la suite les rivières y prirent leurs courses, toutes dans la même direction, c'est-à-dire, vers l'Equateur où les eaux s'étoient retirées.

. Mais quoi qu'en pensent *Mess. de Buffon & le Cat*, ces masses énormes qui se sont élevées sur notre globe, ne sont nullement la simple production du flux de la mer & de son action, augmentée par celle des vents: Moïse y est express, nous l'avons vu; deux miracles concoururent à les former, en concourant au déluge. L'un de ces miracles fut la rupture du lit qui retenait l'abîme; l'autre fut l'ouverture des bords des cieus, & l'effusion surnaturelle de la pluie: ce que Moïse nous en apprend se trouve évidemment confirmé dans les paroles de Job que nous avons indiquées.

Comment les vents auroient-ils formé des montagnes avant le déluge? *Mrs. de Buffon & le Cat*, qui le prétendent, y ont-ils bien réfléchi? Dans le tems que toute la terre étoit ensevelie sous les eaux, rien ne pouvoit altérer l'équilibre de l'atmosphère. Le vent réglé qui souffle de l'Est entre les Tropiques, est né du mouvement diurne, imprimé à notre globe sur son axe d'Occident en Orient. Les vents alisés naissent de son mouvement annuel sur l'Ecliptique. Les vents périodiques qui soufflent alternativement des terres & des mers, viennent de l'action
suc-

successive du soleil sur les unes & sur les autres. Enfin les vents locaux & irréguliers le doivent en grande partie aux hautes montagnes. Par conséquent, avant le troisième jour, époque du mouvement imprimé à la terre, l'atmosphère étoit calme, il n'y avoit ni orages, ni tourbillons, ni tempêtes; & depuis que les eaux portées vers l'Equateur eurent élevé quelques amas de terre par-ci par-là, ces élévations (†) très-peu considérables ne donnèrent rien ni à l'irrégularité, ni à la violence des vents. Mais lorsque par le déluge tout eut été bouleversé sur la surface de notre globe, toute l'économie des vents en fut changée. Écoutons notre illustre Auteur.

„ Quand les fontaines du grand abîme furent
 „ brisées, & un lit immense creusé pour la mer
 „ depuis un pôle jusqu'à l'autre . . . quand les
 „ rochers, les sables, les coquilles, & la terre
 „ tirés de ce creux & jetés sur le sec, eurent
 „ élevé des montagnes les unes sur les autres,
 „ comme pour assiéger le Firmament & enva-
 „ hir l'empire des Nuës; quand le mélange
 „ hétérogène des élémens commença à fer-
 „ menter, & que du sein de cette fermentation
 „ on vit des torrens de feu vomis au sommet de
 „ quelques montagnes; lorsque les Promontoir-
 „ res, les Caps, les Pointes eurent été comme
 „ jef-

(†) Comment de ces élévations presque imperceptibles, pouvoient des Rivières considérables couler vers la mer? On souhaiteroit que le savant Auteur eût aidé à comprendre ce phénomène.

„ jettés sans ordre à droite & à gauche, & que
 „ de vastes Continens eurent séparé la bande
 „ épaisse des mers, qui ceignoit la terre tout le
 „ long de l'Equateur ; lorsque le Soleil ces-
 „ sant de ne promener ses rayons que sur la sur-
 „ face des eaux, eut commencé à les laisser tom-
 „ ber, tantôt sur la mer, tantôt sur des monta-
 „ gnes glacées, tantôt sur des sables brûlans:
 „ alors, dis-je, on vit naître les vents irréguliers,
 „ alors les nuées s'entrechoquant enfantèrent le
 „ tonnerre & les éclairs, les tempêtes & les o-
 „ rages, auparavant inconnus : & loin d'en être
 „ l'effet, comme *M. de Buffon & le Cat* se
 „ l'imaginent, les montagnes en furent la cause.”

Moins encore avec ces Philosophes peut-on at-
 tribuer la formation des montagnes au flux &
 reflux de la mer? Notre Prélat entre là - dessus
 dans des détails où nous ne saurions le suivre, ne
 fût-ce que par l'impossibilité où nous nous trou-
 vons de mettre sous les yeux de nos lecteurs les
 figures dont il accompagne ses raisonnemens.
 Dans le fonds son système ne diffère pas essen-
 tiellement de celui de *Newton*. (*). Ce qu'il en
 con-

(*) Ce que l'Auteur n'admet pas de ce système, c'est
 que les eaux des lieux qui sont à l'antipode les
 uns des autres, s'élèvent en même tems par des
 raisons contraires dans l'un, parce que la Lune en
 est aussi proche, & dans l'autre, parce qu'elle en est
 aussi éloignée qu'elle peut l'être. Il aime mieux sup-
 poser que dans les vingt & quatre heures il y a
 deux marées occasionnées par l'action de la Lune,
 & deux par l'action du Soleil.

conclut, le voici; c'est que pendant que la terre étoit sous les eaux, le flux & reflux de la mer ne pouvoit contribuër en rien à former des montagnes, & que depuis que les eaux se furent retirées sous l'Equateur, quand le flux & reflux auroit pu y contribuër, ce n'auroit jamais été qu'à une petite distance de la bande que ces eaux occupoient, jamais par toute la terre, jamais dans la position & dans la direction où l'on voit aujourd'hui les montagnes. Pourquoi donc refuser d'adopter le système de Moïse? Puisque les causes secondes ne suffisent pas pour rendre raison de la formation des montagnes, quelle peine de vrais Philosophes doivent-ils se faire de recourir à une hypothèse où la puissance divine supplée si heureusement à l'inefficace des moyens naturels?

Il est vrai que *M. de Buffon* a recueilli divers faits dont il a su tirer des présomptions spécieuses en faveur de son opinion; mais *M. l'Evêque de Clogher* prétend faire voir dans une IX. Lettre, que ces faits bien considérés établissent son propre système, & renversent de fond en comble celui du Philosophe François. Par exemple, on observe que dans les montagnes voisines & parallèles, les parties saillantes de l'une répondent constamment aux parties rentrantes de l'autre, comme les rives d'un fleuve qui serpente dans une plaine, où toutes les fois qu'un des bords fait une avance dans les terres, on voit au contraire l'autre bord faire une avance hors des terres. Mais pourquoi un fleuve se détourne-t-il de la ligne droite? C'est que dans son cours il trouve à une de ses rives plus
de

de résistance qu'à l'autre; résistance qui le fait refluer vers cette dernière, où en trouvant moins il s'enfonce dans les terres: or c'est ce qui n'a pu avoir lieu dans l'action de la mer pour former les montagnes, & d'où vient? Parce que de l'aveu de *M. de Buffon*, les couches des montagnes correspondantes sont par-tout de la même matière & de la même consistance, d'où il suit que par-tout l'action de la mer a dû trouver des deux côtés une résistance égale.

Autre observation. Les lits de terre sont les mêmes des deux côtés des détroits de la mer; ce qui prouve, par exemple, que l'Angleterre a été séparée de la France, l'Espagne de l'Afrique, la Sicile de l'Italie: mais de bonne foi, dit notre Auteur, les vents & la mer peuvent-ils avoir opéré un effet si terrible? peuvent-ils avoir séparé des masses de rochers si énormes & si solides? L'irrésistible puissance du Créateur n'est-elle pas empreinte dans ce phénomène?

Une des choses qui frappe le plus, c'est de voir des plantes & des coquillages des Indes & de l'Amérique pétrifiés au sein des plus hautes montagnes de l'Europe, c'est de trouver des coquilles par-tout, excepté, dit *M. de Buffon*, dans le Roc vif ou granite, & dans le Grès. L'exception est de trop, selon notre Prélat. Il peut montrer des coquilles pétrifiées qu'il a lui-même détachées du Roc vif dans le voisinage de *Bath*; mais sans s'arrêter à cet incident, il faut avouer qu'en suivant son système, il explique bien ingénieusement l'étonnant transport des plantes & des coquilles d'un hémisphère sur l'autre hémis-

„ misphère depuis un pôle jusqu'à l'autre. „ Quand
 „ la mer, dit-il, étoit rassemblée sous l'E-
 „ quateur, la température de l'air étoit par-
 „ tout la même aux mêmes points de latitude;
 „ tous les lieux étoient plus ou moins chauds,
 „ ou froids, dans toute l'étendue de notre glo-
 „ be, à proportion de ce qu'ils étoient plus voi-
 „ sins ou plus éloignés de l'Equateur. Ainsi des
 „ poissons de toute dénomination & de toute
 „ espèce, des plantes & des animaux de toutes
 „ les sortes, étoient répandus, & pouvoient vivre
 „ à la même latitude sur toute la surface de no-
 „ tre globe, dans les lieux que couvroit l'abîme.
 „ Quand donc les fontaines de ce grand abîme
 „ furent rompuës, il se trouva naturellement des
 „ coquilles, des plantes, des squelettes de pois-
 „ sons, je dis de ceux qu'on ne voit aujour-
 „ d'hui que dans les Mers du Nord & du Sud:
 „ il s'en trouva sur les montagnes; non seule-
 „ ment de France, mais de la Grande Brétagne
 „ & des païs les plus septentrionaux, au lieu
 „ qu'à présent, que la surface de la terre a été
 „ brisée en tant de parties, la mer divisée en
 „ tant de branches, & la température de l'air
 „ changée selon la situation des lieux, par la for-
 „ mation & par l'arrangement des montagnes,
 „ chaque mer a ses poissons propres, chaque païs
 „ ses plantes & ses animaux, chaque climat ses
 „ productions particulières, selon le degré de sa
 „ température.”

Mais comment ces animaux, ces plantes, &
 ces coquillages se sont-ils pétrifiés ? C'est ce
 que M. l'Evêque de CLOUGHAR examine en
 dé-

détail dans sa *X. Lettre*, où il a fait entrer bien des choses curieuses, & où en s'expliquant sur l'origine, la nutrition & l'accroissement des animaux, des végétaux, & des minéraux, il auroit pu sans doute donner de grandes lumières à ses lecteurs, s'il eût pris la peine d'arranger ses principes, & de définir certains termes, dont tout le monde ne saisira peut-être pas le vrai sens. Quoique nous entendions bien, par exemple, ce qu'il affirme, que le Créateur a donné aux élémens, aux petites particules, ou si l'on veut, aux semences de chaque différente espèce de corps, une forme propre, particulière, inaltérable, nous avoüons que nous n'entendons pas ce qu'il ajoute, que Dieu a imprimé à chacun de ces corps une *tendance* immuable à se réunir, pour se former en de plus grosses masses de même espèce; & plus bas, qu'il leur a donné le *pouvoir* d'accroître leur masse, en convertissant en leur propre nature, les autres corps qui les avoisinent, & qui sont à portée d'éprouver leur *influence*. Influence, pouvoir, tendance, sont des termes un peu obscurs, qui loin de servir à expliquer clairement le sujet dont il s'agit, ont eux-mêmes besoin d'explication; sans cela on pourroit croire qu'ils réveillent l'idée de quelque cause occulte, ou qu'ils donnent celle de quelque penchant dont la matière n'est pas susceptible.

Du reste l'Auteur dédommage des développemens qu'il auroit pu donner là-dessus, par diverses observations qu'il a faites sur un morceau de marbre bleu & blanc, venu d'Italie; &
dont

dont l'intérieur est tout rempli de *Pectoncles*, qui s'y sont conservés dans leur état naturel, au milieu du sable dont il a accru son volume & grossi sa substance. De là passant aux eaux qui ont la vertu de pétrifier, il rapporte la façon singulière dont deux sources qui jettent les eaux dans une petite rivière près de *Clogher*, pétrifient leur bassin par couches, composées de toutes sortes de matériaux & aussi dures que la pierre. A cette occasion il parle des *Coraux* & des *Madrepores*; il rejette la pensée des Naturalistes, qui avec M. *Peyssonnel* regardent toutes ces productions de la mer, comme l'ouvrage des Insectes qui y habitent; supposant qu'elles leur appartiennent de la même façon que la coquille appartient à l'huître qui l'occupe; il prétend au contraire que ce sont de vraies plantes venues de semences, des plantes sur lesquelles des insectes déposent leurs œufs, se nichent, se font des loges, & se couvrent de la substance même de ce domicile, à-peu-près de la même manière que d'autres insectes forment les noix de galle sur les chênes, ou de semblables excroissances sur diverses plantes. Dans la rivière dont nous venons de parler, notre Prélat a observé sur des pierres, des excroissances de deux espèces; les unes régulières, & où d'une sorte de racine adhérente à la pierre qu'elle pénètre de part en part, s'élèvent diverses branches plus ou moins hautes; les autres irrégulières, & qui passent à peine au de-là de la surface. Ces dernières sont indubitablement l'ouvrage des insectes. Notre Evêque s'en est

Tom. X. Part. III. Cc con-

convaincu. Il avoit jetté quelques pierres dans la rivière de *Clogher* : au bout de quelque tems il les trouva couvertes de petites tâches presque rondes ; c'étoit des cellules ou des nids faits avec du sable ; chacun contenoit un petit ver rougeatre ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que l'année d'auparavant étant encore Evêque de *Corke*, il avoit trouvé dans un étang quantité de plantes d'algue, toutes pleines de petites bulles ovales, semblables aux précédentes, & disposées en forme de grappes autour des tiges, avec un petit ver aussi dans chacune. Il donne ici la figure de ces dernières, & par là on peut se former une idée de celle des premières, que notre curieux Observateur ne put pas faire dessiner.

Notez 1°. que ce n'est que vers les sources dont nous avons fait mention, que ces sortes de pétrifications se rencontrent & non dans la rivière-même. 2°. Que cette rivière, avec quelques autres, va se décharger dans le *Lac Neagh*, si fameux par la vertu qu'ont ses eaux de pétrifier le bois qu'on y jette. De-là notre Auteur conclut, qu'il n'y a que certaines eaux qui charient la matière propre à pétrifier, & que ces eaux agissent sur les corps qu'elles rencontrent, avec plus ou moins d'efficace, à proportion qu'elles les pénètrent mieux.

Or tous ces principes posés, on comprend sans peine ce qui a dû arriver aux plantes & aux animaux, qui au tems du déluge ont été ensevelis sous les ondes, & entraînés dans les lieux où il y avoit des carrières de pierres : ils

ils n'ont pu qu'être pénétrés, impuignés de la matière pétrifiante; & leur transmutation surtout a dû être des plus promptes, s'il s'est trouvé quelque source d'eau propre à pétrifier dans les lieux où ils ont été engloutis. Quant aux coquillages, ou ils ont été précipités loin des carrières à une grande profondeur, hors de la portée de l'action de l'air, auquel cas ils ont dû se conserver plus ou moins dans leur état naturel, comme on le voit en effet; ou bien ils ont été entraînés dans des lieux voisins de quelque carrière, ou de quelque matière pétrifiante, & en ce cas ils ont dû à la longue en éprouver l'efficacité, & être convertis en autant de pierres; ou si avec le tems la coquille s'est consumée, du moins a-t-elle dû laisser son empreinte sur la pierre qui la ceignoit de toutes parts.

Nous ne faisons que tracer en gros & peut-être assez imparfaitement ce qu'on trouve ici plus en détail. Mais nous avons déjà atteint les bornes que nous nous étions prescrites, & il nous reste encore à parler de cinq lettres que notre Auteur a remplies de choses intéressantes, avec une variété & une abondance qui tiennent de la profusion. On nous permettra de nous renfermer dans une simple indication des principaux sujets qui y sont traités.

La *Lettre XI.* de notre savant Evêque répond à deux objections de *M. de Buffon*. La première est, que si les coquilles qu'on trouve partout, eussent été amenées sur la terre par un déluge, la plus grande partie seroit demeurée sur la sur-

face de la terre, au lieu qu'on en trouve à une immense profondeur. Mais, répond le Prélat, cela seroit bon à dire, si le déluge s'étoit fait comme le suppose M. de *Buffon*. Il ne pense qu'à la force naturelle des vents & de la mer, il oublie toujours que les fontaines du grand abîme furent rompuës, que tout fut fracassé, bouleversé dans notre globe, & que les coquilles ensevelies à une immense profondeur, en sont encore aujourd'hui la preuve parlante. La seconde objection du Naturaliste françois, est que si cela étoit on devroit trouver les os, les cornes & d'autres dépouilles des animaux terrestres renfermés dans les carrières profondes, aussi bien que ceux des mers. Et c'est, réplique M. l'Évêque de *CLOCHER*, ce qu'on trouve en effet en Irlande, où l'on déterre fréquemment, non seulement des dents & des cornes, mais des squelettes entiers d'animaux des Indes orientales & occidentales, tels que des *Eléphants*, par exemple, & de ces grands *Elans* qu'on ne rencontre qu'au nord de l'Amérique.

Dans sa *Lettre XII.* notre Auteur revient aux circonstances de l'histoire du déluge, telles que Moïse les rapporte dans la *Genèse*. Il compte que le déluge commença le 17. Octobre 1656. Il prétend que les animaux se rendirent d'eux-mêmes dans l'arche, par une impulsion miraculeuse. Il croit que *Noé* y en ajouta de son chef autant qu'il en falloit pour la nourriture des bêtes carnacières, pour les sacrifices, & pour sa propre table, car il se pense pas que l'usage de la chair fut interdit aux hommes

mes avant la défense que Dieu en fit à ce Patriarche après le déluge, pour plus d'une raison.

Selon lui, Dieu suspendit le mouvement diurne de la terre sur son axe les premiers quarante jours du déluge, & alors les eaux de l'abîme refluerent de l'Equateur vers les poles avec une violence terrible. Il ne dit rien sur cette particularité remarquable; que les eaux s'élevèrent de quinze coudées au dessus des plus hautes montagnes (*), mais on doit comprendre, par ce qui a été observé ci-dessus, que ces montagnes ne devoient pas être fort hautes selon son système, ou qu'il entend par les paroles de Moïse, des montagnes qui ont existé depuis. Plus bas il aversit qu'il y eut des pais, même dans les régions basses; comme l'Irlande, où le linon charié par les eaux du déluge, ne fut pas assez haut pour enlever les oliviers, puisque la colombe en arracha une feuille le premier jour du douzième mois. Ensuite, il fait sortir Noé de l'arche, il rappelle les promesses que Dieu lui adressa; & à l'occasion de l'arc en ciel, il se permet une petite excursion contre *Grotius*, qui y a trouvé un emblème de la sénérité, de la clémence, & de la bonté de Dieu: mauvaise allégorie en effet, & d'autant plus mauvaise qu'elle suppose qu'il n'y a que trois couleurs dans l'arc en ciel, ce qui est notoirement faux.

Ce Météore est considéré de nouveau, dès l'entrée de la XIII. Lettre. M. l'Evêque de Clogher, en bon Physicien, fait voir que l'arc en ciel est aussi ancien que le soleil & la pluie. Il fait

(*) Genes. VII. 20.

fait comprendre que Dieu le consacra pour être un signe & un mémorial de la promesse de ne plus envoyer le déluge; dans le même sens que dans la suite, il voulut que le Sabbath fût un signe de son alliance avec les enfans d'Israël, quoiqu'il eût déjà sanctifié le jour du repos d'abord après la création du monde.

Ici finit l'histoire du déluge. Mais l'auteur revient à l'origine du nom de Noé, & donne quelques pages à confirmer l'étymologie qu'il en a imaginée. Puis il s'explique sur l'universalité du déluge. Il fut universel selon lui pour toute la terre, c'est-à-dire pour tout l'hémisphère où Adam fut d'abord placé, mais l'Amérique & diverses Iles n'en ressentirent pas les effets, parce que dans la catastrophe générale, la providence divine veilla miraculeusement à leur conservation, & qu'elles furent détachées sans que les hommes & les animaux qui s'y trouvoient fussent submergés. Que dire donc des montagnes de l'Amérique? Que penser des coquillages fossiles qui s'y trouvent? D'où vient l'ingénieux Prêlat garde-t-il le silence là-dessus?

De la terre il s'élève aux cieux. C'est le sujet de sa *XIV^e* & de sa *XV^e Lettre*. Il y conduit dans la région des planètes, le Seigneur qu'il instruit, il le mène au delà du grand orbe que parcourt Saturne, le plus éloigné de ces mondes, il le transporte en imagination dans ces espaces infinis où les étoiles fixes sont placées à des distances immenses les unes des autres, & où probablement chacune d'elle est à un cortège de planètes, ce que notre soleil est aux planètes
donc

dont notre système est composé. En cela son but est d'inspirer à ce jeune Seigneur de plus grandes idées qu'on n'en a communément de l'Être suprême, créateur & conservateur bienfaisant de tant de merveilles. Volontiers même il l'éleveroit ici à un spectacle d'un autre genre, à celui du monde des Esprits, à la contemplation de l'armée celeste, des Anges, & de toutes ces Intelligences sublimes que Dieu honore immédiatement de sa présence adorable en même tems qu'il fait d'elles les Ministres de sa volonté.

„ J'aurois, lui dit le Prélat, & c'est par ces mots
 „ qu'il finit, *j'aurois bien des choses à vous écrire*
 „ *là-dessus*, qu'il importe de savoir pour se former
 „ de saines idées de la chute & de la rédemption
 „ du genre humain; mais je pense qu'il sera
 „ plus prudent de renvoyer cette méditation
 „ à un autre tems, parce que je craindrois qu'il
 „ n'y eût des points que vous ne *seriez pas ca-*
 „ *pable de porter maintenant.*” voilà donc un
 engagement que prend le savant Evêque à donner un nouvel ouvrage de sa façon sur deux des plus haut mystères de la Religion Chrétienne. Sa plume féconde ne laissera pas sans doute un long intervalle entre la promesse & l'exécution.

ARTICLE VIII.

INSTRUCTION CHRETIENNE en V.
 Tomes 8^{me}. en 1754. chez Marolf à la
 Neuveville en Suisse.

Un savant & judicieux Théologien de Zurich, Mr. le Professeur *Zimmerman*, vient de

de publier sept Dissertations latines *de pia in tradendis sanctioribus disciplinis sectanda simplicitate*. Il seroit donc content du livre que nous annonçons, où cette aimable & sage simplicité est observée au plus haut point. On l'attribue à un auteur déjà connu par d'autres ouvrages, mais qui ne s'est pas nommé. Il l'avoit composé pour de jeunes Princes, à qui l'on vouloit donner des idées de Religion claires, solides & assez approfondies, mais sans y mêler ni termes scholastiques ni contrbverses théologiques. Ainsi l'on n'y fait usage que de la droite Raison & de l'Ecriture, joignant toujours ces deux lumières, & laissant de côté comme non avenuees, toutes les questions agitées depuis le tems des Apôtres. Ce sera donc ici un cours de Religion, bien simple, bien épuré, & à l'usage de tous les Chrétiens qui veulent puiser le Christianisme à sa source, sans aucune teinture de ce que la fausse sublimité, la superstition, ou l'esprit de secte, y ont pu mêler avec le tems.

Cet ouvrage couroit en Mss. parmi quelques familles qui s'en servoient utilement, soit à éclairer & à entretenir leur piété par une lecture journalière, soit à instruire de jeunes gens d'une éducation un peu relevée, à qui il faut quelque chose de plus que les catéchismes ordinaires, mais beaucoup moins que des cours de Théologie. Et en effet cet ouvrage tient à cet égard un juste milieu, étant assez étendu & assez profond pour satisfaire ceux qui raisonnent, mais en même tems assez simple & assez bref pour s'en tenir à la substance de la Religion.

Ce

Ce Mss. étant tombé entre les mains d'une société de gens de lettres de Neufchatel en Suisse, ils crurent rendre service à l'Eglise en le publiant. Cela s'entreprenoit d'abord à l'insçu de l'Auteur. Mais en étant averti & prié de retoucher son ouvrage, s'il le jugoit à propos, il le fit avec soin, sans pouvoir empêcher néanmoins, à cause de l'éloignement, qu'il ne se glisât, sur-tout dans les deux premiers tomes, plusieurs fautes d'impression, dont il a fallu avertir par un *Errata*. Du reste l'impression est bonne, c'est un caractère neuf, & du papier collé & fort blanc.

Il se peut que la forme par *demandes* & par *réponses* ne plaise pas à tout le monde, cela, dira-t-on, sent trop le catéchisme. Mais c'est aussi une sorte de catéchisme qu'on a voulu faire, & pour cela il faut avouer que cette forme est bien la plus commode: elle est même propre à réveiller l'attention, en coupant le discours & y jettant par là quelque variété, comme dans un Dialogue; outre que pour le stile, cela épargne des transitions inutiles: je vois en même tems que pour la matière, cela donne lieu d'amener & de développer les choses avec un ordre imperceptible, par la façon de proposer les questions. C'est pourquoi d'excellens auteurs n'ont pas dédaigné cette forme, quoiqué pour des ouvrages plus étendus que de simples catéchismes. Tel est le catéchisme du *P. Grenade*, celui du Docteur *Burnet*, Evêque de Salisburi, & celui qui fut publié par *Mr. Colbert de Croissy*, Evêque de Montpellier. L'idée de ce dernier livre me fait hasarder une pensée. Qui vou-

dra connoître le Catholicisme le moins grossier, le trouvera dans ce catéchisme de Montpellier. Qui voudra connoître le Protestantisme le plus épuré, le trouvera dans *l'Instruction Chrétienne* que nous annonçons.

Tout l'ouvrage est divisé en V. tomes, & chaque tome en plusieurs livres, dont la distribution n'est pas le moindre mérite, parce qu'elle offre un plan de Théologie tout-à-fait naturel.

Le I. livre contient trois chapitres pour les préliminaires de la Religion, & pour indiquer les deux sources où elle se puise, qui sont la droite Raison & la Parole de Dieu.

Le II. est un excellent abrégé de Théologie naturelle, où en établissant par la seule Raison l'existence de Dieu, les principes du juste & de l'injuste, & l'immortalité de l'ame, on ne laisse pas de faire sentir ce qu'il y auroit encore à désirer pour étendre & fortifier ces principes naturels, & combien étoit nécessaire le secours de la Révélation pour guérir le monde de sa corruption & de ses erreurs invétérées.

Cela conduit à traiter dans le III. livre, de la Révélation, tant de l'ancien que du nouveau Testament, de sa vérité, de la vraie manière de l'interpréter, & de l'autorité qu'elle doit avoir sur nous pour produire la foi religieuse, dont on indique la nature & les caractères, & cela pour montrer combien elle est raisonnable, & qu'elle n'est pas moins propre à éclairer l'homme qu'à le sanctifier.

Ces principes généraux étant posés, & prenant d'une main le flambeau de la Raison & de

de l'autre celui de l'Ecriture, on s'en sert conjointement pour exposer en détail tous les points de la Religion. Ainsi dans le IV. livre on explique par la Raison & par des passages de l'Ecriture, tout ce qui concerne les perfections divines; au L. V. La création du monde, l'état primitif de l'homme & la grandeur de la corruption humaine; au L. VI. la doctrine d'une providence que l'on distingue en providence générale, particulière & miraculeuse: distinction avec laquelle on montre comment Dieu intervient plus ou moins dans tout ce qui arrive; & l'on tire de grands usages de cette doctrine, en évitant également deux écueils opposés, celui de l'Epicuréisme & celui de la superstition. Il m'a paru que ce morceau étoit d'un tour assez nouveau, & très-propre à écarter les difficultés; car notre Auteur entend l'art de prévenir les objections par la seule manière de se bien camper, c'est-à-dire, de bien poser ses principes. Le VII. livre, qui fait la clôture du premier tome, explique comment cette providence s'est manifestée envers les Patriarches Hébreux, puis en donnant une Loi aux Israélites, & en continuant cette instruction par les Prophètes, & en préparant les voies à une plus grande extension de lumière par l'avènement du Messie. L'explication critique du Décalogue, & tout le tableau que l'on fait ici de la Religion Judaïque, nous ont paru des morceaux bien touchés.

Le second tome contenant seulement quatre livres, est destiné tout entier à développer ce qui est propre à la doctrine de l'Evangile, qui a
pour

pour base la Religion naturelle & la Loi de Moïse, mais qui encherit sur l'une & sur l'autre. L'on fait pour cela une distinction bien importante, & qui forme un plan nouveau.

1°. Quelles sont les vérités que J. C. est venu enseigner au monde, & qui constituent proprement le fonds de la Religion.

2°. Quels sont les faits ou les moyens extérieurs par où il a prouvé ces vérités & a fondé son Eglise.

Notre Théologien réduit à cinq articles capitaux tout le fonds de la doctrine chrétienne.

I°. la connoissance du vrai Dieu, telle qu'on l'a exposée dans le IV°. livre, & communiquée aux Païens.

II°. la nature de son culte, encore plus épuré que sous l'ancienne Loi.

III°. Une morale saine, & parfaite, dans ses règles, dans ses principes, dans ses motifs & dans ses secours, dont on ne donne ici qu'un abrégé.

IV°. Une économie de grace tempérée & assortie tout à la fois à l'infirmité humaine & au dessein que Dieu a toujours de régner sur l'homme à son devoir. La Loi donne la règle & condamne le transgresseur : mais la parole de grace console & absout le pécheur humble & repentant ; comme un criminel est relevé de la condamnation des tribunaux par un acte de grace du Souverain. Les trois conditions pour l'obtenir sont la *repentance*, qui consiste à se reconnoître coupable & à en gémir ; la *foi*, ou la confiance avec laquelle on recourt au trône de grace sans alléguer sa propre justice ; & la *sanctification*, qui

qui diffère de la sainteté comme l'étude diffère de la science. La sainteté est l'état de perfection où l'on tâche de parvenir : la sanctification est le progrès que l'on y fait. Ces conditions sont ce qui caractérise le fidèle ; & qui le distingue de l'homme charnel & mondain.

Le V. article est une vie à venir ; ce qui renferme les dogmes de l'immortalité de l'âme , de la résurrection du corps , & d'un Jugement universel avec ses suites.

On montre quelle est la clarté & l'excellence de la doctrine chrétienne sur tous ces points , mais en renvoyant , comme on l'a dit , à traiter ailleurs plus à fond & plus en détail de la Morale.

Il nous a paru que les chapitres concernant l'alliance de grace , avec ses tempéramens & ses conditions , étoit ce qu'il y a de plus particulier dans cette partie.

La seconde roule sur les faits ou les moyens extérieurs par où Dieu a jugé à propos de nous faire parvenir cette belle doctrine & de la prouver. On traite donc ici de la naissance de J. C. , de sa vie , de son caractère , de ses vertus , de ses miracles , de sa mort considérée sous un double point de vue , comme un martyre & comme un sacrifice. Cette dernière idée est justifiée non seulement par des passages de l'Ecriture , mais par diverses réflexions , pour en faire sentir la convenance. Ensuite viennent les divers degrés de gloire , par où N. S. est entré dans son règne , & ce qui concerne la dignité de sa personne , comme messie , & comme fils de Dieu.

en-

entant que la Divinité s'est unie intimement à lui, quoique nous n'en sachions pas la manière. Sur ce point délicat, l'auteur a la sagesse de s'en tenir à ce qu'enseigne l'Écriture, sans y mêler aucune spéculation; ni même aucun terme de l'Ecole.

- Le X. livre roule sur ce qui suit la glorification de N. S. comme l'envoi du St. Esprit sur les Apôtres; par où ils tinrent la place de leur maître, ce qui nous oblige à croire à leur parole comme à celle de J. C. d'où résulte un troisième fondement ou principe de notre foi, suite naturelle & inséparable des deux premiers, qui sont la croyance en Dieu le père & en J. C. son fils. Ici encore on se contente du pur langage de l'Écriture, sans y mêler aucune de ces subtilités hardies qui ont tant exercé les Théologiens, tant agité l'Eglise, & tant fait d'incrédulés. Après avoir parlé des dons surnaturels de l'Esprit divin, on ne néglige pas de parler aussi de ses dons ordinaires, & cela d'une façon bien propre à écarter le fanatisme.

Dans le livre XI. on examine ce qui regarde l'établissement de l'Eglise, sa forme, son gouvernement, sa discipline, le ministère des Pasteurs, l'instruction publique & particulière, l'usage que l'on y doit faire de l'Écriture S^{te}. comme étant l'unique règle de foi, & le symbole des Apôtres comme étant un témoignage respectable de l'ancienne croyance, duquel on donne ici une courte explication critique. On traite aussi du Batême, de la S^{te}. Cène, de l'union, & de la tolérance qui doit régner entre les Chrétiens;

niens, & des pieux établissemens en faveur des pauvres, des affligés, des malades.

On finit par montrer vivement & avec force, combien une telle Religion est utile pour le bien temporel & spirituel de l'homme, c'est-à-dire, pour l'ordre de la société civile, & pour la sanctification, la consolation & le salut de chaque particulier. Il seroit difficile de ne pas acquiescer à cette conclusion, en voyant cette Religion exposée avec tant de pureté: car on ne sauroit trop le dire; c'est pour s'être fait de fausses idées du Christianisme que bien des gens en conçoivent du dégoût.

Je dois ajouter deux choses sur ce livre, l'une que la netteté du stile répond à la solidité des choses; & l'autre que la manière juste & heureuse dont les passages de l'Ecriture y sont placés & appliqués, fait ici le même effet qu'on a remarqué dans les sermons du Docteur *Clark*, je veux dire d'éclaircir ces passages, & d'en faire sentir la beauté.

Nous renvoyons à un autre Extrait à parler de la *Morale chrétienne*, qui remplit les tomes suivans.

Au reste nous aprenons que cet ouvrage se traduit déjà en allemand.



AR-

ARTICLE IX.

HISTOIRE DE LA PATRIE, &c.

Onzième Extrait.

LIVRE XII.

JAQUELINE DE BAVIERE, & PHILIPPE DE BOURGOGNE.

1417—1442.

JAQUELINE étoit en Hainaut lorsque Guillaume VI. y finit ses jours, comme on l'a dit. Accompagnée de Marguerite de Bourgogne & au milieu d'une Cour, composée des Seigneurs les plus dévoués à sa maison, elle trouva d'autant moins de difficultés à se faire donner sans délai l'investiture de ce Comté, que le Duc de Bourgogne, qui se rendit d'abord auprès d'elle, hâta par sa présence cette cérémonie (a).

Cela fait, rien n'importoit davantage que de venir sans délai en Hollande, où les *Cabillaux* commençoient à remuer (b). Déjà les deux frères d'Égmond avoient forcé Ysselstein à main armée. Il est vrai que Bréderode & Montfort, assistés des bourgeois de Hollande & de Westfrise, ainsi que de celles d'Utrecht & d'Amersfoort, eurent bientôt repris cette forteresse, dont ensuite ces derniers obtinrent l'entière dé-

mo-

(a) *Ægid. de Roya, ad an. 1417.*(b) *Magn. Chron. Belg. pag. 301.*

molition (c). Il est vrai encore que les *Houks* s'étoient assurés de la plupart des places de Hollande dont la fidélité étoit suspecte; que Philippe de Wassenaer, Burgrave de Leide, s'étoit transporté avec des amis affidés à Amsterdam, & que par les soins de Jean de Viane, Leerdam se trouvoit pourvuë de tout ce qu'il falloit, & d'une bonne garnison. Cependant le plus sûr étoit que JACQUELINE se hâtât, & elle n'y perdit point de tems. Vers la fin de Juin de cette année 1417. & immédiatement après la réduction d'Ysselstein, elle arriva en Hollande. Toutes les villes, excepté Dordrecht (d), la reconnurent pour leur Souveraine. Pas une en Zélande ne lui refusa l'hommage. Elle leur confirma leurs privilèges à toutes, & tout sembloit promettre des jours heureux sous la domination de la jeune Comtesse, lorsque l'ambition de Jean de Bavière, son oncle, toujours Evêque désigné de Liège, sans en être encore l'Evêque sacré selon les canons de l'Eglise, mit tout en feu dans le païs.

Ingrat au zèle de Guillaume VI. pour le rétablir dans ses Etats, dès que ce Prince eut fermé la paupière, cet indigne Prélat commença à se donner des mouvemens pour dépouiller son unique héritière, si même il n'avoit pas déjà pris ses mesures de longue main pour y réussir. Secrètement lié avec la ville de Dordrecht, toute

(c) *Goudsche Chron. pag. 120.* *Veldenaar, pag. 110.* *Matth. Anal. Tom. V. pag. 602.* *Burman. Utr. Jaarb. Tom. I. pag. 223.*
 (d) *Veldenaar, p. 111.*

te dévouée à la faction des *Cabillaux*, il s'y rendit en personne, & résolu de renoncer une bonne fois à l'Etat ecclésiastique, qu'il n'avoit embrassé qu'à moitié, il s'y fit déclarer *Ruwaard* du païs (e). La Brille, où en qualité de Seigneur de Voorne, il avoit beaucoup de crédit, lui conféra le même titre; mais en vain il sollicita les autres villes de le lui accorder, elles répondirent sans détour qu'elles demeureroient fidèles à exécuter les dernières volontés de Guillaume VI. qui, en les chargeant de marier sa fille à *Jean*, Duc de Brabant, avoit par cela même désigné ce Duc comme le seul *Ruwaard* que le païs pouvoit avoir (f).

Cette résistance piqua *Jean de Bavière*. Il ne garda plus de mesures. Egmond & Arkel devinrent ses alliés. Quelques Seigneurs Guel-drois joignirent des troupes à celles qu'il fit venir de Liège. Il marche à Gorcum & s'en empare. *JAQUELINE* s'y rend en toute diligence à la tête de ses fidèles sujets, & du secours que lui amènèrent ceux d'Utrecht & d'Amersfoort. De la citadelle qu'un simple fossé séparoit de la ville on attaque cette dernière. Les auxiliaires que nous venons de nommer, y font une brèche & entrent les premiers dans Gorcum. Les Hollandois suivent avec le reste de l'armée. Arkel, à la tête de 3500. hommes, fait ferme dans une rue. On se mêle avec fureur. *JAQUELINE* victorieuse voit plus de mille de
ses

(e) *Regger - Lijst by Ba-len*, pag. 285.

(f) *J. à Leydis*, Lit. XXXII. cap. 27.

ses ennemis mordre la poussière avec celui qui les commande. Egmond est fait prisonnier. Plusieurs Gueldrois ont le même sort, & du côté des Hollandois le brave Bréderode, l'un des plus zélés partisans de JAQUELINE, est le seul homme de marque qu'elle ait à pleurer (g).

Ce coup d'essai de *Jean de Bavière* ne laissa pas de doute aux Hollandois sur les mesures qu'ils devoient prendre pour maintenir leur jeune Souveraine dans ses droits. Ils se hâtèrent de conclure son mariage avec JEAN, Duc de *Brabant*, fils d'Antoine, dont la Duchesse Douairière de Hollande étoit sœur. Le mariage fut béni à la Haie en Mars 1418. (b). Les villes & le plat-païs reconnurent *Jean*, sans difficulté, Comte de Hollande & de Zélande, & d'abord il en prit le titre (i).

Ce mariage auquel *Jean de Bavière* n'avoit pu refuser son consentement, jetta son ambition dans le plus cruel embarras. D'un côté il étoit peu satisfait du vain titre de *Ruwaard*, accordé par les seules villes de Dordrecht & de la Brille. De l'autre, quelle apparence de faire tête à la maison de Bourgogne, de lever le masque avec succès contre presque toutes les villes de Hollande, & de débusquer JAQUELINE, pour monter à la souveraineté en sa place ? Tout au-

(g) Matth. *Rev. Amersf. Script.* pag. 238. Burman. *Jaarb. Tom. I.* p. 209. *Vel. denaar*, p. III. *Monstrel.* Vol. I, cap. 182.

(h) *De Vermeerderde Be-* ka, pag. 360.

(i) Schrevel. *Harl. p.* 252.

autre accablé par le poids de ces réflexions en renoncé à ses vûes, ou du moins attendu un tems plus favorable pour les laisser éclater. Mais *Jean de Bavière* n'étoit pas homme à plier; son esprit fertile en ressources sçut lui en suggérer dans ces circonstances, qui ne réussirent que trop bien, pour le malheur de *JAQUELINE*.

On n'a sans doute pas oublié que l'Empereur Sigismond n'étoit pas trop bien avec Guillaume VI. & qu'il avoit refusé à ce Comte d'assurer la succession à *JAQUELINE*. *Jean de Bavière* bâtissant sur ce principe, résolut de s'attacher à Sigismond, & de le faire servir à l'exécution de ses projets.

L'Empereur toujours animé contre la maison de Guillaume VI. prêta volontiers l'oreille à toutes les propositions de *Jean de Bavière*; il lui fit obtenir du Pape les dispenses qu'il demandoit pour épouser *Elizabeth*, Duchesse de Luxembourg, & Veuve du Duc Antoine de Brabant, & par des Lettres patentes adressées de Constance le 13. de Mars, aux Nobles & aux villes des trois Comtés, il déclara la Hollande, la Zélande & le Hainaut dévolus au futur époux d'*Elizabeth* (k).

Dès ce moment *Jean de Bavière* prit le titre de Comte, entre autres dans une publication qu'il fit le 20. de Juin 1418. publication remarquable par les privilèges qu'il y accorda, non seulement à sa fidèle ville de Dordrecht, mais encore à toutes les villes de Hollande & de Zélande en commun. Cependant aucu-

ne

(k) *Ægid. de Roys, an. 1417. Magn. Chron. Belg. p. 346.*

ne des villes ne changea de parti: Harlem, Delft, & Leide, qui étoient les plus recherchées, se lièrent plus fortement que jamais à JAQUELINE. Toutes se concertèrent pour lui fournir de l'argent (1), & pour aller assiéger Dordrecht, ainsi qu'elle le souhaitoit.

On en vint donc incessamment à des hostilités mutuelles; & dans peu tout le païs se vit exposé aux violences des deux partis. Les pirateries des gens de Dordrecht & de ceux de la Brille (m), hâtèrent le siège de la première. C'étoit la place d'armes de *Jean de Bavière*. De là sortoient ses troupes pour leurs expéditions. Là elles rentroient avec leur butin. Enlever cette place à l'ennemi, c'étoit probablement mettre fin à la guerre civile. JAQUELINE & son époux vinrent donc l'assiéger vers la fin de Juin, mais le succès ne répondit ni à leurs vœux ni à leurs efforts. Le siège fut levé, & *Jean de Bavière* encouragé par ces premiers succès, marcha droit à Rotterdam. La ville surprise se rendit le 10. d'Octobre (n), & ce coup heureux rendit le vainqueur maître d'une partie considérable de la Hollande.

Pour prévenir ses progrès ultérieurs, JAQUELINE & son époux pensèrent à faire la paix, sous la médiation du Duc de Bourgogne, qui s'étoit offert aux deux partis. *Jean de Bavière* n'avoit garde de s'y refuser. On convint de

(1) *Handv. van Rotterdam. Chron. c. 1232. Boxhorn op pag. 293. 296, Handv. van Reigersb. Tom. II. p. 152.*

(n) *Velden. p. 117. Verm.*

(m) *Herman. Cornerl. Beka, p. 371.*

de XXVIII. articles que l'oncle & la nièce jurèrent le 13. Février sur les Évangiles.

En conséquence de cette Convention, les villes de Dordrecht & de Rotterdam, avec tous les villages ressortissans du Bailliage de la Sud-Hollande, furent dégagés du serment de fidélité envers *Jean de Brabant* & J AQUELINE, & ne reconnurent que *Jean de Bavière* pour leur légitime Souverain (o). Dès lors, ce dernier prit le titre singulier d'*Enfant de Hainaut, de Hollande & de Zélande* (p), ou encore dans la suite, celui de *Ruwaard & Hoir*, ou Héritier de ces Etats (q). Le Duc de Bourgogne y sacrifia les intérêts de son cousin germain & de sa cousine germaine, à ceux de son oncle maternel; on en verra les motifs dans la suite.

Les intrigues de l'ancien Evêque de Liège ne se bornèrent pas à ce qu'on vient de lire. On conjecture avec beaucoup de vraisemblance, par ce qui est stipulé dans l'article XIII. du Traité de Worcum, que *Jean de Bavière* ne se mêleroit point des affaires du Gouvernement dans le Duché de Brabant, qu'il y entretenoit de secrètes pratiques, au préjudice de la tranquillité publique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine on avoit conclu la paix en Hollande, qu'il fallut que J AQUELINE & son époux se transportassent en Brabant, pour y aller pacifier par leur présence, des troubles qui divisoient les Nobles & le Peuple (r).

Jean

(o) Balen; *Dord.* p. 525.

(p) *Handv. van Amst.*

p. 19. 20. *Handv. van Wes-*
sep. p. 5.

(q) *Veldenaar.* p. 118

(r) *Magn. Chron. Belg.*
pag. 363. *Meyer. ad an.*
1420.

Jean de Bavière profita de l'occasion, pour étendre son crédit. L'article qui faisoit dépendre la nomination aux emplois, du bon plaisir de *JAQUELINE*, comme du sien, le génoit. Il vouloit favoriser les *Cabillaux*, ses fidèles partisans; mais ses mains étoient liées; il essaya donc de s'affranchir à cet égard. Non content de donner de son chef des emplois à ses créatures dans quelques villes (s), il poussa les choses jusqu'à changer toute la Régence d'Amsterdam hors du tems marqué pour cela (t).

Les autres villes en prirent ombrage. Leide où le Burgrave Philippe de Wassenar, l'un des principaux Seigneurs de la faction des *Houks*, avoit tout à dire, se ligua avec les villes d'Utrecht & d'Amersfoort, que *Jean de Bavière* chagrinoit (u). Par des Lettres Patentes du 18. ou du 28. Mars 1420. Frédéric, Evêque d'Utrecht, Guillaume de Bréderode, Philippe de Wassenar, Jean Burgrave de Montfort, Jean de Heemstede, avec les villes de Leide, d'Utrecht & d'Amersfoort, déclarèrent hardiment la guerre à *Jean de Bavière* (w), & sur le champ fondirent sur les terres des *Cabillaux*; Quik, Raaphorst, & diverses autres maisons seigneuriales furent détruites. Les Leidois s'emparèrent du château de Rynenburg, & démolèrent toutes les campagnes des ennemis le long du Rhin. Mais bientôt on vit la scène entière.

(s) *Magn. Chron. Belg.* pag. 363.

XXVIII. cap. 12.

(w) *Veldenaar*, pag. 113.

(t) *Regeer-Lyft*, an. 1419.

De Vermeerderde Beka, pag.

(u) *Groote Chron. Divis.*

382.

tièrement changée. *Jean de Bavière* marcha droit à Leide, & non content d'avoir saccagé tous les châteaux que ses ennemis tenoient dans le voisinage, il mit le siège devant cette ville. Leide parla de capituler, forcée de le faire par la famine.

D'abord après la reddition de cette place, *Jean de Bavière* tourna ses pas d'un autre côté, & mena son armée sur les frontières du Brabant. Sans doute qu'il avoit dessein d'en dépouiller en tout ou en partie le Duc *Jean*, son neveu, comme il lui avoit enlevé une partie des Etats de J AQUELINE.

Jean de Brabant, aussi petit génie que foible de constitution, vivoit dans une indolence indigne d'un Prince de son rang. On parloit hautement de donner un Régent à l'Etat, & selon toutes les apparences *Jean de Bavière* d'intelligence avec le Conseil Brabançon, visoit à ce poste (x).

Pour couvrir ce nouveau projet il vint mettre le siège à Geertruidenberg. La ville lui ouvrit ses portes, mais la citadelle se défendit, & Thiéri de Merwede qui y commandoit, tint bon si longtems, que par sa résistance il fit manquer à *Jean de Bavière* le coup qu'il méditoit (y). Pendant qu'il s'obstinoit à vouloir emporter cette place, les Grands du Brabant jetèrent les yeux sur Philippe, Comte de St. Pol, & frère de leur Duc, & lui donnerent la Régence.

Jean

(x) Meyer. an. 1420.
Monstrelet, Vol. I. c. 235.

(y) Veldenaar, pag. 119.

Jean de Brabant, aigri par les soins de *Jean de Bavière*, contre le Comte de St. Pol, & ne pouvant ni souffrir que l'autorité fût dans ses mains, ni la reprendre, donna dans un nouveau piège. Il se prêta à une entrevue avec *Jean de Bavière*. Les deux Ducs se rendirent à Gorcum, & cette conférence secrète acheva de perdre dans le public celui de Brabant.

JAQUELINE elle-même, qui depuis long-tems vivoit dans un froid marqué avec son imbecille époux, ne put plus y tenir; elle ne cacha plus son mécontentement, & bientôt elle en vint à un éclat. Déjà elle se voyoit dépouillée d'une partie de son patrimoine. Actuellement le Brabant étoit en danger. Ainsi afin de sauver ce qui lui restoit encore, elle ne vit rien de mieux que de faire dissoudre son mariage, pour se donner à un époux qui fût capable de la maintenir, elle & ses Etats. Au commencement de 1420. elle étoit secrètement en correspondance avec Henri V. Roi de la Grande Bretagne, pour épouser son frère Humphroi, Duc de Glocester (2). Le Monarque entra dans ses vûes. Il lui conseilla de passer en Angleterre, & il se fit fort en ce cas d'obtenir sans peine du Pape la cassation de son mariage, avec toutes les dispenses nécessaires pour en contracter un nouveau.

Il n'étoit plus question que d'exécuter ce projet. JAQUELINE passa en Angleterre, à la fin de Février 1421. (a). Henri V. la reçut

à

(2) *Mss. Pub. Angl. T. 1421. Mss. Pub. Angl. T. IV. P. III. p. 147.*

IV. P. IV. p. 3.

(a) *Egid. de Roya au.*

à bras ouverts, il lui assigna une pension de cent Livres par mois, pour tout le tems qu'elle passeroit en Angleterre, & on l'y combla d'honneurs. Cependant son mariage traîna quelque tems, & il s'écoula environ deux ans avant que cette grande affaire fût terminée (b).

Le Duc de Brabant prit d'abord le départ de JAQUELINE sur un ton qui annonçoit des sentimens. Il mit des troupes sur pied, il vouloit, disoit-il, commencer par se rendre maître de Bruxelles, il essaya, & il échoûa (c).

En Hollande & en Zélande rien ne résista plus à *Jean de Bavière*. Il sut si bien mettre à profit les circonstances, qu'au moyen de quelques secours qu'il envoya en Frise aux *Schieringers* pour les soutenir contre les *Vetkopers*, il engagea les Frisons de ce parti, & même ensuite les Groningois, à le reconnoître comme leur Seigneur, à des conditions très-avantageuses pour lui (d).

Quant à JAQUELINE, que nous avons laissée en Angleterre. Il eut été naturel que le Roi se fût adressé à Martin V. pour obtenir la dissolution du mariage de cette Princesse. Ce Pontife reconnu par le Concile de Constance pour seul Pape légitime, étoit seul en droit de prononcer; mais c'étoit lui qui avoit légitimé le mariage de JAQUELINE avec le Duc de Brabant, son cousin, ainsi on ne pouvoit guère at-

ten-

(b) *Æt. Pub. Angl. T. IV. P. IV. p. 25.*

(c) *Verm. Beka p. 396.*

(d) *E. Benninga Hist. van Oostfr. Lib. I, c. 209, 217, 221.*

tendre de lui qu'à présent il le déclarât illégitime. On s'adressa donc à l'Antipape Benoît XIII, qui, déposé par le Concile de Pise en 1408. ne conservoit plus que l'Espagne dans son obéissance. Charmé de donner encore cette marque d'autorité, il accorda le divorce qu'on lui demandoit, & permit à JAUQUELINE de se remarier (e). Mais un nouvel obstacle y mit empêchement; ce fut la mort de Henri V. qui en laissant la Couronne à *Henri VI.* son fils, laissa la régence du Royaume au Duc de Glocester en Août 1422. Dans ces circonstances le Duc ne put pas se marier avant la fin de cette année, ou même au commencement de la suivante. Tout-ce dont on est sûr, c'est que la chose étoit faite dans le mois de Mars 1423, car on trouve dans le Recueil des Actes publics, une Requête dattée du 7. * de ce mois, qui lui est adressée sous le titre de Comte de Hainaut, Hollande, & Zélande (f). Et comme ce n'étoit pas un vain titre que le Duc de Glocester ambitionnoit, il ne tarda pas de travailler pour s'en procurer la réalité.

Les nouveaux Epoux passèrent la mer dès le mois d'Octobre, & vinrent débarquer à Calais avec des troupes †. Le mois suivant ils s'acheminèrent vers le Hainaut, dont toutes les villes, à l'exception de Halle, leur ouvrirent leurs portes, & leur prêtèrent serment de fidélité.

Le

(e) Monstrelet, Vol. II. fol. 23.

(f) *Arch. Pub. Ang.* T. IV. P. IV. p. 90.

* selon *Rapin* cette requête est du 9. de Février.

† *Rapin* dit qu'elles consistoient en un corps de cinq mille hommes.

Le Duc de Bourgogne apprit ces nouvelles avec d'autant plus de surprise, que comptant sur l'efficace des sollicitations du Duc de Bedford, il avoit cru que le Duc de Gloucester n'avoit amené des troupes, que pour renforcer celles de son frère. Mieux instruit, il donna ordre d'assembler en toute diligence une armée en Flandre & dans l'Artois, pour la joindre à celle que le Comte de St. Pol, frère du Duc de Brabant, assembloit de son côté.

Cependant les deux partis convinrent d'une trêve: Gloucester régagna l'Angleterre, laissant JAQUELINE à Mons, aux instances pressantes des habitans, qui s'engagèrent par serment à périr plutôt qu'à ne lui pas demeurer fidèles.

Mais à peine le Duc de Gloucester fut hors du país, que les Brabançons rompirent la trêve, & furent engager diverses villes du Hainaut à reconnoître le Duc *Jean*. Marguerite de Bourgogne, Comtesse Douairière de Hollande, convint secrètement avec son neveu Philippe, qu'on travailleroit à soumettre tout le Hainaut à *Jean*, qu'on tâcheroit de se saisir de JAQUELINE, & que Philippe la feroit garder jusqu'à ce que Rome eût prononcé sur la légitimité de son mariage. En conséquence de cet accord secret, le siège fut mis devant Mons. JAQUELINE s'aperçut, mais trop tard, qu'on alloit indignement la livrer.

Au desespoir de se voir prisonnière, JAQUELINE fut dissimuler, & par ce moyen sans doute, moins sévèrement gardée, elle eut l'adresse d'en profiter. Un jour (c'étoit au commen-

ce-

cement de Septembre) elle se déguisa en homme, & tout de suite accompagnée de Thiéri van Merwede (g), ou selon d'autres d'Arnoud Spiering & d'Arnoud van Aalburg (b), elle poussa droit à Anvers, d'où elle gagna Worcum, & de là Oudewater, Schoonhoven, & Gouda, dont Jean de Viane lui fit ouvrir les portes (i).

Ce grand événement fut bientôt suivi d'un autre, dont les suites changèrent entièrement la scène des affaires publiques. *Jean de Bavière* mourut à la Haie le 6. Janvier 1425. (k)

A l'ouverture du testament de Jean, on vit que ce Duc avoit assuré à *Pbilippe* tous ses droits sur le païs. *Pbilippe* eut la modestie de ne pas prendre le titre de Comte. Il se contenta de celui de *Ruwaard & Héritier* (l), & encore comme s'il le tenoit du Duc de Brabant. Ce dernier fut reconnu Comte de Hollande & de Zélande (m) sans qu'on fît la moindre mention de JAQUELINE. S'étant rendu dans le païs, il y confirma tous les privilèges donnés aux villes par Jean de Bavière; il s'engagea à ne donner aucune charge à des Etrangers, à ne point faire frapper de monnoie, & à ne rappeler aucun des *Houks* exilés, qu'avec l'agrément du Conseil & des villes (n). Ensuite avant de régagner le Brabant, il établit Jaques de

(g) Meyer, an. 1425.

(b.) Divzi, *Rec. Brab.*

ib.

(i) Veldenaar, p. 124.

(k) *Vermeerd. Beka*, p. 406. Schrevel. *Harl.* pag. 257.

(l) Schrevel. *Harl.* p.

258.

(m) Boxhorn. *op Reigersb. Tom. II, pag. 197.*

(n) Shrevel. Boxhorn. Veldenaar, *Groot Plakaatb. Vol. III. fol. 13.*

de Gaasbeek pour son Stedehouder en Hollande, si toutefois ce ne fut pas *Philippe* qui le nomma. Gaasbeek établit sa résidence à la Haie. Le Duc *Jean* retourna chez lui (o).

Il étoit à peine parti qu'on vit arriver *Philippe*. Toutes les villes qui avoient fait hommage au Duc de Brabant, le reconnurent en qualité de *Ruwaard* (p).

Pendant ce tems *JAQUELINE* étoit à Gouda, toujours dans l'attente des secours qu'on lui avoit fait espérer d'Angleterre; mais le Duc de Gloucester, croisé par l'Evêque de Winchester son oncle, avoit les mains liées. Ce Prélat, tout puissant dans le Conseil du Roi, s'étoit hautement opposé au mariage du Duc avec *JAQUELINE*. Il déclara en face à son neveu, qu'on ne donneroit à cette Princesse ni troupes ni argent.

La situation de *JAQUELINE* étoit d'autant plus triste que dès le commencement de l'année Gaasbeek avoit entrepris de réduire les villes de Hollande qui s'étoient données à elle. Schoonhoven avec sa citadelle assiégée dès lors, avoient déjà fait une glorieuse résistance pendant près de six mois, par la valeur de Florent van Kyfhoek qui y commandoit; & en levant le siège le dernier d'Août, l'ennemi n'avoit consenti qu'à une trêve de six semaines (q).

Pour

(o) *Groot Chron. Divis.*
XXVIII. c. 27.

(p) *Veldenaar*, pag. 126.

(q) *Veldenaar*, p. 124,
125.

Pour couvrir Gouda d'un côté, JAQUELINE avoit été obligée de faire percer la digue de l'Yssel, & de mettre tout le Schieland sous l'eau. Mais de l'autre côté cette ville demeroit accessible le long du Rhin & de la Gouwe, & les villes du parti des *Cabillaux* résolurent en effet de l'attaquer de ce côté-là. L'affaire étoit des plus sérieuse. En s'y prenant de la sorte on auroit pu coupé à JAQUELINE toute communication tant avec Oudewater qu'avec ceux d'Utrecht ses fidèles alliés: ainsi elle se résolut à tenter la fortune d'un combat. Elle alla chercher l'ennemi; on en vint aux mains proche d'Alfen le 21. Octobre, ou quelques jours plus tard (r). La victoire se déclara pour elle, & les *Houks* triomphans rentrèrent dans Gouda avec les drapeaux de Leide, de Harlem & d'Amsterdam, glorieusement enlevés aux *Cabillaux* (s).

Ce succès releva le courage des *Houks*, d'autant plus qu'on leur annonça bientôt des secours de l'Angleterre. * Le Duc de Gloucester avoit obtenu une somme du Parlement, & s'en étant servi pour équiper une petite flotte, il en avoit donné le commandement à *Filwater*, qu'il avoit créé son Stedehouder en Hollande & en Zélande, avec ordre de faire une

des-

(r) *Goudsche Chron. fol.*
127.

(s) *Groote Chron. Divis.*
XXVII. c. 38.

* Il paroît par le recueil des actes publics, que le Parlement pria le Roi d'assigner au Duc de Gloucester une somme de cinq mille marcs, sur le subside qui lui étoit accordé, afin qu'il pût secourir Jaqueline. A cette somme le Roi ajouta une avance de quatre mille marcs. M. de Rapin qui nous l'apprend, nomme *Silvater* & non *Filwater* celui à qui le Duc donna le commandement de sa flotte.

descente dans cette dernière province, où Hamstede, Renesse & Borselen, dévoués à J AQUELINE, devoient favoriser son débarquement. *Philippe* de Bourgogne étoit alors à Leide, d'où il multiplioit les privilèges aux villes de son parti, pour se les attacher de plus en plus (1). Mais il ne s'en tint pas là, il fit lever quatre mille hommes pour les opposer aux Anglois. La Flotte de Filwater parut en Janvier devant Zierickzée. Les *Cabillaux* l'empêchèrent d'y débarquer, en coupèrent quelques vaisseaux, & s'en emparèrent. Les autres vinrent dans le Schouwe. On débarqua, & la jonction des Anglois avec les *Houks* se fit près de Brouwershaven. *Philippe*, qui de son côté avoit mis à la voile à Rotterdam, débarqua à la vuë de l'ennemi. Les deux armées pleines d'ardeur en vinrent aux mains le 13. On se battit tout le jour. Enfin les alliés furent défaits; Jean de Renesse, Jacob de Borselen, & deux Hamstede, avec quantité de Noblesse, tant Zélandoise qu'Angloise, y furent tués; Filwater ne se sauva qu'avec peine (2).

Ce funeste évènement n'abbatit pourtant pas le courage de J AQUELINE. Pendant que *Philippe* étoit occupé à recueillir les fruits de sa victoire, elle essaya de forcer Harlem à la reconnoître. Secondée par ceux d'Alcmaar, qui avoient passé à son parti, elle alla mettre le siège

(1) Balen, pag. 525, 526.
Lois Chron. p. 297. Schrevel. Harlem. p. 258.

(2) Veldenaar, Meyer, Monstrelet, Wermerd. De-ka, pag. 406.

ge devant cette ville (w), où van Uiterkerken, Officier Flamand, commandoit une garnison étrangère. C'étoit en Avril. JAQUELINE pressoit la ville, quand on vint lui annoncer que le fils de van Uiterkerken amenoit à son père un renfort de sept à huit cens Flamans, que grossissoient des milices de Leide, d'Amsterdam, & d'ailleurs. Il fallut lever le siège (x), mais pour s'en dédommager JAQUELINE alla au devant du renfort & en tua plus de cinq cens hommes, non loin d'Alfen (y). Divers prisonniers qu'elle fit furent traités en rebelles & punis de mort. Elle n'épargna que quelques Amsterdammois, qui lui firent hommage, mais qui en suite aux approches de Philippe l'abandonnèrent, & rentrèrent dans son parti (z).

Pendant que tout plioit aux ordres du Duc de Bourgogne, JAQUELINE réduite aux villes de Gouda, Schoonhoven & Oudewater, n'avoit point de partisan plus zélé que Gérard de Stryen, Seigneur de Sevenbergen, petite ville qui étoit comme la clé de la Hollande, sur les frontières du Brabant. Philippe résolut d'enlever cette place. Il se prépara dès le mois de Novembre à en faire le siège; il l'ouvrit au commencement de 1427. mais malgré toute sa puissance il n'en vint à bout qu'en Avril. Le brave van Stryen fut contraint de se rendre prison-

(w) Langendycks Graaven, pag. 186. Veldenaar, pag. 127.

(x) Monstrelet, Vol. II. fol. 28.

(y) Goudsche Chron. pag. 127.

(z) Veldenaar, pag. 128, 129. Groot Plakaatb. Vol. II. pag. 186.

sonnier de guerre, avec tout ce qui lui restoit de monde (a), & il en coûta encore vingt mille écus aux villes de Hollande pour les fraix de cette expédition (b).

Mais les malheurs de JAQUELINE n'étoient pas encore à leur comble. Le Pape, gagné apparemment par le Duc de Bourgogne, publia une sentence par laquelle en confirmant le mariage de cette Princesse avec le Duc de Brabant, il déclaroit son mariage avec le Duc de Gloucester illégitime & nul, même en cas que le Duc de Brabant vint à mourir (c). JAQUELINE appella de cette sentence de Martin V. (d), mais, ce qui l'affligea vivement, Gloucester en parut ébranlé (e). Il abandonna cette Princesse, & peu après il épousa Eléonor Cobham, qu'il avoit longtems entretenue sur le pied de maîtresse, ce que JAQUELINE elle-même n'avoit pas ignoré (f).

Il restoit encore une ressource à l'infortunée JAQUELINE. Guillaume de Bréderode croisoit sur le Zuyder-zée pour lui assurer le Texel, & pour lui gagner l'île de Wieringen. Les villes ennemies armèrent nombre de vaisseaux contre lui. Cette flotte le rencontra près de Wieringen. Bréderode fut défait & pris avec quantité des siens. On en décapita quatre-vingt-qua-

(a) Monstrelet, Vol. II. fol. 29. Veldenaar, p. 129.

(b) Ampsing, *Hark*. p.

592.

(c) Veldenaar, p. 129.

(d) *Groot Plakgath*. Vol.

III. pag. 14.

(e) Monstrelet, Tom. II.

fol. 22.

(f) Monstrelet, Tom.

II. fol. 21, 29, 32, 33.

quatre à Enkhuysen, & il ne dut la vie qu'à sa haute naissance; tant sont ordinairement cruels les guerres civiles, où on se porte si souvent aux dernières rigueurs envers les prisonniers de guerre contre toute sorte d'équité (g).

A ce dernier coup JAQUELINE perdit toute espérance. De l'avis de tout ce qui lui restoit de fidèles serviteurs, elle fit proposer au Duc un accommodement, & ce Prince bien persuadé qu'il seroit le maître des conditions, y donna d'abord les mains (b). Ce fut à Delft le 3. de Juillet que cet accommodement se conclut: le lecteur s'attend bien sans doute à voir JAQUELINE à-peu-près dépouillée; ce fut à la lettre le partage du Lion.

JAQUELINE dépouillée des plus réelles prérogatives du gouvernement, ne conserva guère que le titre de *Comtesse*, avec un assez petite part dans la distribution des emplois, & très-peu de revenus, faible dédommagement de la perte qu'elle fit de la liberté de se remarier à sa fantaisie. Mais il fallut bien subir la loi du vainqueur. Elle se retira en Zélande, pour établir sa résidence dans l'île de Zuyd-Beveland, à Goes, ville qui lui avoit toujours été fidèle, & qu'elle avoit aussi honorée de plusieurs privilèges considérables, particulièrement du droit d'avoir des fortifications (i).

Dans

(g) Velius, pag. 50. J. à Leydis, van de Heeren van Brederode, c. XLIV. p. 840.

(b) Meyer. an. 1428.

Monstrelet, Vol. II, fol. 37.

(i) Relgersb. Tom. II. p. 200. Boxhorn op Relgersb. Tom. I. p. 388, 389.

Dans l'accommodement entre JAQUELINE & le Duc de Bourgogne, il avoit été stipulé qu'on offriroit à l'Evêque d'Utrecht d'accéder à ce Traité. Selon toutes les apparences il tâcha d'en profiter avant le départ de *Philippe (k)*, pour rétablir dans son Diocèse la tranquillité, qui depuis longtems en avoit été bannie. Il s'étoit en effet passé de terribles scènes à Utrecht. L'Evêque Frédéric III. y étoit mort le 9. Octobre 1423. après avoir siégé trente ans, durant lesquels il s'étoit acquis beaucoup d'honneur, tant comme Prélat que comme Politique (l). Le Chapitre assemblé lui avoit donné pour successeur *Rodolphe de Diepbout*, Chanoine de Cologne, du consentement, & même avec le suffrage de son compétiteur *Suèdre de Culembourg*, Prévôt de la Cathédrale d'Utrecht, qui dit tout haut qu'on ne pouvoit pas faire un meilleur choix (m). Mais les Papes s'étant attirés depuis un certain tems, l'élection des Evêques de ce grand Diocèse, Martin V. quelques représentations qu'on eut pu lui faire (n), avoit refusé d'approuver Rodolphe, & nommé à la place de Frédéric, *Raban*, Evêque de Spire: celui-ci aiant appris la discorde qui régnoit à Utrecht, avoit offert de transporter son droit à Suèdre, moyennant que ce dernier lui cédât en échange sa Prévôté (o);

Suè-

(k) Veldenaar, p. 131.

(l) Matth. *Analec. Tem.*
V. pag. 403.

(m) Heda, pag. 284.

(n) Matth. *Analec. Tem.*

III. pag. 632.

(o) *Chron. de Trajeste*,
pag. 421. Matth. *Anal. T.*
V. p. 421,

Suèdre avoit accepté l'offre ; le Pape avoit confirmé cet arrangement, & de là un schisme funeste. Le Clergé de la ville étoit pour Suèdre, celui du reste du Diocèse étoit pour Rodolphe, & tenoit un langage terrible contre le Pape.

Suèdre s'étant emparé de la forteresse de Horst, & aiant obligé les villes d'Amersfoort & de Rhénen à le reconnoître, avoit été reçu dans Utrecht en Août 1425. Il y étoit venu accompagné d'une foule de bannis, qui d'abord y avoient excité une sédition contre les partisans de son compétiteur, assommé le Bourguemaître Proois, qui le protégeoit, & commis les plus affreux desordres avec l'approbation de cet indigne Prélat (p). Ensuite pour se soutenir, Suèdre s'étoit vendu aux *Cabillaux*, à d'Egmond, son parent, & à *Philippe* de Bourgogne (q). Mais enfin détesté, & chassé comme intrus, il avoit rodé quelque tems à Culemburg, après cela à Arnhem, jusqu'à ce que suivi de quelques Chanoines de son parti, il étoit allé établir son siège à Dordrecht, où les *Cabillaux* l'avoient toujours traité en légitime Evêque (r).

Rodolphe soutenu par Jean de Renesse, Seigneur de Rynouwen, avoit donc été rappelé par les Nobles & par les villes d'Utrecht & d'O-

(p) Dumber, *Anal. T. I. p. 71--75.* Matth. *Anal. Tom. V. pag. 416. 431.* Zweder de Culemb. *Origin. Culemburg, p. 630.*

(q) Matth. *Anal. T. III. p. 640, 641.*

(r) Id. *ibid. T. V. p. 440-496.* Beverw. *Dordr. p. 314.* Balen, p. 774.

d'Overyffel, puis par le Clergé en Juin 1226, mais seulement sous les titres de Postulat, Ruwaard & Protecteur de l'Evêché (1); En 1228. reconnu de tous ses Diocésains, il s'étoit étroitement lié avec la Comtesse J AQUELINE & le parti des *Houks*, & quand la paix se conclut, le Duc de Bourgogne étoit occupé à le chagriner par le siège d'Amersfoort, commencé déjà depuis quelques mois, quoique sans succès, bien qu'on eut coupé toute communication aux assiégés du côté de l'Eems (2). Quelques auteurs ont écrit que *Philippe* fit la paix avec Rodolphe, comme avec J AQUELINE, à la fin de cette année (3). Mais on a de bonnes preuves qu'en 1230. leurs différens n'étoient pas encore terminés (4), ce qui n'empêcha pas que Martin V. étant mort, le Pape *Eugène IV.* ne reconnût Rodolphe, & ne le confirmât sur son siège (5). *Spèdre* voulut remuer. Il alla trouver *Eugène* au Concile de Bâle, mais il y mourut en 1233. (6) ou 1234 (7), & sa mort occasionna un nouveau schisme. Les Chanoines de sa faction élurent à sa place *Walrave de Mours*, que reconut *Felix V.* après qu'on eut déposé *Eugène*. *Walrave* alla aussi résider à Dord-

(1) Id. *ibid.* pag. 440.
441.

(2) *Velius Hoorn*, p. 51.
Veldemut, p. 130. *Matth.*
Anal. T. V. p. 621.

(3) *Velius & Veldemut.*

(4) *Matth. Rer. Amersf.*
Script. p. 283. Burman.

Vtr. Jaarb. Tom. I. p. 401.

(5) *Chronic. de Trajett.*
pag. 453--455.

(6) *Zwedz. de Culemb.*
Orig. Culemb. pag. 622.

(7) *Chronic. de Trajett.*
p. 437.

Dordrecht (a), où il demeura tant qu'il eut quelques partisans. De là il se rendit à Amhem, où il mourut en 1456. (b).

Nous avons laissé J A QUELINE à Goes. Quoiqu' elle y eut fixé sa résidence, elle ne laissoit pas de venir souvent à la Haie, mais partout elle portoit ses chagrins & le sentiment de son malheur. Méprisée du Duc de Glocester, son troisième époux, opprimée par son cousin le Duc de Bourgogne, elle se voyoit à-peu-près sans ressource. Comtesse sans autorité & sans revenus, elle ne subsistoit qu'avec peine. Les Seigneurs du parti des *Houks* se laissoient de lui fournir de l'argent; sa Cour diminuoit à vue d'œil; à la fin il n'y avoit plus que le Stadhonder qui lui témoignât des égards. C'étoit, comme nous l'avons vu, François de Borselen qui étoit revêtu de cette dignité. Quoique de la faction des *Cabillaux*, il s'attacha sincèrement à J A QUELINE, & il fut si bien lui plaire, que cette Princesse touchée de ses soins, lui donna son cœur & secrètement sa main à la Haie dans le mois de Juillet 1433 (c). C'étoit achever de se perdre. J A QUELINE s'étoit solennellement obligée à ne se remarier que du consentement des Etats, de sa Mère, & de Philippe, mais l'amour l'aveugla. Elle crut que son nouveau mariage pourroit demeurer caché, on croit aisément ce qu'on souhaite.

Phi-

(a) *Burm. ibid. p. 456. pag. 171.*

Balen & Beverw.

(c) *Montrél. Vol. II. pl.*

(d) *Marth. Anal. T. V. 87. Meyer, an. 1433.*

Philippe fut bientôt par ses espions ce qui se passoit, & il ne faut pas être bien pénétrant pour comprendre que ce faux pas de JAQUELINE, loin de l'affliger, lui fit au contraire plaisir. Borselen étoit un Seigneur de mérite, il avoit des parens, des amis, du credit, mais que pouvoit-il contre le Duc de Bourgogne? *Philippe* ne balançoit pas. Il donna ordre d'enlever Borselen & de le renfermer dans la citadelle de Rupelmonde en Flandre (d). On le servit si bien que la chose se trouva faite avant que JAQUELINE eût seulement le vent qu'elle devoit se faire. D'abord le bruit courut que Borselen paieroit de sa tête le mariage qu'il avoit osé contracter. Peut-être fut-ce le Duc lui-même qui le fit répandre, pour obliger plus promptement JAQUELINE, qui étoit au desespoir, à faire tout ce qu'il voudroit. Quoi qu'il en soit, elle entra bien dans ses vues. Elle recourut au Comte de Meurs; elle le conjura de lui ménager un accommodement. *Philippe* répondit qu'il s'en tenoit à la Convention de 1428. & la malheureuse Comtesse ne voyant que ce moyen de sauver les jours de son cher Borselen, fit tout ce qu'on voulut. „ Elle renonça en faveur de „ *Philippe* aux Comtés de Hainaut, de Hollande, de Zélande & Frise, ainsi qu'au titre de „ Comtesse, ne se réservant que les Seigneuries „ de Voorne, Zuid-beveland, & Tholen, avec „ les péages de Hollande sa vie durant, bien „ entendu pourtant qu'en cas que *Philippe* vint

(d) *Reigersb. T. II. p. 291.*

„ à mourir avant elle, elle rentreroit dans la possession de ses Etats (e).” En vertu de cet accord Borselen fut relâché. Le Duc lui fit présent pour sa vie du Comté d'Ostervant (f), & l'honora de la Toison d'Or: mais le Stadhouderat lui fût ôté, & donné au Comte de Lannoi. En même tems JAQUELINE obtint la charge de grande Forêtière de Hollande, qu'elle transféra au bout d'un an à son époux, avec une petite pension annuelle, dont il fut obligé de tirer le salaire à des Officiers de cet emploi (g); triste chûte qu'une dégradation pareille pour une Princesse de ce rang.

JAQUELINE s'en consola en se livrant toute entière aux tendres sentimens de son cœur pour Borselen. La consommation mina cette pauvre Princesse, elle ne passa pas sa trente-sixième année. Le 8. d'Octobre 1436. finit sa vie & ses chagrins (b). Son corps fut transporté à la Haie dans la chapelle de la Cour, où on l'inhuma dans la Tombe du Duc Albert, & où on lui dressa une statuë. Comme elle ne laissa point d'enfant, les îles de Tholen & de Zuydbeveland rentrèrent dans les Domaines du Comté.

PHILIPPE I. n'eut pas plutôt été reconnu de ses nouveaux sujets, qu'il leur fit sentir ce que c'est que d'être gouverné par un grand & puis-

(e) Monstrelet, Vol. II. son pag. 2.
fol. 86.

(f) Veldenaar, p. 131.

(g) I. Memoriaalb. Rose, van Papendrecht, Anal.
fol. 159. Merula Wildernis- Boig. T. III. P. I. pag. 495.

puissant Prince. Il étoit entré fort avant dans la guerre qui armoit la France & l'Angleterre; la Hollande & la Zélande durent se prêter à ses vûes, & tout ce qui en resulta pour le païs, ce furent des dettes.

Henri V. Roi d'Angleterre, avoit, comme nous l'avons vu, conquis presque toute la France lorsque la mort le faucha au sein de la gloire en 1422. Le succès des Anglois avoit d'autant plus aisément déterminé PHILIPPE à joindre ses armes aux leurs, qu'il avoit à vanger la mort du Duc Jean, son père, que Charles VII. encore Dauphin avoit fait assassiner. A la vérité l'entreprise du Duc de Gloucester l'avoit un peu refroidi; mais ce Duc ayant abandonné Jacqueline, PHILIPPE avoit repris tout son premier zèle contre la France, & jusqu'à l'année 1429. les armes des alliés avoient été par-tout victorieuses. Ce fut au fameux siège d'Orléans que la fortune commença à leur tourner le dos. Dans le tems que la ville alloit se rendre, *Jeanne d'Arck*, dite la *Pucelle d'Orléans*, que les François regardèrent comme une fille envoyée du Ciel, & les Anglois comme une forcière, obligea ces derniers de lever le siège (1). Bientôt après les Anglois furent battus à Patay. On leur reprit tout de suite nombre de places. Isabelle de Bourgogne, sœur de PHILIPPE & épouse du Duc de Bedford, étant morte en 1422. quelques différens, que cette mort occasionna entre les deux beau-frères, ne contribuèrent pas peu à rendre

PHI-

(1) Monstrelet, Vol. II. fol. 43. &c.

PHILIPPE attendit au tour favorable que les affaires prenoient pour la France. Il tint bon pourtant pendant trois ans, & les villes de ce pais-ci s'en ressentirent. On leur imposa une quotisation pour dix ans, dont il conste que la petite ville de Schiedam ne put se racheter qu'en payant quatorze mille cent écus de Hollande, somme considérable pour ce tems-là, & par laquelle on peut juger des fraix que les grandes villes durent faire (k). Toutes soupироient après la paix, quand elles apprirent que **PHILIPPE** s'étant laissé détacher des Anglois, & déterminer à faire sa paix particulière avec la France, avoit choisi Arras pour y assembler un Congrès à cette fin. Elles résolurent unanimement d'y envoyer leurs Députés, qui y arrivèrent en effet au mois de Juillet 1435. (l) Dans cette assemblée, la plus auguste que l'on eut vu depuis longtems, tous les Princes de la Chrétienté eurent des Ambassadeurs. Charles VII. y offrit aux Anglois la Guyenne & la Normandie, à condition que leur Roi se désisteroit du titre de Roi de France qu'il avoit pris. Ils rejetterent ces offres avec hauteur. **PHILIPPE** dicta pour ce qui le regardoit toutes les conditions qu'il voulut. Charles fut trop heureux de se soumettre *: le Traité se conclut entre eux le 21. Septembre (m). Le Pape *Eugène* IV.

(k) Priv. van den Brak, fol. 106.
pag. 54 Harlv. van West-
woude, p. 36, 37.

(m) Monstrelet. ff. fol.
112.

(l) Monstrelet, Vol. II.

* Voy. David & le Président Henne.

IV. y joua aussi son Rolle. Il y avoit un Legat, & le Concile de Bâle y avoit de même le sien. Ces deux Cardinaux délièrent PHILIPPE du serment qu'il avoit fait aux Anglois de ne se jamais séparer d'eux (n), & le Pape écrivit au Roi d'Angleterre, qu'il n'avoit donné aucune ordre pour cette dispense à laquelle il ne consentiroit jamais (o).

Dès le Printems de l'année suivante 1436. la guerre fut déclarée aux Anglois, tout commerce interdit avec eux, des lettres de marque données pour leur courir sus (p). PHILIPPE joignit quelques troupes à l'armée d'Artus de Bretagne Comte de Richemont & Connétable de France, qui reprit Paris dans le mois d'Avril. Vers l'automne on assiégea Calais, dont les Anglois étoient maîtres. Les Hollandois & les Zélandois souffrirent à ce siège, il fallut le lever (q). Depuis ce tems-là ils eurent assez peu de part à la guerre, & furent occupés ailleurs. En 1440. & 1441. les Etats de Hollande envoyèrent une Députation solennelle en Angleterre. La négociation traîna jusqu'en 1443. qu'Elizabeth conclut une trêve provisionnelle entre les Anglois & tous les Etats du Duc: on n'en fixa point le terme, seulement on stipula que celle des deux parties qui voudroient rom-

(n) Id. *ib. fol.* 129. *AE. Pub. Angl.* T. V. P. I. p. 21, 23.

(o) *AE. Pub. Angl.* T. V. p. 34.

(p) *IL. Memoriaalb. Ro-*

se, fol. 102, 104, 106, 117.

(q) *Groote Chron. Div. XXIX. c. 5. Boxh. op Reigersb. T. II. p. 106. Monstrel Vol. II. fol.* 136.

rompre la trêve, devoit en avertir l'autre trois mois d'avance. A cette occasion les anciennes alliances avec l'Angleterre & la Hollande, furent solennellement renouvelées (r). En France on conclut aussi avec l'Angleterre une trêve de huit mois, qui commença en 1444. & qui fut continuée jusqu'en 1448. *

Ce qui rendit ces Provinces si zélées pour la paix avec les Anglois, c'est qu'elles ne purent se défendre d'entrer en guerre avec diverses villes du Nord, & que cette guerre fut sérieuse. La jalousie l'alluma. Les villes anseatiques voyoient pour la plupart avec peine le commerce de ce païs poussé avec tant de succès dans leurs mers; & peut-être aussi que les Hollandois & les Zélandois, fiers de ce succès, ne ménageoient pas autrement ces villes alliées. Lubec se plaignoit dès l'an 1428. En 1434, elle convoqua les autres villes anseatiques & leur délivra ses griefs contre la Hollande & la Zélande; Hambourg, Rostock, Straalsfond, Wismar & Lunenbourg, qui étoient toutes de l'ancienne Anse, qu'on appelloit Wandalique, se plaignirent comme Lubec dans cette assemblée, du préjudice que les vaisseaux de ce païs leur avoient causé sous le commandement de Henri de Borselen, Seigneur de Veere. On résolut de déclarer la guerre aux agresseurs dès qu'on

(r) *Ath. Pub. Angl. T. riaalb. Rose. sequos. E. 10.*
V. P. I. p. 56--66. 78--92. f. 61.
108--119. 136. IX. Memo-

* Voy. le Président Henaut.

qu'on le pourroit; & pour la pousser plus vigoureusement, on se liguâ, tant avec le Duc de Holstein, qu'avec le grand Maître de l'Ordre Teutonique en Prusse (s).

Dès qu'on fut en Hollande ce qui se passoit à Lubec (& probablement on en fut informé par des Députés de Stetin qui étoient venus conclurre un traité particulier (t) avec nos Provinces), on prit des mesures pour se défendre. On eut néanmoins l'imprudence d'envoyer des vaisseaux dans la Mer Baltique, comme à l'ordinaire; les Alliés les attaquèrent de toutes parts, les coulèrent à fonds ou s'en firent, & firent prisonnier tout ce qu'ils y trouvèrent de monde.

Ces violences furent d'autant plus sensibles qu'une partie des vaisseaux enlevés étoient chargés de grains. Les rivières débordées en 1436. avoient inondé la Betuwe & l'Evêché d'Utrecht; desorte qu'il n'y avoit point eu de récolte (u). Ainsi les grains du Nord interceptés, on commença à craindre la famine (w).

Les Nobles & les villes de Hollande s'assemblèrent vers le mois de Mai 1438. On y prit, au nom de PHILIPPE, les résolutions les plus vigoureuses. Tout ce qu'il y avoit de vaisseaux dans les ports, eurent ordre de se pourvoir du nécessaire en quinze jours pour mettre en mer: on arrêta en même tems de mettre sur les

(s) H. Corneri *Chron.*
a. 1233.

(t) II. *Memor.* Rose,
fol. 83, 117, 167.

(u) Alb. Krantz, *Wandal. Lib. XI. c. 39.*

(w) Monstrelet, Vol. II,
fol. 151.

les chantiers quatre-vingt *Baardsen*, sorte de vaisseaux de guerre, auxquels contribuèrent toutes les villes & tous les villages commerçans, à proportion de leur force (x). Dordrecht seul n'y fournit rien : peut-être la Magistrature ne voulut-elle pas entrer dans cette guerre ; & il se pourroit bien que ce fut une des raisons qui trois ans après portèrent PHILIPPE à la changer entièrement (y). Pendant que l'on hâtoit la construction de cette flotte, plusieurs Capres mirent en mer, avec des Lettres du Duc qui les autorisoient à courir sur les vaisseaux des Alliés, & qui leur adjugeoient leurs prises en entier, moyennant qu'ils conduisissent les vaisseaux, enlevés à l'ennemi, chacun dans le port de ce pays d'où il seroit parti (z). Ces Capres firent des captures considérables. Une partie de la flotte mit en mer avant le mois de Septembre. Le reste suivit l'année après (a). Klaas de Grebber & Arend Jacobszoon commandoient la plupart des vaisseaux de guerre pour Amsterdam (b). Tous les jours on aprenoit que de nouveaux avantages avoient été remportés sur les ennemis, quelquefois aussi sur des amis, car les Capres n'y gardoient point de mesures, & comme le commerce étoit totalement interrompu, la disette des grains se fit

(x) De Riemer, *s'Gravenhage*, T. II. p. 409.

(y) Balen, *Regen. Lysb.* p. 289.

(z) II. *Memor. Rose*, fol. 212, 215, 250. IV. *Memor.*

gequot. B. 2. fol. 1.

(a) Alb. Krantz, *Saxon. Lib. X. c. 29.*

(b) IV. *Mem. Rose gequot. B. 2. fol. 23.*

fit sentir de plus en plus, jusqu'à ce qu'en 1440, une abondante recolte en fit heureusement baisser le prix (c).

Cette même année les Alliés envoyèrent, dès le printems selon la coutume, une grosse flotte pour chercher du sel dans la Baltique. Nos vaisseaux l'attaquèrent au retour. Vingt voiles, tant Prussiens que Lithuaniens, aiant abandonné les autres, & s'étant rendus avant le combat, toute la flotte fut enlevée. Les vaisseaux & leur charge furent saisis, mais on laissa la vie & la liberté aux équipages. Malgré tout cela, divers échecs firent souhaiter la paix (d). Tout étoit en combustion dans le Nord. Erik, Roi de Dannemarc, que les Hollandois soutenoient, fut détrôné par Christophle, son frère. Frédéric, Margrave de Brandebourg, son neveu, qui avoit appuyé ce dernier, menaçoit de se ressentir du parti qu'on avoit pris. Heureusement Christophle, à qui la paix convenoit, offrit sa médiation (e). On l'accepta. Samson de Lalaing, Amiral de Flandre, & Arend de Gent, Seigneur de Gissenburg, accompagnés de quatorze autres Députés, furent envoyés à Copenhague (f). Les conférences durèrent jusqu'au mois de Juin de l'année 1441. & elles étoient prêtes à se rompre sans que l'on pût convenir, quand un heureux incident les termina. Ceux de Hoorn & d'Enkhuysen avoient pris

trois

(c) Velius, *Hoorn*. pag. 57, 58. B. 2. f. 48-57.

(d) Krantz, *ib.*

(f) Aitzema, *Tom. I.*
P. 193.

(e) IV. *Mém. Rose gequet.*

trois gros vaisseaux ennemis sur la côte de Norwége. L'équipage mené à Hoorn y fut si bien traité, que quand on rendit la liberté à ceux qui le composoient, ils s'en retournèrent pleins d'estime pour les Hollandois, sur-tout un nommé *Pierre Brand*, qui fut si bien célébrer leur humanité & leurs bonnes manières, qu'il contribua beaucoup à disposer les esprits à la paix (g). On se rapprocha en effet: on conclut une trêve pour dix ans le 23. d'Août. Elle se publia le mois d'après en Hollande (b), le commerce se r'ouvrit, & depuis cette trêve se convertit en une paix durable.

(g) Velius *Hoorn*, pag. 60, 61.

(b) *V. Memer. Rose* géog. quer. C. 1^o. f. 189.

ARTICLE X.

LETTRE à l'Editeur de la Bibliothèque Int-partiale.

Ayant vu, Monsieur, dans votre Bibliothèque de Septembre & Octobre dernier, l'Extrait d'un ouvrage, intitulé : *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de Mr. de Voltaire, &c. avec la Défense des Pensées de Pascal, &c.* j'ai cru qu'il étoit bon qu'à ce sujet le Public fût instruit de certains faits dont l'Auteur de l'Extrait, qui d'ailleurs parle fort avantageusement de ce livre, paroît avoir été mal informé.

Tym. X. Part. III. F f mé.

mé. Il l'annonce comme on seroit un livre nouveau. Il prétend de plus en deviner l'Auteur qu'il désigne par ces initiales, J. R. cependant il se trompe à ces deux égards. Les Lettres en question parurent en France au commencement de l'année dernière, avec approbation & privilège. Elles furent annoncées dans le Journal des Savans, & dans celui de Trévoux. Ce dernier insinua pourtant que ce n'étoit qu'une réimpression. En effet l'Éditeur de Paris avoit oublié d'avertir qu'elles avoient déjà vu le jour à Amsterdam, douze ans auparavant, c'est-à-dire, en 1741. imprimées chez Jean Catuffe, à la suite des *Lettres sur les vrais principes de la Religion*, & que le Journal des Savans dans la même année avoit annoncé ce double ouvrage. Au reste nous apprenons que le véritable Auteur (*) de celui-ci, qui très-certainement n'est point Mr. J. R. quelque nom que l'on ait dessein d'indiquer par là, vient, à la prière de l'Éditeur de Paris, de lui remettre quelques additions importantes pour en faire usage dans une troisième édition.

Je suis, &c.

A la Hâle, le 10. Décembre 1754.

(*) Auteur célèbre pour d'autres excellens ouvrages, son nom n'est presque plus un mystère, du moins dans ces Provinces.

A R.

ARTICLE XL

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

P T A L E B.

Florence.

On prépare ici l'Edition d'un ouvrage magnifique & important; c'est Antonii Francisci Gorii *Theſaurus Diptychorum antiquorum*. Il y aura deux volumes, grand in folio, avec plus de 100 planches. La ſouſcription eſt de cinq écus par volume; mais le tems en eſt déjà écoulé.

Rome.

Un ouvrage conſidérable, & bien exécuté, c'eſt celui qui a paru dès l'année paſſée en grand in folio, ſous ce titre: *Hiſtoria Eccleſiaſtica quadripartita ſeculis aetis ſeculi Muſaeum repraeſentantibus inciſa ab Antonio Joſeph Barbozza*. Le fonds de cette entrepriſe étoit de Mr. François Bianchini; mais elle a été conduite à ſa perfection par le père Gaſſeppe, Prêtre de l'Oratoire, & ſurtout par l'ingénieur Mr. Barbozza. Cet ouvrage ſurpaſſe de beaucoup ceux qu'Alcibiade, Bachelius, Fabricius, & d'autres Antiquaires, ont donné dans le même genre.

Bologne.

Ceux qui ſont curieux de connoître tous les Jeux uſités en Italie, les trouveront rasſemblés dans un grand in folio, imprimé ici, & qui eſt intitulé: *Il Giuoco pratico, o ſieno Capitoli diverſi che ſervono di regola ad una racolta di Giuochi piu praticati nelle Converſazioni d'Italia*. Ces Jeux ſont les ſuivans: Bagliardo; Trucco da Re, Guerra, Trucco da Terra, Bocchie; Pallone, Raebetta, Soncobi, Dama, Minchiate, Tarocchi, Milloni, Ombro, Treſette, Baſign, Gaiarella, Primiera, Cuccu, Penta-

lini , Bestia , Faraone , Pjchetto , Biribisse , Cavagnola.

Venise.

La presse de Remondini vient de donner; *Raccolta di Prose Fiorentine contenente Orazioni e Lezioni, e Lettere non piu stampate, scelte da un Accademico della Crusca, le quali servir possono di continuazione alla Raccolta di Firenze.* Parte quinta, volum. 1. 1754. in quarto. pp. 189. Ce Recueil n'avoit pas été continué depuis l'an 1745.

ANGLETERRE.

Londres.

Le *Traité de la Prédication* de M. Fordyce a été si bien reçu, que cet accueil a encouragé un Editeur anonyme à publier, *The Elements of Moral Philosophy*, in duodec. pp. 312. Mais, quoique l'ouvrage soit bon, il paroît que ce sont simplement les cahiers sur lesquels M. Fordyce fait son Cours de Morale, que l'avidité du gain a fait livrer à la presse, & que l'Auteur n'auroit sans doute pas publié sans y faire bien des révisions.

On trouve beaucoup de génie, & une grande connoissance des anciens Poètes Anglois & Italiens dans l'ouvrage suivant; *Observations on the fairie Queen of Spenser*, by Thomas Warton, A. M. Fellow of Trinity College. in octavo, 1754.

ECOSSE.

Edimbourg.

Les *Essais* que la Société de Médecine avoit publiés, s'étoient attirés une attention toute particulière, & faisoient souhaiter qu'elle fit succéder à cet ou-

ouvrage quelque autre production aussi intéressante. La mort de M. Maslaurin, & quelques autres incidents, ont retardé l'exécution des projets formés par cette Société; mais, toutes les difficultés étant enfin applanies, elle vient de mettre au jour: *Essays and Observations, physical and literary read before a Society in Edinbourg and published by them.* Volume I. 1754. La Théologie, la Morale, & la Politique, sont les seules sciences qui n'entrent point dans le plan de cet ouvrage.

F R A N C E.

Paris.

On regrette beaucoup ici M. de la Bruere, mort à Rome de la petite vérole. Il avoit le Privilège du Mercure, qui est, à ce qu'on prétend, un objet de 20000. livres de rente, tous fraix faits. Une infinité de personnes se sont remuées pour obtenir ce Privilège, ou du moins une Pension dessus. Le Privilège a été donné à M. de Boissy, de l'Académie française; & on l'a chargé de 12800. livres de pensions. Il y en a quatre de 2000. livres, & quatre de 1200. L'Abbé Raynal a eu une des premières: Mrs. Piron, Marmontel, & l'Abbé Seran de la Tour, en ont eu une des secondes.

Un jeune homme, sorti cette année des Jésuites, a fait imprimer en une feuille, in octavo; *Idee de la République des Lettres, réduite à six Auteurs.* Il en nomme cinq; & en laisse un à deviner, sur lequel on a formé diverses conjectures. C'est le P. Castet qu'il a eu en vuë.

Le *Journal Étranger* ne fait pas fortune. On dit pourtant qu'il se relevera, parce que Mrs. Diderot, Beccet, &c. y travailleront.

Le quatrième Tome de l'*Encyclopédie* se débite

succellément. Il est beaucoup plus gros que les précédens, & les Editeurs assurent qu'il est encore meilleur que le troisième, qui véritablement vaut mieux que les deux premiers.

On dit beaucoup de bien d'un ouvrage posthume de l'Abbé Terrasson, intitulé : *La Philosophie applicable à tous les objets de l'Esprit & de la raison*. Ce sont des réflexions détachées.

Mr. Salt, Avocat au Parlement, prépare un ouvrage que l'on commence même déjà à imprimer, sur les *Ordonnances de Louis XIV.* Il est dans le goût d'un autre ouvrage qu'il a déjà donné au public, intitulé : *L'Esprit des Ordonnances de Louis XV.* en trois Volumes, in duodecimo, & qui a été fort goûté.

M. l'Abbé le Douf a donné la seconde Partie du Tome I. de *l'Histoire de la Ville & de tout le Diocèse de Paris*, aussi bien que *l'Histoire de la Sainte Ecclesiastique*, contenant toutes paroisses, plusieurs Abbayes & une Succursale de S. Merry de Paris, &c. in duodecimo. 1754.

M. Berth, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, ci-devant premier Médecin du Prince des Valaques & Moldaves, ancien Professeur de Chirurgie, & premier Médecin d'une des Armées du Roi, a publié un *Traité d'Obstétrique*, en 4 Volumes, in duodecimo.

A L L E M A G N E

Gottingen.

M. Walch, Professeur de cette Académie, a fait imprimer à Halle le second Tome de son *Histoire de Catherine de Bore, femme de Luther*. C'est proprement un Examen des Objections renfermées dans un

un Bort de M. Engelhard contre le premier Tome
Il y a déjà du tems que le fascicle onzième des
Relations de Libris novis a vu le jour, & le dou-
zième ne tardera pas. Les soins qu'on se donne
pour perfectionner ce Journal ne laissent aucun
doute sur la bonté des Extraits qui le composent:
& l'on peut dire qu'il n'y en a guères où ils soient
si bien travaillés.

Altorf.

Le Libraire de l'Université a imprimé un volu-
me in quarto, de 160. pages, qui a pour titre: *Jo.
Heumani Jur. Prof. publ. Ordin. in Acad. Altorf.
Commentatio de fontibus & economiis Legum civilium:
præmittitur prologo de rerum universitatis symphonie,
legis naturæ principio*. Quoique le Principe sur le-
quel l'Auteur fonde son système de droit naturel,
ne soit pas véritablement neuf, il l'a développé
d'une manière fort supérieure à ce qui avoit déjà
été dit là-dessus.

Hof.

Voici encore une Théologie qui nous manquoit;
c'est une *Musico Théologie*, ou application édifiante
des vérités musicales, ouvrage Allemand de M. Jean
Michel Schmid. On s'y propose comme dans les au-
tres ouvrages de ce genre, de frayer une nouvel-
le route à la connoissance de Dieu, & de ses per-
fections.

Vienne.

Trattner a imprimé: *Institutiones Logicæ conscriptæ
in usum suorum Auditorum* à Carolo Scherffer, a. S. I.
Phi. Prof. Publ. Ord. & Exam. in Univ. Vien-
nens. Les notions de théorie sont assez exactement
injuguées dans cet ouvrage; mais celles de prati-
que y manquent.

Leipzig.

On ne sauroit trop donner d'éloges à l'ouvrage
imprimé chez Breitkopf, en un Volume in 8vo d'un

Ff 4

Alph.

418 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Alph. & 3. f. sous le titre de *Lettres d'un vieillard à un jeune Prince, traduites du Suédois en Allemand*. Elles sont de M. le Comte de Tessin, qu'on peut appeller le *Fenelon* de la Suède; & on y trouve proportionnellement aux différens âges du Prince à qui elles sont adressées, les Instructions les plus nobles & les plus salutaires. Ce sont les semences du bonheur à venir de la Suède.

Berlin.

M. Kies, Professeur d'astronomie, & Membre de l'Académie Royale des Sciences, ayant été appelé à *Tubingue*, pour remplir la place vacante par la mort de M. Kraft, a accepté sa vocation, & ayant obtenu son congé, est parti pour l'aller remplir.

Groningue.

Les Libraires Trebas & Vechner, ont mis depuis peu en vente: *Commentarius philologicus in Psalmum X. quo obscuriorum Vocabulorum & Pbraſum tenebras potissimum arabicae Dialecti ope, discutere, atque genuinum impeditioris carminis sensum, ad planam & perspicuam rationem perducere conatus est* JOH. WILHELM. SCHROEDER, A. L. M. & Phil. Doct. in octavo de 341. pp. sans la Préface & l'Indice, qui en font 26.

Amsterdam.

Mr. NICOLAS SIMON VAN WINTER, déjà connu par plusieurs belles pièces de Poésies, vient de nous donner un poème en six chants. Le sujet en est l'*Amstel*, fleuve dont la ville d'*Amsterdam* a emprunté son nom; les vers en sont lyriques. Nous nous réservons d'en parler plus au long dans un extrait, qui nous servira à faire connoître quelques autres productions du Parnasse hollandais, dont nous n'avons pu rendre compte encore. On trouve à la tête de celle-ci une dédicace en vers que l'Auteur adresse à son beau-frère Mr. Jacques

ques Muhl : une Elégie de Mad^{me} Agathe Marie Sina, belle-mère de l'Auteur : une ode de Mad^{lle} Sara Marie van der Wulp : une ode de Mad^{lle} Lucretia Wilhelmina van Merken : une ode de Mr. Lucas Pater : une ode de Mr. Bernardus de Bosch, & une ode de Mr. Pierre Meyer, Libraire, chez qui cet ouvrage, très-bien exécuté, a été imprimé. Ces petites productions, qui toutes ont leur mérite, sont autant de pièces congratulatoires pour l'Auteur.

Le Libraire Isaac Bruyn, débite : Le Philosophe au Parnasse françois, ou le Moraliste enjoué ; Lettres du Chev. de L * *. & de Mr. de M * *. Dives opunt varietarum. Vir. Georg. Dédicées à son Excellence Monseigneur le Comte JUAN IVANETCHE CHEVALOFF, Chambellan actuel de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies, &c. &c. &c. grand in octavo, de 188. pp.

La Haie.

On a publié ici en deux parties l'ouvrage suivant : L'Education du Marquis de * * *, ou Mémoires de la Comtesse de Zurlac ; par Mad^{me} DE PUISIEUX : petit in octavo.

Leide.

Jacques Guillaume Pruys, Libraire d'Amsterdam, a fait exécuter ici à l'Imprimerie d'Elie Luzac, fils, un ouvrage de Littérature Arabe, dont le titre est : Epistola quadam & Particula prima Agrumia, ejusque Commentariorum arabice & latine edita, notisque illustrata a CHRISTIANO SCHNABEL grand in quarto, de 6. f.

La Vie de la Reine Esther, ou l'Eglise persécutée & délivrée de ses souffrances, avec des Remarques critiques & morales, est un nouvel ouvrage de Mr. A. DU LIGNON, Pasteur à Tournai. L'Auteur l'a fait exécuter à l'Imprimerie d'Elie Luzac, fils. Il est de 304. pp. grand in octavo.

Ff 5

T A.

des Articles.

I. MEMOIRES de l'Académie Royale de SUÉDE pour l'année 1749.	Page. 299
II. ESSAI sur la queue des COMÈTES, par Mr. HANOW.	313
III. ESSAI DE PSYCHOLOGIE.	339
IV. ESSAI sur divers SUJETS de LITTÉRATURE & de MORALE, par M ^r . l'Abbé TRUBLET.	358
V. SUITE des Remarques sur la DÉFENSE de MILORD BOLINGBROKE.	353
VI. SATIRES de Mr. RABENER.	365
VII. DÉFENSE des HISTOIRES de l'A. & du N. T. par Mr. l'Evêque de CLOCHER, SECOND EXTRAIT.	382
VIII. INSTRUCTION CHRÉTIENNE.	399
IX. HISTOIRE de LA PATRIE. ONZIÈME EXTRAIT.	408
X. LETTRE à l'Éditeur de la Bibliothèque Impartiale.	442
XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	443

T A B L E

D E S

M A T I È R E S

Contenues dans le Tome X.

A.

Aad. R. de Suède. Ex-
trait de les mémoi-
res 3. Sujets qu'elle
traite en 1747. 4. sur
la peau des nègres 7.
la noirceur p. peau sur
les yeux des enfans
10 propagation des ar-
bres 12. 130 31.
Sujets
traités en 1749. 299.
histoire des rats tom-
bés du Ciel 383. de 4.
coups de sonnerie 381.
* *Acta nat. curios.* vol.
decimum. 139
* *Albini* (B. S.) *Academ.*
annotationum Lib. I.
296
Arbres, leur propagation.
12
Astronomiques définis par Cé-
sar & cités 199.
Aurora boreale. Ce que
c'est 315. si elle est la
même que les comètes
322 pourquoi la Lune
n'en a point 227.

B.

* **B**arhosa. *Hist. eccles.*
quadria. 207
Baring. clé diplomatique
169
* *Batteux*, principes de
littérat. 143
* *Bertin*, ontéologie. 346
Bienfaisances oratoires (Es-
sais sur les) extrait de
cet ouvrage 51. des
éloges funèbres 54. &c.
* *Bauf* (le) *Hist.* de pa-
ris 346
Baluet (Mr. de) trait
d'éloquence. 139
Bolingbroke, suite des re-
marq. sur la défense de
ce Milord. art. 5. 253.
* *Bower* *The History*..
of Rome. 136
* *Bugeria* de antihelms
arg. viv. facultate 135
C.
Cabusac, danse moder-
ne 249. &c.
* *Canzii*, possib. & cer-
titud. resurrectionis
139
* *Car-*

TABLE DES MATIERES.

• *Carlier* (M l'abbé) du commerce en France. 136

• *Catalog.* dupl. numism. antiq. cimmeli. 295

• *Catonis disticha arntzenil.* 142

• *Chambers* Ciclopæd. supplem. 135

• *Compté*, vocabulaire univ. f. & l. 294

• *Cle diplomatique*, extrait de cet ouvrage 169. Origine des abbréviation 174. corruption des diplômes 176. remarques sur la lettre c. 179. vie de l'auteur 181.

• *Garber* (l. Evêque de) défense de l'hist. sacrée 184.

• *Combatusier*, des maladies venteuses. 294

• *Comètes* (Essai sur la queue des) extrait de cet ouvrage. 313. si c'est leur aurore boréale 315. observations faites à Delft 318.

• *Cundamina* (M. de la) son apologie. 17

• *Corticelli della toscana* eloquenza. 134

• *Coyer* (l'abbé) bagatelles morales. 137

• *Curatius*, de morbo cutan. raro. 292

D.

Danse (la) ancienne & mod. 2^e extrait de cet ouvrage. 249. naissance des arts *ibid.* L'opéra 250. ballets, tournois 251. danses 252. fêtes 254. L'opéra françois 257. ses défauts 258. Quinault l'invente 257. Lull le perfectionne 260. Danse théâtrale. 262.

• *D'argens* (le M) philos. du bon sens. 138

• *Défense de l'hist. de l'anc. & du nov. testam.* Extrait de cet ouvrage 184.

• *Défense de l'hist. de L'anc. & du n. testament.* 2^e extrait. 382. explication du déluge 383. du jardin d'Eden 384. des 4. fleuves 385. cause des vents 386. des montagnes 388. des pétrifications 391. Leur formation 394. L'arc en ciel 397.

• *Denesle* examen du matérialisme. 293

• *Des bouillière* (Mad) accusée de plagiat 278.

• *Dictionnaire des expressions de Platon.* Extrait de cet ouvrage 30.

• *Dictionnaire bisser potastif.*

TABLE DES MATIERES.

- zif.** Extrait de cet ou-
 vrage 116. son utilité
 117. article de Rotrou
 119. de Bentlei 120. de
 's Gravesande. 121
 E.
Equateur. (Supplement
 au voyage de l')
 Extrait de cet ouvrage
 17. Défense de Mr. de
 la Condamine. 18. &c.
Essai de Psychologie. 330
 * *Essays a Society in E-*
dimb. 345
Essais sur divers sujets de
Littérature. Extrait de
 cet ouvrage. 338
 F.
 * **F**auk (Mad.) abassai
 Hist. orient. 294
Flecbier (Mr.) trait d'élo-
 quence. 58
 G.
 * **G**orri Thesaur. dip-
 tychor. antiq. 307
Göttingue, (Réponse, du
 Journaliste de) suite de
 cette pièce. 123
 * *Göttinge*, relations de
 lib. nov. 346
 * *Gottlieb*, Physiologia
 institut. 295
 H.
Hanaw, Essai sur la
 Queue des Comè-
 tes. 313
 * *Herbert*, de Cassara
 Amar, Surinam. 142
 * *Henfi*, Elem. d'Euclid.
 143
 * *Heisteri* descriptio no-
 vi gen. plantæ. 295
 * *Hesman*, de fontibus
 legum. 447
Högstedm, singularités des
 rats de Norwége. 208
 * *Hird*, Remarks won
 pestilence. 292
Histoire nat générale,
 quatrième Extrait. 147.
 dessein de l'auteur, 149.
 différence de l'homme
 aux bêtes. 150. métho-
 de pour décrire les a-
 nimaux. 158. si l'ane &
 le cheval ont même o-
 rigine. 164. dégénéra-
 tion des animaux. 166
 &c.
Histoire de la Patrie, neu-
 vième Extrait. 80. Jean
 II. sa paix avec l'Em-
 pereur. 81. les bannis
 de Zélande 82. inva-
 sion de l'Evêque d'U-
 trecht 83. invasion des
 bannis 84. défaite des
 Hollandois 85. du Duc
 de Brabant 84. le Com-
 te de Flandre prend U-
 trecht *ibid.* les Flamans
 chassés 86. Zierikzée
 assiégé 88. délivré 89.
 Jean II. meurt. Guill-
 lau.

TABLE DES MATIERES

Jaume III. succède 90.	s'seconde 437. épouse
guerre en Flandre 97.	Berle 437. meurt 433.
paix 95. Frisons sou-	Philippe I. succède 434
mis 98. Guillaume III.	I.
sa puissance rec. Guil-	I nstruction Chrétienn.
laume IV. tué par les	Extrait de cet ou-
Frison. 105. Dixième	vrage 399. le plus é-
Extrait 217. Margue-	puré en son genre. 401
sité Comtesse d'Hol-	* <i>Juste</i> , nouvelles véri-
lande 218. son abdica-	tés. 295
tion 221. factions des	K
Flouks & des Cabillaux	<i>Kestner</i> , ses traduc-
222. Gaill. V. meurt	tions. 3
furieux 225. Albert	* <i>Kirckpatrick</i> , the anal-
gouverne 226. guerre	is of inocul. 196
en Gueldre 227. à U-	* <i>Histings</i> , histor.
trecht 229. Albert in-	translutt. 139
flall Comte 231. guer-	* <i>Klein</i> . Tentamen Her-
re de Prise 232. union	petologin. 143
des Ommelandes à	L
Gröningue 235. trêve	<i>Lamius</i> , Delicta e-
236. mort d'Albert 238	ruditor. 291
Guillaume VI. succède	<i>Lettres critiques</i> sur les
239. est fait Seigneur	Lettres philosophiques
d'Arkel 241. achette	de Voltaire. Extrait de
Gorcum 243. perd Sta-	cet ouvrage 262. le
vereh 244. va à Paris	corps peut-il penser.
246. sa mort 248. On-	266. excellence de l'a-
zième Extrait 408. Ja-	me. 272
queline de Bavière suc-	<i>Lettre à l'Auteur de cet-</i>
cède 409. prend Gor-	te Bibliothèque. 278
cum 412. assège Dor-	<i>Lettre à l'Editeur de la</i>
drecht 413. fait la paix	Biblioth. imp. 441
414. siège de Leide	* <i>Lignon</i> (du) Vie d'E-
416. de Gertrudenberg	sther. 449
416. Jaqueline prison-	<i>Linnaeus</i> , histoires des
nière, s'échappe 420.	rats de Norwège. 363
	M.

TABLE DES MATIERES

M.

- M**ans, (le P. du) hist. de Namur. 125
 * Maitland, history of London, &c. 292
 Mascaron, (Mr.) trait d'éloquence. 56
 Massillon, (Mr.) traits d'éloquence. 60
 * Michault, mélanges hist. & philos. 137
 * Musico-idologie, par Schmid. 447

N.

- N**amur (Hist. du Comté de) Extrait de cet ouvrage 125. plan de l'Auteur 107. César subjugué le pays 108. Second Extrait 192. ses souverains ib. traité de Dinant 193. ce Comté passe de la maison de Flandre à celle de Bourgogne 197. à Philippe le bon. *ibid.*
 Nouvell. Littéraires 291
 * Nugent Essay on the hedrophobia. 293

O.

- O**de sur le Roi de Prusse, Art. XL 131
 - - sur les Arts. 289
 * Orlandi abcedario pit-torico. 291

P.

- P**alatinus mémoire sur le tonnerre. 311
 Paris (Biais historiques sur l'auteur de cet ouvrage 70. Etat de Pavie sous le premier race 71. sous Philippe Auguste. 72. sous Charles IX. 73. sous Louis XIV. 74. Anecdotes curieuses. *ib.*
 Poésies des Règres 7. sur les yeux. 10.
 * Philosophie Chrétienne, 3^{me} vol. 144
 Poésies/modernes. 279
 Pope (Mr.) ses œuvres diverses traduites. Extrait de cet ouvrage 34 réflexions de Pope 36. ses Lettres morales 43. ses épitaphes 45. Tableau de la Grèce 47. &c. Second Extrait 199. ses lettres à Wicheley 200. à Warr. *ib.* à H. Cromwel 201. à différents Dames 202. au Ch. Trumbull 206. pendant sa mort 207. sur la vie *ib.* Addr. Swift 212. &c.
 * Puisieux l'Education du marquis. 449
 * Pyschologie (Essai de) Extrait de cet ouvrage

TABLE DES MATIERES.

ge 330. Les différens
états de l'ame 332. ori-
gine des idées 333. de
la parole 334. Union
de l'ame au corps 337.

R.

Rats de Norwège, leur
histoire. 303

* *Reimarus* édit. sur la re-
lig. nat. 138

* *Rigault* dissert. post-
humæ. 134

Rubkenius, son dictio-
naire & ses remarques
sur Platon. 30.

S.

Satires de M. Rabener,
Extrait de cet Ouvra-
ge 365. Enciclopédi-
stes critiqués. 568

Rabener, ses satires. 365

* *Schoepflin* vindiciæ cel-
tic. 138

* *Schnabel* Epist. arab. 449

* *Schroeder* Comment Phi-
lolog. 448

* *Segnari* Quadragesima-
le. 134

* *Silence* (le palais du) 138

T.

Têtes couronnées, é-
gards qu'on leur

doit. 176

* *Tessin* (le C. de) Lettres
d'un viellard à un jeu-
ne prince. 448

* *Terrasson*, philosophie.
346

Tongres (dissertation sur)
110

* *Toussaint*, journal étran-
ger. 258

Trubles (Mr. l'Abbé) ses
essais de litter. 338

* *Frautner* Instit. logicæ.
447

* *Trublet*, essais de litter.
& de morale. 137

V.

Voltaire (Mr. de) re-
marque sur Fléchier
63. réfuté 262.

Vernet, Abrégé d'hist. u-
niv. 139.

W.

* **W**alchius Acta foc.
lat. jenensis. 294

* *Watts* The Works. 136

* *Winter* poésies Holland.
448

Z.

Zanolini disputat ad S.
S. 295

50593186

Digitized by Google

